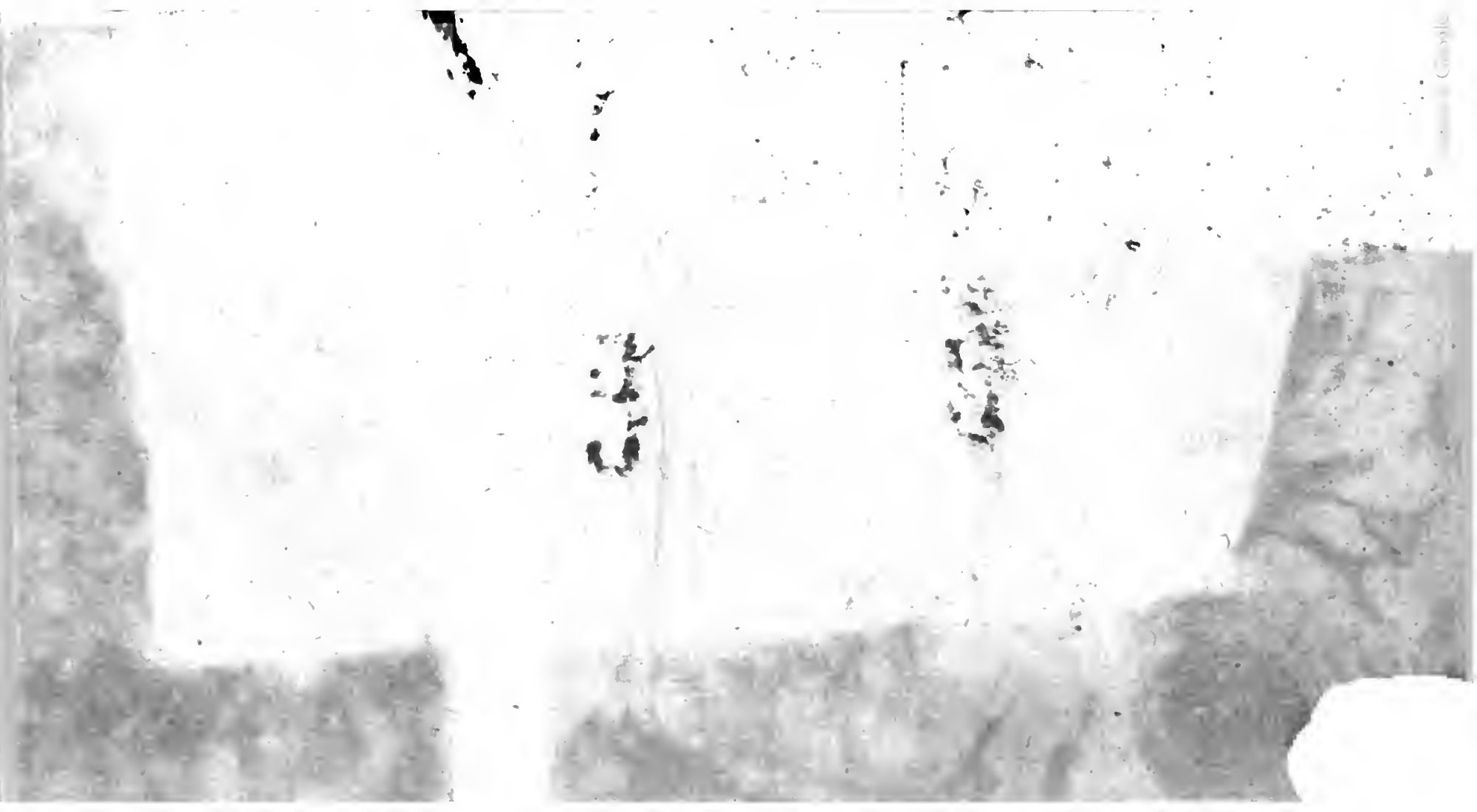

Patet. XLVII. 9(2

LES RUDIMENS

DE

L'HISTOIRE.

8967

587029 SEN

LES RUDIMENS

DE

L'HISTOIRE,

OU

IDÉE GÉNÉRALE ET PRÉCISE

DES PEUPLES LES PLUS CÉLÈBRES, TANT ANCIENS, QUE MODERNES,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A LEUR HISTOIRE;

Suivis d'une courte NOTICE des meilleurs livres, où l'on doit l'étudier dans tous ses détails.

Par LOUIS DOMAIRON,

Ancien Professeur des Belles-Lettres à l'Ecole Militaire de Paris.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DESTERVILLE, rue du Battoir, nº 16.

AN IX. — 1801.

LES RUDIMENS DE L'HISTOIRE.

SUITE DES PEUPLES ANCIENS.

2.e GRAND EMPIRE.

MÈDES ET PERSES.

J'AI déjà dit que les Mèdes tiroient leur origine de *Madaï*, troisième fils de Japhet, et que les Perses descendoient d'*Elam*, troisième fils de Sem. Le pays des premiers s'appella *Médie*, et celui des seconds *Elam*, du nom de leur auteur : mais il prit ensuite, on ne sait à quelle époque, le nom de *Perse*. L'histoire ne fait point mention des Mèdes avant le temps, où *Arbace*, gouverneur de la Médie, leur fit secouer le joug des

Assyriens, de l'empire desquels cette province faisoit partie. Elle ne nous fait guères davantage connoître les Perses avant le règne de Cambyse, père de Cyrus. Nous savons seulement que les Elamites, leurs ancêtres, avoient des rois particuliers, et que *Chodorlahomor*, l'un d'eux, qui vivoit du temps d'Abraham, s'empara des villes de Sodome et de Gomorrhe.

An du M. 3257. Av. J. C. 747. A peine les Mèdes, soustraits à la dépendance des rois d'Assyrie, jouirent de leur liberté, qu'ils en abusèrent par toutes sortes d'excès. La foiblesse de leur gouvernement les précipita insensiblement dans une espèce d'anarchie, qui leur devint, sur-tout après la mort d'Arbace, plus funeste que la servitude même. La nation des Mèdes n'avoit point alors de villes. Elle étoit divisée en six tribus, qui habitoient des villages. La confusion, la licence, la multiplicité des désordres et des querelles, engagèrent les Mèdes à nommer un juge, qu'ils rendirent l'arbitre de leurs différends, et qu'ils chargèrent de rétablir la tranquillité publique.

Ce juge fut *Déjocès*, Mède de nation, qu'ils élevèrent ensuite sur le trône, d'un commun consentement. Le nouveau roi bâtit la superbe ville d'Ecbatane, et se borna, durant tout son règne de cin-

An du M. 3294. Av. J. C. 710.

quante-trois ans, à polir et à civiliser les Mèdes, à faire des loix, et à établir un bon gouvernement.

Phraorte, son fils, lui succéda. Il aimoit la guerre, et attaqua les Perses, qu'il assujettit à son empire. Il fit ensuite la conquête de presque toute la haute Asie, c'est-à-dire, de tous les pays qui sont au nord du mont Taurus, depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys. Enflé de ces succès, il déclara la guerre aux Assyriens. Mais Nabuchodonosor I, comme je l'ai dit ailleurs, le vainquit, le fit mourir, et pilla Ecbatane, sa capitale. An du M. 3347. Av. J. C. 657.

Ciaxare I, fils et successeur de Phraorte, profita de la déroute des Assyriens devant Béthulie, pour se rétablir dans son royaume, et s'empara ensuite de toute la haute Asie. Une armée formidable de Scythes s'étant répandue dans presque toute cette partie du monde, ne cessa de la désoler pendant vingt ans. Ciaxare s'en délivra, en les faisant massacrer dans un festin qui se fit dans chaque famille des Mèdes, et où les Scythes avoient été invités. Ceux qui ne s'étoient point trouvés à ces funestes repas, s'enfuirent en Lydie, où régnoit Alyatte. C'est ce qui alluma entre les deux nations cette guerre, qui, comme je l'ai dit en son lieu, fut terminée à l'occasion d'une éclipse de soleil. Le roi mède An du M. 3369. Av. J. C. 657.

s'unit ensuite avec Nobopolassar, roi des Assyriens de Babylone, pour détruire Ninive, et revint de cette expédition, chargé de dépouilles.

An du M. 3409. Av. J. C. 595. Il eut pour successeur *Astiagès*, son fils, qui régna trente-cinq ans. L'histoire ne nous en dit rien de remarquable, sinon qu'il eut un prince, nommé *Ciaxare*, qui lui succéda, et une princesse, nommée *Mandane*, qu'il donna en mariage à Cambyse, roi de Perse. Il y a lieu de croire que celui-ci étoit son propre neveu, fils de son frère Artaxercès, nommé dans l'écriture sainte *Assuérus*, qui, après avoir conquis la Perse, épousa, comme je l'ai dit ailleurs, Esther, Juive de naissance.

An du M. 3444. Av. J. C. 560. Aussitôt que *Ciaxare II* (nommé dans l'écriture sainte *Darius le Mède*) fut monté sur le trône, il apprit que Nériglissor, roi de Babylone, armoit contre lui, et qu'il avoit fait alliance avec plusieurs princes, entre autres avec Crœsus, roi de Lydie. Il demanda du secours à Cambyse, son beau-frère, qui lui envoya Cyrus, son fils, à la tête de trente mille hommes. Le jeune prince ayant joint ses troupes à celles de Ciaxare, son oncle, fut nommé général des deux armées réunies des Mèdes et des Perses. Il commença son expédition par la défaite du roi d'Ar-

ménie, vassal des Mèdes, et qui avoit profité de la redoutable ligue formée contre eux, pour se tirer de leur dépendance. Il marcha ensuite vers les frontières d'Assyrie, où il battit les Babyloniens, dont le roi fut tué. Ce fut après cette victoire, qu'on voulut lui présenter une jeune princesse d'une rare beauté, qui se trouva parmi les captifs. Il refusa de la voir, et ordonna qu'on la traitât avec le plus grand respect. Cette princesse en fit instruire Abradate, son mari, qui passa aussitôt dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et qui demeura constamment attaché à son service.

Le jeune vainqueur, poursuivant le cours de ses exploits, défit le roi d'Assyrie, qu'il repoussa jusques dans Babylone; marcha vers Thymbrée, où il tailla en pièces l'armée de Crœsus, roi de Lydie; prit Sardes, capitale de son royaume, où il le fit prisonnier; retourna sous les murs de Babylone, dont il s'empara, après avoir détourné les eaux de l'Euphrate, et rendit, par toutes ces conquêtes, Ciaxare, son oncle, maître de tout l'Orient. C'est ce dernier qui, ayant établi sa cour à Babylone, fit jetter le prophète Daniel dans la fosse aux lions, dont il fut miraculeusement préservé, et qui le fit ensuite son premier ministre.

An du M. 3468. Av. J. C. 536. Après la mort de Cambyse et de Ciaxare, Cyrus, héritier de celui-ci, réunit les Perses, les Mèdes et tous les peuples vaincus, sous une même monarchie, qui fut celle des Perses. Instruit dans la religion du vrai Dieu par le prophète Daniel, qui lui expliqua toutes les prophéties qui le regardoient, il donna ce célèbre édit, par lequel il permettoit aux Juifs captifs à Babylone, de retourner à Jérusalem, et d'y rebâtir le temple. Il rendit aussi plusieurs ordonnances très-sages, pour maintenir la tranquillité dans ses états; fit élever des forteresses dans tout le pays, et termina son règne glorieux, en établissant le premier les postes dans la Perse.

An du M. 3475. Av. J. C. 529. Son fils *Cambyse II*, d'une humeur violente et féroce, lui succéda. Il soumit toute l'Egypte, que Cyrus avoit conquise, mais qui, après sa mort, avoit secoué le joug, et en fit une province de son empire. Résolu de déclarer la guerre aux Carthaginois, il abandonna ce projet, parce que les Phéniciens ne voulurent pas lui donner du secours contre ces peuples, qui tiroient d'eux leur origine. Il fit aussi une tentative contre l'Ethiopie, mais sans succès. Son règne fut celui d'un tyran, un enchaînement de meurtres et d'horreurs. Les Perses, se laissant énerver par le

luxe, commencèrent alors à dégénérer.

Durant l'absence de Cambyse, Patisithe, l'un des chefs des mages, à qui il avoit laissé l'administration des affaires, mit sur le trône son propre frère *Smerdis*, dit *le mage*, faisant courir le bruit que c'étoit le véritable *Smerdis*, frère de Cambyse, que celui-ci avoit ordonné de faire mourir, et qui réellement avoit été assassiné. Cambyse, qui étoit alors en Syrie, ayant appris cette nouvelle, se mit aussitôt en marche, pour aller punir l'usurpateur. Mais au moment où il montoit à cheval, son épée, étant tombée du fourreau, lui fit à la cuisse une blessure, dont il mourut quelques jours après.

Smerdis le mage ne régna que sept mois. Sept des principaux seigneurs conspirèrent contre lui; et l'un d'eux, nommé *Darius*, fils d'*Hystaspe*, gouverneur de la Perse, le remplaça sur le trône. Au commencement de son règne, *Darius-Hystaspe* permit aux Juifs de continuer à bâtir la ville et le temple de Jérusalem; réduisit les habitans de Babylone qui s'étoient révoltés, et marcha contre les Scythes, sous le ridicule et frivole prétexte de l'invasion que leurs ancêtres avoient faite dans l'Asie, il y avoit plus de cent ans. On dit que ces peuples, après avoir attiré l'armée persanne dans l'endroit le

An du M. 3483. Av. J. C. 521.

plus désert et le plus aride de leur pays, lui envoyèrent un héraut qui lui offrit un oiseau, une souris, une grenouille, et cinq flèches, sans vouloir lui expliquer la signification de ces présens. Darius, plein d'orgueil et de vanité, conclut d'abord que les Scythes lui livroient la terre et l'eau, marquées par la souris et la grenouille; leur cavalerie, aussi légère que les oiseaux; leurs personnes et leurs armes, désignées par les flèches. Mais un des seigneurs de sa cour donna une interprétation bien différente. Sachez, dit-il aux Perses, que si vous ne vous envolez dans l'air comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez dans la terre comme les souris, ou si vous ne vous enfoncez dans l'eau comme les grenouilles, vous ne pourrez échapper aux flèches des Scythes. Darius, en effet, voyant son armée sur le point de périr, fut contraint de renoncer à sa folle entreprise.

Après cette malheureuse expédition, il équipa une flotte, et donna ordre à Scylax, très-habile marin de Grèce, de descendre le fleuve de l'Inde, et de reconnoître tout le pays qui étoit sur ses bords. Celui-ci fit la découverte des Indes; et Darius alla bientôt après en faire la conquête.

Les Ioniens, peuples qui habitoient les

côtes de l'Asie mineure, étoient au service des rois de Perse. Ils se révoltèrent, et brûlèrent la ville de Sardes par le secours des Athéniens et des Erétriens, peuples de l'île d'Eubée. Darius, pour s'en venger, résolut de porter la guerre dans la Grèce. Il y envoya une armée formidable, qui s'empara des îles de la mer Egée, et brûla Erétrie, capitale de l'Eubée. Mais elle fut battue dans la plaine de Marathon, ville à quelques lieues d'Athènes.

Xercès I, successeur de Darius, après avoir soumis les Egyptiens, qui avoient encore voulu secouer le joug, se ligua avec les Carthaginois; et il fut convenu qu'ils attaqueroient les nations grecques qui étoient en Sicile et en Italie, tandis qu'il marcheroit lui-même contre la Grèce. Il y entra en effet avec une armée des plus nombreuses qu'on ait jamais vues, et mit le feu à la ville d'Athènes, que ses habitans avoient cru devoir abandonner. Mais il perdit les fameuses batailles de Salamine, de Platée et de Mycale. Depuis ces défaites, les Perses ne parurent plus dans la Grèce. Ils employèrent seulement toute leur politique à entretenir les divisions qui étoient parmi les Grecs, pour les mettre hors d'état de rien entreprendre. Xercès se laissoit aller

An du M. 3518. Av. J. C. 486.

au luxe et à la mollesse, lorsqu'il fut assassiné par Artabane, capitaine de ses gardes.

An du M. 3539. Av. J. C. 465. *Artaxercès I*, surnommé *Longuemain*, et son troisième fils, lui succéda. Avant d'être paisible possesseur du trône, il eut à combattre deux partis puissans, qu'il ruina dans deux batailles sanglantes; celui d'Hystaspe, son frère, et celui des fils d'Artabane. Il permit aux Juifs de vivre suivant leurs anciennes loix, et de rétablir le culte du vrai Dieu. La guerre qu'il fit aux Bactriens, tourna entièrement à son avantage. Thémistocle, banni d'Athènes, après avoir gouverné cette république, trouva une retraite dans la cour d'Artaxercès, et y fut comblé d'honneurs. Les Egyptiens, s'étant de nouveau révoltés, appellèrent à leur secours les Athéniens, qui remportèrent d'abord de très-grands avantages sur les Perses. Mais ils furent à la fin chassés de l'Egypte; et cette province se vit forcée de rentrer dans le devoir.

An du M. 3580. Av. J. C. 424. *Xercès II*, le seul fils qu'avoit eu Artaxercès de la reine, sa femme, fut son successeur. *Sogdien*, un des enfans du même Artaxercès et d'une de ses concubines, ayant surpris le nouveau roi qui s'étoit enivré, l'égorgea le quarante-cinquième jour de son règne, et monta

sur le trône. Mais il en fut aussitôt renversé par un autre frère nommé *Ochus*, qui, après l'avoir défait dans un combat, le fit étouffer dans les cendres.

Ochus prit le nom de *Darius I*, auquel les historiens ont ajouté l'épithète *Nothus*, qui veut dire *bâtard*. Un autre fils d'Artaxercès tenta, les armes à la main, de le détrôner. Mais il fut battu, et périt aussi par le supplice des cendres. La révolte de Pisuthne, gouverneur de Lydie, qui vouloit s'établir souverain dans cette province, agita beaucoup l'empire. Après plusieurs combats très-vifs, forcé de se rendre, par la désertion d'un grand nombre de ses partisans, il fut envoyé à Darius, qui le fit mourir. Le fils de Pisuthne se maintint quelque temps dans sa rebellion, et subit enfin le même sort que son père. C'est sous ce règne que les Egyptiens, ayant proclamé roi Amyrthée, chassèrent les Perses de leur pays Les Mèdes voulurent les imiter. Mais Darius vint à bout de les soumettre, et ne fit qu'appesantir leur joug. An du M. 3580. Av. J. C. 424.

Artaxercès II, surnommé *Mnémon*, à cause de sa grande mémoire, lui succéda, contre le vœu de sa mère Parysatis, qui affectionnoit particulièrement Cyrus, un de ses autres fils, et An du M. 3599. Av. J. C. 405.

qu'elle auroit voulu voir sur le trône. Le jeune prince, à qui Darius Nothus avoit donné, quelques années avant sa mort, le gouvernement de l'Asie mineure, jaloux de voir le sceptre entre les mains de son frère, prit ses mesures pour le détrôner, en lui ôtant la vie. Son projet fut découvert, et son arrêt de mort prononcé. Mais Artaxercès lui pardonna, et lui laissa même son gouvernement. Cette générosité n'étouffa ni la haine ni l'ambition de Cyrus. Il leva une armée de cent treize mille hommes contre son frère, qui, de son côté, rassembla de nombreuses troupes; et ils se joignirent près de Cunaxa, dans la province de Babylone. Le combat fut des plus sanglans: Cyrus y fut tué de la main de son frère.

Ce prince fit ensuite la guerre aux Grecs, ainsi qu'à d'autres peuples voisins; et ses généraux eurent de très-grands succès. Les Grecs mêmes furent forcés à faire une paix honteuse, qui est celle qu'on nomme d'*Antalcide*, parce qu'elle fut conclue par un Lacédémonien de ce nom.

Sur la fin de ses jours, Artaxercès nomma pour son successeur Darius, son fils aîné de sa femme Atossa. Mais ce fils ingrat, impatient de jouir de tout le pouvoir de la royauté, ne craignit point d'at-

enter à la vie de son père, qui le fit punir e mort. Ochus, le second de ses fils, ors héritier présomptif de la couronne, imaginant rencontrer des rivaux dans es frères, Arsame et Ariaspe, que le roi voit eus de ses concubines, les sacrifia à es soupçons. Ces horribles meurtres précipitèrent la fin des jours d'Artaxercès, u'on regarde comme l'un des plus grands ois de Perse.

Ochus, qui prit le nom d'*Artaxerès III*, cacha pendant dix mois la mort e son père, afin de s'affermir sur le trône, n agissant au nom du roi défunt. Dès u'il s'en vit tranquille possesseur, il ontra le caractère du tyran le plus cruel, t conçut l'abominable projet de tarir la ource du sang royal. Il fit enterrer vive a propre sœur Ocha, dont il avoit épousé a fille, et fit massacrer un de ses oncles, vec cent de ses fils ou petit-fils. Le crime le ces infortunés étoit la réputation qu'ils 'étoient acquise par leurs talens et par eurs vertus. Tous les principaux seigneurs persans, qui lui causoient les moindres soupçons, subirent le même sort. An du M. 3644. Av. J. C. 360.

L'un d'eux, nommé *Dactame*, échappé à cette boucherie, se mit à la tête l'un parti considérable, s'unit avec des peuples voisins, et battit une armée de cent mille hommes, qu'Artaxercès-Ochus

avoit fait marcher contre lui. Alors le tyran lui envoya un des ministres de ses cruautés, qui, se couvrant des dehors d'une amitié sincère, parvint à gagner la confiance de Dactame; et l'ayant surpris un jour sans défense, il le perça de plusieurs coups de poignard.

Les généraux et les gouverneurs persans, dignes d'un tel maître, accabloient des plus injustes vexations tous les peuples qui étoient sous leur dépendance. Pendant ce temps-là, les Phéniciens, voulant se soustraire à la domination des Perses, firent alliance avec Nectanèbe II, roi d'Egypte. Artaxercès-Ochus leva aussitôt une armée formidable, et attaqua d'abord la ville de Sidon, dont les habitans, se voyant trahis par les quatre mille Grecs qui étoient avec eux, s'enfermèrent dans leurs maisons, y mirent le feu, et y périrent au nombre de quarante mille. Il s'empara ensuite des autres villes de Phénicie et de l'île de Chypre; prit Peluse, ville d'Egypte, non loin des frontières d'Asie, et de là se repandit dans toutes les contrées de ce royaume, qu'il réunit pour toujours à son empire, après y avoir signalé ses victoires par les actions les plus barbares.

Enfin l'eunuque Bagoas, Egyptien, qui depuis long-temps étoit dans l'inti-

mité des secrets de son maître, le fit empoisonner par son médecin, et plaça sur le trône *Arsès*, le plus jeune des fils d'Ochus, après avoir fait mourir tous ses autres frères.

Arsès ne tarda pas à découvrir dans Bagoas le caractère et les sentimens d'un traître, prêt à tout entreprendre, et à le sacrifier lui-même, pour satisfaire son ambition. Il crut devoir s'en délivrer. Mais il fut prévenu par le perfide eunuque, qui le fit égorger avec toute sa famille la troisième année de son règne. An du M. 3665. Av. J. C. 339.

Codoman, fils d'Arsame, et de Sisygambis, sœur de Darius-Nothus, avoit échappé au massacre des princes du sang royal, et s'étoit tenu caché ou déguisé jusqu'à la mort d'Artaxercès-Ochus. Il monta sur le trône, par le secours de Bagoas, et prit le nom de *Darius II.* L'ambitieux eunuque, qui s'étoit flatté de régner sous le nouveau monarque, se voyant trompé dans ses espérances, voulut attenter à la vie de ce prince. Mais le projet du scélérat fut découvert ; et il fut lui-même contraint d'avoir le poison qu'il avoit destiné pour son maître. An du M. 3668. Av. J. C. 336.

A-peu-près vers ce temps, Alexandre se faisoit connoître par ses conquêtes, et venoit de soumettre l'Asie mineure. Darius, intéressé à arrêter le cours de ce

torrent, marcha contre le guerrier macédonien. Mais il perdit trois grandes batailles, et s'enfuit dans la Médie, où il fut lâchement assassiné par Bessus, gouverneur de la Bactriane. En lui finit la monarchie des Perses, deux cent trente ans après avoir été fondée par Cyrus.

An du M. 3674. Av. J. C. 330.

PEUPLES CONTEMPORAINS

DU 2.e GRAND EMPIRE.

ASIE MINEURE.

QUOIQUE toute l'Asie mineure fît partie de l'empire des Perses, elle renfermoit néanmoins un grand nombre de petits royaumes. Toutes les villes fondées, par des colonies de Grecs, dans l'Ionie, l'Eolie et la Doride, avoient leurs rois ou leurs tyrans; mot qui signifioit, en beaucoup de pays, la même chose que le premier. L'île de Samos eut aussi les siens. On a parlé de *Polycrate*, l'un d'entre eux, contemporain d'Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié. Après avoir joui, pendant toute sa vie, d'une grande et constante prospérité, il fut attiré dans un piége, et assassiné par Orètes,

An du M. 3472. Av. J. C. 532.

qui commandoit dans Sardes pour Cambyse. Le sort de ce prince rappelle ici la maxme de Solon, que j'ai citée ailleurs.

On doit remarquer que les Perses aimoient à conserver les familles royales. Il est donc assez vraisemblable que les satrapes ou gouverneurs des villes ou des petites provinces, étoient de véritables princes, qui transmettoient leurs états et leur souveraineté à leurs enfans. Mais ils étoient vassaux et tributaires des rois de Perse.

La Carie avoit ses rois, qui faisoient leur résidence à Halicarnasse. *Mausole* y régnoit dans le temps qu'Artaxercès-Ochus occupoit le trône de Perse. Après sa mort, sa femme *Artémise*, célèbre par son amour conjugal, lui fit élever, par les plus habiles artistes de son siècle, un superbe tombeau, qui passa pour une des sept merveilles du monde. Au-dessus de ce pompeux monument, on voyoit une grande pyramide, sur laquelle étoit posé un char de marbre attelé à quatre chevaux. C'est du nom de ce monument, qu'on appelle *mausolées*, les magnifiques sépulcres, élevés aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funèbres. An du M. 3651. Av. J. C. 353.

Les peuples de Cilicie, de Paphlagonie,

de Pont, de la fameuse ville d'Héraclée, de Cappadoce, et quelques autres étoient aussi gouvernés par des rois, qui furent vassaux des monarques de Perse, jusqu'à l'entière destruction de cet empire. Je vais donner une idée des plus célèbres.

PEUPLES DE PONT.

Le Pont tiroit son nom de sa situation sur les côtes du Pont-Euxin du côté du levant. Ce royaume fut formé d'un démembrement que fit Darius-Hystaspe de sa monarchie de Perse, en faveur d'Artabaz, un des principaux seigneurs de sa cour. Ceux qui lui succédèrent pendant l'espace de plus de cent ans, ne sont pas connus.

An du M. 3490. Av. J. C. 514.

Mithridate I vint après ces rois, et donna son nom à la plupart de ses successeurs.

An du M. 3600. Av. J. C. 404.

Ariobazane, son fils, étoit gouverneur de Phrygie sous Artaxercès-Mnémon, lorsqu'il monta sur le trône.

An du M. 3638. Av. J. C. 366.

Il y fut remplacé par son fils *Mithridate II*, qu'Antigone, gouverneur de la Phrygie, après la mort d'Alexandre, voulut faire mourir, parce qu'il le soupçonnoit de s'être lié avec son ennemi, Cassandre, régent de Macédoine. Le roi de Pont ne put sauver sa vie que par la fuite.

An du M. 3667. Av. J. C. 337.

Son fils *Mithridate III* fit la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie qu'il ajouta à ses états. An du M. 3702. Av. J. C. 302.

Nous ne connoissons point ses successeurs jusqu'à *Mithridate IV*, auquel succéda *Pharnace I*, son fils. Celui-ci après avoir soutenu glorieusement la guerre contre les rois de Pergame, s'empara du Sinope, ville maritime, bâtie par une colonie de Milésiens, et qui devint la capitale du royaume de Pont. An du M. 3819. Av. J. C. 185.

Mithridate V, son fils, surnommé *Evergetès*, ou *le Bienfaisant*, envoya des secours aux Romains contre les Carthaginois dans la troisième guerre punique. An du M. 3849. Av. J. C. 155.

Il laissa pour successeur son fils *Mithridate VI*, encore très-jeune, et surnommé dans la suite *Eupator* ou *le Grand*. On dit que, pour prévenir les effets du poison qu'auroient pu lui donner ses tuteurs ambitieux, il fit un usage journalier des venins les plus subtils. Les premières années de son règne s'étoient écoulées dans la paix, lorsqu'il fit périr Ariarathe, son beau-frère, roi de Cappadoce, avec ses deux enfans, et plaça sur ce trône un de ses propres fils, âgé de huit ans, sous la tutelle d'un de ses favoris. Mais le sénat de Rome déposa le jeune prince, et donna un roi aux Cappado- An du M. 3881. Av. J. C. 123.

ciens. De là la haine envenimée, qui anima toujours Mithridate contre les Romains.

Ce prince porta d'abord la guerre dans toutes les parties de l'Asie mineure, et y fit égorger en un même jour tous les Romains qui s'y étoient établis. Archélaüs, un de ses généraux, s'empara d'Athènes, et de plusieurs autres villes grecques, où il y avoit des colonies romaines. Mais Sylla, chargé de cette guerre par le sénat de Rome, reprit Athènes, et reconquit toute la Grèce. Mithridate, battu sur mer et sur terre en différens combats, où il perdit plus de deux cent mille hommes, demanda la paix. Elle lui fut accordée; et l'un des articles du traité portoit qu'il se borneroit aux états que son père lui avoit laissés en héritage.

Mais loin de ratifier ce traité, le roi de Pont, ligué secrètement avec Tigrane, son gendre, roi d'Arménie, et avec les Ibères, peuples voisins de celui-ci, leva sourdement une nombreuse armée, se mit en campagne, et fit de grandes conquêtes sur la république. Lucullus, consul cette année, vola au secours de l'Asie, et défit Mithridate, qu'il força de lever le siége de Cyzique. Le roi vaincu apprit en même temps que la flotte qu'il avoit envoyée en Italie avoit été détruite. Dé-

sespéré de toutes ces pertes, il se retira dans le sein de son royaume Lucullus l'y poursuivit, et fut battu deux fois. Mais dans un troisième combat, il défit Mithridate, qui fut obligé de prendre la fuite.

Peu de temps après, Glabrion alla remplacer Lucullus en Asie; et le roi de Pont, vainqueur de ce nouveau général, recouvra presque tous ses états. Mais il ne les posséda pas long-temps. Pompée, qui succéda à Glabrion, l'en dépouilla entièrement par une victoire complète. Mithridate fugitif, privé des dernières ressources, abandonné de ses soldats, et trahi par ses propres sujets qui proclamèrent roi son fils Pharnace II, se donna lui-même la mort, après un règne de soixante ans, aussi glorieux que malheureux.

Le lâche *Pharnace II*, soumit sa personne et son royaume aux Romains. Il garda la neutralité dans la guerre que se firent César et Pompée. Mais César, voulant qu'il se déclarât pour lui, alla le combattre, et le défit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Le Pont fut réduit en province de la république. Cependant les Romains y nommèrent encore des rois pendant quelque temps; et il

An du M. 3941. Av. J. C. 63.

fut ensuite gouverné par des proconsuls qu'ils y envoyèrent.

HÉRACLÉENS.

An du M. 3006. Av. J. C. 998. La ville d'Héraclée, fondée par une colonie de Grecs venus de Béotie, étoit située sur le bord de la mer dans le royaume de Pont. Non seulement elle étoit libre et indépendante, se gouvernant suivant ses propres loix; mais encore elle devint très-puissante par les colonies qu'elle envoya en divers pays. Elle se montra constamment attachée aux rois de Perse, même contre les Grecs qui les avoient vaincus.

An du M. 3570. Av. J. C. 434. Les Athéniens ayant imposé un tribut à toutes les villes de la Grèce et de l'Asie mineure, pour l'entretien d'une flotte destinée à défendre la liberté commune, les Héracléens refusèrent de le payer. On envoya aussitôt contr'eux Lamachus, qui porta les ravages dans leurs terres. Mais la flotte qu'il commandoit, fut ruinée par une violente tempête; et il se vit abandonné à la merci des Héracléens, qui, bien loin de se venger, lui fournirent des vivres et des troupes pour son retour en Grèce; conduite généreuse qui désarma les Athéniens.

An du M. 3640. Av. J. C. 364. Quelque temps après, la ville d'Héraclée fut en proie à une division intestine,

qui amena une nouvelle forme dans son gouvernement. Le peuple s'étant révolté contre les sénateurs et les riches, le sénat ne vit, dans ce danger de la patrie, d'autre ressource que celle de rappeller un de ses membres, nommé Cléarque, qu'il avoit lui-même exilé. Mais celui-ci, non moins ambitieux que vindicatif, se déclara ouvertement pour le peuple, se fit nommer à la première magistrature, et s'attribua l'autorité souveraine. Il l'exerça pendant douze ans, commettant toutes sortes de violences pour assouvir son avarice et sa cruauté. Il fut tué dans une conspiration formée contre lui par deux citoyens, anciens disciples de Platon. Mais Héraclée, délivrée du tyran, n'en resta pas moins sous la tyrannie.

Timothée, fils de Cléarque, prit la place de son père, et s'y conduisit avec la même dureté, pendant quinze ans qu'il l'occupa. An du M. 3652. Av. J. C. 352.

Denys, son frère et son successeur, fit alliance avec Antigone, qui, après la mort d'Alexandre, s'étoit fait couronner roi d'Asie, et lui donna du secours dans la guerre qu'il faisoit à Ptolomée-Lagus, roi d'Egypte. Il épousa Amastris, veuve de Cratère, un des anciens favoris d'Alexandre, et fille d'Oxiathre, frère de Darius, dernier roi de Perse. Denys, enor- An du M. 3667. Av. J. C. 337.

gueilli de ce mariage, prit le titre de roi, et augmenta son état par la prise de quelques places, qui étoient aux environs d'Héraclée. Il mourut après un règne de trente-trois ans, laissant deux fils et une fille sous la tutelle de sa femme Amastris.

An du M. 3700. Av. J. C. 304. Cette princesse, protégée par Antigone, bâtit une ville, à laquelle elle donna son nom, et où elle fit transporter les habitans de trois autres villes. Après la mort d'Antigone, elle se remaria à Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre, et roi de Thrace. L'un et l'autre étant morts, les Héracléens ne tardèrent pas à reprendre leur premier gouvernement, et s'y maintinrent jusqu'à la conquête que firent les Romains de toute l'Asie.

BITHYNIENS.

La Bithynie étoit située sur les côtes du Pont-Euxin, du côté du couchant. Suivant quelques-uns, elle tiroit son nom d'un de ses rois. Suivant d'autres, les Thines, peuples de Thrace, passèrent de l'Europe dans cette contrée de l'Asie mineure, et s'appellèrent *Bithyniens*.

An du M. 3621. Av. J. C. 383. Quoi qu'il en soit, il est constant que ce pays devint un royaume sous le règne d'Artaxercès-Mnémon en Perse, et que son

son premier roi fut *Dydalsus*. On ne sait que les noms de ses deux successeurs *Botiras* et *Bias*.

Le quatrième de ces rois fut *Zipoëthès*, qui monta sur le trône dans le temps qu'Alexandre faisoit la guerre en Orient. Il s'y maintint jusqu'après la fameuse bataille d'Ipsus en Phrygie, que la Bithynie entra dans le partage de Lysimaque, un des successeurs aux vastes états d'Alexandre. An du M. 3676. Av. J. C. 328.

Après la mort de celui-ci, *Nicomède I*, fils de Zipoëthès, aidé d'une armée de Gaulois, qui, se trouvant trop resserrés dans leur pays, avoient fait des courses jusques dans l'Asie mineure, monta sur le trône de son père, et céda à ces étrangers la Galatie, contrée voisine de son royaume. On croit que c'est lui qui bâtit au fond du plus grand golfe de la Propontide, la ville de Nicomédie, qui fut dans la suite entièrement détruite par un tremblement de terre.

L'histoire ne nous dit rien de remarquable de *Zélas*, son successeur. An du M. 3758. Av. J. C. 346.

Prusias I, fils de celui-ci, et surnommé *le Boiteux*, fit bâtir, suivant l'ancien géographe *Strabon*, la ville de Pruse, qui devint la capitale du royaume de Bithynie. An du M. 3774. Av. J. C. 230.

An du M. 3814. Av. J. C. 190. Son successeur *Prusias II*, dit le *Chasseur*, donna un asile dans sa cour à Annibal, après la fameuse bataille de Zama. Le général carthaginois l'aida beaucoup de ses conseils dans la guerre qu'il fit avec succès contre Eumène II, roi de Pergame. Mais les Romains lui ayant demandé de leur livrer Annibal, ce prince, aussi lâche qu'ingrat, étoit prêt à le faire, lorsque le héros carthaginois lui épargna ce crime, en s'empoisonnant. Il se rendit ensuite à Rome, où il eut la bassesse de paroître devant le sénat assemblé, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis.

Prusias, de retour en Bithynie, fit la guerre à Attale, roi de Pergame, le battit, et s'empara de la capitale de son royaume. Mais les Romains l'obligèrent de faire la paix avec le roi vaincu, et de lui rendre toutes ses conquêtes. Prusias ayant voulu faire assassiner son fils Nicomède, à l'instigation de sa seconde femme, pour laisser la couronne à un autre fils qu'il avoit eu de celle-ci, Nicomède profita d'une révolte du peuple qui le mit sur le le trône, et fit lui-même mourir son père.

An du M. 3855. Av. J. C. 149. Le règne de *Nicomède II* fut tranquille. Ce prince craignit seulement sur la fin de sa vie la puissance de Mithridate VI,

dont il avoit épousé la sœur, veuve d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Il fit paroître un troisième fils de ce dernier, pour qu'il lui succédât, tandis que Mithridate, qui avoit fait assassiner les deux autres, avoit mis sur le trône un de ses propres enfans. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède. Ce monarque se fit aimer de ses sujets par la douceur de son caractère, et par les qualités d'un bon roi. Il est fâcheux qu'il ait souillé sa gloire par le meurtre de son père.

Nicomède III, son fils et son successeur, fut chassé du trône par Socrate, son frère. Mais les Romains l'y rétablirent. Il éprouva le même sort de la part de Mithridate, qui le dépouilla de ses états ; et les Romains lui rendirent le même service. En reconnoissance de ces deux bienfaits, Nicomède n'ayant point d'enfans, fit, par son testament, le peuple romain héritier de son royaume. An du M. 3914. Av. J. C. 90.

CAPPADOCIENS.

La Cappadoce, située dans la partie orientale de l'Asie mineure, le long de l'Euphrate, au nord du mont Taurus, faisoit partie de l'empire des Perses. Elle

en fut détachée sous Artaxercès-Mnémon, et devint un royaume, dont le
An du M. 3636. Av. J. C. 368. premier roi fut *Ariarathe I*, qui régna conjointement avec son frère *Holopherne*. Il suivit Artaxercès-Ochus dans l'expédition que fit celui-ci en Egypte, et revint dans ses états couvert de gloire.

An du M. 3668. Av. J. C. 336. *Ariarathe II*, son fils, ne fut point troublé dans la possession de son trône, lorsqu'Alexandre se rendit maître de l'Asie. Mais ce conquérant étant mort, Perdiccas, un de ses successeurs, prétendant que le royaume de Cappadoce lui étoit échu en partage, y porta la guerre, battit Ariarathe, le fit attacher en croix avec ses principaux officiers, et donna cette couronne à Eumène, un de ses généraux.

An du M. 3689. Av. J. C. 315. Après la mort de Perdiccas et d'Eumène, *Ariarathe III*, qui s'étoit sauvé en Arménie, rentra les armes à la main dans la Cappadoce, défit Amyntas, général macédonien, et monta sur le trône de son père.

An du M. 3720. Av. J. C. 284. Le règne d'*Ariamnès*, son fils, fut long et paisible, remarquable seulement par un traité d'alliance fait entre ce monarque et le roi de Syrie.

An du M. 3772. Av. J. C. 232. Son fils *Ariarathe IV*, qui, vers les dernières années de son père, avoit régné conjointement avec lui, confirma ce traité.

Il étoit déjà uni aux rois de Syrie par les liens du sang, ayant épousé Stratonice, fille d'Anthiochus *Théos*.

Ariarathe V, son fils et son successeur, épousa aussi Antiochide, fille d'Antiochus *le Grand*, à qui il donna du secours contre les Romains. Mais le roi de Syrie ayant été vaincu, Ariarathe fut obligé d'envoyer à Rome des ambassadeurs, chargés de ses excuses, et fut condamné à payer une somme d'argent considérable. Il se ligua ensuite avec Eumène, roi de Pergame, contre Pharnace, roi de Pont, et n'eut pas un meilleur succès. An du M. 3814. Av. J. C. 190.

Il avoit offert de son vivant la couronne à son fils *Ariarathe VI*, qui, par attachement pour son père, ne l'avoit point acceptée. Ce procédé mérita au nouveau roi le surnom de *Philopator*. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il renouvella l'alliance que son père avoit entretenue avec les Romains. Démétrius, roi de Syrie, lui fit proposer sa sœur en mariage. Ariarathe la refusa; et ce refus eut pour lui des suites bien funestes. Démétrius excita *Holopherne*, qui se disoit frère d'Ariarathe, à prendre les armes contre le roi de Cappadoce. Celui-ci fut en effet renversé de son trône, et forcé de se retirer à Rome. Le sénat or- An du M. 3842. Av. J. C. 162.

donna le partage de ce royaume entre les deux concurrens. Mais Ariarathe, secouru par Attale, roi de Pergame, recouvra tous ses états avec sa couronne. Peu de temps après il se joignit aux Romains contre Aristonic, usurpateur du trône de Pergame, et mourut durant cette guerre, laissant six enfans.

Laodice, sa veuve, fut régente du royaume. Cette femme, aussi dénaturée qu'ambitieuse, résolue de se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans l'autorité souveraine, fit périr par le poison cinq de ses enfans. Le peuple révolté arracha la vie à cette mère sans entrailles, et proclama roi Ariarathe VII, le sixième prince qui s'étoit sauvé à l'aide de ses parens. Il épousa Laodice, sœur du fameux Mithridate, roi de Pont. Mais il semble que ce malheureux prince étoit destiné à éprouver le sort de ses frères. Son beau-frère même le fit assassiner ; et Laodice, sa veuve, donna sa main et la couronne à Nicomède II, roi de Bithynie. Alors Mithridate entra à force armée dans la Cappadoce, en chassa le nouveau roi, et la rendit à son neveu, fils de ce même Ariarathe qu'il avoit fait tuer.

An du M. 3875. Av. J. C. 129.

An du M. 3913. Av. J. C. 91.

Mais à peine *Ariarathe VIII* fut assis sur ce trône, que Mithridate même exigea qu'il reçût dans sa cour le meur-

trier de son propre père. Ariarathe, loin d'y consentir, leva des troupes contre son oncle. Les deux armées étoient en présence, lorsque Mithridate attira Ariarathe à une conférence, le poignarda sous les yeux des soldats, et fit régner à sa place un de ses propres fils, âgé seulement de huit ans. Les Cappadociens se soulevérent, et mirent sur le trône Ariarathe IX, frère du dernier roi. Mais il en fut presqu'aussitôt chassé par Mithridate, qui le fit mourir, et qui y rétablit son fils. Alors Nicomède, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, supposa, de concert avec Laodice sa femme, un troisième fils d'Ariarathe VII, auquel devoit appartenir le royaume de Cappadoce. Le sénat romain, qu'on intéressa dans cette affaire, voulut que les Cappadociens se gouvernassent eux-mêmes. Ils le refusèrent, et demandèrent un roi.

Celui que les Romains leur donnèrent, fut *Ariobarzane I*, qui fut mis en possession de la Cappadoce par Sylla. Mais Tigrane, roi d'Arménie, et beau-père de Mithridate, l'en chassa, et y rétablit le fils du roi de Pont. Ariobarzane rentra dans son royaume, et Mithridate l'obligea de nouveau d'en sortir. Enfin, Pompée, vainqueur de ce dernier, remit Ariobar- An du M. 3915. Av. J. C. 89.

zane sur son trône, dont il jouit encore trois ans.

An du M. 3941. Av. J. C. 63. *Ariobarzane II* succéda aux états de son père, que les Romains avoient agrandis, et qu'il gouverna pendant douze ans dans une parfaite tranquillité.

An du M. 3953. Av. J. C. 51. Il eut pour successeur *Ariobarzane III*, son fils. Archélaüs, grand-prêtre de Bellonne, et souverain de Comane, ville de la Cappadoce, ambitionnoit cette couronne, et voulut tenter de l'usurper. Cicéron, alors gouverneur de Cilicie, soutint Ariobarzane par l'ordre du sénat romain. Mais Cassius, un des meurtriers de César, attaqua celui-ci, le prit, et le fit mourir.

An du M. 3962. Av. J. C. 42. *Ariarathe X*, son frère, monta sur le trône, dont il fut renversé par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, et en faveur duquel Marc-Antoine s'étoit déclaré. Cependant Ariarathe trouva le moyen de rentrer dans son royaume. Mais il fut une seconde fois obligé de l'abandonner à *Archélaüs*, second fils de Glaphyra.

An du M. 3968. Av. J. C. 36. Celui-ci donna du secours à Marc-Antoine contre Octave, qui devenu maître de l'empire romain, après la fameuse bataille d'Actium, voulut bien néanmoins laisser à Archélaüs la couronne de Cap-

padoce. Mais Tibère, successeur d'Auguste, ne fut pas aussi indulgent. Il n'avoit pas oublié que, pendant son séjour à Rhodes, Archélaüs n'avoit été lui rendre aucun devoir. Il l'invita, sous les plus belles promesses, à venir à Rome, et le fit enfermer dans une rigoureuse prison, où il mourut l'an 16 de Jésus-Christ. La Cappadoce fut alors réduite en province romaine.

AFRIQUE.

Les Anciens, principalement les Grecs, donnoient le nom de *Libye* à toute l'Afrique, ou, du moins, à toute la partie septentrionale qui s'étend le long de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar. Mais la Libye proprement dite ne renfermoit que cette étendue de pays qui répond aujourd'hui aux parties les plus orientales de la Barbarie et du Bilédulgérid. Le reste de la côte, c'est-à-dire de la Barbarie même, jusqu'à l'Océan atlantique, étoit habité par les Numides et les Maures, qui avoient au midi les Garamantes, les Gétules, et autres peuples peu connus. Il y en avoit dans la Libye un très-grand nombre, qui, pour la plupart, menoient une vie pastorale. Les autres étoient très-foibles, et n'ont pas été célèbres.

Outre ces habitans naturels du pays, on y voyoit beaucoup de Phéniciens qui s'y étoient établis, et y avoient fondé plusieurs villes considérables, entre autres Leptis, Adrumète, et Utique, où Caton *le Jeune* se donna la mort, après la bataille de Pharsale. Ces différens peuples, ces différentes villes formoient autant de souverainetés; les uns obéissant à des rois, les autres se gouvernant en république. Nous voyons un prince des Libyens, nommé *Inare*, se liguer avec les Égyptiens contre Artaxercès *Longuemain*, roi de Perse. La république de Cyrène, dont je ne dirai qu'un mot, parce que nous n'en avons pas une histoire suivie, a été célèbre. Celle de Carthage l'a été bien davantage. Les Numides se sont fait connoître plus tard.

An du M. 3544. Av. J. C. 460.

CYRÉNÉENS.

La *Cyrénaïque*, où, comme je l'ai dit, *Phut*, troisième fils de Cham, avoit fixé son habitation, renfermoit le terrein que nous appellons aujourd'hui le *pays de Derne*. La capitale en étoit *Cyrène*, ville florissante, sur le bord de la Méditerranée, et qui avoit été bâtie par une colonie de Grecs. Il y en avoit quatre autres considérables; Apollonie, Barcé, Teuchire, et Berenice. C'est à cause de

An du M. 3006. Av. J. C. 998.

ces cinq villes que la Cyrénaïque fut appellée aussi *Pentapole*.

Les Cyrénéens devinrent si puissans, que les peuples voisins, qu'on nommoit généralement *Libyens*, étant en guerre avec eux, se virent obligés d'implorer le secours et la protection d'Apriès, roi d'Egypte. Amasis, son successeur, fit alliance avec les Cyrénéens, et épousa une princesse de leur pays. Il paroît en effet que Cyrène fut, pendant un temps, gouvernée par des rois. Nous voyons l'un d'eux, nommé *Ophellas*, engagé dans le parti d'Agathocle, roi de Syracuse, lorsque celui-ci fit une descente en Afrique. An du M. 3430. Av. J. C. 574. An du M. 3702. Av. J. C. 302.

Quelque temps après les conquêtes d'Alexandre, la Cyrénaïque et la partie orientale de la Libye furent réunies à la nouvelle monarchie d'Egypte, et devinrent ensuite sous les Romains une province de leur empire. An du M. 3929. Av. J. C. 75.

CARTHAGINOIS.

Pygmalion, roi de Tyr, ayant fait mourir son beau-frère Sichée, mari de Didon, dans la vue de s'emparer de ses trésors, cette princesse eut l'adresse de les soustraire à la rapacité du tyran, et se retira en Afrique avec une suite nombreuse de Tyriens. Elle y fonda *Car-* An du M. 3158. Av. J. C. 846.

thage dans un golfe de la Méditerranée, vis-à-vis la ville d Utique, et à trois lieues, vers l'ouest, de l'endroit où nous voyons aujourd'hui celle de Tunis. Le gouvernement qui y fut établi après la mort de Didon, réunissoit trois autorités; celle de deux magistrats suprêmes, appellés *suffètes*, celle du sénat, et celle du peuple.

Le mélange des Tyriens et des Africains fit de Carthage une ville guerrière et marchande tout à-la-fois. Les mines d'or que ces peuples découvrirent dans la suite en Espagne, augmentèrent les richesses et la puissance qu'ils tiroient du commerce. Ils étoient fins, adroits, industrieux, et rusés. Mais l'amour excessif du gain les rendoit souvent injustes et trompeurs. Ils avoient dans l'humeur et dans le génie quelque chose d'austère et de sauvage, une espèce de férocité, qui, dans le premier feu de la colère, pouvoit les porter aux plus grands excès.

Les Carthaginois s'étoient engagés à payer aux Africains un tribut annuel pour le terrein qui leur avoit été cédé. Ils refusèrent de le faire, prêts à soutenir leur refus les armes à la main. Leurs premiers efforts ne furent point couronnés par des succès. Mais enfin, après plusieurs avantages qu'ils remportèrent sur les Maures

et les Numides, ils se rendirent maîtres d'une grande partie de l'Afrique.

Vers ce même temps, il s'éleva une vive contestation entre Carthage et Cyrène, au sujet des limites de leurs possessions respectives. On convint de part et d'autre que deux jeunes gens partiroient dans le même instant de chacune des deux villes, et que le lieu où ils se rencontreroient, serviroit de limite aux deux états. Les Carthaginois étoient deux frères, nommés *Philènes ;* et comme ils firent plus de diligence, les Cyrénéens, les accusant de mauvaise foi, refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins, dit-on, que, pour écarter tout soupçon de supercherie, les deux frères ne consentissent à être enterrés tout vivans dans l'endroit même où la rencontre s'étoit faite. Les deux jeunes Carthaginois, n'écoutant que l'intérêt de leur patrie, acceptèrent généreusement cette proposition ; et leurs concitoyens leur élevèrent en ce même endroit deux autels, qu'on nomma les *autels des Philènes.*

Le nouvel empire des Carthaginois s'étendoit depuis ces autels jusques vis-à-vis les colonnes d'Hercule. Ils portèrent ensuite leur domination dans la Sardaigne, et s'emparèrent des îles Baléares. Le port *Magon* ou *Mahon*, qui s'y trouve, a

retenu le nom du général qui, le premier, en fit usage et le fortifia. Les mines d'or et d'argent que l'on avoit découvertes en Espagne, tentèrent aussi l'avarice et l'ambition des Carthaginois. Ils y portèrent leurs armes : mais ils ne firent dans ce pays que des progrès forts lents, parce qu'ils avoient en tête des peuples très-belliqueux. Ils furent plus heureux en Sicile, dont ils s'assujettirent quelque partie.

On ne sait point l'époque, où les Carthaginois firent toutes ces conquêtes. On voit seulement qu'ils conclurent un traité avec les Romains, la même année que ceux-ci abolirent la royauté, pour vivre sous un gouvernement républicain. Ce traité fait mention de l'Afrique et de la Sardaigne, comme appartenant aux Carthaginois; et, quant à la Sicile, les conventions ne tombent que sur les parties de cette île qui leur obéissoient.

An du M. 3496. Av. J. C. 508.

Quelques années après, les Carthaginois firent alliance avec Xercès I, roi de Perse, qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer les Grecs. Les Carthaginois desiroient aussi ardemment de s'emparer du reste de la Sicile. Ils y envoyèrent contre les Grecs établis dans cette île une nombreuse et formidable armée, sous le commandement d'Amil-

An du M. 3520. Av. J. C. 484.

car, leur capitaine le plus estimé. Mais elle fut taillée en pièces par Gélon, tyran de Syracuse, et le général même fut tué dans le combat. Les Carthaginois, abattus et découragés par ce revers, demandèrent la paix, et l'obtinrent à des conditions qui furent un glorieux témoignage de la modération du vainqueur.

Carthage avoit joui de la paix environ soixante ans, lorsque les Athéniens, en guerre avec les Syracusains, furent entièrement défaits devant Syracuse. Les habitans de Ségeste, ville considérable de Sicile, qui s'étoient déclarés pour les Athéniens, craignant le ressentiment des Syracusains, implorèrent le secours des Carthaginois. Ceux-ci descendirent aussitôt en Sicile. Annibal (ce n'est pas le grand Annibal dont il sera bientôt question), Annibal, petit-fils d'Amilcar, emporta d'assaut les villes de Selinoute et d'Himère. Après lui, Imilcon s'empara d'Agrigente et de Géla; et la paix fut conclue à des conditions très-avantageuses pour les Carthaginois. An du M. 3591. Av. J. C. 413.

Denys, nommé l'*ancien*, qui régnoit alors à Syracuse, profita de cette paix, pour faire de nouveaux préparatifs de guerre. Lorsqu'il eut rassemblé toutes les forces nécessaires, pour exécuter son dessein, il abandonna au peuple les biens

An du M. 3607. Av. J. C. 397. et les personnes des Carthaginois établis en Sicile. Le brigandage qui s'y commit fut le signal de la guerre. Les Carthaginois y envoyèrent une flotte nombreuse sous le commandement d'Imilcon, qui, après divers succès, éprouva de grands revers. Magon lui succéda, et fut tué dans une bataille qu'il perdit. Mais le fils de celui-ci, chargé du commandement de l'armée, remporta sur Denys une victoire, qui procura aux Carthaginois une paix par laquelle ils furent maintenus dans la possession de tout ce qu'ils avoient en Sicile.

Les troubles qui s'élevèrent dans Syracuse, sur la fin du règne de Denys *le Jeune*, fournirent aux Carthaginois l'occasion de faire une nouvelle tentative sur la Sicile. Ils y envoyèrent une flotte considérable que commandoit Magon. Mais il fut complétement battu par Timoléon, général des Corinthiens, que les Syracusains avoient appellés à leur secours. Les autres généraux Carthaginois, qui parurent en Sicile avec de nouvelles troupes, essuyèrent le même revers. Bien plus, leur défaite fut suivie de la perte de plusieurs villes que possédoient les Carthaginois; ce qui les obligea de faire une paix qui ne leur fut point avantageuse.

An du M. 3656. Av. J. C. 348.

Agathocle s'étoit emparé de la souveraine autorité dans Syracuse, soutenu par les forces des Carthaginois. Il se montra non-seulement ingrat envers ses bienfaiteurs, mais encore perfide violateur du traité qu'il avoit conclu avec eux. Amilcar, à la tête des Carthaginois, remporta sur lui une grande victoire, et le força de se renfermer dans Syracuse, dont il forma le siége. Agathocle trouva le moyen d'en sortir secrètement; et se voyant hors d'état de se défendre en Sicile, il conçut et exécuta le hardi projet de porter la guerre en Afrique. Il y eut d'abord les plus grands succès. Mais, loin de les poursuivre en personne, comme il auroit dû le faire, il retourna en Sicile, où il croyoit sa présence nécessaire, laissant en Afrique Archagathe, son fils, chargé du commandement de l'armée. Toutes ses conquêtes dans cette partie du monde furent bientôt perdues; et les Carthaginois conservèrent tous leurs avantages en Sicile.

An du M. 3692. Av. J. C. 312.

Cependant les Syracusains, que ceux-ci tenoient toujours assiégés, pressoient depuis long-temps Pyrrhus, roi d'Epire, de venir à leur secours. Ce prince étoit alors en Italie, occupé à faire la guerre aux Romains. Il partit enfin de Tarente, passa le détroit, entra en Sicile, où ses

An du M. 3727. Av. J. C. 277.

conquêtes furent si rapides, que bientôt il ne resta aux Carthaginois que la ville de Lilybée. Pyrrhus en faisoit le siége, lorsqu'il fut rappellé en Italie, où sa présence étoit nécessaire. Après son départ, la Sicile retourna aux Carthaginois, ses anciens maîtres, avec autant de rapidité qu'elle avoit été conquise. Hiéron, reconnu roi par les Syracusains, continua la guerre, et remporta sur les Carthaginois plusieurs avantages. Mais des intérêts communs réunirent bientôt les deux peuples contre les Romains, qui leur donnoient déjà de justes allarmes. C'est alors que commencèrent les fameuses guerres qu'on appelle *puniques*. Voici comme l'on raconte ce qui fut l'occasion de la première.

Des soldats Campaniens, qui avoient été à la solde d'Agathocle, tyran de Sicile, étant entrés comme amis dans la ville de Messine, égorgèrent, bientôt après, une partie des habitans, chassèrent les autres, épousèrent leurs femmes, envahirent tous leurs biens, et restèrent seuls maîtres de cette place qui étoit fort importante. Ils prirent le nom *Mamertins*. A leur exemple et par leur secours, une légion romaine traita de la même sorte la ville de Rhège, située vis-à-vis de Messine, à l'autre côté du détroit. Ces

deux villes perfides se soutenant dans la suite, se rendirent formidables à leurs voisins, sur-tout celle de Messine, qui, étant devenue fort puissante, causa beaucoup d'inquiétude tant aux Syracusains, qu'aux Carthaginois, maîtres d'une partie de la Sicile.

Dès que les Romains se virent délivrés des ennemis qu'ils avoient eus jusques-là sur les bras, et principalement de Pyrrhus, ils songèrent à punir le crime de leurs concitoyens, qui s'étoient établis à Rhège d'une manière si injuste et si cruelle. Ils prirent la ville, après avoir tué pendant l'attaque la plus grande partie des habitans, que le désespoir avoit forcés à combattre jusqu'à la mort. Il n'en resta que trois cents, qui furent conduits à Rome, battus de verges dans la place publique, et ensuite décapités. L'objet des Romains, dans cette sanglante exécution, étoit de justifier leur bonne foi et leur innocence. Aussi restituèrent-ils sur-le-champ la ville de Rhège à ses véritables maîtres.

Les Mamertins, considérablement affoiblis tant par la chûte de leurs alliés, que par les échecs qu'ils avoient soufferts de la part des Syracusains, crurent devoir songer à leur sûreté. Mais la division se mit parmi eux. Les uns livrèrent la

citadelle de Messine aux Carthaginois. Les autres appellèrent les Romains à leur secours, résolus de leur livrer la ville. L'affaire fut portée devant le sénat romain, qui décida qu'accepter l'offre des Mamertins, ce seroit violer la justice. Mais le peuple, assemblé à ce sujet, n'eut pas la même délicatesse ; et la guerre fut résolue.

An du M. 3740. Av. J. C. 264. Cette première guerre punique dura vingt-quatre ans entiers sans interruption, et fut poussée avec la plus grande vigueur. On vit de part et d'autre une ardeur également opiniâtre, la même fermeté, la même grandeur dans les projets et dans l'exécution. Au premier succès que les Romains eurent en Sicile, Hiéron fit alliance avec eux, et abandonna les Carthaginois. Mais ceux-ci furent, peu de temps après, secourus par les Lacédémoniens, qui avoient à leur tête Xantippe, Spartiate. Il se livra plusieurs violens combats sur terre et sur mer. Les Carthaginois étoient déjà très-habiles dans la science de la marine. Les Romains n'en avoient aucune connoissance : mais l'amour de la patrie et l'amour de la gloire les rendirent vainqueurs. Amilcar, surnommé *Barca*, père du grand Annibal, fut, de tous les généraux carthaginois, celui qui se distingua le

plus dans cette guerre. Elle fut terminée par le combat naval qui se donna près de la petite île d'Eguse, dans la Méditerranée, non loin du cap de Lilybée, et où les Carthaginois furent défaits. Par le traité de paix, ils perdirent presque toute la Sicile, et payèrent un tribut aux Romains.

A cette guerre en succéda immédiatement une autre dans le sein même de l'état, entre les Carthaginois et les soldats mercenaires qui avoient servi sous eux en Sicile. Ces séditieux, au nombre de soixante-dix mille, se soutinrent pendant trois ans et demi les armes à la main, ayant engagé presque toutes les villes d'Afrique dans leur parti. Amilcar-Barca les détruisit d'abord en détail, et vint enfin à bout de les faire tous périr dans un poste où il les avoit enfermés. Mais cette guerre domestique donna occasion aux Romains de se rendre maîtres de la Sardaigne, que les Carthaginois furent obligés de leur céder. An du M. 2763. Av. J. C. 241.

Le traité de paix qui unissoit ces deux peuples rivaux, fut bientôt rompu par la seconde guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir perdu la Sicile; l'injustice des Romains qui avoient profité des troubles excités en Afrique, pour leur enlever la Sardaigne;

les heureux succès tout récens des Carthaginois en Espagne, où ils venoient de bâtir Carthage *la neuve*, paroissent être les véritables causes de cette guerre. Elle est une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne. Rome et Carthage étoient alors les deux premières villes du monde; et l'on n'a jamais vu des nations plus belliqueuses, plus puissantes, plus fécondes en ressources, se combattre avec plus de haine, d'acharnement et de fureur.

An du M. 3787. Av. J. C. 217. L'Italie, la Sicile, l'Espagne et l'Afrique furent le théâtre de cette sanglante guerre. Les Carthaginois en donnèrent la conduite à Annibal, âgé seulement de vingt-six ans, auquel peut-être aucun homme de guerre de l'antiquité ne doit être comparé. Ce grand capitaine résolut d'aller porter ses armes dans le cœur de l'Italie, et d'attaquer les Romains dans Rome même. Il étoit alors en Espagne, où il avoit suivi son père Amilcar, qui étoit mort en combattant pour la patrie. Il laissa à son frère Asdrubal le commandement des troupes dans ce pays; partit de Carthagène; franchit les Pyrénées; traversa les Gaules; arriva au pied des Alpes; grimpa sur le sommet de ces montagnes glacées, en faisant creuser un chemin dans un énorme rocher, et entra

dans l'Italie avec son armée, réduite à vingt mille hommes d'infanterie et à six mille chevaux. Il remporta d'abord une victoire sur P. Scipion, près du Tesin ; gagna une bataille sur le consul Sempronius, près de la Trébie, et défit le consul Flaminius près du lac Trasymène.

On juge que l'allarme ne tarda point à se répandre dans Rome. Le grand Fabius, dictateur, sauva la république par sa sage lenteur. Cependant Annibal continuoit à ravager le pays, pilloit les villes, brûloit les bourgs et les villages. Il battit les consuls Varron et Paul-Emile, près de Cannes, soumit les peuples les plus puissans de l'Italie, et passa l'hiver à Capoue. Mais Marcellus changea les affaires des Romains dans cette contrée. Il fit lever des siéges à Annibal, et le défit en plusieurs rencontres. Enfin, la reprise de Capoue par les Romains, acheva de ruiner les espérances du général carthaginois.

Cependant Cn. Scipion avoit soumis presque toute l'Espagne aux Romains. Il y commandoit avec son frère ; et ces deux habiles généraux y faisoient de très-grands progrès. Mais ayant divisé leurs troupes, ils furent vaincus séparément, et tués dans le combat. Le jeune Scipion y fut envoyé par le sénat, et vengea bientôt la

mort de son père et celle de son oncle. Il y rétablit entièrement les affaires, reconquit toute l'Espagne, et passa en Afrique, où fut porté le théâtre de la guerre. Les Carthaginois rappellèrent alors Annibal, qui ne put quitter l'Italie, sans frémir de colère. *Tite-Live* dit qu'il vomit contre lui-même mille exécrations, de ce qu'à l'issue de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumans du sang des Romains.

Aussitôt qu'Annibal fut rentré dans l'Afrique, il se trouva en présence de Scipion, avec lequel il eut une entrevue à Zama, non loin de Carthage. Elle fut suivie d'une bataille mémorable par la valeur des deux armées, et par l'habileté des deux plus illustres généraux de leur temps. Les Carthaginois, après un combat très-opiniâtre, furent entièrement
An du M. 3803. défaits. La paix se conclut à l'avantage
Av. J. C. 201. de Rome, qui garda toutes ses conquêtes; et Carthage ne put avoir que dix vaisseaux à trois rangs de rames. Toute guerre hors de l'Afrique lui fut interdite. Elle ne pouvoit même en faire dans l'Afrique, sans le consentement du peuple romain.

Annibal, toujours occupé du bien de sa patrie, exerça, durant la paix, les premiers

premiers emplois de la république, et fit une réforme dans la justice et les finances. Mais il fut mal récompensé de tous ses services par ses ingrats concitoyens. Obligé de s'exiler de Carthage, il se retira chez Antiochus III, roi de Syrie, et de là chez Prusias II, roi de Bithynie, où, comme je l'ai dit plus haut, il hâta ses jours par le poison, pour n'être pas livré aux Romains.

Le prétexte de la troisième guerre punique fut que les Carthaginois avoient, contre la teneur du traité, conservé des vaisseaux, et envoyé une armée hors de leurs terres contre Massinissa, roi de Numidie, allié des Romains. Scipion-Emilien, petit-fils du grand Scipion l'*Africain*, la termina par la ruine et la destruction totale de Carthage. Durant le siége, les Carthaginois avoient changé en armes tout l'airain qui étoit dans la ville; et, faute de cordages pour les vaisseaux, ils avoient employé les cheveux des esclaves, et ensuite ceux des dames, même les plus distinguées. Le pays des Carthaginois devint une province de l'empire romain; et Utique en fut la première ville, ainsi que la résidence du proconsul. Environ cent cinquante ans après, Carthage fut rebâtie par l'em-

An du M. 3855. Av. J. C. 149.

An du M. 3859. Av. J. C. 145.

pereur Auguste, et devint une ville très-florissante.

GARAMANTES, GÉTULES, MAURES, ET NUMIDES.

Les Garamantes étoient les peuples les plus barbares de toute l'Afrique, vivant sans loix et sans mœurs, ne subsistant que de la chasse, errans çà et là sans demeure et sans habitation. Les Gétules étoient beaucoup moins sauvages, et eurent même anciennement des souverains Nous voyons même un de leurs rois, nommé *Hiarbas*, faire proposer à Didon de l'épouser, lorsqu'elle fondoit Carthage; trait d'histoire que Virgile a embelli dans son *Enéïde*. Des temps bien moins reculés nous en offrent un autre nommé *Bocchus*, qui livra aux Romains Jugurtha, son gendre, dont je ne tarderai pas à parler.

An du M. 3158. Av. J. C. 846.

Strabon croit que les Maures étoient originairement de l'Inde. Suivant *Salluste*, ils étoient, ainsi que les Numides, un mélange de Mèdes, d'Arméniens, de Perses et de Phéniciens. Du moins est-il certain que ces derniers bâtirent dans la Numidie la ville d'Hippone, et dans la Mauritanie celle de Tingis, qui subsiste encore aujourd'hui sous le

nom de *Tanger*. Au reste, tous ces peuples étoient subdivisés en plusieurs autres peuples que nous ne connoissons que de nom; tels que les Psylles, les Nasamones, les Philènes, les Zeugitains, etc.

La Mauritanie et la Numidie eurent leurs rois particuliers. Le premier d'entre eux, dont il soit fait mention dans l'histoire, est *Syphax*, qui monta sur le trône de Numidie, quelques années avant la seconde guerre punique, à laquelle il prit part. Il embrassa d'abord le parti des Romains, et fit un traité d'alliance avec Scipion. Mais ensuite il s'en détacha, pour épouser la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal, général des Carthaginois, et se déclara pour eux contre les Romains. Cette défection fut la cause de sa perte. Peu de temps après, il fut vaincu en bataille rangée, fait prisonnier, et mené en triomphe à Rome, où il se laissa mourir de faim dans sa prison. An du M. 2783. Av. J. C. 221.

Massinissa occupoit le trône de Mauritanie, lorsque Syphax régnoit en Numidie. Lié d'abord avec les Carthaginois, il se montra l'ennemi juré des Romains. Mais son neveu, fait prisonnier dans un combat par Scipion, ayant été renvoyé comblé de présens, et accompagné d'une escorte, Massinissa fut si sensible

à ce trait de générosité, qu'il passa tout-à-coup de la haine la plus forte à une admiration sans bornes, et s'attacha aux Romains, dont il fut, tout le reste de sa vie, l'ami le plus fidèle. Ce fut lui qui, avec Lælius, remporta une victoire complète sur Syphax, qu'il fit prisonnier avec sa femme Sophonisbe; et ce jour là même, épris de la rare beauté de cette princesse, il l'épousa. Mais le lendemain, Scipion lui fit de vifs reproches sur son mariage, si brusquement contracté avec la plus implacable ennemie de Rome. Massinissa honteux, mais ne voulant pas manquer à la promesse qu'il avait faite à Sophonisbe d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des Romains, lui fit apporter du poison par un de ses officiers. *J'accepte*, dit Sophonisbe, *ce présent nuptial, et même avec reconnoissance, s'il est vrai que Massinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quitterois la vie avec plus de gloire et de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort* En prononçant ces dernières paroles, elle avala courageusement le breuvage empoisonné.

Scipion, pour consoler Massinissa, lui confirma, le jour même, en présence de toute l'armée, le titre et les honneurs de

roi. Le sénat même ajouta à ses états tout ce que Syphax avoit possédé dans la Numidie. Massinissa mourut dans un âge très-avancé, laissant un grand nombre d'enfans, dont trois seulement étoient légitimes, *Micipsa*, *Gulassa*, et *Manastabal*.

Ses vastes états furent partagés entre ces trois enfans. Mais bientôt après, *Micipsa* en demeura seul possesseur par la mort de ses deux frères. Manastabal avoit laissé un fils naturel, nommé *Jugurtha*. Le roi Numide le fit élever dans sa cour avec ses deux propres fils Adherbal et Hiempsal. Il lui fournit même l'occasion de montrer ses talens, en lui donnant le commandement des troupes qu'il envoya en Espagne, au secours de Scipion qui assiégeoit alors Numance. Bien plus, se voyant près de mourir, il l'adopta dans son testament, et le nomma héritier avec ses deux fils. Il les fit appeller tous les trois, les exhorta à vivre toujours en bonne intelligence, et leur recommanda sur-tout de demeurer fidélement attachés au peuple Romain. An du M. 3855. Av. J. C. 149.

Après la mort de Micipsa, les trois jeunes princes se partagèrent ses états. Mais peu de temps après, l'ingrat et perfide *Jugurtha*, dont l'ambition démesurée ne pouvoit être satisfaite par la pos- An du M. 3884. Av. J. C. 120.

session du tiers d'un royaume, fit mourir *Hiempsal*, et poursuivit les armes à la main *Adherbal*. Celui-ci, forcé de se renfermer dans Cirta sa capitale, y fut réduit par la famine à se rendre à composition, et périt ensuite dans les plus cruels tourmens, contre la foi du traité conclu avec le vainqueur.

Les Romains, indignés de ces horribles forfaits, déclarèrent la guerre à Jugurtha. Ce prince sut la traîner en longueur autant par l'argent, que par son adresse et sa capacité. Métellus le défit plusieurs fois. Mais le roi Numide reçut des secours des Gétules, qu'il aguerrit, et dont il se servit avec avantage. Enfin battu par Marius et Sylla; dépouillé de son royaume; dénué de toute ressource, il se réfugia chez son beau-père Bocchus, roi de Gétulie, qui se vit forcé de le livrer à Sylla, lieutenant de Marius. Mené en triomphe à Rome, il y fut jetté dans un cachot, où il périt après avoir lutté six jours entiers contre la faim et la crainte de la mort.

An du M. 3898. Av. J. C. 106. Juba I, fils d'Hiempsal, fut souverain de la Mauritanie et de la Numidie. Dans les guerres civiles qui agitèrent la république romaine, il suivit le parti de Pompée contre César. Mais après la fameuse bataille de Pharsale, César vainqueur

attaqua en personne et le défit. Juba, ne ouvant d'asile nulle part, invita son ni Petreius à un grand repas, après le- uel ils prirent chacun leur épée, et se ercèrent réciproquement. Son royaume t réduit par César en province ro- aine.

Juba II, son fils, encore très-jeune, t mené à Rome, et servit à orner le iomphe du vainqueur. Sa captivité le it à portée d'acquérir des connoissan- s dans la littérature romaine. L'ama- lité de son caractère, et les agrémens son esprit lui gagnèrent les bonnes aces d'Auguste. Cet empereur lui fit ouser Cléopâtre *la jeune*, fille d'An- ne et de la fameuse Cléopâtre. Il lui nna en même temps le royaume de auritanie, avec une partie de la Gétu- , qui, après la mort de Bocchus, avoit aussi réduite en province romaine. ba rendit ses sujets heureux par la ıceur de son règne, et acquit la gloire s savans par la composition de plu- ırs ouvrages, dont il ne nous reste ourd'hui que des fragmens. C'est le nier roi de Mauritanie, connu dans stoire. L'empereur Caligula fit de cette ıtrée une province romaine, et Claude, successeur, la divisa en *Césarienne*,

An du M. 3957. Av. J. C. 47.

qui comprenoit l'ancienne Numidie, et en *Tingitane*, qui répondoit à l'ancienne Mauritanie.

EUROPE.

Les peuples les plus célèbres de l'Europe, à l'époque du 2.e grand empire, sont les Siciliens. Mais avant d'en parler, je dirai un mot de quelques autres.

PEUPLES DE L'IBÉRIE D'EUROPE, DE LA GAULE, DES ILES BRITANNIQUES, DE LA GERMANIE, ET DE LA SARMATIE.

L'*Ibérie d'Europe* comprenoit l'Espagne et le Portugal d'aujourd'hui. Il y avoit un grand nombre de peuples aborigènes, c'est-à-dire, si anciens dans le pays, qu'il ne seroit guères possible d'en découvrir l'origine. On a prétendu que les Grecs y avoient fondé plusieurs villes, à-peu-près dans le même temps qu'une de leurs colonies alla s'établir dans la Cyrénaïque en Afrique. Du nombre de ces villes pourroient bien être *Carteia* et *Tartessus;* la première sur la Méditerranée, presqu'à l'entrée du détroit de Gibraltar, et la seconde sur l'Océan, près de l'embouchure du Bétis. Il est du

An du M. 3006. Av. J. C. 998.

moins certain que ces deux villes existoient, lorsque Tyr étoit au plus haut point de sa splendeur, puisque les Phéniciens y faisoient de fréquens voyages pour leur commerce.

Plusieurs d'entre eux voulant former un établissement dans cette contrée, y bâtirent la ville de Gadès, et y élevèrent à Hercule un temple anciennement fameux par ses belles colonnes. Le détroit, dont elle n'est pas éloignée, fut appellé le *détroit de Gadès*, ou le *détroit d'Hercule*. Il porte aujourd'hui le nom de *Gibraltar*, mot formé, par altération, de celui de *Gebel-tarik*. C'est ainsi que les Maures ont nommé la montagne de *Calpé*, qui s'élève, sur la côte d'Europe, à l'issue de ce détroit pour entrer dans la Méditerranée, vis-à-vis celle d'*Abila*, sur la côte d'Afrique. An du M. 3204. Av. J. C. 800.

Long-temps après, des troupes de Celtes, peuples qui habitoient le long du golfe Adriatique, allèrent s'établir au nord de l'Ibère, sur les bords de l'Ebre, et donnèrent à cette contrée le nom de *Celtibérie*.

La *Gaule* renfermoit jusqu'à cent peuples différens, composés des naturels du pays, et d'un grand nombre de Celtes qui avoient été se confondre parmi eux. On n'en sait autre chose, sinon que

chacun de ces peuples formoit un petit royaume ou une petite république. Mais ils étoient encore grossiers, n'ayant pour demeures que des cabanes éparses çà et là, mal construites, couvertes de chaume et de roseaux.

On ne voyoit aucune ville dans la Gaule, lorsque des habitans de Phocée, une des douze villes fondées par les Ioniens dans l'Asie mineure, abordèrent sur les côtes de Provence, et y bâtirent Marseille. Environ soixante ans après, le plus grand nombre de leurs compatriotes allèrent se réunir à eux, pour se dérober aux malheurs de la guerre que Cyrus faisoit dans leur pays.

An du M. 3404. Av. J. C. 600.

Ce fut en ce même temps que plusieurs de ces peuples se trouvant trop resserrés dans la Gaule, allèrent chercher ailleurs de nouvelles habitations. Il y en eut un grand nombre qui passèrent les Alpes, et s'établirent en Italie sur l'une et l'autre rive du Pô. Leur pays fut dans la suite nommé par les Romains Gaule *Cisalpine*, parce qu'elle étoit, par rapport à eux, en-deçà des Alpes; et notre Gaule reçut, par la raison contraire, le nom de *Transalpine*.

Plus de deux siècles après, d'autres Gaulois, au nombre de trente mille, quittèrent leur patrie, pour aller faire

An du M. 3708. Av. J. C. 296.

des conquêtes dans l'Orient. Après avoir ravagé la Grèce, pillé le temple de Delphes, et passé l'Hellespont, ils répandirent la terreur dans l'Asie mineure, où, comme je l'ai dit ailleurs, Nicomède I, roi de Bithynie, qu'ils aidèrent à mettre sur le trône de son père, leur céda la Galatie, contrée limitrophe de son royaume.

Les *îles Britanniques*, sont principalement la *Grande-Bretagne* et l'*Irlande*. *César* et *Tacite* assurent que des Gaulois passèrent anciennement dans ces deux îles, ou du moins dans la Grande-Bretagne, et qu'ils furent les premiers à la peupler. Bien des choses communes aux deux peuples nous prouvent la vérité de cette assertion. Il y eut dans ce pays, comme dans la Gaule, un grand nombre de peuples, qui formoient chacun un état particulier.

La *Germanie*, bornée par le Rhin, le Danube, la Vistule, et la mer du Nord, renfermoit, dans les temps les plus reculés, plus de cinquante peuples différens, tous indépendans les uns des autres. Ils avoient une grande communication avec les Gaulois, suivant *César*, et passoient souvent dans la Germanie. Il est constant que lorsque ceux-ci allèrent s'établir en Italie, plusieurs de leurs compatriotes prirent la route de la Germa-

An du M. 3460. Av. J. C. 544.

nie, où ils se fixèrent depuis les rives du Danube jusqu'aux sources de la Vistule.

La *Sarmatie*, située au-delà de la Vistule, s'étendoit bien avant au-dessus du Pont-Euxin. Il y avoit aussi un grand nombre de peuples. Les Grecs y envoyèrent plusieurs colonies ; et c'est à eux que nous devons le peu que nous savons de ces barbares.

An du M. 3723. Av. J. C. 281.

SICILIENS.

On prétend que les *Sicani*, peuple de l'Ibérie d'Europe, en passant par la Sicile, lui donnèrent le nom de *Sicania*, et que les *Siculi*, peuple d'Italie, y ayant débarqué après eux, l'appellèrent *Sicilia*, du nom de *Siculus* leur chef. Quoi qu'il en soit, les habitans naturels de ce pays ne se sont guères fait connoître, non plus que les premiers peuples qui allèrent s'y établir dans des temps bien antérieurs à l'empire des Perses. Aucun événement mémorable ne s'étoit passé dans cette île, lorsque les Grecs y abordèrent, et y bâtirent, ainsi que dans la partie méridionale de l'Italie, un grand nombre de villes considérables qu'ils peuplèrent eux-mêmes. De là vient que la Sicile, et cette même partie de l'Italie (sur les limites de laquelle on n'est pas

bien d'accord) étoient anciennement appellées la *grande Grèce*.

On remarque principalement parmi ces villes Syracuse, fondée par *Archias*, le Corinthien, dans le même temps que Déjocès fut élevé sur le trône des Mèdes; Catane, Léontine et Messine sur la côte orientale; Géla, Sélinonte et Agrigente sur la méridionale. Toutes ces villes devinrent riches et puissantes, et formèrent d'abord autant de républiques, qui eurent leurs magistrats, des troupes et des généraux pour les commander. Quelques-unes furent dans la suite gouvernées par des tyrans; telles que Géla, Agrigente et Syracuse. Celle-ci fut la plus célèbre de toutes. Mais les deux premiers siècles de son histoire sont très-obscurs. Il faut passer au temps de son premier roi.

An du M. 3295. Av. J. C. 709.

Ce fut *Gélon*, qui usurpa l'autorité souveraine dans Syracuse, et céda à son *frère* Hiéron la ville de Géla, sa patrie, dont il venoit de se rendre maître. Les *Carthaginois*, ligués avec Xercès I, roi de Perse, contre les Grecs, ayant attaqué *ceux* qui étoient établis en Sicile, Gélon marcha contre eux avec une armée de *cinquante-cinq* mille hommes, les défit complétement, et les força à demander la *paix*. De retour à Syracuse, il convoqua une assemblée du peuple, y parut lui-

An du M. 3522. Av. J. C. 482.

même sans gardes, sans armes, et y rendit compte de toute sa conduite passée. Les Syracusains ne l'interrompirent que par des témoignages unanimes de reconnoissance et d'admiration. Loin de le regarder comme un tyran oppresseur de la liberté, ils le nommèrent le bienfaiteur, le libérateur de la patrie, et le proclamèrent roi. Depuis cette époque, il régna sept ans, uniquement occupé du bonheur de son peuple. L'histoire nous le représente comme un prince accompli, digne d'être le modèle des bons rois.

An du M. 3532. av. J. C. 472. *Hiéron I*, l'aîné de ses frères, lui succéda. Il se laissa d'abord maîtriser par les passions violentes avec lesquelles il étoit né. Mais son goût pour les arts adoucit enfin ses mœurs. Sa cour fut le rendez-vous des savans et des poëtes les plus célèbres de son temps, entr'autres de *Simonide* et de *Pindare*. Il entra plusieurs fois en lice dans les jeux olympiques, et remporta le prix, deux fois à la course du cheval, et une fois à celle du chariot. Pindare le chanta, ainsi que *Théron*, alors roi d'Agrigente, qui, dans une autre occasion, fut vainqueur à la course des chars.

An du M. 3543. Av. J. C. 461. Le successeur d'Hiéron, fut *Thrasybule*, son frère, dont le gouvernement dur, injuste et sanguinaire le fi

ıser du trône, après un règne d'une
e année, par ses propres sujets, ai-
des habitans des villes voisines. Sy-
ıse, ayant recouvré sa liberté, fit se-
er aussi aux autres peuples de la Sicile
ɔug de la tyrannie, établit par-tout
ouvernement populaire, et s'y main-
elle-même pendant près de soixante

Durant cet intervalle, les habitans
Ségeste, ville de Sicile, étant en guerre
c ceux de Sélinonte, que soutenoient
Syracusains, envoyèrent demander
secours aux Athéniens. Alcibiade en-
ea ceux-ci à le leur accorder; et l'on fit
ntôt partir une flotte considérable pour
ɔicile. Les Athéniens, après avoir pris
tane, et s'être joints aux Ségestains,
mèrent le siége de Syracuse, qui, au
at de deux ans, réduite aux plus fâ-
ıuses extrémités, étoit sur le point de
ɔituler. Mais ils furent forcés de le lever An du M. 3589. Av. J. C. 415.
approche des Corinthiens, comman-
s par Gylippe, qui venoit secourir les
racusains. Ceux-ci poursuivirent les
héniens, remportèrent sur eux une
ɛtoire des plus complètes, et détruisi-
nt toute leur flotte, où périt leur général
ıcias.

Les Ségestains, allarmés de cette dé-
ɛte, craignirent pour eux-mêmes le

ressentiment et les armes des vainqueurs. Attaqués d'un autre côté par les habitans de Sélinonte, ils appellèrent à leur secours les Carthaginois, qui s'emparèrent de Sélinonte, d'Himère et d'Agrigente. La chûte de cette dernière ville si riche et si florissante, répandit la terreur dans toute la Sicile. La cause en fut imputée à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avoient soutenue que foiblement; et il se tint à ce sujet une assemblée publique à Syracuse même.

Denys, né dans cette ville, d'une famille obscure, mais avec un génie ambitieux et entreprenant, parut dans cette assemblée. Il y déclama avec force contre les anciens magistrats, et vint à bout par son éloquence de les faire déposer. On leur en substitua de nouveaux; on le mit lui-même à leur tête, et très-peu de temps après on le nomma généralissime des armées de la république.

An du M. 3598. Av. J. C. 406. Pour hâter l'exécution de ses desseins, Denys, surnommé dans la suite *l'ancien*, augmenta la paie des troupes, rappella ceux que la faction des grands avoit bannis de Syracuse, et se fit donner des gardes par le peuple. Les Carthaginois s'étant emparés de Géla, les Syracusains se soulevèrent contre Denys, accusé d'avoir mal défendu cette ville. Ils pillèrent

son palais, et firent à sa femme toutes sortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Le général, accourant aussitôt avec ses troupes, entra dans Syracuse, le feu et le fer à la main, égorgea tout ce qui lui opposa quelque résistance, tua un grand nombre de ses ennemis, et en fit sortir de la ville plusieurs autres. Cette sanglante expédition fut suivie d'un traité de paix qu'il conclut avec les Carthaginois. Une des conditions étoit qu'il auroit l'autorité souveraine dans Syracuse.

Denys n'en resta pas long-temps tranquille possesseur. Les Syracusains se révoltèrent de nouveau, et le réduisirent aux extrémités les plus fâcheuses. On croyoit le tyran perdu. Mais il se releva, aidé des Campaniens, peuple d'Italie, et s'affermit plus que jamais sur son trône par le secours des Lacédémoniens. Il ne tarda pas à augmenter ses états de plusieurs villes de Sicile qu'il prit par force ou par trahison. Celles de Rhège et de Messine, allarmées du péril qui les menaçoit, s'unirent ensemble, et levèrent une armée assez considérable, qui alloit marcher contre lui. Mais la discorde se mit parmi ces troupes; et il fut conclu un traité de paix entre les deux villes et le tyran.

L'ambition de Denys étoit d'abattre la

formidable puissance des Carthaginois dans la Sicile. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise, il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient établis dans cette île, et envoya déclarer la guerre à Carthage. Elle fut longue et sanglante, mêlée de grands succès et de grands revers, et terminée par un traité de paix, qui remit les choses dans le même état où elles étoient auparavant.

Cependant Denys, toujours ambitieux de s'agrandir, fit plusieurs tentatives dans la Sicile, et dans le pays voisin. Il en vouloit sur-tout aux habitans de Rhège, à cause du refus injurieux qu'ils avoient fait de lui donner une épouse. Il assiégea donc leur ville, qu'il prit par capitulation, et traita avec eux. Mais l'année suivante, il fut le premier à rompre le traité, et en fit de nouveau le siége, qui dura onze mois. Les malheureux habitans, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine, furent obligés de se rendre à discrétion. Denys entra dans Rhège, et y signala sa barbarie par toutes sortes d'excès. Il régna encore plusieurs années, avec tous les vices d'un usurpateur et d'un tyran féroce. Sa passion pour la poésie, aussi vive que celle qu'il avoit pour la gloire, le rendit ridicule en ce qu'il ne

faisoit que de mauvais vers, et cruel en ce qu'il faisoit punir ceux qui n'avoient pas la basse complaisance de les louer.

Son fils *Denys*, surnommé *le jeune*, lui succéda. Le vertueux Dion, qui avoit épousé sa sœur Arète, l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Le jeune prince mit d'abord à profit les sages instructions du philosophe. Mais environné d'une foule de courtisans corrompus, et séduit par leurs perfides suggestions, il ne tarda pas à s'abandonner à tous les vices d'un tyran, exila Dion, et bientôt après, en fit épouser la femme à Timocrate, un de ses amis. An du M. 3632. Av. J. C. 372.

Cette dernière injure aigrit le cœur de Dion qui s'étoit retiré dans la Grèce. Syracuse d'ailleurs imploroit son secours contre la tyrannie, dont le joug lui étoit insupportable. Il partit à la tête de huit cents hommes seulement qu'il avoit rassemblés dans le Péloponèse. Aussitôt qu'il fut arrivé en Sicile, les Syracusains allèrent se joindre à lui; et Denys, après bien des efforts inutiles pour se maintenir sur son trône, forcé de sortir de ses états, se retira en Italie. Dion rendit de très-grands services à sa patrie. Il s'occupoit d'une forme de gouvernement propre à assurer le bonheur de ses concitoyens, lorsqu'il fut assassiné, dans sa maison, par son ami Callippe, Athénien, avec qui

il s'étoit lié d'une amitié intime, pendant qu'il logeoit chez lui à Athènes.

L'ambition de commander dans Syracuse avoit armé le bras de Callippe contre Dion. Il se fit en effet donner sa place, qu'il ne conserva pas long-temps. Treize mois après, Hipparinus, frère de Denys, arriva avec une flotte nombreuse, et l'en chassa. Celui-ci ne fut pas plus heureux dans son usurpation. La Sicile et Syracuse furent, sous son règne, agitées de différentes factions, et déchirées par une guerre intestine. Denys *le jeune* profita de cette confusion pour tenter, avec quelques troupes étrangères, de remonter sur son trône, dix ans après en être descendu; et il y réussit.

Mais l'adversité n'avoit point adouci son caractère féroce. Les peuples furent de nouveau les tristes victimes de ses violences et de ses cruautés, tandis que, pour surcroît de malheur, les Carthaginois leur faisoient une guerre sanglante. Les Syracusains, ne voyant point un terme prochain à leurs maux, implorèrent le secours des Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon. Ce grand homme chassa sans retour de Syracuse Denys, et le fit passer à Corinthe, où le roi détrôné fut, dit-on, obligé d'ouvrir une école pour subsister. Vainqueur des Carthaginois, auxquels il

An du M. 3658. Av. J. C. 346.

prit plusieurs villes, Timoléon les força à conclure un traité de paix peu avantageux pour eux, et rendit la liberté à Syracuse. Cette ville étoit devenue presque un désert, par la mort ou par la fuite du plus grand nombre de ses habitans. Des Corinthiens et divers peuples d'Italie allèrent la repeupler. Timoléon y rétablit de sages loix, et y passa le reste de sa vie dans un glorieux loisir, également chéri et honoré de tous les citoyens et de tous les étrangers.

La Sicile et Syracuse ne jouirent de leur liberté que pendant quelques années. *Agathocle*, né d'une famille obscure, mais qui après avoir passé par tous les grades de la milice, avoit été élévé à celui de général, vint à bout, par le secours des Carthaginois, d'usurper l'autorité souveraine dans Syracuse. Il n'imita que trop les tyrans ses prédécesseurs, quil égala par ses cruautés et ses horribles vexations. Ingrat envers les Carthaginois ses bienfaiteurs, il leur déclara la guerre; et ne pouvant se défendre contre eux dans son propre pays, il alla les attaquer en Afrique, où il eut d'abord de très-grands succès. Bientôt les victoires des Carthaginois en Sicile l'y rappellèrent. Mais à peine y fut-il arrivé, que les nouvelles qu'il reçut d'Afrique, l'engagèrent

An du M. 3685. Av. J. C. 319.

à y retourner. Il y vit les choses tellement changées à son désavantage, que ne songeant qu'à sauver sa propre vie, il abandonna lâchement les foibles restes de son armée, où étoient ses enfans, et repassa en Sicile, où il mourut empoisonné.

An du M. 2713. Av. J. C. 291. Les Syracusains et toute la Sicile rentrèrent alors en possession de leur liberté. Mais ils n'en goûtèrent point les tranquilles douceurs. Pressés de tous les côtés par les Carthaginois, ils appellèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Epire, qui fit d'abord de rapides progrès en Sicile, mais qui, bientôt après, fut obligé d'en abandonner toutes les conquêtes.

Aussitôt qu'il en fut parti, les Syracusains déférèrent la première magistrature de leur ville à *Hiéron II*, descendant du roi Gélon; et toutes les villes de la Sicile ne tardèrent pas à lui décerner unanimement la couronne. Après avor remporté plusieurs victoires sur les Carthaginois, le nouveau roi fit un traité d'alliance avec eux contre les Romains, leurs ennemis communs. Il en fut attaqué le premier; et malgré les prodiges de valeur qu'il fit dans une bataille que lui livra le consul Appius Claudius, il fut vaincu. Les Carthaginois essuyèrent dans une pareille occasion le même revers. Alors Hiéron voyant les forces de ses alliés con-

An du M. 2729. Av. J. C. 275.

sidérablement affoiblies, fit sa paix avec les Romains, et l'observa avec une fidélité inviolable, durant les cinquante années qu'il régna depuis cette époque. Ses vertus, son amour pour ses peuples, dont il fit le bonheur, ainsi que son goût pour les sciences et les arts, qu'il protégea, l'ont placé au nombre des grands rois. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-quatorze ans.

Hiéronyme, son petit-fils, et son successeur, se détacha du parti des Romains, pour faire alliance avec les Carthaginois. Mais il ne régna qu'un an. Ses propres sujets soulevés par ses vices l'assassinèrent. Sa mort fut suivie de grands troubles dans toute la Sicile envahie par les Romains; et Marcellus alla assiéger Syracuse. Les fortifications de cette ville, et les machines qu'inventa le célèbre Archimède, firent durer ce siége pendant trois ans, au bout desquels elle tomba sous les armes du vainqueur. La Sicile entière devint dès-lors une province de la république romaine.

An du M. 2789. Av. J. C. 215.

An du M. 3792. Av. J.C. 212.

3.e GRAND EMPIRE.

GRECS ET MACÉDONIENS.

L'ancienne Grèce, au seul nom de laquelle on se représente d'abord le séjour des sciences et des arts, la patrie des hommes les plus célèbres en tous les genres, le théâtre des plus grands événemens militaires, étoit renfermée dans un pays d'une très-petite étendue, et qu'on peut diviser en *terre-ferme* et en *îles*.

La *terre-ferme*, qui n'est aujourd'hui que la partie méridionale de la Turquie d'Europe, étoit bornée, au nord, par l'Epire, l'Illyrie et la Macédoine; à l'orient, par la mer Egée; au midi et à l'occident, par la mer Ionienne. L'isthme, ou la langue de terre qui, depuis le golfe de Lépante jusqu'à celui d'*Enguia*, ou Egine, empêche la jonction de ces deux mers, divise la terre-ferme en deux parties; la *méridionale*, qui forme une presqu'île, et la *septentrionale*. La méridionale, anciennement appellée *Péloponèse*, renfermoit six pays; l'Argolide, la Laconie, la Messenie, l'Elide, l'Arcadie, et l'Egialée, qui dans des temps postérieurs

postérieurs fut appellée Achaïe. La septentrionale, qui n'avoit point de nom général, comprenoit plusieurs pays d'une grandeur inégale. Les principaux étoient l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride, la Doride, l'Etolie, l'Acarnanie, et la Thessalie.

Les *îles* étoient en grand nombre. On remarquoit dans la mer Egée celles de Crète, de Salamine, d'Eubée, d'Egine, de Rhodes, de Cos, de Scyros, de Chio, de Lesbos, de Lemnos, et de Délos renommée par l'oracle d'Apollon. Autour de celle-ci, il y avoit plusieurs îles qui formoient un cercle entr'elles, et qu'à cause de cela on appelloit *Cyclades*. Un grand nombre d'autres qui ne formoient aucune figure régulière, étoient nommées *Sporades;* mot qui veut dire *Semées*. Dans la mer Ionienne étoient Corcyre, Zacynthe, Céphalonie, Ithaque et quelques autres.

Les plus proches descendans de *Javan* ou *Ion*, quatrième fils de Japhet, peuplèrent, comme je l'ai dit ailleurs, la Grèce et les pays des environs. Nous ne savons rien des premiers habitans de ces contrées, sinon qu'ils vivoient dans des cabanes, éloignées les unes des autres, et comme des sauvages, chez lesquels tout se décidoit par la force et la violence.

Ce ne fut que long-temps après qu'ils durent à des colonies d'Egyptiens le bonheur d'être civilisés, et d'acquérir les premières notions des sciences et des arts. On vit alors dans la Grèce s'élever successivement plusieurs royaumes, parmi lesquels celui de Sicyonne, dans l'Achaïe, et celui de Crète, sont regardés comme les plus anciens. L'un et l'autre furent, dit-on, fondés environ deux mille ans avant Jésus-Christ. Mais cette époque est très-incertaine. Il paroît plus vraisemblable qu'ils ne furent établis que très-peu de temps avant qu'*Inachus*, Phénicien d'origine, jettât les fondemens du royaume d'Argos.

An du M. 2481. Av. J. C. 1823.

Quoi qu'il en soit, ce fut en ce même temps qu'*Ogygès* bâtit aussi la ville de Thèbes dans la Béotie. Il en fut le premier roi; et, sous son règne, un grand déluge inonda toute l'Attique et toute l'Achaïe; déluge qui, dans l'histoire des Grecs, fait une époque remarquable, au-delà de laquelle on ne trouve rien de bien certain.

An du M. 2208. Av. J. C. 1796.

Plus de deux siècles après, *Cécrops*, originaire d'Egypte, amena une colonie dans l'Attique, y bâtit douze bourgs, où il rassembla tous les habitans du pays, et fonda le royaume d'Athènes. Il établit une police, régla les mariages, et forma, pour

An du M. 2446. Av. J. C. 1558.

le jugement des meurtres, un conseil qu'on nomma *Aréopage*. Plusieurs années après, *Amphiction*, son arrière-successeur, institua une confédération des habitans des douze bourgs, qui s'assembloient deux fois l'an, pour délibérer sur les affaires tant générales que particulières. Cette assemblée fut dans la suite composée des députés des villes de toute la Grèce, dont elle étoit le conseil suprême et comme les états-généraux. On y jugeoit sans appel toutes les affaires qui y étoient portées. Les juges de ce tribunal furent nommés *Amphictions*.

Tandis que Cécrops régnoit dans Athènes, *Lycaon* établissoit sa souveraineté en Arcadie; et *Deucalion* fondoit aussi un royaume en Thessalie. Sous le règne de ce dernier prince, on vit un autre déluge, que l'on appella et que l'on appelle encore le *déluge de Deucalion*. An du M. 2456. Av. J. C. 1548.

Quelques années après, Sparte ou Lacédémone en Laconie eut son premier roi dans *Lélex*: les successeurs d'Inachus furent dépouillés par *Danaüs*, que son frère avoit chassé de l'Egypte; et le royaume de Corinthe dans l'Achaïe fut fondé par *Sisyphe*. Il s'en forma une infinité d'autres dans les différentes parties de la Grèce; dans la Phocide, dans la Locride, dans l'Etolie; à Pise en Elide; An du M. 2483. Av. J. C. 1516. An du M. 2494. Av. J. C. 1510. An du M. 2502. Av. J. C. 1502.

à Pylos en Messenie; à Phtie, à Phérès, à Iolchos, à Mélibée, villes de la Thessalie; dans les îles de Salamine, d'Eubée, d'Egine, d'Ithaque et autres. En un mot, on ne voyoit presque ni ville ni bourgade qui n'eût son souverain.

Un roi de Crète, qui avoit abordé en Phénicie, ayant enlevé Europe, fille d'Agénor, roi de Sidon, celui-ci envoya aussitôt son fils *Cadmus* à la poursuite du ravisseur, mais avec ordre de ne revenir qu'en lui ramenant la princesse. Cadmus n'ayant point trouvé sa sœur, s'arrêta dans la Béotie, s'empara du trône de Thèbes sur son légitime possesseur, et bâtit dans cette ville une forteresse, qu'il appella de son nom *Cadmée*. Ce fut lui, dit-on, qui apporta les lettres en Grèce, où l'écriture étoit encore ignorée.

An du M. 2555. Av. J. C. 1449.

Il y avoit environ cinq cents ans que le royaume d'Argos existoit, lorsque *Persée* ayant tué par mégarde, et sans le connoître, Acrisius, son aïeul, roi de cette contrée, en ressentit une si vive douleur, qu'il ne put se résoudre à demeurer dans le lieu où il avoit commis ce crime involontaire. Il alla dans le voisinage bâtir la ville de Mycènes, et y fonda un royaume qui devint un des plus puissans de toute la Grèce.

An du M. 2675. Av. J. C. 1329.

Presqu'en ce même temps, Pélops,

fils de Tantale, roi de Sipile en Phrygie, arriva en Elide. Battu par Ilus, fils de Tros, roi de Troie, il venoit se réfugier chez Œnomaus, roi de Pise. Il en épousa la fille nommée *Hippodamie*, et lui succéda. Sa famille fut très-nombreuse, et ses alliances, jointes à un règne de cinquante-huit ans, le rendirent si puissant dans cette partie méridionale de la Grèce, qu'elle fut appellée de son nom le *Péloponèse*. An du M. 2690. Av. J. C. 1314.

Quelques années après, Jason, jeune prince d'Iolchos en Thessalie, ambitieux de s'illustrer par une entreprise aussi lucrative que glorieuse, assembla l'élite des guerriers de la Grèce, pour aller dépouiller Aëtes, roi de Colchos en Asie, des trésors qu'on disoit être en sa puissance. Ils mirent en effet à la voile dans une baie de la Thessalie, montés sur un vaisseau nommé *Argo*, du nom d'Argus qui l'avoit construit, et réussirent pleinement dans leur projet. C'est là ce qu'on appelle *l'expédition des Argonautes*, ou *la conquête de la Toison d'Or*. An du M. 2730. Av. J. C. 1274.

Parmi les braves qui marchèrent à cette entreprise, on a principalement nommé *Hercule*, le héros le plus célèbre de l'ancienne Grèce. Il étoit arrière-petit-fils de Persée, et fils d'Amphytrion, qui, ayant été chassé de Mycènes pour un

crime commis involontairement, s'étoit retiré à Thèbes. Ce fut au retour de cette expédition qu'Hercule fit ces fameux exploits, que l'on a appellés ses *travaux*, dont la plupart sont fabuleux. Mais il faut remarquer que, pour venger des querelles particulières, il tua les rois d'Elide, de Pyle et de Lacédémone, sans néanmoins s'emparer de leurs royaumes; qu'il donna du secours au roi des Doriens contre les Lapithes, peuples de Thessalie, sur lesquels il lui fit remporter la victoire, et qu'à sa mort il laissa un fils nommé *Hyllus*.

Un autre héros de l'expédition des Argonautes, fut *Thésée*, ami d'Hercule, mais plus jeune que lui. Il étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, et lui succéda. An du M. 2744. Av. J. C. 1260. Cécrops avoit, comme je l'ai dit, partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons séparés les uns des autres. Thésée fit sentir aux peuples tous les avantages d'un gouvernement commun, et des douze bourgs, n'en composa qu'une ville où toute l'autorité fut réunie. C'est ce qui fit la grandeur et la puissance d'Athènes.

Après l'extinction de la race de Persée, qui régnoit à Mycènes, *Atrée*, fils de Pélops, s'empara de ce royaume. Hyllus, fils d'Hercule, voulut lui en disputer la possession. Mais il fut tué; et son fils

se vit obligé de chercher un asile dans la Doride, où il fut adopté par le roi du pays, auquel il succéda.

Atrée mourut, laissant deux fils, *Agamemnon* et *Ménélas*, qui avoient épousé les deux filles de Tyndare, roi de Lacédémone; le premier, Clitemnestre; le second la belle Hélène. Agamemnon fut roi de Mycènes, et Ménélas régna dans Lacédémone. Hélène ayant été enlevée par Pâris, fils de Priam, roi de Troie, les deux frères engagèrent tous les rois de la Grèce à tirer une prompte vengeance de cet affront, qu'ils firent passer pour une injure faite à la nation entière. Ils réunirent en effet leurs forces contre Priam, et mirent fin à son royaume, par la destruction de la ville de Troie, qu'ils avoient tenue assiégée pendant dix ans.

Au retour de cette guerre, Agamemnon fut assassiné par *Egisthe*, qui s'empara de sa couronne. *Oreste*, fils d'Agamemnon, vengea bientôt la mort de son père; et comme il avoit épousé Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, il posséda les deux royaumes de Mycènes et de Lacédémone, où son règne fut très-long. Au du M. 2795. Av. J. C. 1209.

Ce fut en ce même temps, c'est-à-dire, au retour de la guerre de Troie, qu'on prétend que *Pyrrhus*, fils du fameux

Achille, fonda le royaume d'Epire, dont le pays des Molosses faisoit partie. Les rois, ses successeurs, furent appellés *Eacides*, du nom d'*Eacus*, grand-père d'Achille même. Leur histoire est très-obscure; et le seul d'entre eux, qui, dans des temps bien postérieurs à ceux-ci, se soit rendu célèbre, est le grand *Pyrrhus*, élevé à la cour de Glaucias, roi d'Illyrie. J'en ai déjà parlé dans les articles des Carthaginois et des Siciliens. J'aurai occasion d'en parler encore dans plusieurs autres.

An du M. 2862. Av. J. C. 1142. Après la mort d'Oreste, ses deux fils *Penthyle* et *Tisamène* lui succédèrent, le premier au trône de Mycènes, et le second à celui de Lacédémone. Mais ils n'en jouirent que pendant quelques années. Les descendans d'Hercule, que l'on appelle *Héraclides*, et qui régnoient dans la Doride, prétendirent avoir des droits sur plusieurs terres du Péloponèse. Ils y entrèrent à la tête d'une puissante armée de Doriens, se rendirent maîtres de presque tout le pays, et fondèrent de nouveaux royaumes dans Argos, à Lacédémone, dans la Messenie, et à Corinthe. Les Achéens, habitans de la Laconie, obligés d'abandonner leur pays, avec leur roi Tisamène, allèrent attaquer les Ioniens qui étoient dans l'Egialée, les en

An du M. 2879. Av. J. C. 1125.

chassèrent, et s'établirent dans cette contrée, qui prit sans doute alors le nom d'*Achaïe*, et où ils formèrent dans la suite une république. Les Ioniens se retirèrent dans l'Attique. Les Eoliens sortirent aussi du Péloponèse avec leur roi Penthyle, et allèrent chercher un asile dans la Thrace.

De tous les royaumes fondés par les Héraclides, celui de Lacédémone devint un des plus puissans de toute la Grèce. Deux frères jumeaux, *Eurysthène* et *Proclès*, en furent conjointement les premiers souverains; et, après eux, il y y eut toujours à Lacédémone deux rois, dont plusieurs ont été célèbres.

Peu de temps après cette révolution, la ville de Thèbes ayant perdu son roi, nommé *Xanthus*, ne voulut point lui donner de successeur, et s'érigea en république. Les Athéniens suivirent cet exemple à la mort de leur roi *Codrus*, dont les deux fils *Médon* et *Nélée* prétendoient chacun exclusivement à la couronne. La royauté fut abolie, et une république établie sous la conduite d'un magistrat appellé *archonte*. Le premier, à qui les Athéniens conférèrent cette dignité, fut *Médon* lui-même. Le gouvernement de ces archontes fut d'abord à vie. Mais dans la suite on en borna la

Au du M. 2902. Av. J. C. 1102.

Au du M. 2931. Av. J. C. 1073.

durée à dix ans, et enfin à une seule année, parce qu'on s'apperçut que la souveraineté n'avoit changé que de nom.

Ce ne fut pas long-temps après la mort de Codrus, que les Ioniens et les Eoliens, qui avoient été chassés du Péloponèse, passèrent dans l'Asie mineure, et s'y établirent sur les côtes, ainsi que dans les îles voisines, où ils fondèrent plusieurs villes. Les Doriens mêmes, qui s'étoient rendus les maîtres du Péloponèse, envoyèrent aussi des colonies dans ce pays-là, et sur-tout dans les îles de Crète et de Rhodes.

Cependant les Lacédémoniens, abusant jusqu'à l'excès de la douceur et de la popularité de quelques-uns de leurs rois, s'étoient depuis long-temps livrés à tous les désordres qu'entraînent la licence et l'insubordination. L'audace du peuple avoit sur-tout besoin d'être réprimée par des loix justes et sages, mais tout à-la-fois sévères. *Lycurgue*, oncle et tuteur du jeune roi *Charilas*, en publia, qui firent l'admiration de toute la Grèce. Tant que Lacédémone les observa, elle fut la plus florissante, et sans contredit la première de toutes les villes de cette contrée.

An du M. 3119. Av. J. C. 885.

An du M. 3120. Av. J. C. 884. Un prince d'Elide, nommé *Iphite*, faisoit alors célébrer, ou plutôt renouveller à Olympie des jeux qui consistoient

dans la course, soit à pied, soit à cheval, soit sur un char ; dans la lutte, et autres exercices : on appella ces jeux *Olympiques*, du nom de la ville d'Olympie. Iphite ordonna qu'on les célébreroit tous les quatre ans ; et telle fut l'origine du nom d'*Olympiade*, qui fut donné à un intervalle de quatre années. Dans la suite, les Grecs s'en servirent pour compter leurs années mêmes, et pour marquer la date des événemens. Mais ce ne fut que cent huit ans après la célébration ou le renouvellement de ces jeux. Ainsi la première Olympiade ne commença que l'an du monde 3228, avant J. C. 776. Il faut remarquer de plus que l'année olympique ne commençoit qu'à la nouvelle lune la plus proche du solstice d'été, c'est-à-dire du 21 au 22 juin.

Il s'étoit écoulé près d'un siècle, depuis l'époque de ces jeux olympiques, lorsque *Caranus*, descendant des rois d'Argos, ne pouvant se résoudre à vivre en simple particulier, sortit de son pays à la tête d'une troupe d'aventuriers, pénétra dans la Thrace, surprit la ville d'Edesse, et y jetta les fondemens du royaume de Macédoine, situé entre la mer Egée et la mer Adriatique. An du M. 3210. Av. J. C. 794.

Peu de temps après, les Lacédémoniens, non contens de voir l'autorité de

leurs deux rois très-affoiblie par le sénat qu'avoit institué Lycurgue, établirent de plus quatre magistrats annuels, nommés *éphores*, qu'ils chargèrent de défendre les intérêts du peuple, et de veiller à la conservation de la liberté : ce qui rendit ce gouvernement bien plus républicain que monarchique, les deux rois n'étant que les chefs du sénat.

An du M. 3257. Av. J. C. 747. Presque en ce même temps, *Automénès*, roi de Corinthe, étant mort, cette ville s'érigea aussi en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appella *prytanis*, ou modérateur. On ne vit plus dès-lors de royaumes dans la Grèce. Les villes, devenues puissantes par l'établissement de leur liberté, et par leur étonnante population, envoyèrent des colonies en divers endroits ; sur les côtes de la Thrace et de l'Asie, de l'Epire et de l'Illyrie, de l'Afrique, de la Sicile et de l'Italie.

Ce fut aussi dans ce même temps qu'il s'alluma entre les Lacédémoniens et les Messéniens une guerre sanglante, qui dura près de vingt ans. Les Messéniens, épuisés par leurs victoires mêmes, et plus encore par leurs défaites, se virent forcés de subir la loi des vainqueurs, et de leur obéir en tout comme des sujets à leurs souverains.

Après avoir vécu pendant plusieurs années dans cette servile dépendance, ils firent les plus grands efforts pour recouvrer leur liberté. Mais l'issue d'une seconde guerre presque aussi longue que la première, leur fut encore plus funeste. Battus de tous les côtés, et hors d'état de faire la moindre défense, les uns se sauvèrent en Sicile, où ils bâtirent, dit-on, la ville de Messine; et les autres, pris par les Lacédémoniens, furent réduits au sort et à l'état des *Ilotes* ou *Elotes*. C'étoient les habitans de la ville d'Elos dans la Laconie : assiégés et vaincus par les Lacédémoniens, ils en étoient devenus les esclaves, employés aux ministères les plus vils et les plus pénibles, et traités avec une extrême rigueur. La conquête de la Messenie augmenta beaucoup la puissance de Lacédémone, et l'étendue de son territoire.

Cependant le gouvernement républicain, établi dans toutes les villes de la Grèce, n'avoit point éteint l'esprit de la royauté dans le cœur de tous les citoyens. A Corinthe, un homme riche, nommé *Cypsélus*, s'étant concilié l'affection du peuple, s'empara de l'autorité souveraine, dont il jouit pendant toute sa vie, et qu'il transmit à son fils *Périandre*. Mais celui-ci n'eut point de successeur. An du M. 3354. Av. J. C. 650.

La nouvelle de l'avénement de Cypsélus au trône de Corinthe, avoit enhardi un Athénien, nommé *Cilon*, à tenter une pareille entreprise dans sa patrie. Mais son projet fut découvert; et plusieurs de ses complices, quoique réfugiés dans un temple, asile qui étoit regardé comme sacré, furent arrêtés et mis à mort. Ce prétendu sacrilége remplit la ville d'Athènes de troubles et de confu-
An du M. 3380. Av. J. C. 624. sion. *Dracon* fut chargé de faire des loix; et il en fit de si sévères, qu'on a dit qu'elles avoient été écrites avec du sang.
An du M. 3410. Av. J. C. 594. Quelque temps après, on pria *Solon* d'en faire de nouvelles; et il en donna qui furent jugées très-sages et très-équitables.

Mais il s'éleva bientôt dans Athènes des ambitieux qui corrompirent tout le bien qu'avoit fait ce sage législateur. Au
An du M. 3443. Av. J. C. 561. milieu des dissentions dont cette ville fut déchirée, *Pisistrate* usurpa le pouvoir suprême. Deux fois il en fut dépouillé; deux fois il eut l'adresse de s'en ressaisir; et il s'y maintint paisiblement le reste de ses jours. *Hipparque*, son fils, lui succéda, et fut remplacé par son frère *Hippias*. Mais celui-ci ayant été chassé, la royauté fut abolie pour jamais.

C'est vers ce même temps que vécurent ces philosophes, connus sous le nom

des *sept sages de la Grèce*. C'étoient *Thalès*, de Milet, ville maritime d'Ionie dans l'Asie mineure; *Solon*, d'Athènes; *Chilon*, de Lacédémone; *Pittacus*, de Mytilène, capitale de l'île de Lesbos; *Bias*, de Prière, ville maritime d'Ionie dans l'Asie mineure; *Cléobule*, de la ville de Lindos dans la petite île du même nom, près de celle de Rhodes; et *Périandre*, quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Il y en a qui mettent à sa place *Myson*, du bourg de Chène dans le mont Oëta.

J'ai déjà dit qu'il n'y avoit plus de royaumes dans les divers états qui partageoient la Grèce. Le gouvernement monarchique y avoit été universellement changé en républicain, au milieu des révolutions causées, soit par la tyrannie des maîtres légitimes, soit par l'injustice des usurpateurs, soit par un amour excessif des peuples pour la liberté. Mais il faut remarquer que ces républiques, dont chacune faisoit un état particulier, se réunissoient pour n'en former, pour ainsi dire, qu'un seul, lorsque l'intérêt commun l'exigeoit. On va voir celles d'Athènes et de Lacédémone ou Sparte, devenir les plus puissantes de toutes; celle de Thèbes jouir, pendant quelques années seulement, de la supériorité; enfin

la république des Achéens, ainsi que celle de Corinthe, combattre les dernières pour la liberté de la Grèce.

Les Athéniens se distinguoient par leur esprit, leur éloquence, la politesse des mœurs, et par des dispositions marquées aux arts et aux sciences. Les Spartiates ne respiroient que la guerre, et ne s'instruisoient que dans l'art de combattre et de vaincre : celui qui, dans une bataille, avoit pris la fuite, étoit diffamé pour toujours. Les Athéniens, belliqueux, pleins de courage, et portés à la domination, étoient doux, agréables, humains; mais inconstans, amateurs des jeux, des spectacles, et des plaisirs; voulant dominer par amour pour les richesses, et ne recherchant pas moins l'intérêt que la gloire. Les Spartiates, fermes dans leurs maximes et dans leurs desseins; mais fiers, austères, impérieux, ayant même quelque chose de farouche; vivant sous un gouvernement rigide, menant une vie dure et laborieuse, méprisoient les richesses, ne couroient qu'après la gloire, et vouloient dominer plutôt par ambition que par intérêt.

L'âge le plus brillant de la Grèce, est le temps des guerres qu'elle eut à soutenir contre les rois de Perse. La première fut allumée, comme je l'ai dit ailleurs,

par Darius-Hystaspe. *Miltiade*, *Aristide*, surnommé *le Juste*, et *Thémistocle*, se distinguoient alors dans Athènes; et Lacédémone nourrissoit dans son sein autant d'intrépides soldats que de citoyens.

Une armée innombrable que Darius avoit rassemblée, étant entrée en Grèce, alla camper dans la plaine de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer, non loin d'Athènes. Les Athéniens, au nombre de dix mille hommes seulement, commandés par Miltiade, sortirent de leur ville, et marchèrent contre l'ennemi. Le capitaine grec, pour n'être point enveloppé, adossa sa petite armée d'une montagne, et fit abattre des arbres pour en fortifier les ailes, et pour empêcher la cavalerie persanne de le prendre en flanc. Aussitôt que le signal est donné, les Athéniens fondent sur les Perses avec une ardeur étonnante, en font un horrible carnage, les mettent en déroute, s'emparent de leur camp rempli de richesses, et les poursuivent jusques dans leurs vaisseaux. Un Athénien, nommé *Cynegire*, veut empêcher une galère de se mettre en mer. Il la saisit de la main droite : un soldat persan la lui coupe. L'Athénien y porte la main gauche : An du M. 3514. Av. J. C. 490.

celle-ci a le même sort. Il la prend avec les dents, et y meurt attaché.

Xercès, fils de Darius, succéda à son père dans sa haine contre les Grecs. Après avoir fait alliance avec les Carthaginois, qui attaquèrent les colonies grecques d'Italie et de Sicile, il mit en mouvement tous les peuples soumis à sa domination, réunit toutes les forces de son vaste empire, et en composa une armée de terre, et une armée navale que quelques auteurs font monter à deux millions d'hommes. Les Athéniens et les Lacédémoniens furent les seuls qui osèrent défendre leur liberté. La Thrace, la Macédoine, la Thessalie, tout plia devant Xercès jusqu'aux Thermopyles, défilé au pied du mont Oëta, entre la Thessalie et la Phocide. Léonidas, un des rois de Sparte, les gardoit avec quatre mille Grecs, déterminés à vaincre ou à mourir. Xercès fait dire au Spartiate de lui envoyer ses armes. *Viens les prendre*, répond celui-ci. Les Perses fondent sur les Grecs : ils sont deux fois honteusement repoussés, et perdent vingt mille hommes. Mais ils gagnent une éminence; et Léonidas voit qu'il est impossible de leur résister. Il fait alors retirer les alliés, reste dans son poste avec ses Lacédé-

An du M. 3524. Av. J. C. 480.

moniens au nombre de trois cents, et y périt avec eux, après un combat des plus rudes et des plus sanglans. Il se livra le même jour à Artémise, promontoire d'Eubée, entre l'armée navale des Perses et la flotte des Grecs, un combat dont le succès fut à-peu-près égal des deux côtés.

Les Athéniens, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, avoient abandonné leur ville, et fait passer les vieillards, les femmes et les enfans à Trézène dans le Péloponèse. Xercès arriva à Athènes, s'empara de la citadelle, massacra tous ceux qui s'y étoient retirés, et fit mettre le feu au reste de la ville.

Cependant la flotte des Grecs étoit à Salamine, petite île près de l'Attique. Les avis furent partagés pour garder ou pour abandonner ce poste. *Eurybiade*, Lacédémonien, soutenant son opinion avec chaleur, leva son bâton sur *Thémistocle*, comme pour le frapper. *Frappe, mais écoute*, lui dit le sage Athénien. On suivit l'avis de Thémistocle, qui vouloit qu'on restât à Salamine. Ce fut là que se donna cette bataille, l'une des plus mémorables de l'antiquité. La petite flotte des Grecs porta le désordre et la terreur dans celle des Perses, qui furent entière-

ment défaits. Cette victoire fut due à Thémistocle, aidé des conseils d'Aristide.

Xercès, couvert de confusion, se retira en Perse, et laissa en Grèce son général Mardonius avec un corps d'armée de trois cent mille hommes, qui fut taillé en pièces l'année suivante, près de la petite ville de Platée en Béotie, par *Pausanias*, général des Spartiates, et *Aristide*, général des Athéniens. Le même jour de cette bataille, l'armée navale des Grecs remporta, près de Mycale, sur les côtes de l'Asie mineure, une victoire signalée sur les restes de la flotte des Perses, qui, depuis cette défaite, ne parurent plus en-deçà de l'Hellespont.

Les Athéniens, vainqueurs et tranquilles, ne tardèrent point à relever les murs de leur ville. Ils en agrandirent même l'enceinte, et fortifièrent le Pirée, port célèbre d'Athènes. Bientôt après, les Spartiates et les Athéniens, réunis sous la conduite de *Pausanias*, d'*Aristide*, et de *Cimon*, fils de Miltiade, affranchirent de la domination des Perses
An du M. 2534. Av. J. C. 470. les colonies grecques de l'Asie mineure. Cimon même porta la guerre en Asie, gagna une bataille navale près de l'île de Chypre, soumit aux Athéniens plusieurs

villes, et chassa les Perses de tout le pays qu'ils occupoient depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie.

Tant d'exploits mirent le comble à la gloire de Cimon et à celle d'Athènes. Cette république devint alors la plus florissante de toutes celles de la Grèce. *Périclès* l'orna de monumens qui faisoient l'admiration des étrangers. Enrichie par le commerce, elle couvroit de ses flottes les îles de la mer Egée et la côte de l'Asie mineure, dont elle avoit fait la conquête. Aussi affectoit-elle la prééminence sur Lacédémone. Non contente de s'attribuer à elle seule toutes les victoires remportées sur les Perses, elle traita ses sujets et ses alliés avec une fierté indécente qui la rendit odieuse aux uns et aux autres, ainsi qu'à tous ses voisins. Les Lacédémoniens et les autres peuples du Péloponèse se liguèrent pour abattre son orgueil.

Alors commença sous le gouvernement de Périclès cette fameuse guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans. *Théramène*, *Thrasybule*, et *Alcibiade* du côté des Athéniens ; *Brasidas* et *Myndare* du côté des Lacédémoniens, s'y rendirent célèbres. Elle fut des plus sanglantes depuis le commencement jusqu'à la fin. Les Athéniens réparoient, An du M. 2573. Av. J. C. 431.

par leurs forces maritimes, les pertes qu'ils faisoient sur terre ; et les Lacédémoniens remédioient à leurs désastres par l'argent que leur fournissoient les Perses, intéressés à perpétuer cette guerre. Enfin *Lysandre* eut la gloire de la terminer à l'avantage de Lacédémone. Il remporta en Sicile une victoire décisive sur les Athéniens, qui perdirent encore leur flotte sur les côtes de Thrace, et qui ne purent plus se relever. Athènes, assiégée par Lysandre, se rendit à discrétion. Les fortifications du Pirée, et les longs murs qui joignoient le port à la ville, furent démolis au son des instrumens. Le vainqueur entra dans Athènes, y donna la loi, et y établit trente archontes pour la gouverner.

Mais ceux-ci, usant despotiquement de leur pouvoir, ne l'exercèrent pas plus d'une année. Thrasybule, qui s'étoit retiré à Thèbes, se mit à la tête de cinq cents Athéniens exilés, entra dans l'Attique, chassa d'Athènes les trente tyrans et les Lacédémoniens, et rendit à sa patrie sa première liberté.

An du M. 3601. Av. J. C. 403.

Ce fut en ce même temps que Cyrus, voulant détrôner son frère Artaxercès II, roi de Perse, marcha contre lui à la tête d'une armée de cent mille Barbares, et de treize mille Grecs des meilleures trou-

pes du Péloponèse. La bataille se donna à Cunaxa, dans la province de Babylone; et le jeune Cyrus y fut tué. Il ne resta, après le combat, que dix mille Grecs, qui, sans aucune ressource, sans alliés, sans vivres, sans argent, sans cavalerie ni gens de trait, firent leur retraite devant une armée victorieuse, composée d'un million d'hommes; traversèrent sept cents lieues de pays, malgré les plus forts obstacles, et arrivèrent dans leur patrie, à travers mille nations féroces et barbares.

Cependant les Lacédémoniens étoient devenus les arbitres de la Grèce; et *Agésilas*, un de leurs rois, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure. Mais Artaxercès, voyant que la Grèce supportoit impatiemment le joug des Spartiates, réussit à la soulever contre eux. Les Thébains furent les premiers à se déclarer, et les Athéniens ne tardèrent pas à entrer dans la ligue. Sparte ne résista pas aussi longtemps que l'avoit fait Athènes. *Conon*, Athénien, battit les Spartiates, ravagea la côte de la Laconie, fut le restaurateur de sa patrie, et obtint des Perses de l'argent pour rétablir le Pirée et en relever les murs. Les Lacédémoniens, allarmés de voir Athènes sortir de ses ruines, eurent la politique de faire la paix avec les Perses (c'est la paix d'Antalcide),

An du M. 3617. Av. J. C. 387. et continuèrent la guerre contre les Athéniens. Mais elle fut bientôt suivie d'un traité de paix, dont les Lacédémoniens eux-mêmes furent les auteurs.

En même temps que la paix d'Antalcide fut à l'avantage des Perses, elle augmenta la puissance des Spartiates. Mais cette puissance devint plus considérable encore par les grands succès qu'ils eurent dans une contrée limitrophe de la Grèce. *Amyntas*, roi de Macédoine, dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens, avoit cédé aux Olynthiens quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes. Mais ce furent les Thessaliens qui lui rendirent ce service important. Le roi de Macédoine voulut alors rentrer en possession des terres cédées aux Olynthiens, et fit alliance avec les Lacédémoniens, qui assiégèrent et prirent la ville d'Olynthe. L'esprit de ceux-ci étoit d'asservir les peuples trop foibles pour leur résister. Suivant cette maxime, ils s'emparèrent aussi, ou par fraude, ou par violence, de la ville de Thèbes, et mirent une garnison dans la forteresse Cadmée. Jamais ils n'avoient été ni si puissans, ni si fiers, ni si sévères. Mais ce dur orgueil fut bientôt abattu.

Epaminondas et *Pélopidas*, Thébains,

bains, s'étant mis à la tête de leurs concitoyens, et des bannis qui s'étoient réfugiés à Thèbes, chassèrent de leur ville les Lacédémoniens. Epaminondas gagna ensuite sur eux la bataille de Leuctres, ravagea la Laconie, et s'avança jusqu'aux portes de Sparte. Les Lacédémoniens, se voyant près d'être assiégés dans leur ville, ne rougirent pas d'implorer le secours des Athéniens qu'ils avoient autrefois humiliés d'une manière si dure; et les Athéniens eurent la généreuse humanité de se liguer avec eux contre les Thébains. Ceux-ci furent repoussés; mais bientôt leurs nouvelles victoires et leur prospérité jettèrent l'allarme dans toute la Grèce, qui se mit en mouvement. An du M. 3633. Av. J. C. 371.

Les Thébains, toujours commandés par Epaminondas, étoient rentrés dans le Péloponèse, et marchoient droit à Lacédémone. Agésilas, un de ses rois, se présenta à eux près de Mantinée, ville d'Arcadie, où se livra cette fameuse bataille qui assura à Thèbes la supériorité sur le reste de la Grèce. Jamais peut-être les Grecs n'avoient été commandés par de si habiles généraux: jamais, du moins, ils n'avoient combattu avec des armées si nombreuses et avec un plus vif acharnement. Epaminondas, oubliant An du M. 3641. Av. J. C. 363.

qu'il étoit général, se jette impétueusement au milieu des bataillons les plus serrés des ennemis. Tout est renversé, ou fuit devant lui : emporté par son ardeur, il poursuit les fuyards : mais il est enveloppé, et reçoit le coup mortel. Qu'il est beau de voir ce grand capitaine, sur le point d'expirer, prendre son bouclier, l'embrasser, dit *Justin*, comme le compagnon de ses travaux et de sa gloire! et dire ensuite : *J'ai donc assez vécu, puisque je meurs avec l'honneur de n'avoir jamais été vaincu.* Ce héros laissa sa patrie au plus haut degré de gloire où elle pût parvenir. Mais elle déchut bientôt de sa grandeur.

Trois ans après cette bataille de Mantinée, les Macédoniens, jusqu'alors peu connus, eurent pour roi *Philippe*, fils d'Amyntas, et qui épousa Olympias, fille de Néoptolême, roi d'Epire. Ce prince, aussi bon guerrier que grand politique, et dévoré d'ambition, voyant toute la Grèce divisée, ou plongée dans le luxe et dans la mollesse, en médita la conquête. Il commença par assujettir les Triballiens, les Thraces et les Illyriens, ses voisins. Les Athéniens et les Thébains se liguèrent contre lui. Mais la victoire qu'il remporta sur eux avec *Alexandre*, son fils, près de Chéronée en Béotie,

fut la fatale époque du déclin de la liberté de la Grèce. Les Spartiates mêmes n'osèrent plus la défendre. Philippe répandit par-tout la terreur, et se fit nommer généralissime des Grecs, pour la conquête de la Perse, à laquelle il osa prétendre. Il se préparoit à faire cette expédition, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par un jeune homme, nommé *Pausanias*, auquel il n'avoit point voulu rendre justice sur quelques plaintes qu'il lui avoit portées. Ce fut lui qui établit dans ses troupes cette phalange macédonienne, que les Romains regardoient comme un corps d'armée formidable. Le célèbre Paul-Emile, vainqueur de Persée, dernier roi de Macédoine, avoua qu'il en avoit été lui-même effrayé. An du M. 3666. Av. J. C. 338.

Alexandre, âgé de vingt ans, ne fut pas plutôt monté sur le trône de son père, qu'il songea à réduire, par les armes, les Grecs, qui ne pouvoient pas encore se plier au joug de la servitude. Les Thébains furent les premiers à se révolter. Il marcha contre eux, les tailla en pièces, et ruina entièrement leur ville. Les Athéniens, épouvantés, se soumirent, ainsi que les Lacédémoniens. Nommé général des Grecs contre les Perses, dans une assemblée tenue à Corinthe, il ne s'occupa plus que des préparatifs An du M. 3668. Av. J. C. 336.

nécessaires pour cette grande expédition.

An du M. 3670. Av. J. C. 334. Après avoir confié à Antipater le gouvernement de la Macédoine pendant son absence, Alexandre partit pour l'Asie avec trente mille hommes de pied seulement, et cinq mille chevaux. Une armée de cent mille Perses ne fut pas capable de l'arrêter au passage du Granique, fleuve de Bithynie. Il n'y perdit qu'environ deux cents hommes, tua à l'ennemi vingt mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents de cavalerie, et fit deux mille prisonniers. Cette première victoire fut suivie de la conquête de la Lydie, de l'Ionie, de la Carie, de la Pamphylie et de la Cappadoce, c'est-à-dire de presque toute l'Asie mineure. Alexandre avoit renvoyé la plus grande partie de sa flotte, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

Le héros macédonien, étant entré en Cilicie, tomba dangereusement malade à Tarse, pour s'être baigné, tout couvert de sueur et de poussière, dans le fleuve Cydnus. Il ne craignit point de se confier à son médecin *Philippe*, malgré l'avis que lui donna Parménion, le plus ancien de ses généraux, qu'il avoit été corrompu par Darius, roi de Perse, pour l'empoisonner. Lorsque Philippe

entra dans la chambre d'Alexandre, celui-ci lui donna d'une main la lettre de Parménion à lire, et prenant de l'autre le breuvage qui lui étoit présenté, il l'avala sans marquer la moindre inquiétude. Le jeune héros fut guéri, et marcha aussitôt contre Darius, qu'il rencontra près de la ville d'Issus. Le monarque persan avoit une armée de quatre cent soixante mille hommes de pied, et de cent mille cavaliers. Alexandre le défit dans un combat des plus sanglans, et fit sa mère, sa femme et ses enfans prisonniers, qu'il traita honorablement. An du M. 3671. Av. J. C. 333.

Après cette seconde victoire, le conquérant porta ses armes dans la Phénicie, où il ne s'empara de Tyr qu'après un siége de sept mois. Cette ville, si florissante, fut entièrement ruinée; et deux mille habitans, échappés à la fureur du soldat, furent mis en croix par l'ordre barbare du vainqueur. En passant par Sidon, il avoit donné cette couronne au sage Abdonolyme, prince du sang royal, que la pauvreté avoit réduit à vivre des légumes de son jardin, qu'il cultivoit lui-même. Alexandre prit ensuite la ville de Damas, où étoient tous les trésors de Darius, et marcha contre Jérusalem pour en châtier les habitans, qui lui avoient refusé des secours. Mais le grand-prêtre

Jaddus lui ayant montré le livre où le prophète *Daniel* annonce qu'un prince grec détruira l'empire des Perses, Alexandre fit offrir des sacrifices dans le temple même de Jérusalem.

De là, il courut assiéger Gaza, qui devoit lui ouvrir l'entrée de l'Egypte. Le siége de cette ville dura deux mois, et le héros y fut dangereusement blessé. Il ternit encore ici sa gloire par un acte de vengeance aussi atroce qu'injuste contre des sujets fidèles, qui n'avoient commis d'autre crime que de se défendre vaillamment. Deux mille habitans furent passés au fil de l'épée, tous les autres vendus; et Bétis, gouverneur de la place, attaché par les talons au char du féroce vainqueur, fut impitoyablement traîné autour de la ville.

L'Egypte ne tarda point à voir le roi macédonien, et à se soumettre à ses loix. Il entra dans le temple de Jupiter-Ammon, où, par un fol orgueil, il se fit reconnoître pour fils de ce dieu. Après avoir jetté les fondemens de la ville d'Alexandrie, il retourna en Palestine; et, ayant passé l'Euphrate et le Tygre, il alla attaquer Darius, qu'il défit en bataille rangée, près d'Arbelles, dans l'Assyrie. Fier de cette troisième victoire, il se transporta successivement à Babylone,

An du M. 3673. Av. J. C. 330.

où il parut environné de toute la pompe d'un triomphateur; à Suze, où il s'assit sur le trône de Darius; à Persépolis, qu'il pilla, et où il fit brûler le palais des rois. Il marchoit vers Ecbatane, à la poursuite de l'infortuné Darius, lorsqu'il apprit qu'il avoit été tué par Bessus, un de ses officiers. Peu de temps après, ce lâche assassin, qui avoit soulevé les Bactriens, fut livré au vainqueur, et périt du dernier supplice.

La Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, la Bactriane, la Sogdiane, et toutes les autres provinces qui composoient le vaste empire des Perses, furent soumises. Ce n'étoit point encore assez pour l'insatiable ambition d'Alexandre. Les Indes s'offroient à ses regards; et il en dévoroit la conquête. Il traversa les déserts, franchit les fleuves et les montagnes, et vint à bout d'y pénétrer. De tous les rois de ce pays, Porus étoit, par son courage et sa grandeur d'ame, le plus digne de combattre le conquérant macédonien. Il le fit en effet sur les bords de l'Hydaspe. Mais il fut battu, et forcé, comme les autres rois, de subir la loi du vainqueur, qui fonda plusieurs villes dans les Indes, dont il fit une province de son nouvel empire. Il vouloit pousser sa marche jusqu'au-delà du Gange. Mais son armée

An du M. 3677. Av. J. C. 327.

refusa de le suivre ; et il fut obligé de s'en retourner, après avoir donné les ordres qu'il jugea nécessaires pour la conservation de ses conquêtes.

Alexandre ramena son armée par une autre route, et subjugua de nouveaux peuples. De retour en Médie, il entra dans Ecbatane, où Héphestion, son favori, mourut d'un excès de débauche. Vivement affligé de cette perte, il fit transporter le corps de son ami à Babylone, où on lui fit des funérailles magnifiques. Après avoir soumis les Cosséens, peuples dont le pays étoit limitrophe de la Médie, et que les Perses n'avoient jamais pu dompter, il reprit le chemin de Babylone.

Aussitôt qu'Alexandre y fut arrivé, il reçut des ambassadeurs de presque toutes les parties du monde, même de Carthage. Mais il prit bientôt l'habit et les mœurs des Perses, dont il contracta tous les vices. Son palais devint un sérail, et sa table un lieu de débauche. Toujours plein de cette extravagante idée, qu'il étoit fils de Jupiter, il avoit la folie de se montrer avec les attributs de ce dieu, et de vouloir se faire adorer lui-même. Il y mourut d'un excès de vin, à l'âge de trente-deux ans. Le siècle où il vécut, est, dans l'histoire de l'esprit humain, le premier des

An du M. 3681. Av. J. C. 323.

quatre âges brillans de la littérature, par le grand nombre des poëtes, des orateurs, des historiens, des savans et des artistes en tous les genres, qui l'illustrèrent.

A la vue de tant de conquêtes, de tant de peuples massacrés ou privés de leur liberté, sans avoir nullement offensé le vainqueur, que pense l'homme sage, ami de la justice et de l'humanité? En admirant les talens et les vertus militaires d'Alexandre, il le juge tel que les ambassadeurs des Scythes eurent le courage de le peindre, en s'adressant à lui-même. Cette célèbre harangue est rapportée par *Quinte-Curce*. « Toi, qui te vantes, « lui dirent-ils, de venir pour exterminer « les voleurs, tu es toi-même le plus « grand voleur de la terre : tu as inhu- « mainement dépouillé toutes les nations « que tu as vaincues. N'est-il pas permis « à ceux qui vivent dans les bois d'igno- « rer qui tu es, et d'où tu viens? Si tu « es un dieu, tu dois faire du bien aux « mortels, et non leur ravir ce qu'ils ont. « Si tu n'es qu'un homme, songe toujours « à ce que tu es. »

ROYAUMES,

FONDÉS

DES DÉBRIS DU 3.e GRAND EMPIRE.

IL n'étoit guères possible que la trop vaste monarchie des Grecs, fondée par Alexandre, eût une longue durée. *Je laisse*, avoit-il dit en mourant, *mon empire au plus digne. Mais je prévois que mes meilleurs amis célébreront mes funérailles les armes à la main.* Après sa mort, *Aridée*, son frère naturel, à qui une maladie grave avoit troublé l'esprit, et un prince nommé *Alexandre*, dont accoucha Roxane, une des veuves du monarque macédonien, furent conjointement reconnus pour rois, sous la régence et la tutelle de Perdiccas. Mais l'un et l'autre ne possédèrent réellement que l'ombre de la royauté. Les anciens généraux d'Alexandre, au nombre de plus de vingt, se partagèrent toutes ses conquêtes; et chacun d'eux s'établit gouverneur d'une province, où il exerça toute la plénitude de l'autorité souveraine, à laquelle il ne tarda pas de joindre le titre de roi. La

An du M. 3681. Av. J. C. 323.

jalousie, l'intérêt, l'ambition, les animosités réciproques, leur mirent bientôt les armes à la main. Ils se déchirèrent par des guerres sanglantes; et, au milieu de ces funestes divisions, la mère, la sœur, les femmes et les enfans du conquérant qui avoit fait trembler le monde, furent tous massacrés.

Antigone, gouverneur, dans l'Asie mineure, de la Lycie, de la Pamphilie, et de la grande Phrygie, n'étoit pas moins ambitieux qu'Alexandre même, et vouloit dominer seul dans son vaste empire. *Lysimaque*, *Cassandre*, *Séleucus*, et *Ptolomée*, crurent devoir arrêter ses progrès par une ligue puissante, et gagnèrent sur lui, dans les plaines d'Ipsus en Phrygie, une fameuse bataille, où il fut tué. Ce fut alors que le partage des états d'Alexandre prit une forme fixe et réglée. L'empire fut divisé, d'après un traité solemnel, et suivant le nombre des quatre capitaines-vainqueurs, en quatre grands royaumes : celui de *Thrace*, dont quelques provinces, au-delà de l'Hellespont et du Bosphore, faisoient partie; celui de *Macédoine*, dans lequel étoit renfermée toute la Grèce; celui de *Syrie*, qui comprenoit la grande Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus; celui d'*Egypte*, qui

An du M. 3703. Av. J. C. 301.

s'étendoit aussi dans la Libye, l'Arabie, la Cœlésyrie, et la Palestine. Je vais donner une idée générale de ces quatre royaumes, et je ferai connoître en même temps celui de *Pergame*, qui fut formé d'une petite province du royaume de Thrace; ainsi que ceux des *Parthes*, et d'*Arménie*, qui furent formés de quelques provinces du royaume de Syrie.

Au reste, je dois remarquer ici qu'à la mort d'Alexandre, il étoit resté dans l'Asie mineure quelques états indépendans; soit parce que le vainqueur les avoit négligés, soit parce qu'il s'étoit contenté de la soumission de leurs souverains. Tels étoient les royaumes de Pont, de Bithynie, d'Héraclée, et de Cappadoce, dont j'ai déjà parlé.

Je dois dire aussi que, sous les successeurs d'Alexandre, l'histoire des républiques de la Grèce, n'offre pas un bien grand intérêt. On y voit seulement la république des Achéens, composée de douze villes, du nombre desquelles étoit Lacédémone qui avoit été prise, et dont les murailles avoient été rasées; on la voit recouvrer, pour un temps, par la valeur d'*Aratus* et de *Philopœmen*, les derniers des Grecs, la liberté qu'elle avoit perdue sous Alexandre. Cette république fut le dernier rempart de la

liberté de la Grèce contre les Romains. Elle ne fut détruite qu'avec Corinthe, 180 ans après la mort d'Alexandre ; époque où toute la Grèce devint une province romaine.

I.

ROYAUME DE THRACE.

La Thrace, après la mort d'Alexandre, échut en partage à *Lysimaque*, un de ses capitaines. Il la gouverna assez paisiblement pendant plusieurs années, et y fit bâtir une ville, qu'il appella de son nom *Lysimachie*. Le titre de roi flatta son ambition; et il ne balança pas à le prendre. Un nouveau traité de partage, à la suite de la bataille d'Ipsus, qu'il gagna avec les autres princes ligués contre Antigone, lui assura la possession de ce royaume, dont la durée ne fut pas plus longue que celle de son roi. Démétrius, non moins ambitieux que l'avoit été son père Antigone, continua la guerre, et vint ravager les terres de Lysimaque. Celui-ci ne tarda pas à s'en venger par la prise de la Cilicie, que Démétrius avoit enlevée à Plistarque, frère de Cassandre, qui avoit occupé le trône de Macédoine. En ce même temps, la guerre s'alluma

An du M. 3681. Av. J. C. 323.

An du M. 3698. Av. J. C. 306.

An du M. 3703. Av. J. C. 301.

entre les Thraces et les Gètes, dont le pays étoit à la gauche du Danube, vers son embouchure dans le Pont-Euxin. Lysimaque fut fait prisonnier dans un combat, et son fils Agathocle n'obtint sa liberté, que sous la condition qu'on céderoit aux Gètes tout ce qui étoit par-delà ce fleuve.

Peu d'années après, Lysimaque, ligué avec Pyrrhus, roi d'Epire, se rendit maître de la Macédoine, où Démétrius avoit été proclamé roi, quoiqu'il en eût fait assassiner le souverain légitime. Par un traité conclu entre les deux rois vainqueurs, la partie haute fut unie au royaume de Thrace, et la partie basse à celui d'Epire. Mais bientôt Lysimaque l'eut toute entière, autant par force que par adresse. Animé par Arsinoë, sa seconde femme, contre son propre fils Agathocle, qui s'étoit rendu recommandable par de grands exploits, il eut l'injuste cruauté de le faire mourir. Cet acte de barbarie lui aliéna le cœur de ses sujets; et Lysandra, veuve du jeune prince, se sauva avec ses enfans en Syrie auprès de Séleucus. Lysimaque ayant déclaré la guerre à ce monarque, lui livra, dans les plaines de Phrygie, une bataille, où il perdit la vie à l'âge de 74 ans. Après sa mort, les deux enfans qui lui étoient restés, furent

An du M. 3723. Av. J. C. 281.

égorgés; Arsinoë, leur mère, enfermée dans une citadelle, et le royaume de Thrace démembré.

ROYAUME DE PERGAME.

Une des plus petites provinces de la Mysie, située sur les côtes de la mer Egée, et qui faisoit partie du royaume de Thrace, composa d'abord celui de Pergame, fondé à la même époque où le premier fut détruit. Lysimaque, avant la bataille de Phrygie, avoit renfermé ses trésors dans le château de la ville de Pergame, et en avoit confié la garde à *Philetère*, eunuque qui avoit servi sous Docime, officier des troupes d'Antigone. Après la défaite et la mort du roi de Thrace, Philetère resta possesseur des trésors et de la ville. Il la gouverna pendant dix-huit ans, sans être traversé par le moindre obstacle, et laissa cette petite souveraineté à son neveu *Eumène I.* An du M. 3723. Av. J. C. 281.

Celui-ci eut le bonheur de vaincre dans un combat Antiochus I, roi de Syrie; et cette victoire le rendit maître de quelques villes, dont il augmenta sa principauté. An du M. 3741. Av. J. C. 263.

Attale I, son cousin germain, lui succéda. Il fut en guerre avec les Galates, peuples gaulois d'origine, qui, comme An du M. 3763. Av. J. C. 241.

je l'ai dit ailleurs, s'étoient établis dans la Galatie, après avoir aidé Nicomède I à monter sur le trône de ses pères en Bithynie. Devenu plus puissant par les avantages qu'il remporta sur ces peuples, Attale prit le titre de roi. Il conquit sur les rois de Syrie toutes les provinces de l'Asie mineure : mais il les perdit presqu'aussitôt. Les Romains, dont il étoit l'allié, en reçurent des secours dans la guerre qu'ils firent à Philippe II, roi de Macédoine.

An du M. 3807. Av. J. C. 197. *Eumène II*, l'aîné des quatre fils d'Attale, fut son successeur. Ce prince, protecteur des lettres, fonda la fameuse bibliothèque de Pergame. Son règne ne fut troublé que par une guerre qu'il eut à soutenir, avec Ariarathe V, roi de Cappadoce, contre Pharnace I, roi de Pont, allié de Prusias, roi de Bithynie. Les Romains, du parti desquels il ne voulut point se détacher, augmentèrent considérablement ses états, après la victoire qu'ils remportèrent sur Antiochus *le Grand*, roi de Syrie. Eumène, en mourant, laissa la couronne à son frère *Attale*, sous la qualité de tuteur d'un fils en bas âge, qu'il avoit eu de sa femme Stratonice, sœur d'Ariarathe.

An du M. 3846. Av. J. C. 158. *Attale II* épousa cette veuve de son frère, et tint lieu de père à son neveu,

sur la tête duquel il fit passer la couronne, après l'avoir paisiblement portée durant vingt-un ans.

Celui-ci, nommé *Attale III*, montra, par sa conduite, qu'il n'avoit guères profité de l'éducation que lui avoit fait donner son oncle. Ses cruautés égalèrent ses extravagances, et le rendirent odieux à ses sujets. Il mourut sans enfans, après un règne de cinq ans, laissant les Romains héritiers de ses richesses et de son royaume. An du M. 3867. Av. J. C. 137.

Andronic, fils naturel d'Eumène II, prétendit lui succéder, et osa défendre ses droits contre les Romains mêmes. Mais, après une guerre de trois ou quatre ans, le royaume de Pergame fut réduit en province romaine. An du M. 3872. Av. J. C. 132.

II.

ROYAUME DE MACÉDOINE.

Aussitôt après la mort d'Alexandre, *Antipater* et *Cratère*, deux de ses généraux, avoient partagé entre eux la Macédoine, où, comme je l'ai déjà dit, on avoit établi deux rois de nom seulement, sous la régence de Perdiccas. Quelques années après, Cratère fut tué An du M. 3681. Av. J. C. 323.

dans un combat; Perdiccas fit une fin malheureuse en Egypte; et Antipater succéda à celui-ci dans sa place, qu'il ne posséda pas long-temps à cause de son grand âge. En mourant, il donna le commandement de la cavalerie à son fils *Cassandre*, et la régence du royaume à Polysperchon. Mais Cassandre, après s'être emparé d'Athènes, qu'il força de se mettre sous sa protection, vint à bout
An du M. 3688. Av. J. C. 316. de détruire le parti du nouveau régent, et de se rendre maître de la Macédoine. Ce fut lui qui fit mourir Olympias, mère d'Alexandre; Roxane, une de ses veuves, et son fils, qui avoit été reconnu roi conjointement avec Aridée. Mais, sans vouloir justifier ces meurtres, je dois dire qu'Olympias avoit fait ôter la vie non-seulement à Aridée et à Euridice, sa femme, mais encore à la femme, aux frères et aux principaux partisans de Cassandre même.

Celui-ci fit rebâtir la ville de Thèbes dans la Grèce, vingt ans après sa ruine, et fonda dans la Macédoine la ville ap-
An du M. 3698. Av. J. C. 306. pellée de son nom *Cassandrie*. Il prit le titre de roi, et se maintint par la force
An du M. 3703. Av. J. C. 301. sur le trône, jusqu'à la bataille d'Ipsus; époque à laquelle la possession lui en fut assurée par un nouveau traité de partage.

Trois ans après, il mourut d'hydropisie, laissant trois fils; Philippe, Antipater et Alexandre.

Philippe lui succéda; et, dans le courant de l'année même, il suivit son père au tombeau. La reine Thessalonice ayant voulu élever sur le trône *Alexandre*, au préjudice d'*Antipater*, qui étoit l'aîné, celui-ci eut la barbarie de faire mourir sa mère, et chassa son frère de la Macédoine. Alexandre implora le secours de Démétrius, qui, après la mort de son père Antigone, faisoit la guerre avec succès, et qui trompa bien cruellement la confiance du jeune prince. Le perfide le fit assassiner, et s'empara de sa couronne. An du M. 3706. Av. J. C. 298.

Démétrius, naturellement éloquent, trouva le moyen de se justifier de ce crime devant les Macédoniens. Ils le proclamèrent roi, et le conduisirent à Edesse, capitale du royaume, d'où ils chassèrent Antipater, que son parricide leur avoit rendu odieux. Le nouveau souverain sut conserver son trône, malgré les guerres qu'il eut à soutenir contre plusieurs peuples de la Grèce, contre les rois de Thrace, de Syrie et d'Egypte. Il ajouta même à cette gloire celle de faire beaucoup de conquêtes. Mais à la fin, peu estimé et abandonné de presque tous An du M. 3710. Av. J. C. 294.

ses soldats, dont il s'étoit fait mépriser par ses honteuses débauches, et qu'il avoit choqués par son excessive fierté, il fut obligé de prendre la fuite à l'approche de Lysimaque, roi de Thrace, et de Pyrrhus, roi d'Epire. Suivi d'un reste de ses troupes, il porta ses armes en Asie, où il se vit forcé de se livrer entre les mains de Séleucus, roi de Syrie, et où, quelque temps après, il finit ses jours dans la captivité. Démétrius fut surnommé *Poliorcète*, mot qui veut dire *preneur de villes;* soit parce qu'il forma le siége d'un grand nombre de places; soit parce qu'il inventa des machines, au moyen desquelles on pouvoit plus facilement s'en emparer.

An du M. 3717. Av. J. C. 287. *Lysimaque* fut d'abord maître d'une partie de la Macédoine, tandis que l'autre fut sous la domination de Pyrrhus. Mais le premier en devint bientôt, comme je l'ai déjà dit, le seul souverain; et, après un règne de quelques années, il fut tué dans une bataille qu'il livra à Séleucus, qui alla prendre possession du royaume de Macédoine, sa patrie. A peine y fut-il arrivé, qu'un prince, qu'il avoit comblé de bienfaits, lui enleva cette couronne par un assassinat. C'étoit *Ptolomée*, surnommé *Céraunus*, ou *le Foudre*, frère de Ptolomée-*Philadelphe*, roi d'Egypte.

Ptolomée-Céraunus eut aussitôt à combattre un rival puissant dans Antigone, fils de Démétrius-*Poliorcète*. Celui-ci étoit alors en Grèce, et s'avança avec sa flotte vers les côtes de la Macédoine. Céraunus alla à sa rencontre, lui livra le combat, et remporta une victoire complète. Il fit demander ensuite en mariage Arsinoë, veuve de Lysimaque, s'engageant, par les sermens les plus solemnels, à l'associer à son trône avec ses deux fils. Mais à peine les noces furent célébrées, qu'il fit égorger les deux jeunes princes, et relégua leur mère dans la Samothrace. Le roi assassin et usurpateur, ne jouit pas long-temps du fruit de ces horribles crimes. L'année suivante, une armée de Gaulois se répandit comme un torrent dans la Macédoine. Céraunus, aveuglé par son orgueil, osa leur résister avec ses seules troupes, dédaignant d'accepter celles que lui offroient les peuples voisins. Son armée fut taillée en pièces; et les vainqueurs lui tranchèrent la tête, qu'ils exposèrent au haut d'une pique au milieu de leur camp. An du M. 3724. Av. J. C. 280.

Les Macédoniens élurent roi *Méléagre*, frère de Céraunus. Mais deux mois après, reconnoisssant le mauvais choix qu'ils avoient fait, ils lui ôtèrent la couronne pour la mettre sur la tête d'un neveu An du M. 3725. Av. J. C. 297.

de Cassandre, nommé *Antipater*, qui ne la conserva que quarante-cinq jours. *Sosthène*, Macédonien, célèbre par plusieurs avantages qu'il avoit remportés sur les Gaulois, à la tête d'un certain nombre de ses concitoyens qu'il avoit réunis, fut proclamé roi à la place d'Antipater. Mais il fut complétement battu par une armée formidable de Gaulois, et ne survécut pas long-temps à sa défaite. Il mourut deux ans après avoir été élevé sur le trône. C'est sous son règne que ces Gaulois s'étant avancés vers le temple de Delphes, pour le piller, furent repoussés et mis en déroute par les Grecs. Les poëtes de la Grèce attribuèrent cette éclatante victoire à Apollon lui-même qui avoit défendu son temple, et au dieu Pan qui avoit frappé les Gaulois d'une terreur soudaine, qu'on appella de son nom *panique*.

Cependant *Antigone*, fils de Démétrius *Poliorcète*, et surnommé *Gonatas*, de la ville de Gones en Thessalie où il avoit été élevé, conservoit toujours, à la tête d'un parti puissant, l'espérance de monter sur le trône qu'avoit occupé son père. La mort de Sosthène lui parut une occasion favorable à son dessein. Il marcha vers la Macédoine, où étoient restés dix-huit mille Gaulois; et les battit

An du M. 3728. Av. J. C. 276.

complétement. Cette victoire le fit regarder par les Macédoniens comme leur libérateur, et lui valut la couronne, qu'il reçut au milieu des acclamations du peuple. Antiochus I, roi de Syrie, voulut lui en contester la possession. Mais ce différend se termina par le mariage d'Antigone avec Phila, fille de Stratonice et de Séleucus, père d'Antiochus.

Pyrrhus, roi d'Epire, ayant été chassé de l'Italie par les Romains, demanda à Antigone des secours qui lui furent refusés. Animé d'abord par la vengeance, ensuite par l'ambition, Pyrrhus s'avança vers la Macédoine, s'empara de plusieurs places frontières, et attaqua le roi qu'il défit, et qu'il força de se réfugier à Thessalonique. Mais la mort de Pyrrhus, tué dans Argos, délivra Antigone d'un si redoutable ennemi. Le monarque macédonien étoit alors assez puissant pour accabler les peuples de la Grèce, qui avoient été dans le parti de Pyrrhus. Il aima mieux les gagner par la modération, et il y réussit. Les Athéniens et les Lacédémoniens furent les seuls qui se liguèrent contre lui. Antigone fit le siége d'Athènes, et força les habitans à se rendre. Mais toujours conduit par un esprit de douceur, il ne changea rien dans la forme du gouver-

nement, et se contenta de mettre une garnison dans le Musée.

Quelques années après, Antigone s'empara, par adresse, de la citadelle de Corinthe, qui fut comme une espèce de boulevard, d'où il menaçoit la Grèce entière. Mais *Aratus* de Sicyone, après avoir délivré sa patrie de la tyrannie de Nicoclès, et l'avoir engagée à s'incorporer dans la république des Achéens, trouva le moyen de chasser les Macédoniens de cette forteresse. L'année suivante, Antigone mourut avec la réputation d'un prince humain, généreux, bienfaisant, et qui, forcé de combattre pour monter sur le trône et pour s'y maintenir, n'avoit jamais abusé de la victoire.

An du M. 3761. Av. J. C. 243. Démétrius II, son fils, lui succéda. Le silence que garde l'histoire sur son règne de dix ans, est une preuve que ce roi vécut tranquille au sein de ses états. Il ne laissa qu'un fils âgé de deux ans, qu'il avoit eu de Pithia, princesse des Molosses.

An du M. 3771. Av. J. C. 233. *Antigone II*, surnommé *Doson*, frère de Démétrius, régna sous la qualité de tuteur du jeune prince son neveu. Il contint dans l'obéissance les Thessaliens, ainsi que les Dardaniens, peuples d'une

d'une contrée située au nord de la Macédoine. Aratus l'engagea à donner des secours aux Achéens, contre les Lacédémoniens leurs ennemis et leurs vainqueurs, qui avoient alors pour roi Cléomène. Antigone reprit d'abord Corinthe, dont le roi de Lacédémone s'étoit emparé, et qui, par les conseils d'Aratus, venoit de se mettre sous la protection des rois de Macédoine. Il battit ensuite Cléomène en diverses occasions; l'obligea de se réfugier en Egypte, où il mourut, et rendit aux Lacédémoniens soumis leur ancien gouvernement que leur roi avoit changé. Antigone ayant appris la révolte des Gaulois établis dans l'Illyrie, se mit en marche pour aller les réduire, et remporta sur eux une victoire complète. Ce fut là son dernier exploit. La fatigue acheva de ruiner sa santé depuis quelque temps altérée; et la mort l'enleva aux Macédoniens dont il avoit fait le bonheur.

Philippe II, son neveu, monta sur le trône, âgé de quatorze ans. Les Etoliens méprisant la jeunesse de ce prince, allié des Achéens leurs ennemis, se répandirent dans la Macédoine. Mais ils ne tardèrent point à s'en repentir. Philippe porta le ravage dans leurs propres terres, et leur prit plusieurs villes; ce qui les obligea à

An du M. 3783. Av. J. C. 221.

faire la paix tant avec lui qu'avec les Achéens.

La suite et la fin de son règne ne répondirent pas à ces glorieux commencemens. Corrompu par la flatterie et la prospérité, il ne put supporter le caractère ferme et l'inflexible probité du vertueux Aratus, qu'il fit empoisonner. Les succès d'Annibal en Italie l'engagèrent à se liguer avec lui contre les Romains, qui avoient porté la guerre dans l'Illyrie; et il forma le siége d'Apollonie. Mais le consul Lévinus l'obligea de le lever avec une perte considérable. Peu de temps après, Philippe marcha contre les Etoliens, alliés des Romains, et les défit dans deux combats, où se distingua Philopœmen, général des Achéens. Ce prince eut aussi beaucoup de part à la victoire que le capitaine grec remporta dans les plaines de Mantinée, sur les Lacédémoniens, dont le tyran *Mechanidas* fut tué. Cette guerre fut terminée par un traité de paix conclu entre Philippe et les Romains, et dans lequel tous les alliés de part et d'autre furent compris.

Prusias II, roi de Bithynie, dont Philippe avoit épousé la fille, étoit alors en guerre avec ses voisins. Le roi macédonien, ennemi du repos, alla joindre ses armes à celles de son beau-père. Il exerça

dans ce pays toutes sortes de cruautés sur les peuples qu'il vainquit, tandis que Nicanor, son amiral, harceloit en Grèce les Athéniens. Les Romains prirent le parti des Grecs, et déclarèrent la guerre à Philippe, à qui ils reprochoient d'ailleurs d'avoir envoyé en Afrique des secours d'hommes et d'argent à Annibal, leur ennemi le plus acharné. Les consuls Sulpitius, Villicus et Flaminius, chargés tour-à-tour de cette guerre, le battirent en diverses rencontres. Flaminius, l'ayant atteint près de la ville de Scotusse en Thessalie, sur des montagnes entrecoupées, qu'on nommoit *Cynoscéphales*, le défit entièrement. Le monarque vaincu demanda la paix, que le sénat lui accorda aux conditions les plus humiliantes.

Philippe avoit deux fils, Démétrius et Persée. Le mérite du premier avoit excité depuis long-temps la jalousie du second, qui, de concert avec trois perfides ministres, l'accusa auprès de son père d'avoir des vues sur sa couronne. Philippe trop crédule fit mourir Démétrius par le poison. Mais bientôt ouvrant les yeux sur sa propre injustice et sur celle de Persée, il alloit priver celui-ci de sa succession, en élevant sur le trône Antigone, neveu d'Antigone *Doson*, lorsque la mort le surprit après un règne de 42 ans.

An du M. 3826. Av. J. C. 178. *Persée*, ennemi aussi déclaré des Romains, que l'avoit été son père, sollicita contre eux l'alliance des peuples de la Grèce : mais ce fut inutilement. Il ne refusa pas moins de ratifier le traité conclu entre Philippe et la république romaine, et ne laissa pas de faire ouvertement des préparatifs de guerre. Le sénat de Rome, après s'être assuré des rois de Pergame, de Cappadoce et de Numidie, ses alliés, fit passer en Thessalie une armée commandée par le consul Licinius. Il y livra, près du fleuve Pénée, un combat, où Persée, quoique réduit à ses seules forces, eut quelque avantage. Effrayé néanmoins du danger qu'il couroit, en continuant cette guerre, il demanda la paix. Mais les Romains, plus fiers dans l'adversité, lui refusèrent ce qu'ils auroient accordé après une victoire. Marcius, élu consul, attaqua avec de nouvelles forces le roi de Macédoine, et l'affoiblit considérablement par les échecs qu'il lui fit essuyer.

Le célèbre Paul Emile, successeur de Marcius dans le consulat, prit les mesures nécessaires pour le succès complet de ses armes, et livra bataille à Persée près de la ville de Pydna. La phalange macédonienne rendit quelque temps la victoire incertaine. Mais le général romain fit attaquer par les flancs ce corps redouta-

ble, après avoir partagé ses troupes en pelotons, afin qu'elles profitassent des intervalles que les Phalangites laissoient entr'eux dans leurs divers mouvemens. Les Macédoniens furent entièrement défaits; et cette défaite fut suivie de la conquête de toute la Macédoine. Persée, tombé entre les mains du vainqueur, fut mené en triomphe à Rome, où il mourut dans les fers. Le sénat déclara les Macédoniens libres, leur diminua une partie des impôts, établit un conseil, et partagea le royaume en quatre provinces. An du M. 3836. Av. J. C. 168.

Quelques années après, *Andriscus* de la ville d'Adramyrthe dans la Troade, homme d'une naissance obscure, prit la qualité de fils de Persée, et entreprit de se faire déclarer roi de Macédoine. Mais il fut vaincu, fait prisonnier, et envoyé à Rome par Métellus. Ce fut alors que la Macédoine fut mise au nombre des autres provinces romaines, gouvernées par des préteurs. Quatre ou cinq ans après, la Grèce entière subit le même sort. An du M. 3856. Av. J. C. 148.

III.

ROYAUME DE SYRIE.

Séleucus, du nom duquel ses descendans furent appellés *Séleucides*, n'avoit pas été compris dans le premier partage An du M. 3681. Av. J. C. 323.

qui s'étoit fait des états d'Alexandre, et avoit été seulement nommé commandant de toute la cavalerie. Antipater, régent de Macédoine, lui donna ensuite le gouvernement de la province de Babylonie. Séleucus en fut dépossédé par l'ambitieux Antigone. Mais il ne tarda pas à le reprendre, et il retourna triomphant à Babylone. Son entrée dans cette ville devint en orient une époque célèbre, à laquelle commença, *l'ère des Séleucides.*

An du M. 3692. Av. J. C. 312.

Le vainqueur voyant sa puissance bien affermie, prit le titre de roi de Syrie, et le surnom de *Nicanor*, qui veut dire *victorieux*. Il commanda l'armée des confédérés à la bataille d'Ipsus, après laquelle ce trône lui fut assuré par le nouveau traité de partage. En ce même temps, il commença à faire bâtir quatre villes considérables dans une contrée de la Syrie, qui, pour cette raison, fut appellée *Tétrapole* : c'étoient *Séleucie*, *Antioche*, qui devint la résidence des rois; *Apamée* et *Laodicée*. Ces villes furent ainsi nommées, la première du propre nom de Séleucus ; la seconde de celui d'Antiochus son fils, et les deux autres des noms d'Apame, sa première femme, et de Laodice, sa mère.

An du M. 3698. Av. J. C. 306.

An du M. 3703. Av. J. C. 301.

L'intérêt unit d'abord Séleucus à Démétrius, fils d'Antigone, et lui fit épouser

en secondes noces sa fille Stratonice. Mais bientôt ce même intérêt, joint à une jalousie réciproque, divisa ces deux princes, et leur mit les armes à la main. Démétrius, obligé de fuir devant d'autres ennemis, vint en Syrie tenter la fortune d'un combat. Après bien des revers, il se vit forcé de se rendre à Séleucus, qui le laissa mourir dans la captivité, sans avoir cependant rien négligé qui pût lui en adoucir les rigueurs. Le roi de Syrie fit ensuite la guerre à Lysimaque, roi de Macédoine, qu'il vainquit, et s'empara, comme je l'ai dit ailleurs, de son royaume, où il fut assassiné par Ptolomée *Céraunus*, qu'il avoit comblé de bienfaits. Séleucus aima les sciences, et rendit ses sujets heureux. Outre les quatre grandes villes que j'ai nommées, il en fonda une infinité d'autres, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent en Asie leur langage, leurs mœurs et leur religion.

Son fils, *Antiochus I*, surnommé *Soter*, c'est-à-dire, *sauveur*, lui succéda. Il eut avec Antigone *Gonatas*, au sujet de la couronne de Macédoine, un différend qui se termina par un mariage. Les Gaulois ayant inondé l'Asie, Antiochus les défit dans une bataille sanglante, et les chassa du pays. C'est cette victoire mé- An du M. 3924. Av. J. C. 280.

la suite *Callinicus*, c'est-à-dire, *vainqueur*, fut placé sur le trône, que sa cruelle mère fit assassiner Bérénice et un fils qu'elle avoit eu d'Antiochus. Ptolomée *Evergète*, roi d'Egypte, prompt à venger la mort de sa tante, vint aussitôt ravager les états de Séleucus, et retint sous sa domination la Cilicie, où il mit un gouverneur. Le roi de Syrie rassembla ses forces contre lui. Mais il fut battu, et obligé de se renfermer dans Antioche, sa capitale. Il donna ordre à son frère Antiochus, surnommé *Hiérax*, c'est-à-dire, *oiseau de proie*, de faire un dernier effort contre Ptolomée. Celui-ci, redoutant les suites de cette guerre, conclut une trève de dix ans. An du M. 3758. Av. J. C, 246.

Cependant Antiochus continua de lever des troupes, et prit des Gaulois à sa solde, pour s'établir souverain dans les provinces de l'Asie mineure, dont il étoit gouverneur. Séleucus ayant marché contre lui, fut vaincu, et ne put sauver sa vie que par la fuite. Mais Eumène I, roi de Pergame, intéressé à traverser les desseins d'Antiochus, se jetta avec des forces supérieures sur son armée qu'il mit en déroute. Antiochus, réfugié dans la Mésopotamie, y fut poursuivi par son frère Séleucus, qui lui livra un combat, dans lequel le parti du rebelle fut entièrement

ruiné. C'est après cette victoire qu'il prit le surnom de *Callinicus*, et fit bâtir dans la Mésopotamie la ville de *Callinopolis*.

Arsace II avoit profité de cette guerre intestine, pour affermir son autorité dans le royaume des Parthes qu'avoit fondé son frère, comme l'avoit fait Théodote, son allié, dans la Bactriane. Séleucus marcha contre eux: Mais il fut battu et fait prisonnier. Il mourut chez les Parthes d'une chûte de cheval; et peu de temps après, Antiochus son frère fut assassiné par une troupe de brigands.

An du M. 3778. Av. J. C. 226. *Séleucus III*, son fils aîné et son successeur, prit le surnom de *Ceraunus*, qui signifie *foudre*. Achéus, son oncle maternel, l'accompagna dans son expédition contre Attale I, roi de Pergame, qui s'étoit rendu maître de l'Asie mineure. Mais il ne put prévenir le crime de deux officiers conspirateurs, qui empoisonnèrent le jeune roi. Achéus reprit sur Attale tout ce que celui-ci avoit conquis, et refusa généreusement la couronne de Syrie que lui offroit l'armée.

An du M. 3781. Av. J. C. 223. *Antiochus III*, frère de Séleucus, mérita le surnom de *Grand*, par les belles actions de son règne, quoique moins glorieux vers sa fin. Après avoir

reconquis la Médie que les Parthes lui avoient enlevée, et soumis la Perse que son gouverneur avoit fait révolter, il marcha contre Ptolomée *Philopator*, roi d'Egypte, pour recouvrer la basse Syrie, dont le prédécesseur de celui-ci s'étoit emparé. Il le mit en fuite, le poursuivit jusqu'à Sidon, poussa ses conquêtes jusqu'au-delà du Jourdain, et fit rentrer toute la Samarie sous sa domination. Mais il fut battu dans les plaines de Raphia en Syrie, et obligé de faire la paix.

Cependant Achéus, que l'éclat de sa fortune avoit fait dégénérer de sa première vertu, leva l'étendart de la révolte. Antiochus l'assiégea dans Sardes, dont il s'empara, et fit périr le rebelle dans les supplices. Il entreprit ensuite de réduire les grandes provinces de son royaume qui avoient secoué le joug; et il y réussit par les succès qu'il eut dans une guerre de sept ans.

Antiochus méditoit de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque, et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Les ambassadeurs que le sénat lui envoya à ce sujet, n'ayant pas reçu une réponse favorable, Rome lui déclara la guerre. Le roi de Syrie, animé par les discours d'Annibal, qui étoit alors à sa

cour, crut pouvoir la soutenir. Mais il fut chassé de la Grèce par Acilius Glabrion, et son armée fut ensuite taillée en pièces, près de Magnésie dans l'Asie mineure, par Scipion, surnommé l'*Asiatique*. Antiochus, forcé à demander la paix, ne l'obtint qu'en renonçant à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avoit en-deçà du mont Taurus en Asie, et en livrant vingt otages, du nombre desquels fut Antiochus, un de ses fils. Quelque temps après, étant dans l'Elymaïde, contrée de la Susianne, il fut tué dans le temple même de Jupiter-Bélus, dont il faisoit enlever les trésors. Ce prince fut le père de ses sujets. Il aima les sciences, et honora les savans.

An du M. 3817. Av. J. C. 187. Son fils aîné *Séleucus IV*, que son attachement pour son père avoit fait surnommer *Philopator*, lui succéda. Il fit durant tout son règne beaucoup de projets, et n'en exécuta aucun. Il forma des alliances, et n'en tira aucun avantage. Après avoir fourni aux Juifs pendant plusieurs années ce qu'il falloit pour les sacrifices du temple de Jérusalem, ce prince foible se laissa engager par des ministres flatteurs et corrompus, à y envoyer Héliodore, surintendant de ses finances, pour en enlever les trésors; ce que celui-ci ne put exécuter, comme je

l'ai dit ailleurs. Peu de temps après, Séleucus obtint le retour de son frère Antiochus, qui étoit en otage à Rome, et y envoya en échange Démétrius, son fils unique. Héliodore, croyant cette circonstance favorable pour usurper la couronne, empoisonna Séleucus.

Antiochus IV, surnommé bien mal-à-propos *Epiphanès*, c'est-à-dire, *illustre*, vengea la mort de son frère, par la défaite de l'usurpateur, et monta sur le trône. Ptolomée *Philometor*, roi d'Egypte, lui ayant demandé la Cœlesyrie et la Palestine, qu'il possédoit contre la foi des traités stipulés avec ses prédécesseurs, Antiochus l'attaqua par mer et par terre, s'empara de son royaume, et le fit lui-même prisonnier. Il marcha ensuite vers Jérusalem, où il exerça des cruautés inouies. Dans cet intervalle, les Egyptiens proclamèrent roi Ptolomée *Physcon*, frère de Ptolomée Philometor captif. A cette nouvelle, Antiochus rendit la liberté à celui-ci, dans le dessein d'allumer la guerre entre les deux frères. Mais leur prompte réunion l'engagea à reprendre les armes et à rentrer en Egypte. Tout plioit à sa présence, lorsque Popilius, un des ambassadeurs que les Romains avoient envoyés dans ce

An du M. 3829. Av. J. C. 175.

pays-là, l'obligea d'en sortir, et de faire la paix avec les deux frères.

Antiochus, outré de cet affront, tourna sa colère contre les Juifs, et envoya à Jérusalem Apollonius, gouverneur de la Palestine, qui remplit cette malheureuse ville de pillage, de massacres et de sang. Il y alla bientôt lui-même, et fit mourir le vieillard Eléazar, et les sept Machabées avec leur mère. De là il se retira à Antioche, où, peu de temps après, il apprit que ses armées avoient été successivement battues dans la Judée par Mathatias et son fils Judas Machabée. Transporté de fureur, il marcha vers Jérusalem, dans le dessein d'exterminer tous les Juifs. Mais, en chemin, il tomba de son char, se meurtrit tout le corps, qui fut bientôt couvert d'une plaie horrible; et il expira dans les plus cruelles douleurs.

An du M. 3841. Av. J. C. 163. *Antiochus V*, son successeur, n'étoit âgé que de neuf ans. Son père, avant de mourir, lui avoit donné pour régent Philippe, alors gouverneur de Jérusalem. Mais Lysias, prince du sang royal, se hâta de s'emparer de la régence, et d'élever sur le trône le jeune roi qu'il surnomma par flatterie *Eupator*, c'est-à-dire, qui a eu un père bon et illustre. Il le fit marcher avec lui à la tête d'une puis-

sante armée contre Jérusalem. Mais il fut bientôt obligé de repasser en Syrie, pour chasser d'Antioche Philippe qui s'en étoit rendu le maître ; et il y réussit.

En ce même temps, *Démétrius I*, fils de Séleucus *Philopator*, s'étant secrètement échappé de Rome, parut dans la Syrie, où les troupes se déclarèrent pour lui, monta sur le trône qu'avoit occupé son père, et fit mourir Antiochus *Eupator*, ainsi que Lysias. Il fut surnommé *Soter*, c'est-à-dire, *Sauveur*, par les Babyloniens, qu'il délivra de la tyrannie des deux frères, Héraclide et Timarque, qu'Antiochus *Epiphanès* avoit établis gouverneurs de cette province. Ses généraux, Nicanor et Bacchidès, eurent quelques succès dans la guerre qu'il continua contre les Juifs. Mais il eut dans ses propres états un ennemi bien plus redoutable à combattre. Ce fut *Alexandre Balès* ou *Bala*, Rhodien d'une naissance obscure, et qui se disoit fils d'Antiochus *Epiphanès*. L'imposteur, soutenu par une faction de mécontens, et par les Romains mêmes, vainquit Démétrius dans un combat, et s'empara du trône de Syrie. An du M. 3842. Av. J. C. 162.

L'usurpateur épousa aussitôt Cléopâtre, fille de Ptolomée *Philometor*, roi d'Egypte. Son règne fut celui d'un tyran, An du M. 3854. Av. J. C. 150.

plongé dans les plus infâmes débauches: mais il ne fut pas bien long. Pendant qu'Alexandre *Balès* étoit occupé en Cilicie à réduire plusieurs villes qui s'étoient révoltées, Démétrius II, fils de Démétrius *Soter*, à la tête de quelques Crétois, entra dans la Cœlesyrie. Ptolomée marcha au secours de son gendre, qui, à son approche, forma, par les conseils d'un ministre soupçonneux, une conspiration contre sa vie. Le beau-père en fut instruit; et refusant alors la couronne que lui offroient les Syriens, il la fit mettre sur la tête de Démétrius. Alexandre *Balès* s'avança pour arrêter les progrès si rapides de cette révolution. Mais il fut vaincu dans un combat par Ptolomée lui-même, et se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

An du M. 3859. Av. J. C. 145. Cette mort rendit *Démétrius II* tranquille possesseur du trône des *Séleucides* ses ancêtres. Il prit le surnom de *Nicanor*, c'est-à-dire, *vainqueur*, et épousa Cléopâtre, veuve d'Alexandre *Balès*. Mais ce jeune prince, loin de profiter des fautes de son prédécesseur, se livra comme lui à tous les plaisirs, abandonnant le soin du gouvernement à un ministre cruel, qui s'attira la haine des peuples. Diodote, surnommé depuis *Tryphon*, ancien général des troupes

d'Alexandre *Balès*, saisit cette occasion pour exécuter ses ambitieux projets; et il en vint à bout. Après s'être assuré des troupes, il fit proclamer roi Antiochus, fils d'Alexandre et de Cléopâtre. Démétrius, défait dans un combat, fut obligé de se retirer à Séleucie.

Antiochus VI n'étoit âgé que de quatre ans; et Tryphon gouverna sous ce roi enfant. Mais son ambition n'étoit pas satisfaite. Il le fit tuer secrètement, et se déclara roi à sa place. Cependant Démétrius possédoit encore quelques contrées de son royaume. Les habitans de plusieurs provinces, que les Parthes menaçoient d'envahir, le sollicitèrent de venir se mettre à leur tête. Démétrius y consentit; et après plusieurs victoires qu'il remporta sur les Parthes, il fut attiré dans une embuscade où ils le firent prisonnier. Leur roi Mithridate I le traita favorablement, et lui fit même épouser sa fille Rodogune, en lui assignant l'Hyrcanie pour le lieu de son exil. An du M. 3801. Av. J. C. 143.

Cléopâtre, femme de Démétrius, ayant été instruite de son infidélité, voyant d'ailleurs que Tryphon s'étoit rendu odieux aux Syriens par les vices de son caractère, s'enferma dans Séleucie avec ses enfans, y leva des troupes, et offrit sa main et sa couronne à

Antiochus, frère de Démétrius même. Ce prince en effet épousa sa belle-sœur, et marcha contre Tryphon, qui, abandonné de la plus grande partie de son armée, se sauva dans différentes places, et finit par se jetter dans un bûcher qu'il avoit lui-même allumé.

An du M. 3865. Av. J. C. 139. *Antiochus VII* fut déclaré roi de Syrie ; et on lui donna le surnom de *Sidétès*, c'est-à-dire, *chasseur*. Il porta la guerre dans la Judée, assiégea Jérusalem, et accorda la paix aux Juifs sous la condition d'un tribut. Phraates II, successeur de Mithridate au trône des Parthes, retenoit auprès de lui Démétrius *Nicanor*, attendant l'occasion favorable d'entrer lui-même en Syrie, pour y faire des conquêtes, sous prétexte de le rétablir sur son trône. Antiochus soupçonnant les desseins de Phraates, mena contre lui une puissante armée, et le battit trois fois dans son propre pays. Phraates renvoya alors Démétrius en Syrie, avec un corps de troupes, dans l'espérance que sa présence y causeroit de grands mouvemens qui obligeroient Antiochus d'y retourner. A peine Démétrius fut parti, que les Syriens dispersés dans le pays des Parthes, pour prendre leurs quartiers d'hiver, furent tous égorgés en un même jour par les habitans

que leurs vexations avoient soulevés contre eux. Antiochus lui-même fut enveloppé dans le massacre.

Démétrius *Nicanor*, de retour en Syrie, remonta sur son trône; et Cléopâtre se réunit à lui. La mère de cette princesse, nommée comme elle Cléopâtre, étoit alors en guerre avec son second mari Ptolomée *Physcon*, roi d'Egypte, dont elle avoit reçu les plus indignes traitemens. Son armée ayant été taillée en pièces, elle envoya demander du secours à Démétrius, son gendre, en lui promettant son royaume, et vint elle-même se réfugier chez sa fille qui tenoit alors sa cour à Ptolémaïde de Phénicie. Démétrius acceptant cette proposition, marcha aussitôt vers l'Egypte avec toutes ses troupes. Mais à peine avoit-il formé le siége de Peluse, qu'il se vit obligé de retourner dans ses états, pour réduire ses propres sujets qui s'étoient révoltés. Alors Ptolomée *Physcon*, pour se venger de l'invasion de Démétrius dans son royaume, appuya contre lui un imposteur, nommé *Alexandre Zébina*, fils d'un marchand d'Alexandrie, et qui se disoit fils d'Alexandre *Balès*, prétendoit à la couronne de Syrie. Zébina, à la tête d'une armée que lui prêta le roi d'Egypte, vint attaquer Démétrius qui fut battu, et s'enfuit

An du M. 3874. Av. J. C. 130.

à Ptolémaïde où étoit Cléopâtre. Mais cette méchante femme, qui conservoit toujours dans son cœur le plus vif ressentiment du mariage de Démétrius avec Rodogune, princesse des Parthes, ordonna qu'on fermât les portes, et le fit même poursuivre jusqu'à Tyr, où il fut assassiné.

An du M. 3878. Av. J. C. 126. Après sa mort, Cléopâtre conserva une partie du royaume de Syrie, et *Zébina* eut tout le reste. Cependant *Séleucus V*, l'aîné des deux fils que Cléopâtre avoit eus de Démétrius, se fit un parti qui le plaça sur le trône de son père. Mais l'ambitieuse Cléopâtre vouloit régner; et, quelques mois après, elle fut assez dénaturée, pour le poignarder de ses propres mains. Le peuple, instruit de cet horrible meurtre, étoit prêt à se soulever, lorsque Cléopâtre l'appaisa, en mettant la couronne sur la tête de son second fils.

An du M. 3880. Av. J. C. 124. C'étoit *Antiochus VIII*, qu'on surnomma *Grypus*, parce qu'il avoit un nez aquilain. Alexandre Zébina possédoit toujours une petite partie du royaume de Syrie. Ptolomée *Physcon*, qui lui en avoit facilité la conquête, exigea qu'il lui en fît hommage. Sur le refus de Zébina, il donna sa fille Tryphène en mariage à Antiochus *Grypus*, et l'en-

gagea, par les secours d'hommes qu'il lui envoya, à détrôner son rival. Zébina fut en effet battu, et chassé pour toujours du royaume qu'il avoit usurpé.

Cette victoire d'Antiochus aigrit encore davantage le cœur de Cléopâtre, toujours dévorée de la soif de régner. Un jour que le prince revenoit d'un exercice où il s'étoit fort échauffé, cette mère sans entrailles lui présenta un breuvage empoisonné qu'elle avoit préparé. Antiochus, soupçonnant son exécrable dessein, la pria d'abord par honnêteté, et puis l'obligea de le prendre elle-même. La résistance auroit été inutile. La fière Cléopâtre avala le poison, qui, par un prompt effet, délivra la Syrie de ce monstre. Femme de trois rois, elle avoit eu successivement sur le trône trois de ses fils. Nous y allons voir le quatrième, qu'elle avoit eu d'Antiochus *Sidétès*.

Quelques années s'écoulèrent dans la paix. Elle fut troublée par ce quatrième fils de Cléopâtre; *Antiochus IX*, surnommé *Cyzicénus*, à cause du long séjour qu'il avoit fait à Cyzique, ville de l'Asie mineure sur la côte de la Mysie. Il prit les armes contre son frère utérin, Antiochus *Grypus*; et après divers combats, dont le succès fut varié, il le mit dans la nécessité de partager avec

An du M. 3892. Av. J. C. 112. lui le royaume de Syrie. *Cyzicénus*, eut la Cœlesyrie et la Phénicie avec Damas, où il fit sa résidence. *Grypus* régna à Antioche sur le reste de l'empire. Mais les deux frères couronnés ne purent vivre long-temps amis. Armés de nouveau l'un contre l'autre, ils se poursuivirent avec un cruel acharnement. Plusieurs villes, telles que Ptolémaïde, Sidon, et Gaza, profitant de ces funestes divisions, se rendirent indépendantes, et des tyrans s'établirent dans plusieurs autres. Sur ces entrefaites, Antiochus *Grypus* mourut, assassiné par Héracléon, un de ses vassaux.

An du M. 3907. Av. J. C. 97. *Séleucus VI*, l'aîné des cinq fils qu'il laissa, fut son successeur. Il continua la guerre allumée entre son père et son oncle *Cyzicénus*. Celui-ci fut vaincu dans un combat; et, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se perça lui-même de son épée.

An du M. 3911. Av. J. C. 93. *Antiochus X*, son fils, qu'on surnomma *Eusèbe*, se fit déclarer roi à sa place; et, pour fortifier son parti, il épousa Sélène, qui avoit été successivement femme de Ptolomée *Lathyrus*, roi d'Egypte, d'Antiochus *Grypus*, et d'Antiochus *Cyzicénus*, le propre père d'*Eusèbe*. Celui-ci ne tarda pas à se mettre en campagne, et à marcher contre Séleucus,

qui, après la défaite de ses troupes, alla se renfermer dans Mopsueste, ville de Cilicie. Les habitans, dont il s'étoit attiré la haine, en les accablant d'impôts, mirent le feu à son palais, et l'y firent périr avec ses courtisans.

Antiochus XI, et *Philippe*, second et troisième fils d'Antiochus *Grypus*, prompts à venger la mort de leur frère Séleucus, s'emparèrent de Mopsueste, qu'ils ruinèrent entièrement, après en avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans. Mais, à leur retour, ils furent attaqués, près de l'Oronte, par Antiochus *Eusèbe*, qui les battit. Antiochus XI se noya dans le fleuve, en voulant le traverser. Philippe fit une belle retraite ; et bientôt après, il eut des forces assez considérables pour tenir tête à *Eusèbe*. An du M. 3912. Av. J. C. 92.

En ce même temps, *Démétrius III*, surnommé *Euchère*, 4.me fils d'Antiochus *Grypus*, s'établit roi à Damas, par le secours du roi d'Egypte Ptolomée *Lathyrus*. Il se réunit à Philippe, pour attaquer Antiochus *Eusèbe*, qui, ayant été défait, alla chercher un asile chez les Parthes. Le royaume fut alors partagé entre les deux frères vainqueurs. Démétrius porta ses armes en Judée ; et pendant ce temps-là les Parthes remirent Antiochus *Eusèbe* en possession d'une An du M. 3914. Av. J. C. 90.

partie de ses états. A son retour de la guerre de Judée, Démétrius se brouilla avec son frère Philippe, et l'assiégea dans Bérée, ville de Syrie. Les Parthes, étant venus au secours de celui-ci, firent prisonnier Démétrius, qu'ils emmenèrent dans leur pays, où il mourut.

An du M. 3919. Av. J. C. 85. *Antiochus XII*, surnommé *Dionysius*, cinquième fils d'Antiochus *Grypus*, se croyant en droit de succéder à son frère Démétrius, se saisit de la ville de Damas, et s'établit roi de la Cœlesyrie. Mais il fut tué l'année suivante.

Les Syriens, fatigués de toutes ces guerres meurtrières que se faisoient les princes de la maison de Séleucus pour la souveraineté, résolurent de donner l'exclusion à tous, en se soumettant à un monarque étranger. Celui qu'ils choisirent, fut *Tigrane*, roi d'Arménie. Antiochus *Eusèbe* et Philippe furent chassés de leurs états pour ne plus y rentrer. Tigrane laissa néanmoins par générosité quelques villes de la basse Syrie à Sélène, femme d'*Eusèbe*, et fit gouverner ce royaume par un vice-roi qu'il y établit.

An du M. 3921. Av. J. C. 83.

Sélène fixa sa résidence à Ptolémaïde avec ses deux fils, Antiochus, surnommé l'*Asiatique*, et Séleucus dit *Cybiosacte*. Elle prétendoit avoir des droits à la couronne d'Egypte ; et dans le dessein de les

les faire valoir, elle envoya ses deux fils à Rome, pour qu'ils sollicitassent en sa faveur. Durant cet intervalle, l'ambitieuse princesse ayant fait des tentatives pour étendre sa domination dans la Syrie, Tigrane assiégea la ville de Ptolémaïde, fit Sélène prisonnière, et ordonna sa mort.

Le roi d'Arménie possédait la Syrie depuis quatorze ans. Pressé par les Romains, il eut besoin des troupes qu'il y entretenoit avec le vice-roi, et ne put s'empêcher de les rappeller. Alors Antiochus l'*Asiatique* s'empara d'une partie de ce pays, et y régna pendant quatre ans. Pompée, qui faisoit la guerre à Mithridate, soutenu par Tigrane son gendre, conquit toute l'Asie, et la réduisit en province romaine. An du M. 3939. Av. J. C. 65.

ROYAUME DES PARTHES.

La Parthie ainsi nommée par une colonie de Scythes, qui avoient été les premiers à l'habiter, formoit une province du royauume de Syrie. Sous le règne d'Antiochus *Théos*, Agathocle en étoit gouverneur, et la fit perdre à son maître. Un excès brutal auquel il se porta envers un jeune homme nommé Tiridate, irrita la vengeance de son frère *Arsace*, qui, ayant rassemblé quelques-uns de ses amis,

An du M. 3748. Av. J. C. 256. ôta la vie au gouverneur, et fut presque dans le même instant proclamé roi des Parthes. C'est de son nom que ses successeurs furent appellés *Arsacides*.

Antiochus alors occupé à faire la guerre en Egypte, ne put arrêter les rapides progrès de cette soudaine révolution. Il perdit même ses provinces situées au-delà du Tygre, qu'Arsace réunit à son royaume naissant. Celui-ci mourut fort regretté de ses sujets, qui lui élevèrent des autels, prétendant que les dieux l'avoient mis au rang des astres. C'est de là que les rois ses successeurs, prirent le titre de *frères du soleil et de la lune*. La ville de Nisæa étoit la capitale de la Parthie, et devint le lieu de la sépulture de ses rois. Mais dans la suite ils passèrent l'été à Ecbatane, où les chaleurs étoient modérées, et l'hiver à Ctésiphone, à cause de la température de l'air. On prétend que cette dernière ville, située sur le Tygre dans l'Assyrie, fut bâtie par les Parthes mêmes.

An du M. 3758. Av. J. C. 246. Tiridate, plus connu sous le nom d'*Arsace II*, succéda à son frère, et sut affermir ce que celui-ci avoit établi. J'ai dit ailleurs que Séleucus *Callinicus*, roi de Syrie, marcha contre lui, pour l'en déposséder; mais qu'il fut battu, fait prisonnier, et qu'il mourut dans le pays

de son vainqueur, d'une chûte de cheval.

Artaban I, fils et successeur d'Arsace II, ne fut pas tout-à-fait heureux contre le rival puissant qu'il eut à combattre. Antiochus *le Grand*, roi de Syrie, reprit sur lui la Médie, entra même dans la Parthie, et l'obligea de se retirer dans l'Hyrcanie. Mais Artaban ayant reparu avec une armée considérable, vint à bout, en traînant par son adresse cette guerre en longueur, de conclure avec son ennemi un traité de paix, par lequel il restoit possesseur de la Parthie et de l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à soumettre les provinces de son royaume, qui s'étoient révoltées. An du M. 3787. Av. J. C. 217.

On ne sait rien autre chose de son fils *Priapatius*, sinon qu'il occupa le trône pendant quinze ans, et qu'il laissa deux fils, Phraate et Mithridate. An du M. 3811. Av. J. C. 193.

Phraate I lui succéda, comme étant l'aîné. Il fit quelques conquêtes, et ajouta à son royaume le pays des Mardes, situé sur les frontières de l'Hyrcanie. Le rare mérite de son frère Mithridate l'engagea à le déclarer en mourant héritier de sa couronne, au préjudice de ses propres enfans, qui d'ailleurs étoient trop jeunes pour bien gouverner. An du M. 3826. Av. J. C. 178.

Mithridate I fut en effet un des plus grands rois qu'aient eus les Parthes. On An du M. 3840. Av. J. C. 164.

peut, pour le nombre de ses conquêtes, le comparer à Alexandre. Il repoussa d'abord les Indiens qui étoient venus faire une irruption dans sès états, et se les rendit tributaires. Ensuite il s'empara de la Bactriane épuisée par de longues guerres, et gouvernée alors par un jeune roi; de la Sogdiane, qu'il réunit, ainsi que le pays limitrophe des Draugiens, à son royaume des Parthes; de la Médie; de plusieurs villes voisines de l'Hyrcanie, qu'il emporta d'assaut; et il réduisit enfin sous ses loix les peuples qui étoient entre le mont Caucase, les Indes et l'Euphrate. Après avoir fait prisonnier dans une bataille Démétrius *Nicanor*, roi de Syrie, à qui il donna sa fille Rodogune en mariage, il porta ses armes jusques dans la Mésopotamie, prit Babylone, retourna vers l'Orient, et soumit tout jusqu'au Gange.

An du M. 3866. Av. J. C. 139. *Phraate II*, fils et successeur de Mithridate, retint prisonnier Démétrius. Attaqué dans ses propres états par Antiochus *Sidétès*, successeur de celui-ci, il fut battu trois fois; et alors, pour obliger son ennemi à retourner en Syrie, il y renvoya Démétrius avec quelques troupes. Très-peu de temps après, Antiochus et tous ses Syriens qui prenoient leurs quartiers d'hiver, furent en un mê-

me jour égorgés par les Parthes. Phraate alloit porter la guerre dans la Syrie même, lorsqu'il fut attaqué par les Scythes, et perdit la vie dans un combat, ne laissant point d'enfans.

Artaban II, son oncle et son successeur, continua la guerre allumée entre les Parthes et les Scythes. Tocharis, roi de ces derniers, lui livra un combat, dans lequel Artaban reçut une blessure dont il mourut. An du M. 3876. Av. J. C. 128.

Mithridate II, son fils, mérita par ses belles actions le surnom de *Grand*. Il tira une vengeance éclatante de tous les maux que les Scythes avoient faits dans le pays des Parthes sous les règnes précédens. Les victoires qu'il remporta contre Ortoadeste, roi d'Arménie, le rendirent maître des conditions de la paix qu'il conclut avec lui. Mithridate retint le pays la plus fertile de l'Arménie, et emmena en otage Tigrane, fils d'Ortoadeste. Mais après la mort de celui-ci, il eut la générosité d'établir lui même le jeune prince sur le trône de son père. An du M. 3879. Av. J. C. 125.

C'est auprès de ce roi des Parthes que se réfugia Antiochus *Eusèbe*, roi de Syrie, qui, deux ans après, fut, par son secours, remis en possession d'une partie de ses états. Démétrius *Euchère*, autre roi de Syrie, fait prisonnier par les Par-

thes, fut favorablement traité à la cour de Mithridate. Un trait de l'histoire de ce prince nous fait bien connoître son caractère et la trempe de son ame. Il avoit envoyé un ambassadeur, nommé *Orobaze*, à Sylla qui commandoit les troupes romaines vers l'Euphrate. A son retour, l'ambassadeur fut mis à mort par ordre de Mithridate, parce qu'il avoit accepté la dernière place dans la conférence qu'il avoit eue avec le général romain, et Ariobarzane, roi de Cappadoce.

An du M. 3916. Av. J. C. 88. La mort de ce grand roi, qui ne laissa point de postérité, fut suivie de troubles domestiques, dont Tigrane profita, non seulement pour reprendre les provinces que son père avoit été obligé de céder, mais encore pour en usurper d'autres qu'il ajouta à son royaume d'Arménie. Au milieu de cette espèce d'anarchie, les Parthes choisirent pour roi *Mnaskirès*, et après sa mort *Sinatrockès*: on ne connoît de ces deux rois que leurs noms.

An du M. 3935. Av. J. C. 69. *Phraate III*, fils et successeur du dernier, eut la vanité de se faire surnommer *le Dieu*. Pompée, chargé par le sénat romain de terminer la guerre contre Mithridate, roi de Pont, l'engagea dans son parti. Quelque temps après, Phraate, qui avoit donné sa fille en ma-

riage à Tigrane, troisième fils du fameux Tigrane, roi d'Arménie, soutint ce jeune prince dans sa révolte contre son père. Il s'unit même à lui pour détrôner le vieux Tigrane. Mais il n'eut aucun succès dans cette expédition ; et, à son retour, il fut lui-même assassiné par ses propres fils, Mithridate, et Orodes.

Mithridate III, l'aîné, prit sa place. Mais à peine eut-il commencé de régner, que son caractère dur et féroce souleva contre lui les Parthes, qui l'obligèrent à chercher sa sûreté dans la fuite. Orodes, son frère, après s'être emparé de la couronne, poursuivit le roi fugitif jusqu'à Babylone, où il s'étoit retiré. Mithridate, assiégé dans cette ville, et vivement pressé, se rendit à son frère, qui eut la barbarie de le faire mourir en sa présence. An du M. 3948. Av. J. C. 56.

Cette mort rendit *Orodes I* paisible possesseur du trône. Son règne est célèbre par une victoire mémorable qu'il remporta sur les Romains, près de la ville de Carrhes dans la Mésopotamie. Le combat fut un des plus opiniâtres et des plus sanglans dont il soit parlé dans l'histoire. Les Romains y perdirent vingt mille hommes tués, du nombre desquels fut le jeune Crassus, fils de leur général, et dix mille furent faits prisonniers avec leurs enseignes. Crassus lui-même, s'é- An du M. 3949. Av. J. C. 55.

tant rendu à une conférence à laquelle l'avoit invité le commandant des ennemis, s'apperçut qu'on vouloit le prendre, se mit en défense, et fut tué les armes à la main. Les Parthes lui coupèrent la tête, et l'apportèrent à Orodes, qui fit couler dans sa bouche de l'or fondu, en disant : *Rassasie-toi de ce métal, dont ton cœur a été insatiable.* Crassus en effet, gouverneur de Syrie, avoit entrepris cette guerre injuste, sans y être autorisé par le peuple romain, et autant par avidité que par ambition.

Quelques années après, les Parthes essuyèrent plusieurs échecs considérables de la part des Romains; furent défaits dans trois grandes batailles par le consul Ventidius, et perdirent toute la Syrie, qu'ils avoient conquise, à l'exception de la ville de Tyr. Pacore, fils d'Orodes, jeune prince qui donnoit les plus belles espérances, fut tué dans le dernier combat. Mais, malgré ces défaites, les Parthes conservèrent les enseignes romaines, et retinrent les prisonniers. Ainsi Ventidius ne répara qu'en partie l'affront fait à Crassus.

An du M. 3966. Av. J. C. 38. *Phraate IV*, fils aîné d'Orodes, fut désigné roi des Parthes par son père, qui l'associa au gouvernement. On ne pourroit pas lui comparer Néron, même

pour l'espèce et le nombre des crimes que lui fit commettre son cœur totalement dépravé. A peine fut-il assuré de la possession du trône, qu'il fit mourir tous ses frères, nés d'une autre mère que la sienne. Le vieux et malheureux Orodes ne put s'empêcher d'en témoigner à Phraate sa vive douleur; et le monstre, après avoir tenté d'ôter la vie à son père par le poison, l'étrangla de ses propres mains. Il fit mourir ensuite ses autres frères, et n'épargna pas même son propre fils, dans la crainte qu'on ne fît passer la couronne sur sa tête.

Durant toutes ces horreurs, qui engagèrent presque tous les grands du royaume à prendre la fuite, Phraate fut attaqué par les Romains, que commandoit Marc-Antoine. Il eut contre eux de très-grands succès, et les chassa de ses états. Après toutes ces victoires, le tyran ayant renouvellé ses cruautés, les Parthes se soulevèrent, et proclamèrent roi *Tiridate*, chef de la rebellion. Phraate, fugitif, eut l'adresse d'engager dans son parti quelques villes frontières de son royaume, ainsi que les Scythes, qui l'aidèrent à chasser le nouveau roi.

César-Octave, surnommé depuis *Auguste*, étoit alors en Syrie, et avoit battu Marc-Antoine, son concurrent à l'em-

pire du monde. Tiridate lui demanda son appui. Phraate, de son côté, lui envoya des ambassadeurs. Le général romain ne donna ni aux uns ni aux autres aucune réponse positive, et emmena cependant en otage le fils de Phraate. Peu de temps après il le lui rendit ; et Phraate relâcha les prisonniers romains, avec leurs enseignes qui avoient été enlevées lors de la défaite de Crassus. Mais ces Romains, les vainqueurs de tant de nations, ne purent jamais venir à bout de subjuguer les Parthes, dont l'empire fut comme un mur d'airain, qui résista aux plus violentes attaques de la puissance de Rome. Phraate avoit épousé Thermuse, dame d'Italie, dont Auguste lui avoit fait le funeste présent. Il en eut un fils, nommé Phraatace, par lequel il fut assassiné, à l'instigation de sa mère, après un règne de quarante ans.

Phraatace (l'an de J. C. 2) ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. La même année, il fut chassé du trône par ses propres sujets, qui, après avoir vécu quelque temps dans une espèce d'anarchie, élurent enfin *Orodes II*, du sang des Arsacides. Mais ce prince, injuste et cruel, fut bientôt assassiné. Alors *Vonones I*, fils de Phraate IV, soutenu par Auguste, prit possession du trône.

Il avoit apporté de Rome des mœurs qui déplurent aux Parthes; et les grands du royaume, le jugeant indigne de leur commander, résolurent de se donner un autre maître.

Artaban III (l'an de J. C. 14), prince du sang royal, à qui la couronne avoit été offerte, attaqua Vonones, et le défit dans un combat. Il plaça sur le trône d'Arménie son fils Orodes, qui en fut presqu'aussitôt dépossédé par les Romains. Artaban, ayant remporté sur les peuples voisins de ses états plusieurs grandes victoires, se crut assez puissant pour disposer de nouveau du royaume d'Arménie, et le donna à son autre fils Arsace. Mais celui-ci eut le même sort que le premier. Peu de temps après, le caractère orgueilleux, dur, et cruel du roi des Parthes, ayant révolté ses propres sujets, on conspira contre lui, et l'on mit à sa place *Tiridate*, petit-fils de Phraate IV. Le nouveau roi s'illustra par plusieurs conquêtes. Mais les Parthes, naturellement inconstans et légers, excités d'ailleurs par un parti séditieux, rappellèrent Artaban. Le monarque rétabli fit un traité de paix avec l'empereur Caligula, après s'être prosterné devant les aigles romaines. Ses cruautés soulevèrent encore ses sujets, qui pro-

clamèrent roi *Cinname*. Mais bientôt celui-ci céda sa place à Artaban, dont il reçut pour dédommagement la province de Nisibe, qui étoit un démembrement du royaume d'Arménie. Artaban mourut empoisonné par Gotharze, un de ses fils.

Cependant *Vardanes* (l'an de J. C. 43), autre fils d'Artaban, le remplaça sur le trône. Mais, dans le courant de cette même année, *Gotharze*, qui s'étoit fait un parti, l'en chassa; et il en fut chassé à son tour par Vardanes, qui, peu de temps après, mourut assassiné. Gotharze, ayant repris les rênes du gouvernement, aliéna les esprits par son caractère féroce, ses cruautés, et ses débauches. Les Parthes demandèrent aux Romains *Méherdate*, fils de Vonones I. Mais celui-ci fut vaincu et pris dans un combat par Gotharze, qui ne survécut pas long-temps à sa victoire.

Vonones II (l'an de J. C. 50), son fils aîné, qu'il avoit désigné son successeur, ne régna que quelques mois. Les Parthes mirent à sa place *Vologèse I*, autre fils de Vonones I. Le nouveau roi profita des troubles qui agitoient l'Arménie, pour établir sur ce trône son frère Tiridate; ce qui fut le sujet d'une guerre très-vive avec les Romains. Elle

se termina à l'avantage de ceux-ci. Vologèse la renouvella; et elle fut suivie d'un traité de paix glorieux pour lui. Elle fut rallumée une troisième fois; et elle finit par un traité d'alliance entre les deux peuples.

On ne connoît que de nom *Artaban IV*, et *Pacore*, successeurs de Vologèse I.

Après ceux-ci vint *Osroës* ou Cosroës (l'an de J. C. 107). Il eut une guerre à soutenir contre les Romains, pour avoir donné un roi à l'Arménie. L'empereur Trajan, après avoir conquis ce royaume, voulant susciter aux Parthes un ennemi domestique, capable de miner leurs forces, couronna lui-même roi des Parthes *Parthamaspate* à Ctésiphone, ville qui, comme je l'ai déjà dit, étoit le séjour des rois pendant l'hiver. Mais Osroës, malgré tous les efforts de son rival, se maintint sur le trône.

Il eut pour successeur (l'an de J. C. 133) *Vologèse II*, dont le règne fut très-long et pacifique. Le roi des Parthes renouvella un traité de paix fait avec les Romains, et alla lui-même ensuite en Syrie, où étoit l'empereur Adrien, pour ratifier l'alliance des deux nations.

Cette paix fut rompue presqu'aussitôt que *Vologèse III* (l'an de J. C. 189)

fut monté sur le trône. Les Romains prirent aux Parthes plusieurs villes. Les Parthes les reprirent. Mais ils furent ensuite humiliés par les Romains.

Artaban V (l'an de J. C. 214) fut trompé de la manière la plus perfide par l'empereur Caracalla, qui, étant alors en Syrie, lui demanda sa fille en mariage. Le jour même de la fête, les Romains se jettèrent sur les Parthes désarmés, et en firent un horrible massacre. Artaban se vengea de ces assassinats par plusieurs victoires sur les Romains, qu'il força à demander la paix, dont il dicta lui-même les conditions. Ce roi des Parthes, glorieux d'avoir donné des loix à ces maîtres du monde, prit le titre de *grand roi*, qu'il ne porta pas long-temps. Artaxercès, fils de Sananus, Persan de nation, s'étant fait un parti considérable, conçut le dessein de relever l'ancien empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes. Il attaqua Artaban, qu'il vainquit dans un combat, lui fit trancher la tête, et se fit lui-même proclamer roi des Perses. Ainsi finit le royaume des Parthes (l'an de J. C. 227), quatre cent quatre-vingt-trois ans après sa fondation par Arsace.

ROYAUME D'ARMÊNIE.

L'Arménie, pays de l'Asie, situé en-deçà et au-delà de l'Euphrate, étoit une province du royaume de Syrie. Antiochus *le Grand* y avoit placé pour gouverneur *Artaxias*, un de ses généraux, qui, du consentement de ce prince, s'en rendit le maître. Il la partagea d'abord avec un autre général, nommé *Zadriadès*. Mais il en devint bientôt le seul possesseur. Après la défaite d'Antiochus par les Romains, il soumit son royaume au sénat, qui le reconnut pour roi. Il bâtit, par les conseils d'Annibal, qu'il vit très-peu de temps à sa cour, la ville d'Artaxate sur les bords de l'Araxe. Mais l'ambition qu'il eut de joindre à ses états quelques provinces de la Syrie, lui coûta la vie. Il fut tué dans un combat que lui livra Antiochus-*Epiphanès*. An du M. 3808. Av. J. C. 196.

L'histoire ne fait point mention de ses premiers successeurs jusqu'à *Ortoadeste*, qui, comme je l'ai dit ailleurs, fut obligé de conclure une paix désavantageuse avec Mithridate *le Grand*, roi des Parthes, et dont le fils, nommé *Tigrane*, fut emmené en otage par le vainqueur.

An du M. 3009. Av. J. C 95. A la mort d'Ortoadeste, le même Mithridate plaça le jeune *Tigrane I* sur le trône de son père, à condition qu'il lui céderoit quelques places et quelques pays qui étoient à sa bienséance. Mais Mithridate étant mort sans enfans, et des troubles domestiques s'étant élevés chez les Parthes sur le choix de son successeur, Tigrane en profita, pour reprendre tout ce qu'il leur avoit cédé, et pour ajouter même à son royaume d'Arménie quelques provinces voisines.

Les Syriens, comme je l'ai dit encore ailleurs, pour se délivrer des guerres que se faisoient leurs propres souverains, élevèrent sur le trône Tigrane, qui l'occupa pendant quatorze ans. Le fameux Mithridate, roi de Pont, lui donna sa fille Cléopâtre en mariage, et l'engagea à l'aider dans son projet contre les Romains. Le gendre conquit la Cappadoce sur Ariobarzane, et y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Cependant, quelque temps après, celui-ci fut forcé par les Romains de la restituer à son premier possesseur.

Le roi d'Arménie avoit bâti dans ses états une ville qu'il appella de son nom *Tigranocerte*. Il suivit le conseil, que lui donna Mithridate, de faire une se-

conde fois la conquête de la Cappadoce, et de transporter une partie de ses habitans dans cette nouvelle ville. Tigrane devint dans la suite si puissant par ses grands succès dans les différentes guerres qu'il entreprit, et par un enchaînement de prospérités, dont on ne voit pas beaucoup d'exemples, qu'il eut la vanité de prendre le titre fastueux de *roi des rois*. Mais, vers la fin de son règne, son orgueil fut bien humilié, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Romains.

Tigrane ayant été vaincu par Lucullus, qui s'empara de Tigranocerte, travailla, de concert avec son beau-père Mithridate, à lever de nouvelles troupes; et il fut battu une seconde fois. Pompée, après avoir défait Mithridate, marcha contre Tigrane, qu'il trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. Le vieux Tigrane avoit fait mourir sans sujet ses deux autres fils. Ce troisième, pour se dérober à la cruauté d'un père si dénaturé, s'étoit réfugié chez Phraate III, roi des Parthes, son beau-père. Celui-ci le ramena en Arménie à la tête d'une armée; et ils assiégèrent Artaxate, capitale du royaume. Mais le vieux Tigrane les battit complétement. Alors Tigrane le fils ne vit d'autre ressource, que d'aller se jetter dans les bras de Pom-

pée. De son côté, Tigrane le père, n'espérant pas pouvoir résister au général romain, prit aussi le parti de recourir à sa clémence et à sa générosité.

Pompée, après avoir condamné Tigrane le père à payer aux Romains six mille talens, et à leur céder toutes ses conquêtes en-deçà de l'Euphrate, le laissa maître de son ancien royaume d'Arménie. Il ordonna que Tigrane le fils auroit la Gordienne et la Sophène, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son père, et tout le reste de ses états, après sa mort. Mais le jeune prince, mécontent de ce partage, choqua d'abord Pompée par ses murmures, et acheva ensuite de l'indisposer par des projets de conspiration qu'il trama secrètement. Le général romain le fit mettre dans les fers, et le réserva pour son triomphe. Depuis cette époque, le vieux Tigrane régna en paix jusqu'à sa mort.

An du M. 3950. Av. J. C. 54. Son successeur fut *Artabase I.* Lorsque Crassus alla combattre les Parthes, le roi d'Arménie lui proposa son alliance contre leurs ennemis communs. Mais le général romain la refusa, voulant avoir seul la gloire de cette expédition, dans laquelle il se flattoit de réussir. Alors Artabase fit la paix avec Orodes I, roi des Parthes; et cette paix fut scellée par

le mariage du fils d'Orodes avec une princesse arménienne.

Quelques années après, Marc-Antoine, ayant passé en Syrie, voulut profiter des troubles qui agitoient le royaume des Parthes, pour y porter la guerre. Artabase, feignant de prendre les intérêts des Romains, dont il étoit l'ennemi secret, engagea leur armée dans des déserts et des chemins tortueux, qui, en l'épuisant beaucoup, retardèrent sa marche. Mais, l'année suivante, Antoine étant arrivé, à la tête de ses troupes, sur les frontières de l'Arménie, attira Artabase à une conférence, le fit arrêter et charger de chaînes, et s'empara de ses trésors, ainsi que de son royaume, dont il donna la plus grande partie à son propre fils *Alexandre*, qu'il avoit eu de Cléopâtre, reine d'Egypte.

Artaxias II, fils aîné d'Artabase, et que les Arméniens avoient couronné roi, s'étoit réfugié chez les Parthes. Lorsqu'il vit Antoine entièrement occupé à réunir toutes ses forces contre Octave qui alloit l'attaquer, il rentra dans l'Arménie, d'où il chassa Alexandre, et monta sur le trône de son père. Ennemi né des Romains, il s'y maintint par la puissance de Phraate IV, roi des Parthes. Mais aussitôt que celui-ci se fut récon-

cilié avec Auguste, en lui rendant les enseignes et les prisonniers romains, Artaxias, privé de cet appui, devint la victime des factions qui s'élevèrent dans son royaume. Les grands demandèrent pour roi son frère Tigrane, qui étoit alors à Rome; et Artaxias mourut assassiné.

An du M. 3984. Av. J. C. 20. *Tigrane II* ne vécut que peu d'années. Le règne de son fils, qui lui succéda, ne fut pas non plus de longue durée. Auguste disposa encore de cette couronne, en la donnant à *Artabase II.* Les Parthes, voyant avec peine ce royaume tomber sous la dépendance de Rome, soufflèrent le feu de la révolte chez les Arméniens, qui chassèrent leur souverain.

An du M. 4002. Av. J. C. 2. Le successeur qu'ils lui donnèrent, fut *Tigrane III.* Auguste, instruit que les Parthes avoient pris les armes pour le maintenir sur le trône, envoya contre eux Caïus, son petit-fils. Mais Phraate IV, leur roi, se soumit, et s'engagea à ne plus se mêler des affaires de l'Arménie. Alors Caïus tourna ses armes contre Tigrane qu'il détrôna, et mit à sa place (l'an de J. C. 2) *Ariobarzane*, Mède d'origine.

Le règne de ce prince ne fut que de quelques années. Sa postérité ne put point conserver la possession de ce trône. Les Arméniens le donnèrent à une femme,

nommée *Erato*, qu'ils ne tardèrent pas à chasser. Alors Artaban III, roi des Parthes, établit (l'an de J. C 17) son fils *Orodes*, roi d'Arménie. Mais, l'année suivante, Germanicus, fils de l'empereur Tibère, mit à sa place *Zénon*, fils de Polémon, roi de Pont, sous la protection des Romains. Celui-ci fut bien accueilli des Arméniens, qui lui firent prendre le nom d'*Artaxias III*, et ne fut nullement inquiété pendant toute la durée de son règne.

Après sa mort, le roi des Parthes, Artaban, devenu plus puissant par les victoires qu'il avoit remportées sur les peuples voisins, entra dans l'Arménie, et y plaça (l'an de J. C. 35) *Arsace*, un de ses autres fils. Mais *Mithridate*, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie, et à qui l'empereur Tibère venoit de donner l'Arménie, attaqua, de concert avec son frère, le nouveau roi, le fit périr, et se mit en possession de cette couronne. Peu de temps après, le méchant et furieux Caligula, l'ayant mandé à Rome, le fit emprisonner sans aucun sujet. L'empereur Claude, son successeur, lui rendit la liberté. Mais ce ne fut que quelques années après, que Mithridate se vit entièrement le maître de son royaume, que les Parthes avoient envahi pendant son

absence. Au bout de trois ou quatre ans, il en fut dépouillé par l'ambitieux Rhadamiste, son gendre et son neveu, qui eut la perfidie de l'assassiner, ainsi que la reine et ses fils encore jeunes.

A la première nouvelle de ce tragique événement, qui ne pouvoit qu'occasionner de grands troubles, *Tiridate*, soutenu de Vologèse, son frère, roi des Parthes, entra dans l'Arménie, pour s'en établir souverain. Rhadamiste se maintint d'abord contre lui. Mais, ayant soulevé ses sujets par la dureté de son gouvernement, il fut attaqué dans son palais, et forcé de fuir avec Zénobie, sa femme. Cette malheureuse princesse étoit grosse, et ne put résister à la fatigue d'une fuite si précipitée. Elle conjura son mari de finir ses maux par une mort qui l'arracheroit aux rigueurs et à la honte de la captivité. Le roi fugitif lui porta un coup de poignard, et la traîna jusques dans l'Araxe, où il l'abandonna à la merci des eaux. Zénobie vivoit encore : des bergers des environs la retirèrent du fleuve, lui donnèrent tous les secours possibles, et la conduisirent à Tiridate, qui occupoit le trône d'Arménie. Il traita cette infortunée princesse avec toutes sortes d'honneurs, et lui assigna des revenus convenables à sa qualité. Cependant Rhada-

miste trouva les moyens de rassembler de nouvelles forces. L'Arménie fut le théâtre d'une guerre sanglante, mêlée, pour les deux rivaux, de bons et de mauvais succès. Sur ces entrefaites, Pharasmane fit mourir son fils Rhadamiste, comme coupable de trahison.

Cette mort ne pacifia point l'Arménie. Néron, alors empereur, voulut revendiquer par les armes les droits des Romains sur ce royaume. Corbulon, chargé de cette expédition, s'empara d'Artaxate, qu'il fit raser et brûler, prit ensuite Tigranocerte, et se rendit maître de toute l'Arménie. Néron la donna (l'an de J. C. 61) à *Tigrane IV*, petit-fils d'Archélaüs, ancien roi de Cappadoce. Vologèse I, qui à l'exemple des rois des Parthes ses prédécesseurs, regardoit ce royaume comme un partage de cadet, réunit ses forces, pour y établir son frère *Tiridate*. Il assiégea Tigranocerte, mais inutilement. Les Romains et les Parthes en vinrent à des négociations, et se décidèrent à évacuer réciproquement l'Arménie.

Peu de temps après, Césennius Pétus ayant été chargé par Néron des affaires de ce royaume, Vologèse reprit les armes, remporta d'abord quelques légers avantages, rentra dans l'Arménie, et força

Pétus à un traité honteux pour les Romains. Mais bientôt Corbulon reparut avec de nouvelles troupes; et il se fit entre Vologèse et lui un accord, par lequel il fut convenu que les deux armées sortiroient de l'Arménie. Enfin, après bien d'autres négociations et des mouvemens de guerre, on convint que Tiridate iroit à Rome recevoir de Néron même la couronne d'Arménie; ce qui fut exécuté (l'an de J. C. 66).

Nous ignorons ce qui se passa dans ce royaume jusques au règne de l'empereur Trajan. On voit à cette époque qu'*Exédare* étoit en possession de l'Arménie, après en avoir pris l'investiture d'Osroës, ou Chosroës, roi des Parthes. Trajan, prétendant que les droits de l'empire avoient été violés, marcha en Asie avec une puissante armée, et conquit toute l'Arménie qu'il réduisit en province romaine (l'an de J. C. 109.)

Cependant, quelques années après, elle retourna sous la domination de ses anciens maîtres, et fut pendant plus d'un siècle un sujet de guerre entre les Parthes et les Romains. L'empereur Dioclétien l'enleva (l'an de J. C. 297) aux Perses, qui avoient succédé aux Parthes. Cette conquête ne mit pourtant pas fin à ce royaume d'Arménie, qui eut encore des souverains

souverains dans les montagnes dont ce pays est rempli. Il ne fut anéanti qu'environ cent cinquante ans après (l'an de J. C. 441) par Théodose II, empereur d'Orient, et Isdegerd, roi de Perse, qui se le partagèrent.

IV.

ROYAUME D'EGYPTE.

Lors du premier partage que les capitaines d'Alexandre firent, après sa mort, des pays qu'il avoit conquis, l'Egypte échut à *Ptolomée*, dont tous les descendans portèrent le nom, chacun d'eux néanmoins étant distingué par un surnom particulier. On les appella aussi *Lagides*, du nom de *Lagus*, père de Ptolomée; et c'est de l'époque même de ce premier partage, que l'on commence à compter les années de l'empire de ces nouveaux rois d'Egypte. An du M. 3681. Av. J. C. 323.

Ptolomée-Lagus avoit des obligations essentielles et récentes à Alexandre. Il signala sa reconnoissance, en faisant transporter le corps de ce conquérant à Alexandrie, où il lui éleva un temple magnifique, comme à un demi-dieu. L'amabilité de son caractère, la douceur et la sagesse de son gouvernement lui

gagnèrent le cœur de tous les Egyptiens. Perdiccas, régent de Macédoine, après avoir abbattu les plus puissans gouverneurs des provinces, dans le dessein d'usurper la monarchie, étant entré en Egypte, fut d'abord repoussé, et puis tué au passage du Nil par ses propres soldats. On offrit alors à Ptolomée la régence de l'empire, qu'il refusa comme un titre plus dangereux qu'utile. Il songea seulement à mettre l'Egypte à couvert par quelques conquêtes, et se rendit maître de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée. La ville de Jérusalem, qu'il assiégea, attaquée le jour du sabbat, fut prise sans aucune défense de la part de ses habitans; et plus de cent mille Juifs furent emmenés captifs en Egypte. Mais Ptolomée les traita avec bonté, et leur confia même la garde des places les plus importantes.

Cependant Antigone, qui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit gouverneur dans l'Asie mineure, enleva à Ptolomée la Syrie et la Phénicie. Celui-ci, de son côté, se rendit maître de l'île de Chypre, défit ensuite Démétrius, fils d'Antigone, près de Gaza, et rentra en possession de la Phénicie et de la Syrie. Mais bientôt Démétrius battit un des généraux égyptiens, qu'il fit prisonnier; et Antigone alla le joindre avec ses troupes.

Alors Ptolomée, se voyant trop foible pour résister à des ennemis si puissans, fit démolir les fortifications de plusieurs places, et se retira en Egypte, chargé de presque toutes les richesses du pays, et suivi d'un grand nombre d'habitans.

Quelque temps après, Ptolomée enleva à Antigone plusieurs places importantes dans la Cilicie et dans d'autres provinces. Mais Démétrius, après avoir battu près de l'île de Salamine, Ménélas, frère de Ptolomée, remporta sur celui-ci une grande victoire navale, et reprit l'île de Chypre. Alors les Egyptiens, pour témoigner que cette défaite n'avoit ni abattu leur courage, ni affoibli leur estime et leur amour pour Ptolomée, le proclamèrent roi. Cependant Antigone, fier de ces nouveaux avantages, voulut porter la guerre en Egypte. Mais Ptolomée empêcha d'y aborder. Démétrius alla faire le siége de l'île de Rhodes, dont les habitans étoient alliés du roi d'Egypte. Mais celui-ci leur envoya des secours considérables qui forcèrent Démétrius à leur accorder la paix. Les Rhodiens reconnoissans donnèrent à Ptolomée le nom de *Soter*, c'est-à-dire, *Sauveur*. An du M. 3698. Av. J.C. 306.

Antigone ayant perdu la fameuse bataille d'Ipsus contre les princes ligués, un nouveau traité de partage donna à An du M. 3703. Av. J. C. 301.

Ptolomée, non seulement l'Egypte, mais encore la Lybie, l'Arabie, la Palestine et la Cœlesyrie. Quelque temps après il y joignit l'île de Chypre. Depuis cette époque, le roi d'Egypte vécut en paix, ne s'occupant que du bonheur de ses sujets, dont il étoit le père. Il fit élever la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, mise au nombre des sept merveilles du monde. On y entretenoit un feu continuel, pour qu'il servît de guide aux navigateurs. Il établit à Alexandrie une académie appellée le *Muséon*, dont les membres travailloient à perfectionner les sciences, et donna à ces savans une bibliothèque, qui fut considérablement augmentée par ses successeurs. Il avoit composé une *vie d'Alexandre*, fort estimée des anciens, et qui a été perdue.

An du M. 3721. Av. J. C. 283. *Ptolomée II*, son fils, prit le surnom de *Philadelphe*, c'est-à-dire, *ami de ses frères*, en jurant une amitié inviolable à son frère Céraunus, qui avoit usurpé le trône de Macédoine. Mais il démentit presque aussitôt ce surnom par sa conduite à l'égard de ses autres frères. Méléagre, l'un d'eux, que les Macédoniens avoient nommé successeur de Céraunus, et qu'ils avoient chassé deux mois après, s'étoit retiré dans l'île de Chypre. Ptolomée prétendit qu'il cons-

piroit contre lui avec Argée, un de ses autres frères, et les fit punir tous les deux comme criminels d'état. La réputation des Romains commençoit alors à se répandre parmi les nations étrangères. Ptolomée rechercha leur amitié, et, après des ambassades réciproques, un traité d'aillance fut conclu.

Magas, frère utérin de ce roi d'Egypte, et gouverneur de la Cyrénaïque et de la Lybie, s'étant fait proclamer roi de ces provinces, ne cacha pas le projet qu'il avoit formé de détrôner Ptolomée. Celui-ci marchoit contre le rebelle, à la tête d'une nombreuse armée, lorsqu'il fut rappellé dans ses états par une autre révolte de quatre mille Gaulois, qu'il avoit pris à sa solde, et qui ne méditoient rien moins que la conquête de l'Egypte. Ptolomée eut l'adresse de les attirer dans une île du Nil, où il les enferma si bien, qu'ils y périrent par la faim, ou par leur propre fureur en s'entr'égorgeant.

Dans cet intervalle, Magas poursuivant toujours ses desseins ambitieux, avoit engagé dans son parti Antiochus *Soter*, roi de Syrie, son beau-père. Mais Ptolomée, en ravageant les provinces frontières des états d'Antiochus, l'obligea d'y rester pour les défendre. Alors Magas, se voyant trop foible, s'ac-

commoda avec le roi d'Egypte, et donna au fils aîné de celui-ci sa fille Bérénice. Cependant Antiochus *Théos* étant monté sur le trône de Syrie, continua ou renouvella la guerre contre le roi d'Egypte. Mais elle fut terminée, comme je l'ai dit ailleurs, par le mariage de Bérénice, sœur de Ptolomée, avec Antiochus.

Ce roi d'Egypte procura un grand avantage au commerce, en faisant construire un canal depuis le Nil jusqu'au port de *Myos-Hormos*, non loin duquel il avoit fait bâtir une ville, appellée *Bérénice*, du nom de sa mère. C'est dans ce port qu'étoient apportées toutes les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie. Le goût de Ptolomée pour les sciences et les arts n'étoit pas moins vif. Il avoit à sa cour plusieurs poètes illustres de la Grèce, et il enrichit la bibliothèque que son père avoit formée. Après avoir affranchi tous les Juifs qui étoient esclaves dans ses états, il fit traduire d'hébreu en grec les livres saints par soixante-douze anciens du peuple juif, que lui avoit envoyés le grand-prêtre Eléazar. C'est cette traduction qu'on appelle par un compte rond *la version des septante*. Au reste, il est certain, et personne ne le conteste, qu'elle a été faite en Egypte du

temps des Ptolomées. Il n'est pas bien constant que ç'ait été sous le règne de celui-ci : mais on le croit généralement.

Son fils *Ptolomée III*, surnommé peu de temps après *Evergète* ou *le bienfaiteur*, lui succéda. A peine fut-il assis sur le trône qu'il apprit la fin tragique de sa tante Bérénice, mariée à Antiochus *Théos*, roi de Syrie, et que Laodice, première femme de ce prince, avoit fait empoisonner avec son fils. Ptolomée prit aussitôt les armes, et tira une vengeance éclatante de ce forfait, par la conquête de tous les pays situés en-deçà et au-delà de l'Euphrate jusqu'au Tygre. Obligé de retourner dans ses états pour y étouffer une révolte naissante, il emporta avec lui des richesses immenses, et plus de deux mille cinq cents statues, que Cambyse, roi de Perse, avoit enlevées des temples d'Egypte, lorsqu'il fit la conquête de ce royaume. C'est alors que les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, donnèrent par reconnoissance à Ptolomée le surnom d'*Evergète*. A son retour il avoit passé par Jérusalem, et y avoit offert des sacrifices au vrai Dieu par les mains du pontife Onias. An du M. 3758. Av. J. C. 246.

La présence de Ptolomée en Egypte appaisa la sédition. Mais son absence de

la Syrie lui fit perdre tous les pays conquis, que reprit le roi de Syrie Séleucus *Callinicus*. Celui-ci déclara même la guerre à Ptolomée, qui le battit, et le força de se retirer dans Antioche sa capitale. Le roi de Syrie ayant appellé à son secours son frère Antiochus *Hiérax*, qui gouvernoit les provinces voisines du mont Taurus, on conclut la paix, ou du moins une trève de plusieurs années. La Cœlesyrie resta à Ptolomée. Depuis cette époque, il ne s'occupa plus qu'à faire fleurir les sciences, et à augmenter la bibliothèque d'Alexandrie.

An du M. 3783. Av. J. C. 221.

Ptolomée IV, son fils et son successeur, avoit empoisonné son père, suivant quelques historiens; et c'est ce meurtre horrible qui lui fit donner par antiphrase le surnom de *Philopator*, ou *ami de son père*. Il fut un monstre de cruauté, et fit régner avec lui la licence, la débauche, et les passions les plus brutales. Sa mère, son frère unique, et, sur la fin de son règne, sa propre femme furent les victimes de son caractère féroce et dénaturé.

Antiochus *le Grand*, roi de Syrie, pour se remettre en possession des pays que ses prédécesseurs avoient perdus, déclara la guerre à Ptolomée. Il eut d'abord de grands succès, et poussa bien loin ses conquêtes. Mais, complétement

battu près de Raphia en Syrie, il se vit forcé de faire la paix, en cédant la Cœlesyrie et la Palestine au roi d'Egypte. Celui-ci, parcourant en vainqueur les provinces conquises par ses armes, entra dans Jérusalem, visita le temple, et voulut pénétrer jusques dans le sanctuaire, malgré l'opposition des prêtres et des lévites. Mais il fut frappé d'une terreur subite, qui le mit dans un si grand désordre, qu'on fut obligé de l'emporter à demi mort.

De retour dans ses états, Ptolomée fit de grandes libéralités aux Rhodiens désolés par un effroyable tremblement de terre, qui avoit abattu le fameux colosse de leur île. Il reçut une ambassade de la part des Achéens qui lui demandoient son amitié, et renouvella avec les Romains le traité d'alliance fait sous les règnes précédens. L'intempérance et les débauches le firent périr dans la force de l'âge.

Son fils *Ptolomée V*, surnommé dans la suite *Epiphanès*, c'est-à-dire, *illustre*, n'avoit que cinq ans lorsqu'il lui succéda, et fut mis sous la protection des Romains. Antiochus *le Grand* ne laissa pas de profiter de son enfance pour s'emparer de la Palestine et de la Cœlesyrie, qui lui furent enlevées par les généraux égyptiens, et dont il fit une seconde fois la

An du M. 3800. Av. J. C. 204.

conquête. Des raisons de politique l'engagèrent à proposer en mariage sa fille Cléopâtre à Ptolomée, avec ces deux provinces pour dot, dont il se réservoit néanmoins l'administration, jusqu'à ce que le jeune roi fût en âge d'épouser la princesse. La paix fut conclue à ces conditions.

Ptolomée, devenu majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, reçut alors le surnom d'*Epiphanès*, épousa peu de temps après Cléopâtre, et renouvella l'alliance faite par son père avec la république des Achéens. Mais il s'abandonna bientôt aux déréglemens les plus infâmes et à toutes sortes d'excès. Aristomène, son ancien tuteur, et son ministre actuel, homme aussi vertueux qu'éclairé, et d'une conduite irréprochable, fut empoisonné par ses ordres. Son humeur dure et féroce souleva plusieurs villes d'Egypte, qu'il vint à bout de réduire ou par lui-même, ou par Polycrate, son général. Mais il ne put prévenir une conspiration des principaux seigneurs de sa cour, qui le firent mourir par le poison.

An du M. 3824. Av. J. C. 180. Son fils et son successeur *Ptolomée VI* n'avoit que sept ans ; et sa mère Cléopâtre fut déclarée régente. La tendresse et la reconnoissance du jeune roi lui firent donner le surnom de *Philométor*, ou

ami de sa mère. Cette princesse étant morte un peu avant la majorité de son fils, ses nouveaux ministres réclamèrent la Palestine, et la Cœlesyrie qu'Antiochus *Epiphanès* avoit usurpées. Ptolomée venoit d'être déclaré majeur, lorsque la guerre commença. Il perdit deux batailles, dans la seconde desquelles il fut fait prisonnier; et le roi de Syrie, après s'être emparé de Peluse, pénétra jusques dans le sein de l'Egypte.

Les habitans d'Alexandrie nommèrent alors pour roi *Ptolomée* frère de *Philométor*, et surnommé dans la suite *Physcon* ou *le Ventru*. Antiochus, espérant allumer une guerre entre les deux frères, rendit la liberté à *Philométor*, avec tout le pays conquis, excepté Peluse, qu'il garda comme une clé, pour entrer en Egypte quand il le jugeroit à propos. Mais les deux frères firent un accord entre eux, et régnèrent ensemble. Les Romains mêmes obligèrent Antiochus, qui avoit déjà marché contre les rois égyptiens, de retourner dans ses états. An du M. 3834. Av. J. C. 170.

Cependant, la division se mit entre les deux frères, qui en vinrent aux mains; et *Physcon* chassa du trône *Philométor*. Celui-ci alla à Rome implorer la clémence du sénat, qui partagea le royaume d'Egypte, en donnant la Lybie et la Cyré-

naïque à *Physcon*, et l'Egypte même avec l'île de Chypre à *Philométor*. Ce partage ne contenta point *Physcon*. Il partit aussitôt pour Rome, et demanda l'île de Chypre au sénat qui la lui accorda. *Philométor* ayant refusé de l'évacuer, fut attaqué dans l'île même par Physcon, qui le battit, et le fit prisonnier. Mais il lui pardonna, et lui rendit ses états, y ajoutant même quelque dédommagement pour l'île de Chypre qu'il retenoit. Cet acte de générosité mit fin à la guerre qui divisoit les deux frères.

Ptolomée *Philométor* avoit un fils, et deux filles, l'une et l'autre nommées *Cléopâtre* comme leur mère. Il en accorda une en mariage à Alexandre *Balès*, qui venoit d'enlever à Démétrius *Soter* le trône de Syrie. Il marcha au secours de son gendre, attaqué par Démétrius *Nicanor*, fils de Démétrius *Soter*. Mais, ayant appris que ce gendre perfide conspiroit contre sa vie, il lui ôta sa fille, et embrassa le parti de Démétrius. Il défit entièrement Alexandre *Balès* dans un combat sanglant, où il reçut lui-même une blessure dont il mourut bientôt après.

An du M. 3858. Av. J. C. 146. Cléopâtre, veuve de Ptolomée *Philométor*, voulut faire proclamer son fils roi d'Egypte. Mais ce même *Ptolo-*

mée VII, dit *Physcon*, traversa ses projets ; et il fut convenu que ce prince épouseroit la veuve Cléopâtre, dont le fils seroit déclaré héritier du trône, que *Physcon* posséderoit durant toute sa vie. Les noces furent en effet célébrées ; et, ce jour là même, Ptolomée eut la cruauté de tuer le jeune prince dans les bras de sa mère. Son règne fut celui de la licence et de tous les vices. Ses excès monstrueux le firent abhorrer. Les habitans d'Alexandrie, fatigués de son gouvernement tyrannique, désertèrent presque tous leur ville. Il se trouva parmi eux beaucoup de savans et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Ptolomée, devenu passionné pour une fille de sa femme, répudia celle-ci pour épouser publiquement la jeune princesse. Son caractère soupçonneux lui faisant craindre les étrangers qu'il avoit attirés à Alexandrie, il ordonna le massacre de tous les jeunes gens assemblés dans le lieu de leurs exercices.

Cette horrible cruauté excita une révolte générale, qui l'obligea de sortir d'Alexandrie avec Cléopâtre, sa nouvelle femme, et son fils Memphitis qu'il avoit eu de la première. En arrivant dans l'île de Chypre, il apprit que les Alexandrins

avoient confié le gouvernement à Cléopâtre, sa première femme. Alors le monstre fit égorger son fils Memphitis, et l'envoya coupé par morceaux à sa mère. Un spectacle si affreux irrita encore plus les esprits. Une nombreuse armée fut levée, mais presque aussitôt complétement battue par le trop heureux *Physcon*; et Cléopâtre la mère, réduite à la dernière extrémité, prit la fuite, emportant avec elle ses trésors. Elle alla demander du secours à Démétrius *Nicanor*, roi de Syrie, qui avoit épousé son autre fille Cléopâtre. Ce prince marcha vers l'Egypte avec des forces considérables. Mais il fut obligé d'abandonnar son entreprise, pour aller étouffer une révolte dans ses propres états.

Ptolomée *Physcon*, remonté sur le trône, voulant se venger de Démétrius, appuya, comme je l'ai dit ailleurs, l'imposture d'Alexandre Zébina, usurpateur de la couronne de Syrie. Mais il donna ensuite sa fille Tryphène en mariage à Antiochus *Grypus*, en lui procurant les secours nécessaires pour détrôner ce même usurpateur. Enfin la mort mit un terme au règne tyrannique et beaucoup trop long de Ptolomée *Physcon*. Outre deux fils qu'il avoit eus de Cléopâtre, sa seconde femme, il laissa un fils naturel,

nommé Ptolomée *Apion*, à qui il avoit donné le royaume de la Cyrénaïque.

Cléopâtre vouloit placer sur le trône Ptolomée Alexandre, le plus jeune de ses fils. Mais les habitans d'Alexandrie ne souffrirent point que l'aîné fût frustré de ses droits; et *Ptolomée VIII*, surnommé *Lathur*, à cause d'un porreau qu'il avoit au visage, succéda à son père. Le royaume de Chypre fut donné à Ptolomée Alexandre. Le nouveau roi d'Egypte envoya des secours d'hommes à Antiochus *Cyzicénus*, roi d'une partie de la Syrie, contre Jean Hircan, roi de Judée. Cléopâtre qui favorisoit les Juifs, parce qu'elle avoit deux confidens de cette nation, fut si piquée de ce procédé, qu'elle résolut d'enlever la couronne à son fils *Lathur*. Dans ce dessein, elle fit blesser quelques-uns de ses eunuques favoris, et les produisit au milieu des citoyens d'Alexandrie, disant qu'ils étoient ainsi maltraités, parce qu'ils avoient voulu la défendre contre la violence du roi. Le peuple, séduit par cette imposture, se souleva contre *Lathur*, qui fut obligé de prendre la fuite sur un vaisseau. An du M. 3887. Av. J. C. 117.

La couronne d'Egypte fut alors donnée à *Ptolomée IX*, dit *Alexandre I*, qui céda le royaume de Chypre à *Lathur*. Les habitans de Ptolémaïde en Phénicie An du M. 3898. Av. J. C. 106.

étoient alors assiégés par Alexandre Jannée, second roi de Judée. Ils envoyèrent demander du secours à *Lathur*, qui y marcha en personne. Mais les assiégés changeant tout-à-coup de sentiment, dans la crainte de l'avoir pour maître, ne voulurent pas même recevoir ses ambassadeurs. Alors Jannée lui fit demander son amitié ; et ils étoient près de conclure une alliance, lorsque *Lathur* apprit que ce même Jannée traitoit secrètement avec Cléopâtre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces dans la Palestine. *Lathur*, indigné, lui déclara la guerre ; et, après avoir pris Azoth, ville de la Galilée, il le défit dans une bataille sanglante, où Jannée perdit plus de trente mille hommes, sans compter les prisonniers. Aussitôt Cléopâtre assembla une armée, marcha elle-même contre son fils, et lui fit lever le siége de Ptolémaïde, dont elle s'empara. *Lathur* ne pouvant pénétrer dans l'Egypte, retourna dans son île de Chypre ; et, Cléopâtre se retira bientôt à Alexandrie. Ce fut peu de temps après que Ptolomée *Apion*, dont j'ai parlé un peu plus haut, mourant sans enfans, laissa par son testament, son royaume de la Cyrénaïque aux Romains, qui, quelques années après, en firent une province de leur empire.

Cependant, Ptolomée *Alexandre* avoit conçu depuis quelque temps une grande méfiance de Cléopâtre, sa mère, en voyant le cruel acharnement avec lequel elle poursuivoit son frère *Lathur*. L'ambitieuse reine dévoroit en effet le trône d'Egypte; et pour le posséder seule, elle attenta à la vie du roi son fils. Ptolomée *Alexandre*, instruit de son noir projet, la prévint et la fit mourir. Mais ce parricide le rendit odieux au peuple d'Alexandrie, qui, l'ayant chassé du trône, rappella Ptolomée *Lathur*. Alexandre tenta de rentrer en Egypte, mais inutilement; et, bientôt après, il périt dans une nouvelle expédition. *Lathur* occupa le trône huit ans, à compter de celui de son rétablissement. Sur la fin de son règne, il eut une révolte considérable à réprimer dans la haute Egypte. Les rebelles, après avoir perdu une grande bataille, se renfermèrent dans Thèbes, que le roi ne prit qu'après un siége de trois ans. Cette ville, une des plus riches de l'Egypte, fut presqu'entièrement ruinée.

Ptolomée *Lathur* n'avoit qu'une fille légitime, dont le nom propre étoit *Bérénice*, mais qui, suivant l'usage établi dans cette maison, prit celui de *Cléopâtre*. Elle lui succéda sans la moindre opposition. Cependant Ptolomée *Ale-*

An du M. 3923. Av. J. C. 81.

xandre I avoit eu un fils nommé comme lui *Alexandre*, qui étoit alors à la cour de Mithridate VI, roi de Pont. Ce jeune prince alla à Rome implorer la protection de Sylla, dictateur perpétuel, qui l'envoya prendre possession de la couronne d'Égypte, en qualité d'héritier mâle le plus proche du dernier roi.

Il y avoit six mois que Cléopâtre étoit sur le trône, lorsqu'on vit paroître à Alexandrie, *Ptolomée X*, dit *Alexandre II*. Pour accommoder ce différent, sans déplaire à Sylla, on convint qu'Alexandre épouseroit Cléopâtre, et qu'ils régneroient conjointement. Il l'épousa en effet : mais il la fit périr au bout de dix-neuf jours. Quelques années après, Sylla mourut ; et *Alexandre* ayant perdu son plus ferme appui, fut chassé du trône par le peuple d'Alexandrie. Il se retira à Tyr où il mourut peu de temps aprés, laissant par son testament le royaume d'Egypte au peuple romain. Le sénat ne jugea pas alors à propos d'en prendre possession. Il se contenta de faire apporter à Rome tous les effets qu'Alexandre avoit possédés à Tyr.

An du M. 3931. Av. J. C. 73. Les Alexandrins avoient proclamé roi d'Egypte *Ptolomée XI*, surnommé *Aulète*, c'est-à-dire, *joueur de flûte*, et fils naturel de Ptolomée *Lathur*. Un

autre fils naturel de ce dernier fut roi de l'île de Chypre. Celui-ci étoit d'une avarice sordide. Il ne donna que deux talens (à-peu-près 6000 liv. de notre monnoie) à Clodius, général romain, qui, ayant été pris par des pirates sur les côtes de Cilicie, lui avoit fait demander de quoi payer sa rançon. Clodius, de retour à Rome, et nommé tribun du peuple, employa tout son crédit pour le perdre. Il fit valoir le testament de Ptolomée *Alexandre*, mort à Tyr, et engagea le peuple romain à dépouiller le roi de Chypre de son royaume et de ses trésors. Ce prince ne pouvant survivre à cette perte, s'empoisonna.

Sur ces entrefaites, Ptolomée *Aulète* avoit obtenu l'honneur d'être déclaré ami et allié du peuple romain, en donnant six mille talens à César et à Pompée, du crédit desquels il avoit eu besoin. Pour retirer une somme si considérable, il accabla d'impôts ses sujets, qui se révoltèrent. Ils lui reprochoient d'ailleurs, outre ses crimes et ses débauches, la lâche indifférence avec laquelle il avoit laissé le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre. *Aulète* fut détrôné, et sa fille *Cléopâtre*, l'aînée de ses enfans, fut mise à sa place. Le roi fugitif se retira à Rome, où il gagna, à force d'argent, les suffrages des premiers de la république, pour

se faire rétablir, et où il fit périr la plupart des ambassadeurs égyptiens qui y avoient été envoyés pour justifier leur révolte. Dans cet intervalle, la reine Cléopâtre épousa *Archélaüs*, grand-prêtre de Vénus, et souverain de Comane, ville du royaume de Pont. Il se disoit fils du grand Mithridate : mais il l'étoit en effet d'Archélaüs, principal lieutenant de ce prince.

Cependant Ptolomée *Aulète*, voyant que ses affaires traînoient en longueur à Rome, alla s'adresser à Gabinius, proconsul de Syrie, en lui promettant dix mille talens, s'il le remettoit en possession de ses états. Le général romain, contre les intentions du sénat, s'avança vers l'Egypte, à la tête d'une nombreuse armée; et, après avoir défait les Egyptiens dans un combat, où leur roi Archélaüs fut tué, il rétablit Ptolomée *Aulète* sur le trône. Ce prince fit mourir sa fille Cléopâtre, uniquement parce qu'elle avoit porté la couronne pendant son exil, et régna encore quelques années, sans discontinuer ses vexations, ses injustices, et ses cruautés.

An du M. 3953. Av. J. C. 51. Il laissa en mourant deux fils et deux filles; et, suivant son testament, l'aîné *Ptolomée XII*, surnommé *Dionysius*, occupa le trône conjointement avec

la belle et fameuse *Cléopâtre*, sa sœur aînée. Mais les ministres du jeune roi l'engagèrent à exiler la princesse, qui alla lever des troupes en Palestine et en Syrie pour faire valoir ses droits. Rome étoit alors en proie à toutes les fureurs de la guerre civile. César et Pompée en vinrent aux mains dans les plaines de Pharsale. Pompée, vaincu et fugitif, se retira en Egypte, où Ptolomée eut la perfidie de le faire assassiner sous ses yeux. César étant arrivé à Alexandrie, fut saisi d'horreur à la vue de la tête de ce héros qui lui fut présentée, et versa des larmes sur sa mort. Cléopâtre alla le trouver pour lui demander justice contre son frère; et le vainqueur décida qu'elle régneroit en Egypte conjointement avec Ptolomée.

Mais celui-ci, loin de souscrire à ce jugement, souleva le peuple en sa faveur, et fit venir l'armée égyptienne que commandoit Achillas. Il se livra dans Alexandrie même plusieurs combats, où César eut presque toujours l'avantage. Enfin, Ptolomée vaincu se noya dans le Nil, en voulant se sauver. C'est dans l'une de ses actions que César ayant fait mettre le feu à la flotte égyptienne, plusieurs vaisseaux dévorés par les flammes furent lancés si près du quai, que le feu se com-

muniqua à quelques maisons voisines. Alors fut consumée la fameuse bibliothèque des Ptolomées, où l'on comptoit plus de quatre cent mille volumes. César assura la couronne d'Egypte à *Cléopâtre* et à son autre frère *Ptolomée*, dit *le Jeune*, âgé seulement de onze ans. Le général romain, devenu amoureux de cette reine, qu'il étoit dans le dessein d'épouser, en eut un fils nommé *Césarion*.

L'ambitieuse Cléopâtre vouloit régner seule. Aussitôt que son jeune frère eut atteint sa quinzième année, elle le fit empoisonner. Après la mort de César, assassiné à Rome, Marc-Antoine, qui, lié avec César-Octave, avoit sous sa domination la Grèce et l'Asie, cita devant lui Cléopâtre, qu'on accusoit d'avoir envoyé des secours à ses ennemis. Cette superbe reine alla le trouver à Tarse en Cilicie, et lui inspira par sa seule présence la passion la plus violente. Il la suivit à Alexandrie, d'où ses affaires le rappellèrent à Rome.

Cléopâtre, pendant l'absence de son amant, rétablit la bibliothèque des Ptolomées, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de deux cent mille volumes, qu'Antoine lui avoit donnée. Ce Romain, de retour à Alexandrie,

fit proclamer Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre et de la Cœlesyrie, et les enfans qu'il en avoit eus, *rois des rois*. César-Octave, brouillé avec Antoine, déclara la guerre aux deux amans. Ils furent vaincus dans un grand combat naval, qui se livra près d'Actium; et Cléopâtre, pour ne pas orner le triomphe du vainqueur, se fit piquer le sein par un aspic, dont le poison l'étouffa. L'Egypte fut alors réduite en province de l'empire romain.

An du M. 3974. Av. J. C. 30.

4.e GRAND EMPIRE.

ROMAINS.

Les plus anciens peuples d'Italie que l'on connoisse, sont les Ombriens, les Sabins, les Etrusques, ou Tyrrhéniens, les Liguriens, et quelques autres, auxquels on a donné le nom d'*Aborigènes*, ou *naturels du pays*, parce que sans doute on ignoroit leur nom particulier. Les Eques, les Marses, les Samnites, les Volsques, les Brutiens, les Rutules, et une infinité d'autres ne parurent qu'après ceux que je viens de nommer.

Denis d'Halicarnasse prétend

An du M. 2480. Av. J. C. 1524. qu'*OEnotrus*, fils de Lycaon, roi d'Arcadie, aborda avec une colonie de Grecs sur la côte orientale d'Italie, où il bâtit une ville dans le pays des Brutiens, et que par la suite *Italus*, un de ses descendans, donna son nom à tout ce pays. Les noms en effet d'*Ausonie* et d'*Hespérie*, que les poëtes emploient souvent en parlant de l'Italie même, ne sont que des noms de quelques contrées, qui lès tiroient de leurs premiers rois *Auson* et *Hespérus*.

Peu de temps après Italus, les peuples qui habitoient près de l'embouchure du Tibre, eurent pour premier roi *Janus*, qui les civilisa par sa prudence et ses vertus. On prétend qu'à cette même époque, *Saturne* ayant été chassé du trône de Crète par son fils *Jupiter* (hommes que la fable a divinisés), alla chercher un asile dans ce pays, et y régna après Janus, avec beaucoup de sagesse et d'équité : ce qui a sans doute donné lieu à l'invention poétique du *siècle d'or*. Saturne, ajoute-t-on, fut père de *Picus*, qui lui succéda ; et celui-ci le fut de *Faunus*, sous le règne duquel un Arcadien, nommé *Evandre*, apporta la connoissance de l'écriture en Italie. D'autres Grecs, revenant de la guerre de Troie, abordèrent dans la partie méridionale,

An du M. 2615. Av. J. C. 1389.

où

où ils s'établirent, et qui par la suite se trouva si peuplée de colonies de cette nation, qu'elle fut appellée, avec la Sicile, la *Grande Grèce*.

Quelques princes troyens, qui avoient survécu à la ruine de leur patrie, allèrent chercher aussi des établissemens en Italie. Tandis que *Antenor* descendoit sur les côtes de la mer Adriatique, où il jetta les fondemens de la ville de Padoue, *Enée* aborda à l'embouchure du Tibre. *Latinus*, fils de Faunus, régnoit alors dans cette contrée, appellée de son nom le *Latium*, ou le *pays Latin*. Le prince troyen, devenu son gendre et son successeur, y bâtit une ville, qu'il appella *Lavinium*, du nom de Lavinie sa femme. An du M. 2800. Av. J. C. 1204.

Ascagne, fils d'Enée, fonda la ville d'Albe, et réunit à ce nouveau royaume celui que son père lui avoit laissé. Je peux passer sous silence les rois d'Albe, ses successeurs, jusqu'à *Procas*.

Celui-ci avoit deux fils, *Numitor* et *Amulius*, qui, après la mort de leur père, partagèrent sa succession. Mais bientôt Amulius dépouilla Numitor, l'obligea de vivre dans une condition privée, et lui enleva même *Rhea-Sylvia*, sa fille unique, encore en bas âge, qu'il mit dans la suite au nombre des Vestales, An du M. 3204. Av. J. C. 800.

afin qu'il n'eût pas de postérité. Cette précaution n'empêcha pas que la prêtresse de la déesse Vesta n'accouchât, quelques années après, de deux jumeaux, qui furent nommés *Rémus* et *Romulus*. Amulius, instruit de leur naissance, ordonna qu'on les jettât dans le Tibre. Ceux qui étoient chargés de cet ordre se bornèrent à les exposer dans leur berceau sur ce fleuve, qui étoit alors débordé. Les eaux étant rentrées dans leur lit, le berceau cessa d'être à flot; et Faustulus, gardien des troupeaux du roi, prit les deux enfans, qu'il fit nourrir par sa femme, surnommée *Lupa* (louve) à cause de ses débauches.

Les jeunes princes embrassèrent la vie pastorale, s'adonnèrent à la chasse, et autres exercices semblables. Ils surent de Faustulus le secret de leur naissance; rassemblèrent auprès d'eux quelques amis et quelques voisins; conspirèrent contre Amulius qui fut tué; rétablirent sur le trône Numitor leur aïeul, et tirèrent *Rhea-Sylvia*, leur mère, de la prison où elle avoit été renfermée. Très-peu de temps après, Numitor leur donna une certaine étendue de terrain, en leur permettant d'y mener une colonie, et d'y bâtir une ville. Quelques personnes d'un rang élevé les suivirent; et des gens

de toutes les classes, des brigands mêmes se joignirent à eux. Mais il s'éleva une contestation sur le choix du lieu où la ville devoit être bâtie. La querelle s'échauffa; deux partis se formèrent; on en vint aux mains, et Rémus perdit la vie.

Quelques petites cabanes éparses que *Romulus* fit bâtir sur le bord du Tibre, et entourer de foibles murailles, pour y renfermer le butin qu'on enlevoit dans les environs; tel fut le berceau des maîtres du monde. Cette ville naissante fut appellée *Rome* du nom de *Romulus*, son fondateur, et son premier roi. Mais les Romains, qui vouloient former une nation libre, bornèrent son autorité, et partagèrent la souveraine puissance entre le prince, le corps des patriciens, et le corps des plébéïens. Le premier de ces deux corps étoit le sénat, composé d'hommes distingués par leur âge, leurs richesses et leur mérite. Le corps des plébéïens étoit la masse du peuple. Romulus avoit auprès de sa personne douze licteurs, armés d'une hache attachée à un faisceau de verges. Il prit de plus un grand nombre de gardes, dont se forma dans la suite l'ordre des chevaliers, qui tenoit le le milieu entre le peuple et le sénat. Le nouveau roi établit, par rapport à la reli-

An du M. 3252. Av. J. C. 752.

gion et au gouvernement civil, des loix qui furent ratifiées par le consentement de la nation.

Les Romains n'ayant point de femmes, enlevèrent les filles des Sabins, leurs voisins. Ceux-ci prirent les armes : mais après avoir été vaincus, ils contractèrent une étroite alliance avec les Romains ; et les deux peuples réunis n'en firent qu'un. Tatius, roi des Sabins, régna conjointement avec Romulus dans Rome, où les principaux de sa nation, et bien d'autres de ses sujets, allèrent s'établir. Romulus, devenu seul maître par la mort de son collégue, soumit divers peuples voisins ; et par ces victoires il agrandit encore davantage son royaume naissant.

An du M. 3289. Av. J. C. 715. *Numa Pompilius*, de la ville de Cures, capitale du pays des Sabins, homme d'une grande réputation de justice et de probité, lui succéda par l'élection du peuple et du sénat. Né avec un caractère pacifique, il adoucit les mœurs féroces des Romains, par la sagesse de son gouvernement, et par les différentes cérémonies religieuses qu'il institua.

An du M. 3332. Av. J. C. 672. Après sa mort, *Tullus Hostilius*, originaire de Médullie, ville que les Albains avoient bâtie, et que Romulus avoit fait colonie romaine, fut élu roi de Rome par le choix du peuple, que

confirma le sénat. Son caractère fier et entreprenant seconda l'humeur belliqueuse de ses sujets. Il se rendit maître de la ville d'Albe, par la valeur des trois frères Horaces, qui, en présence des deux armées, défirent dans un combat singulier les trois frères Curiaces, Albains. Cette ville fut rasée; et ses habitans allèrent augmenter la population de Rome.

Ancus-Martius, petit-fils de Numa Pompilius, fut aussi un roi guerrier. Il vainquit les Latins, dont le territoire fut réuni à celui de Rome, et fit bâtir, à l'embouchure du Tibre, la ville d'Ostie, où il envoya une colonie. An du M. 3364. Av. J. C. 640.

Tarquin, dit *l'ancien*, né à Tarquinies, ville d'Etrurie d'où il étoit allé s'établir à Rome, fut déclaré successeur d'Ancus-Martius. Il étendit aussi la domination romaine par ses conquêtes; fit élever plusieurs beaux édifices dans Rome dont il agrandit l'enceinte; jetta les fondemens du Capitole, et augmenta le nombre des sénateurs. Sous son règne, une grande quantité de Gaulois étant sortis de leur pays, passèrent les Alpes, et se fixèrent en Italie, où ils bâtirent la ville de Milan et plusieurs autres. Le pays qu'ils occupèrent fut appellé *Gaule Cisalpine*. An du M. 3388. Av. J. C. 616.

An du M. 3426. Av. J. C. 578. *Servius-Tullius* se fit proclamer roi de Rome, après la mort de Tarquin l'*ancien*, son beau-père. Il partagea en dix-neuf tribus le peuple romain, dont il étendit les privilèges, pour abaisser le sénat, et institua le *cens*, ou dénombrement des citoyens. Toutes les guerres qu'il eut à soutenir tournèrent à l'avantage des Romains.

An du M. 3470. Av. J. C. 534. *Tarquin*, surnommé *le Superbe*, petit-fils de Tarquin l'*ancien*, acheva de bâtir le Capitole, et dans une guerre qu'il fit contre les habitans de Gabies, il s'empara par ruse de leur ville. Il étoit monté sur le trône, après avoir fait assassiner son beau-père Servius-Tullius, et sans avoir demandé le consentement du peuple et du sénat; formalité que prescrivoient les loix. Son faste et sa conduite tyrannique rendirent la royauté odieuse aux Romains. L'outrage fait à Lucrèce par Sextus, fils de Tarquin, irrita entièrement les esprits : ce fut comme le signal de la liberté. Brutus, parent de cette vertueuse Romaine, et Collatin, son mari, à la tête de leurs autres parens et de leurs amis, soulevèrent l'armée et le peuple contre le tyran. Il fut chassé de Rome; et l'on jura solemnellement de ne plus obéir à des rois.

Une république s'éleva pour-lors sur les ruines de la monarchie. Deux consuls, c'est-à-dire, *conseillers*, tirés du corps des patriciens, furent nommés pour la gouverner. Ils n'étoient que les chefs du sénat et du peuple, et leur autorité n'étoit qu'annuelle. *Brutus* et *Collatin*, les premiers auteurs de la liberté, furent élevés à cette charge. Cependant plusieurs jeunes gens de la plus haute noblesse conspirèrent pour rétablir Tarquin sur le trône. Mais la conspiration fut découverte; et Brutus eut la féroce vertu de sacrifier au bien public les droits de la nature, en ordonnant lui-même le supplice de ses deux fils, qui étoient du nombre des conjurés. An du M. 3496. Av. J. C. 508.

Le gouvernement républicain contribua beaucoup à l'agrandissement de Rome. Les consuls cherchant à signaler leur magistrature, et à mériter l'honneur du triomphe qu'ils ne pouvoient obtenir que par une conquête ou une grande victoire, engageoient tous les jours de nouvelles guerres, et reculoient les bornes de la république. Mais d'un autre côté, cet amour d'une prétendue liberté, qui avoit fait proscrire les rois, devint la source des factions sans cesse renaissantes dont Rome fut déchirée. Victorieuse et triomphante des

ennemis du dehors, elle ne put jamais trouver dans son sein la paix et le bonheur. Le sénat prétendoit être le seul dépositaire de l'autorité suprême; et le peuple, jaloux de la puissance du sénat, vouloit la lui enlever pour se l'approprier. Aussi ces deux corps se portèrent-ils une haine qui enfantoit sans cesse de nouvelles divisions; qui bien des fois fit couler le sang dans Rome, et qui ne périt qu'avec la république même.

Le peuple, ayant inutilement demandé l'abolition des dettes que les plébéiens avoient contractées envers les riches, refusa de prendre les armes dans une guerre que les Latins venoient de déclarer. Il s'éleva de grands troubles dans Rome; et pour les appaiser, le sénat résolut d'introduire dans la république un magistrat, dont la puissance fût monarchique et absolue, mais de courte durée.

An du M. 3508. Av. J. C. 496. On créa en effet un *dictateur*, auquel on confia, durant six mois seulement, toute la plénitude du pouvoir souverain. Ce nouvel établissement fut dans la suite d'une grande utilité pour le bien des affaires, offrant toujours une ressource présente et efficace, soit dans les entreprises séditieuses du peuple, soit dans les grands dangers de l'état de la part des ennemis.

Très-peu d'années après, le peuple

renouvella sa demande concernant l'abolition des dettes. Furieux de la voir rejettée, il sortit de la ville, et se retira sur une montagne, qui fut depuis appellée le *Mont Sacré*. Une guerre civile des plus funestes à la république naissante alloit éclater. Le sénat envoya vers le peuple des députés, à la tête desquels étoit Ménénius Agrippa, qui termina sa touchante harangue par un ingénieux apologue *des membres et de l'estomac*. Le peuple ne rentra néanmoins dans Rome, qu'après qu'on eut accordé l'abolition des dettes (du moins pour les débiteurs insolvables) et qu'on eut créé des *tribuns;* magistrats qui devoient toujours être tirés du corps des plébéïens, et dont la personne étoit sacrée et inviolable. Un seul d'entre eux avoit le pouvoir de s'opposer à l'établissement d'une loi, par ce seul mot *veto*, je l'empêche. On établit en même temps deux autres magistrats annuels, appellés *édiles plébéïens*, soumis aux tribuns du peuple, qui devoient exécuter leurs ordres, rendre la justice sous eux, veiller à l'entretien des temples et des lieux publics, et prendre soin des vivres. On créa dans la suite deux nouveaux *édiles patriciens*, tirés du sénat, et dont les fonctions regardoient les jeux solemnels,

An du M. 3511. Av. J. C. 493.

les édifices sacrés et publics, et la police générale de la ville.

Les tribuns du peuple furent dans tous les temps les plus fiers et les plus dangereux ennemis de l'autorité du sénat. Caius-Martius, sénateur, surnommé *Coriolan*, de la ville de Corioles, place forte des Volsques, qu'il avoit emportée l'épée à la main, s'étant déclaré hautement contre quelques entreprises de ces tribuns, fut, à leur instigation, condamné, dans une assemblée du peuple, à un exil perpétuel. Le cœur plein de projets de vengeance, il se retira chez les Volsques, qu'il engagea à prendre les armes contre la république, et marcha à leur tête droit à Rome, qu'il investit. Mais Véturie, sa mère, suivie des principales dames romaines, vint à bout, par ses prières et ses larmes, de le fléchir et de calmer son ressentiment. Coriolan leva le siége de Rome; et, très-peu de temps après, il fut poignardé par les Volsques mêmes, à la faveur d'un tumulte que Tullus, leur général, avoit excité pour se délivrer d'un homme, qu'il regardoit comme le rival de son pouvoir et de sa gloire.

Les Romains n'avoient point encore un corps de jurisprudence stable et déterminée. Les jugemens que le sénat ren-

doit dans les affaires, soit publiques, soit particulières, n'étoient qu'arbitraires. A la demande du peuple, des députés furent envoyés à Athènes, pour en rapporter les loix qu'ils jugeroient les plus convenables aux mœurs des Romains. Dix commissaires, nommés *décemvirs*, les rédigèrent, et les présentèrent au peuple qui les ratifia. Ces magistrats s'emparèrent pen-à-peu du pouvoir souverain, et en usèrent tyranniquement. Mais le meurtre de Virginie, que son père aima mieux tuer de sa propre main, que de l'abandonner à la passion effrénée du décemvir Appius, causa les plus grands mouvemens parmi le peuple. Il courut aussitôt aux armes, se donna pour chefs des *tribuns militaires*, qu'il créa; et les décemvirs furent chassés. On nomma aussi par la suite, dans des circonstances particulières, des tribuns militaires, à la place des consuls.

An du M. 3554. Av. J. C. 450.

An du M. 3557. Av. J. C. 447.

Suivant une ordonnance du roi Servius-Tullius, on devoit faire tous les ans un dénombrement de tous les citoyens romains, avec une évaluation exacte des biens de chaque particulier. Il parut à propos de décharger les consuls de ce soin, qui les obligeoit de descendre dans un détail peu convenable à la dignité consulaire. On créa donc de nouveaux ma-

An du M. 3564. Av. J. C. 440. gistrats, appellés *censeurs*, parce qu'ils présidoient au *cens* ou dénombrement du peuple. Ils furent tirés du corps des patriciens, et choisis parmi les plus illustres. On ne parvint même à la censure qu'après avoir été consul.

Il y avoit long-temps (et l'on n'en sait pas précisément l'époque) qu'on avoit créé deux *questeurs*, magistrats chargés du soin et de la garde du trésor public, déposé dans le temple de Saturne. On en établit deux autres, qui devoient toujours suivre les consuls et les généraux à l'armée.

An du M. 3587. Av. J. C. 417.

Cependant Rome étoit un vrai théâtre de discorde, où les deux ordres de l'état se poursuivant sans cesse avec le plus opiniâtre acharnement, les citoyens ne pouvoient jouir d'un seul moment de tranquillité. Le peuple toujours excité par les cris séditieux de ses tribuns; toujours jaloux des richesses et de l'autorité du sénat, vouloit qu'on publiât la loi agraire tant de fois proposée, c'est-à-dire, qu'on fît un partage égal de toutes les terres, et demandoit que les charges de la république fussent conférées à des plébéiens. Il réussit pour ce dernier objet seulement; et l'on convint que désormais les plébéiens pourroient occuper toutes les charges, même la dictature.

Au milieu de toutes ces divisions intestines, Rome avoit battu et soumis les Volsques, les Veïens, les Falisques, et presque tous les peuples des environs. Camille s'étoit déjà rendu célèbre par la prise de Falères, et par celle de Veïes, après un siége de dix ans. Toutes ces conquêtes n'empêchèrent point un nouvel ennemi de fondre sur la république, qui crut toucher à l'instant fatal où elle alloit être anéantie. C'étoient les Gaulois d'Italie, qui assiégeoient alors la ville de Clusium, alliée des Romains.

Brennus, chef de ces peuples, irrité de ce que les ambassadeurs que lui avoit envoyés le sénat, s'étoient jettés dans Clusium, pour combattre à la tête des habitans, leva le siége, et marcha droit à Rome. Il taille en pièces, près de la rivière d'Allia, l'armée des Romains, qui avoit été à sa rencontre; entre dans leur ville, massacre tous les vieillards qui y étoient restés, y fait mettre le feu, et assiége le Capitole, où la fleur de la jeunesse et l'élite du sénat s'étoient retirées. Les Gaulois découvrent sur le rocher un chemin secret qui y conduisoit: ils y grimpent à la file durant la nuit, et arrivent au pied de la muraille. Mais Manlius, personnage consulaire, et surnommé depuis *Capitolinus*, éveillé par

An du M. 3614. Av. J. C. 390.

le cri des oies consacrées à Junon, sonne l'allarme; et les Gaulois, repoussés, sont renversés dans les précipices. Cependant les assiégés réduits aux dernières extrémités, capitulent. Dans le même moment que l'on traite avec l'ennemi, Camille toujours attaché à son ingrate patrie, dont il avoit été exilé, arrive sur la place, à la tête de quelques troupes qui s'étoient rangées sous ses ordres. Le courage renaît dans le cœur des Romains: le traité est rompu; et les Gaulois défaits sont obligés de prendre la fuite.

Rome fut rebâtie dans l'espace d'une année; et le vaillant Camille en fut justement appellé le second fondateur. Ce grand homme battit dans le même temps les Volsques, les Eques, les Etrusques, qui s'étoient ligués contre les Romains, et qui avoient attiré dans leur parti les Latins et les Herniques. Ce même Manlius, qui avoit sauvé le Capitole, ayant entrepris de se faire roi, fut précipité du haut de la roche Tapéienne.

Ce fut vers ce même temps qu'un plébéien fut élevé au consulat. Le peuple, par reconnoissance pour un avantage si honorable à son corps, consentit que le sénat établît un nouveau magistrat, chargé de rendre la justice dans la ville. Ce fut un *préteur*, dont les fonctions étoient un

An du M. 3641. Av. J. C. 363.

démembrement de celles des consuls, à qui les occupations du dehors ne permettoient pas toujours de s'acquitter de cette importante partie de leur charge. On augmenta dans la suite le nombre des préteurs ; et les plébéiens furent admis à cette dignité. Quelques années après l'institution de la prétnre, la guerre d'Etrurie étant survenue, on créa un dictateur, qui fut pour la première fois tiré du corps des plébéiens.

Rome avoit été sur le point d'être ensevelie sous ses ruines, pour avoir voulu secourir les habitans de Clusium. Elle eut bientôt à soutenir contre les Samnites une guerre des plus longues et des plus sanglantes, pour avoir secouru les Campaniens. Ces Samnites si fiers et si belliqueux, trouvant toujours des ressources dans leur courage ranimé par leurs défaites mêmes, résistèrent, durant cinquante ans, à leurs vainqueurs. Pontius, leur général, surprit même les Romains dans une embuscade, près de Caudium, village entre Capoue et Bénévent, et les fit passer sous le joug. Mais les Samnites essuyèrent à leur tour le même affront, et furent contraints de demander la paix. Une trève de deux ans leur fut accordée. La guerre se ralluma ensuite plus vivement que jamais. Les Samnites perdirent trente

An du M. 3661. Av. J. C. 343.

mille hommes dans un seul combat; et cette défaite ne fut pas capable de ralentir leur courage. Secourus des Etrusques et des Gaulois, ils reprirent les armes. Mais leur pays fut ravagé, et le consul Papyrius leur tua quarante mille hommes dans une seule bataille. Enfin, le même Pontius, qui avoit humilié les Romains, fut battu, pris, mené à Rome, et eut la tête tranchée.

Les Samnites étoient à peine soumis, lorsque les Romains eurent à combattre
An du M. 3723. Av. J. C. 281. un redoutable rival dans Pyrrhus, roi d'Epire. Ce grand capitaine osa donner du secours aux habitans de la ville de Tarente, qui, en pleine paix, avoient coulé à fond quatre galères romaines, et aborda en Italie avec une armée de vingt-huit mille hommes, et vingt-deux éléphans. Les Romains, que commandoit le consul Lévinus, effrayés à la vue de ces animaux qui leur étoient inconnus, furent défaits. Mais Pyrrhus acheta bien cher cette victoire. *Hélas!* dit-il, *si je gagne encore une pareille bataille, il faudra que je retourne en Epire.* Ce prince généreux ne se contenta pas de renvoyer les prisonniers sans rançon: quoique vainqueur, il fit faire des propositions de paix. Le sénat répondit que Pyrrhus commençât par sortir de l'Italie;

qu'alors, s'il le vouloit, il envoyât demander la paix; mais que tant qu'il seroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu mille Lévinus. Cette réponse à un ennemi vainqueur caractérise bien le sénat romain. Pyrrhus ayant demandé à Cynéas qu'il avoit envoyé à Rome pour cette négociation, ce qu'il pensoit du sénat et de cette ville, celui-ci lui répondit qu'*elle lui avoit paru un temple, et le sénat une assemblée de rois.*

Il se livra près d'Asculum une seconde bataille, dont le succès fut égal de part et d'autre. Chaque armée étoit composée de quarante mille hommes. Le combat fut des plus opiniâtres; et la nuit sépara les deux armées, sans que la victoire fût décidée. Après cette bataille, Fabricius, nommé consul, prit le commandement. Le médecin de Pyrrhus étant venu lui offrir d'empoisonner son maître moyennant un salaire, le consul romain ne balança point à le faire savoir au roi d'Epire, qui s'écria aussitôt : *Je reconnois Fabricius. Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain du sentier de la justice et de la probité.*

Cependant les Siciliens demandèrent du secours à Pyrrhus contre les Carthaginois. Celui-ci, qui avoit perdu ses plus braves capitaines et ses meilleures troupes, profita de cette occasion pour sortir de l'Italie. Il passa en Sicile, où il eut d'abord d'heureux succès. Mais, corrompu par la prospérité, il s'y conduisit avec tant de hauteur et de tyrannie, qu'il s'attira la haine des Siciliens. Une révolte même qui étoit sur le point d'éclater, le détermina à s'embarquer pour l'Italie. Il éprouva deux grands revers dans son passage. Les Carthaginois l'ayant attaqué, le battirent; et une violente tempête fit périr une partie de sa flotte.

Pyrrhus, de retour en Italie, eut encore à combattre les Romains. La bataille qui se donna près de la ville de Bénévent, fut décisive. Complétement défait par le consul Curius, il se sauva à Tarente avec un petit nombre de cavaliers. De là il se retira en Epire, et fut tué quelque temps après dans Argos, dont il vouloit s'emparer. (Son royaume fut dans la suite réuni à la république.) Tarente se rendit aux Romains, qui soumirent presqu'aussitôt à leur domination tous les anciens peuples d'Italie. Ces dernières années furent le plus beau temps de la république. Ce ne sont pas tant les conquêtes de Rome,

la bravoure et l'habileté de ses capitaines qu'il faut considérer. On doit principalement fixer ses regards sur les vertus des plus grands hommes d'état, des généraux les plus estimés, et des citoyens de toutes les classes.

Les Romains, possesseurs de l'Italie, voyoient avec jalousie la puissance de Carthage, maîtresse de la mer et du commerce : ils résolurent de l'abattre. On trouva bientôt un prétexte pour rompre la paix qui unissoit les deux peuples; et ce fut alors que commencèrent les guerres puniques. Dans la première, les Romains qui n'avoient pas la moindre idée de l'architecture navale, construisirent des vaisseaux d'après le modèle d'un navire carthaginois, qui avoit échoué sur leurs côtes; et, dans l'espace de soixante jours, ils eurent équipé une flotte de cent soixante voiles. On eût dit, selon l'expression de *Florus*, que, par une métamorphose nouvelle, les arbres avoient été tout-à-coup changés en navires, plutôt que façonnés par la main des hommes. An du M. 3740. Av. J. C. 264.

Attilius Régulus, consul romain, fut celui qui se signala le plus dans cette guerre. Il combattit en Afrique, et y força plus de deux cents villes à se rendre. Toutes ces conquêtes furent suivies d'une grande bataille, où il fut vaincu et fait

prisonnier. Les Carthaginois l'envoyèrent à Rome sur sa parole, pour qu'il y traitât de la paix et du rachat des prisonniers. Mais le généreux consul, n'envisageant que l'intérêt et la gloire de sa patrie, engagea les Romains à continuer la guerre; et, fidèle à sa parole, il retourna à Carthage, où il savoit que la mort l'attendoit. Il y périt en effet au milieu des plus cruels supplices. La république le vengea par plusieurs grandes victoires qu'elle remporta sur les Carthaginois, qui se virent dans la nécessité de faire la paix aux conditions qu'on voulut leur imposer. Ils perdirent presque toute la Sicile, et devinrent tributaires de leurs ennemis.

An du M. 3775. Av. J. C. 229.

Cette guerre terminée, Rome tourna ses armes contre Teuta, reine d'Illyrie, qui avoit osé attaquer les vaisseaux de la république, et fait massacrer secrètement les ambassadeurs romains. Les Illyriens, battus, furent forcés de payer un tribut annuel. A cette guerre en succéda une autre bien sanglante contre les Gaulois Cisalpins. Marcellus, après les avoir défaits en différens combats, assujettit tout leur pays; et ces grands succès préparèrent la conquête que firent ensuite les Romains de toute la Gaule.

La paix ne pouvoit pas subsister longtemps entre Rome et Carthage. Elle fut

rompue ; et le grand Annibal pénétra dans le cœur de l'Italie. Rome fut à deux doigts de sa ruine. Fabius, nommé dictateur, la sauva par sa courageuse et sage lenteur ; et Marcellus fut le premier qui battit les Carthaginois. Celui-ci fut appellé l'*épée de Rome* ; comme Fabius en avoit été nommé *le Bouclier*. Les deux Scipions, frères, et Scipion, leur neveu, se signalèrent en Espagne. Ce dernier, à qui ses conquêtes en Afrique firent donner le surnom d'*Africain*, mena en triomphe à Rome Syphax, roi de Numidie, et allié de Carthage ; gagna sur Annibal la fameuse bataille de Zama, et termina cette guerre à l'avantage des Romains, qui eurent l'Espagne, la Sardaigne, toute la Sicile, ainsi que les îles situées entre l'Afrique et l'Italie. An du M. 3787. Av. J. C. 217. An du M. 3803. Av. J. C. 201.

Durant cette seconde guerre punique, il s'étoit élevé quelques différends entre la république, et Philippe II, roi de Macédoine. Les Romains, commandés par Flaminius, marchèrent contre lui, et le battirent. Vers ce même temps, Antiochus *le Grand*, roi de Syrie, qui, à la sollicitation d'Annibal, avoit pris les armes contre les Romains, fut vaincu par L. Cornélius Scipion, surnommé l'*Asiatique*, et perdit une partie considérable de ses états. Quelques années après, Per-

sée, fils de Philippe, étant monté sur le trône de Macédoine, entreprit la guerre contre la république. Il fut battu par Paul
An du M. 3836. Av. J. C. 163. Emile, et mené en triomphe à Rome. Son royaume devint, très-peu de temps après, une province romaine.

Les Carthaginois ayant déclaré la guerre à Massinissa, roi de Numidie, et allié des Romains, ceux-ci se servirent de ce prétexte, pour rompre le dernier traité de
An du M. 3855. Av. J. C. 149. paix. Cette troisième guerre punique ne dura que quatre ans. La destruction de Carthage fut résolue en plein sénat, et consommée par Scipion *Emilien*, digne héritier du grand Scipion son aïeul. En ce même temps, les villes de la Grèce se liguèrent contre les Romains. La république y envoya Métellus, qui prit Mégare et Thèbes. Le consul Memmius détruisit ensuite Corinthe ; et toute la Grèce fut conquise. Numance en Espagne, dont les habitans s'étoient révoltés, fut aussi ruinée par le même Scipion, destructeur de Carthage.

Mais tandis que Rome étendoit ainsi sa puissance au-dehors par la force de ses armes, elle étoit bien loin de vivre en paix avec elle-même. Tibérius Gracchus, et Caïus, son frère, tribuns du peuple, pour se rendre agréables à la multitude, vouloient qu'outre le partage

des terres qu'ils demandoient, on distribuât aux citoyens tout l'or d'Attale, roi de Pergame, qui avoit fait héritier le peuple romain. Ces deux tribuns factieux, ayant été tués, les troubles cessèrent dans la république.

Toutes les guerres des Romains ne furent plus que des triomphes et des conquêtes. Sollicités par les Marseillois à leur donner des secours contre les attaques de leurs voisins, ils passèrent les Alpes, et se rendirent maîtres d'une partie de la Gaule, qu'ils appellèrent *Gaule Narbonnaise*. Métellus enleva plusieurs places à Jugurtha, roi de Numidie, qui avoit fait mourir ses frères, pour s'emparer de leurs états. Marius, parvenu de la lie du peuple à la dignité de consul, acheva la conquête de la Numidie, et emmena Jugurtha prisonnier à Rome, où on le laissa mourir de faim. Il battit ensuite les Cimbres et les Teutons, peuples de la Germanie, qui s'étant avancés jusques dans la Gaule, avoient fait passer sous le joug le consul Cépion. Il leur tua, dit-on, plus de deux cent mille hommes.

Rome étoit trop puissante et trop impérieuse, pour ne pas s'attirer une foule d'ennemis. Le plus redoutable de tous fut Mithridate, roi de Pont, qui prit d'abord aux Romains plusieurs villes en Asie.

Sylla, consul, et déjà célèbre par ses grands exploits dans cette partie du monde, fut chargé de l'aller combattre. Mais Marius, dont il avoit été le lieutenant, vint à bout, par ses intrigues, de lui faire ôter le commandement, et de se le faire donner. Sylla rassembla aussitôt ses troupes, marcha droit à Rome, fit casser tout ce qu'avoit fait Marius, obtint un décret qui le condamna à l'exil avec ses enfans, et passa ensuite en Grèce, dans le dessein de s'emparer de la ville d'Athènes et du Pirée tout à-la-fois.

An du M. 3916. Av. J. C. 88.

Bientôt une guerre des plus sanglantes et des plus atroces s'alluma tant en Italie qu'en Espagne. Les deux consuls Corn. Cinna, et Cn. Octavius, dont le premier étoit pour Marius, et le second pour Sylla, en vinrent aux mains. Cinna, vainqueur, entra dans Rome, et y fit rendre un arrêt qui rappella Marius. Sertorius, partisan de celui-ci, faisoit alors la guerre en Espagne, contre Pompée que le sénat y avoit envoyé. Le premier ayant été tué par un de ses lieutenans, le calme y fut rétabli. Marius étant rentré dans Rome, fut nommé consul par son collègue, et fit mourir un grand nombre de sénateurs. Mais il mourut lui-même d'un excès de vin; et son parti ne tarda pas à être détruit.

Cependant

Cependant Sylla faisoit triompher la république dans la Grèce et dans l'Asie. Après avoir défait Mithridate, qu'il força à demander la paix, il reprit avec son armée le chemin de l'Italie. Il y battit le jeune Marius, qu'il obligea de s'enfermer dans Préneste, et marcha vers Rome, où il entra sans la moindre opposition. La dictature qu'il demanda, lui fut aussitôt accordée; et dès-lors il ne pensa plus qu'à immoler à sa vengeance tous ses ennemis. Il commit mille horribles proscriptions, jusqu'à faire massacrer au milieu du cirque six ou sept mille hommes, auxquels il avoit promis la vie. Il abdiqua ensuite la dictature, et mourut tranquille.

Sur ces entrefaites, Mithridate, soutenu de Tigrane, roi d'Arménie, avoit recommencé la guerre contre les Romains, et s'étoit emparé de la Bithynie. Le consul Lucullus marcha contre lui, remporta de grands avantages, et le força de se retirer dans l'Arménie, où il le battit deux fois. Mais Glabrion, général inhabile, s'étant fait donner le commandement de l'armée, fut vaincu par Mithridate, qui recouvra son royaume et la Cappadoce. Pompée, déjà célèbre par les guerres qu'il avoit faites, soit en Espagne, soit contre les pirates de Cilicie, fut alors envoyé en Asie. Il eut la gloire de terminer

cette guerre, qui avoit duré vingt ans, et de réduire tout l'Orient sous la domination romaine.

An du M. 3941. Av. J. C. 63. En ce même temps Catilina, homme d'une naissance distinguée, mais perdu de dettes et de débauches, forma le projet de s'approprier l'autorité souveraine, en mettant le feu dans les douze quartiers de Rome, et en égorgeant les deux consuls, avec le plus grand nombre des sénateurs. Cicéron, alors consul, averti par une femme, nommée *Fulvie*, prévint l'effet de cet horrible complot, dont il instruisit le sénat. Catilina sortit de Rome à la tête des factieux, et passa en Etrurie, où il rassembla quelques légions mal armées. Antoine, collègue de Cicéron, marcha à la tête de quelques troupes, et lui livra un combat dans lequel cet ennemi de la république perdit la vie. Ceux de ses complices qui étoient restés à Rome, furent mis à mort dans leur prison par un décret du sénat.

Voici le moment de la ruine totale de la république. Jules-César, d'une famille illustre, joignant à une ambition démesurée tous les talens propres à la satisfaire, se ligua avec Pompée, son gendre, et Crassus, pour donner des loix aux Romains; ligue qu'on appelle le premier *triumvirat*. Après avoir obtenu le con-

An du M. 3944. Av. J. C. 60.

sulat et le gouvernement de la Gaule Narbonnaise, il passa ensuite dans ce pays, fit la conquête de la Gaule entière, et, de là, porta ses armes avec succès dans la grande Bretagne, ainsi que chez divers autres peuples. Crassus étant mort en combattant contre les Parthes, Pompée, jaloux des belles actions de César, fit rendre au sénat un décret contre lui, et obtint le commandement général des armées de la république. César marcha aussitôt avec ses soldats vers Rome, où il entra sans résistance, tandis que Pompée, à la tête d'une armée peu aguerrie, s'étoit retiré au fond de l'Italie.

Le vainqueur de la Gaule s'empara du trésor public, se fit nommer dictateur, et partit pour l'Espagne, où il battit en diverses actions les lieutenans de Pompée. De retour à Rome, il s'y fit un grand nombre de partisans, s'attacha ses ennemis mêmes par sa clémence, quitta une seconde fois l'Italie, poursuivit Pompée jusques dans la Grèce, le défit dans les plaines de Pharsale, et le força d'aller chercher un asile en Egypte, auprès du roi Ptolomée, qui eut la perfidie de le faire assassiner. Très-peu de temps après Caton, petit-fils de Caton *le censeur*, désespérant du salut de la république, se retira à Utique, et s'y donna la mort.

Ab du M. 3956. Av. J. C. 48.

César, devenu maître du royaume d'Egypte, consentit que la fameuse Cléopâtre le possédât en toute souveraineté. Il alla vaincre, par sa seule présence, comme il le dit lui-même, Pharnace, roi de Pont; retourna bientôt après en Afrique, pour faire la guerre à Juba, roi de Mauritanie et de Numidie, dont il réduisit les états en province romaine, et passa de là en Espagne, où il battit les fils de Pompée. Rome le revit couvert de gloire, triompher pendant cinq jours consécutifs; et la dictature perpétuelle lui fut décernée. On se persuada aisément qu'il aspiroit à la royauté: on conspira contre lui; et Brutus et Cassius, à la tête des conjurés, l'assassinèrent en plein sénat.

An du M. 3960. Av. J. C. 44. La mort de César ne rendit ni la paix ni la liberté aux Romains. Marc-Antoine, sous prétexte de le venger, excita une sédition dans Rome, et se fit un parti considérable. Le sénat lui opposa le jeune Octave, petit-neveu et fils adoptif de Jules-César. Mais, après quelques combats, ces deux illustres chefs trouvant leur intérêt à se réunir, formèrent avec Lépide une ligue, qu'on appella le second *triumvirat*, et se partagèrent les provinces de la république. Les proscriptions de Marius et de Sylla furent

alors renouvellées; et ces triumvirs firent couler dans Rome des torrens de sang. Brutus et Cassius, à qui le sénat avoit donné le commandement d'une armée, s'étoient retirés dans la Macédoine. Antoine et Octave marchèrent contre eux, et les taillèrent en pièces près de la ville de Philippes. Après le combat, Brutus et Cassius se donnèrent eux-mêmes la mort.

Mais bientôt la bonne intelligence fut rompue entre les triumvirs. Lépide, accusé d'avoir mal soutenu la cause commune, fut dépouillé de ce qu'il possédoit, et réduit à une condition privée. Antoine et Octave, dont le premier avoit les provinces de l'Orient, et l'autre celles de l'Occident, ne tardèrent pas à devenir ennemis. Octave vainqueur en Sicile de Sextus, fils du grand Pompée, retourna à Rome, où on lui fit une réception très-honorable. Il alla chercher ensuite Antoine, honteusement retenu en Egypte dans les liens de la reine Cléopâtre. Une fameuse bataille navale, qui se livra près d'Actium, au cap d'Epire, décida de l'empire du monde. Antoine vaincu ne put survivre à sa défaite; et Octave de retour à Rome, après avoir eu l'honneur de trois triomphes différens, reçut du sénat le titre d'*empereur*, avec

An du M. 3973. Av. J. C. 31.

le surnom d'*Auguste;* mot qui, selon son énergie, marque une personne ou une chose consacrée par la religion, et tenant de près, pour ainsi dire, à la divinité.

L'Egypte devint alors une province de l'empire romain, et l'Espagne, après deux cents ans de guerre, fut pacifiée. Dans le temps que les Romains avoient fait une expédition en Arabie, Candace, reine d'Ethiopie, leur avoit déclaré la guerre, et avoit été battue. Elle demanda la paix, qui lui fut accordée. Les Parthes furent forcés de rendre, avec les prisonniers, les aigles romaines qu'ils avoient enlevées à Crassus. Auguste reçut une fameuse ambassade de plusieurs rois des Indes, ainsi que des Scythes et des Sarmates, qui recherchoient son alliance. Il fit de grandes conquêtes dans la Germanie, où les loix romaines furent reconnues; et il donna enfin la paix à la terre, très-peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ.

PEUPLES MODERNES.

EUROPE.

I.

EMPIRE ROMAIN.

Auguste, possesseur de l'empire du monde, ne songea plus qu'à faire oublier aux Romains ses sanglantes proscriptions, et tous les affreux désastres de la guerre civile, par laquelle il s'étoit frayé une voie au rang suprême. Il avoit choisi pour son ami et son conseil l'illustre et vertueux Mecène, descendant des anciens rois d'Etrurie, et à qui il dut la plus grande partie de la gloire de son règne. Un grand nombre de loix sages, de réglemens utiles, furent établis: la paix, l'abondance et le bonheur régnèrent dans Rome, embellie de nouveaux et de superbes monumens : les sciences et les arts furent encouragés par une protection particulière; les gens de lettres, comblés de bienfaits, élevés aux honneurs; et ce premier maître des Romains mérita que son siècle, le second

des quatre âges brillans de la littérature, fût appellé le *siècle d'Auguste.*

Il s'éleva néanmoins quelques troubles en Arménie : mais ils furent bientôt appaisés. Une guerre s'alluma en Germanie : mais des victoires signalées la terminèrent à l'avantage de Rome. Arménius, chef des Chérusques, peuples de la basse Germanie, tenta de délivrer ses compatriotes du joug des Romains. Il surprit par trahison les légions que commandoit Quintilius-Varus, et les tailla en pièces. Mais ses succès le conduisirent à sa perte ; et il fut assassiné par les siens mêmes qu'il vouloit asservir.

Le bonheur d'Auguste ne fut cependant pas si constant et si pur, qu'il ne fût altéré par de vifs chagrins domestiques. Une mort prématurée ravit à ce prince le jeune Marcellus, fils de sa sœur Octavie, et qui donnoit les plus belles espérances. Sa fille Julie, veuve de Marc-Agrippa, un de ses anciens généraux, en avoit eu trois fils, Caïus-César, Lucius-César, Agrippa, Posthume, et une fille, nommée Agrippine. Cette même Julie s'étoit remariée avec Claude-Tibère-Néron, fils de Livie, femme d'Auguste. Caïus et Lucius moururent ; et l'empereur se vit obligé d'exiler sa fille

Julie, à cause de ses débordemens impudiques, ainsi que son petit-fils Agrippa, prince féroce et brutal, qui n'avoit aucune qualité louable. Il ne restoit à Auguste que Tibère, son beau-fils et son gendre, dont il s'étoit servi avec avantage, pour réduire les peuples qui menaçoient de se révolter; et il se l'associa à l'empire. Peu de temps après, à son retour d'un voyage qu'il avoit fait à Bénevent, il mourut à Nole, dans la Campanie, où la violence du mal, dont il étoit attaqué, l'avoit contraint à s'arrêter. Il avoit établi pour sa garde dix cohortes appellées *prétoriennes*, composées chacune de mille hommes, et dont le commandant avoit le titre de préfet du prétoire.

Tibère, héritier de l'empire, cacha d'abord sous une dissimulation profonde son envie extrême de régner; et, par sa feinte modestie, il sut amener le sénat au point que cette compagnie le pressa par d'instantes prières d'accepter la souveraineté. Il montra, dans les commencemens de son règne, de la douceur, de la modération, et un grand zèle pour la justice. Mais bientôt il manifesta tout son caractère, formé de l'assemblage de tous les vices. De nouveaux soulèvemens ayant éclaté en Germanie, il y envoya An de J. C. 14.

Germanicus, fils de son frère Drusus, pour qu'il les réprimât. Ce jeune héros y fit de grands exploits, et devint, par ses qualités aimables, l'idole de l'armée. L'empereur, jaloux de la gloire de Germanicus, le fit empoisonner.

Cependant Tibère conservoit encore pour Livie, sa mère, un reste de respect, qui étoit pour lui une espèce de frein au milieu de ses désordres. Aussitôt qu'elle fut morte, il s'abandonna sans aucune retenue à son humeur sanguinaire; et le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de honteux et barbares forfaits. Il avoit pour digne ministre de ses cruautés le fameux Séjan, préfet du prétoire. Le propre fils de Tibère, Drusus-César, injustement soupçonné de porter ses pensées jusqu'à l'empire, périt par le poison. Drusus et Néron, fils de Germanicus; Agrippa, troisième fils de Julie, et Julie elle-même, subirent le même sort. Enfin poussé par son caractère autant que par les criminelles suggestions de Séjan, cet indigne empereur remplit de meurtres sa capitale, et fit verser le sang des plus illustres membres des divers ordres de l'état. Fatigué du séjour de Rome, qui lui offroit un trop grand nombre de témoins éclairés, et de justes censeurs de sa conduite secrète, il

se retira dans l'île Caprée, où il se livra à tous les excès des plus monstrueuses débauches.

Alors l'ambitieux et perfide Séjan, qui étoit resté à Rome, osa se vanter qu'il en étoit empereur, et que Tibère n'étoit que prince de l'île Caprée : il eut même l'audace de le faire jouer sur le théâtre. Mais il fut arrêté et étranglé par un jugement du sénat, à qui Tibère avoit donné ordre d'instruire son procès. Le corps de ce scélérat fut déchiré par le peuple ; et ses enfans périrent par le dernier supplice. Tous ceux qui étoient suspects à l'empereur, ou dont il vouloit se venger, furent enveloppés dans la perte de Séjan.

J'ai dit ailleurs que Tibère avoit réuni la Cappadoce à l'empire, en attirant à Rome son dernier roi Archélaüs, qu'il fit mourir dans une dure prison. Pendant qu'il menoit une vie infâme dans l'île Caprée, les Daces et les Sarmates s'emparèrent de la Mœsie ; les Germains désolèrent la Gaule, et les Parthes firent des incursions dans l'Arménie. Peu de temps après il mourut à Misène, ville de la Campanie, à une petite distance de l'île Caprée ; et sa mort, dit-on, ne fut pas naturelle. C'est à son règne que commencèrent le despotisme des empe-

reurs romains et la servitude du sénat.

An de J. C. 37. Caïus-César, surnommé *Caligula*, fils de Germanicus et de la vertueuse Agrippine, avoit été nommé par Tibère son successeur à l'empire. Elevé dans les camps sous l'habillement d'un homme de guerre, il avoit pris ce surnom de *Caligula* d'une espèce de chaussure, garnie de clous, que portoient les soldats romains, et qu'on nommoit *caligae*. Dans les huit premiers mois de son règne, ce prince se montra digne tout-à-la-fois de la gloire de son père, et de l'affection particulière des Romains. Mais après cette époque, sa tyrannie, ses cruautés, ses débauches, auxquelles il ne craignit point de joindre l'inceste avec ses propres sœurs, surpassèrent celles de Tibère. Il accabla le peuple par ses exactions, et fit mourir, pour le seul plaisir de voir couler le sang humain, un nombre infini de personnes distinguées, parmi lesquelles on comptoit plusieurs de ses plus proches parens. Le monstre ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles; et il portoit sa rage sanguinaire jusqu'à souhaiter que *le peuple romain n'eût qu'une tête, pour qu'il pût la couper d'un seul coup.*

L'orgueil insensé de Caligula égala sa

férocité brutale. Il eut la folie de vouloir être adoré comme un dieu, et de paroître en public avec chaque attribut des différentes divinités du paganisme. Tantôt c'étoit Jupiter armé de la foudre, tantôt Mars couvert de son casque, tantôt Neptune avec son trident, tantôt Apollon avec sa lyre, tantôt Mercure avec son caducée, et quelquefois même Vénus, suivie des Graces et des Amours. Mais le comble de sa démence fut sa conduite envers son cheval, qu'il nommoit *Incitatus*. Il lui fit faire une écurie de marbre, un auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, et un collier de perles. Il l'invitoit à souper, lui servoit lui-même de l'orge dorée, et lui présentoit du vin dans des vases d'or, où il avoit bu le premier. Croiroit-on qu'il poussa l'extravagance jusqu'à le déclarer pontife, et à lui promettre de le faire consul? On s'imagine sans doute qu'il n'auroit pas manqué à sa parole, s'il n'avoit été assassiné par le capitaine de ses gardes. Il avoit réduit la Mauritanie en province romaine.

Claude, fils de Drusus, et oncle de Caligula fut proclamé empereur par les soldats. Prince plutôt hébété que méchant, ce fut un enfant sur le trône. Scribonien fit soulever contre lui les

An de J. C. 41.

Illyriens. Cœcina-Pœtus, son ami, qui étoit entré dans la conspiration, fut condamné à la mort. Arrie, sa femme, voyant qu'elle ne pouvoit le sauver du supplice, s'enfonça un poignard dans le sein : puis, l'ayant retiré, elle le mit entre les mains de son mari, qui, à son exemple, se donna la mort. Claude décora Rome d'édifices publics, divisa la Mauritanie en deux provinces, après que les Maures, qui s'étoient révoltés, eurent été soumis, et passa lui-même dans la Grande Bretagne, où il fut vainqueur par ses généraux.

Les Romains respirèrent un peu sous cet empereur. Ils auroient même joui d'une tranquillité parfaite, sans les excès de l'impudique Messaline, sa troisième femme ; monstre de barbarie et de lubricité, qui, sous de frivoles prétextes, ne sut que trop engager son foible époux à faire périr trente sénateurs, et plus de trois cents chevaliers. Après la mort de cette femme si fameuse par ses vices, Claude épousa la jeune Agrippine sa nièce, veuve de Caïus Domitius Ænobarbus. Celle-ci lui fit adopter son propre fils Néron, au préjudice de Britannicus, fils de Claude lui-même, et hâta la mort de cet empereur, en lui donnant un champignon empoisonné.

Néron eut des commencemens aussi beaux que l'avoit été la fin du règne d'Auguste. Les Romains admirant en lui toutes les qualités qui constituent un bon prince, le regardoient comme un présent du ciel. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'un coupable condamné à la mort, *je voudrois bien*, disoit-il, *ne pas savoir écrire*. Enfin, tout l'empire retentit de ses louanges, tant qu'il se conduisit suivant les sages conseils de Burrhus, son ancien gouverneur, et de Sénèque, son ancien précepteur. An de J. C. 54.

Mais après cinq ans d'un règne heureux, Néron s'étant laissé subjuguer par Poppée, sa maîtresse, et Tigellin, son ministre, devint l'horreur de la nature, le fléau de l'humanité. En gagnant les soldats par de grandes largesses et le relâchement de la discipline; en amusant le peuple par des spectacles licencieux, où il ne rougissoit pas de jouer lui-même le rôle de comédien, il se précipita sans mesure, non seulement dans le luxe le plus effréné, la prodigalité la plus excessive, mais encore dans tous les désordres, dans tous les crimes, et dans toutes les infamies, que pourroit jamais imaginer l'homme le plus vicieux et le plus scélérat. Entouré d'une foule de jeunes gens, com-

pagnons de ses sales débauches, instrumens de ses monstrueux plaisirs, il montra de plus le caractère d'une bête féroce altérée de sang, et dont la soif ne peut s'éteindre.

Britannicus, qui faisoit ombrage à Néron, parce qu'il étoit fils du feu empereur Claude, fut empoisonné par son ordre. Agrippine, sa propre mère, à laquelle il devoit l'empire, fut poignardée par les dignes satellites de ce fils dénaturé. Octavie, sa femme; Antonie, sa tante; Burrhus, Sénèque; les poëtes Lucain, Pétrone, et une infinité d'autres personnages illustres, furent sacrifiés à sa fureur sanguinaire. Il tua lui-même d'un coup de pied Poppée, sa maîtresse, qui portoit dans son sein un fruit de leurs amours. En parlant ailleurs de la perfide accusation dont il chargea les chrétiens, au sujet de l'incendie de Rome, qu'il avoit lui-même ordonné, pour se former une image de l'embrasement de Troie, j'ai retracé l'horrible persécution qu'il leur suscita, et l'atrocité des divers genres de supplice qu'il se plaisoit à leur faire subir sous ses yeux.

Tandis que Néron poursuivoit le cours de ses forfaits et de ses dissolutions, il faisoit la guerre aux Parthes par Corbulon, un de ses généraux; et il confia à

Vespasien celle qu'il commença contre les Juifs révoltés. Il fit aussi un voyage en Achaïe, où il vouloit faire creuser l'isthme de Corinthe. Mais ses dépenses aussi extravagantes que superflues, lui ôtèrent les moyens de fournir les sommes d'argent nécessaires pour ce grand ouvrage.

Cependant il s'étoit formé contre Néron plusieurs conspirations qui avoient été découvertes, et dont les auteurs avoient été les victimes. La plus connue est celle de Pison, dans laquelle, parmi plusieurs autres personnes distinguées, étoit entrée Epicharis, femme romaine, qui eut la fermeté de souffrir les tourmens et la mort, sans déclarer aucun de ses complices. Une nouvelle conspiration fut fatale à ce prince, chargé de l'exécration générale. Dans la Gaule, où commandoit Julius Vindex, l'armée romaine quitta son service, et en Espagne, les troupes proclamèrent empereur *Galba*, homme illustre par sa naissance et par son mérite. A ces nouvelles, le sénat déclara Néron ennemi du bien public, et le condamna à être précipité de la roche Tapéienne, après avoir été fustigé publiquement. Le tyran prévint son supplice, en se poignardant lui-même. Ce fut le dernier empereur de la famille des Césars.

Ans de J. C. 68. *Galba* prit le nom de *César*, qui étoit devenu celui de la souveraine puissance. Mais il ne s'étoit montré digne du trône qu'avant de l'occuper. Livré à trois ministres, haïs des Romains, l'un par son insatiable avarice, l'autre par son orgueil excessif, le troisième par sa folle ambition, il aliéna lui-même les esprits par une sévérité outrée, et par une économie beaucoup trop rigide. Othon, descendant des anciens rois d'Etrurie, et qui, par ses mauvaises inclinations, avoit mérité d'être un des favoris de Néron, aspiroit à succéder à Galba. Mais, piqué de ce que ce prince avoit adopté son ami Pison, il vint aisément à bout de soulever les troupes déjà mécontentes, et les fit assassiner tous les deux. Galba n'avoit régné que sept mois, et fut le dernier des empereurs qui avoient été d'une ancienne noblesse de Rome. Tous ses successeurs furent des hommes nouveaux. Quatre empereurs de suite, dit *Crevier*, s'étoient attachés pendant près de soixante ans à exterminer tous les grands noms. Le petit nombre d'hommes illustres qui avoient échappé à leurs cruautés, ne s'occupoient que du soin d'étouffer par l'obscurité de leur vie, la splendeur périlleuse de leur origine.

69. *Othon* ne jouit pas long-temps du

fruit de son crime. *Vitellius*, qui commandoit les légions de la basse Germanie, s'étant fait élire empereur, se hata de marcher vers Rome. Othon alla au-devant de lui, et le vainquit dans trois combats différens. Mais il perdit, entre Crémone et Mantoue, la quatrième bataille qui fut décisive; et il se tua de désespoir dans le quatrième mois de son règne.

Vitellius, favorisé consécutivement des empereurs Caligula, Claude et Néron, avoit réuni sous ces trois princes toutes les dignités avec tous les vices. Assis sur le trône, ce fut toujours le même homme. Son intempéranee, qu'il porta jusqu'à l'ivrognerie; sa sordide avarice, qui lui fit commettre plusieurs meurtres; ses violences, ses cruautés, son barbare plaisir à faire couler le sang humain, soulevèrent le peuple et les soldats qui le traînèrent nu dans les différens quartiers de Rome, l'égorgèrent, et jettèrent son corps dans le Tibre. Son règne n'avoit guères été plus long que celui d'Othon. Ans de J. C. 69.

Peu de temps avant sa mort, *Vespasien*, homme dont le grand mérite pouvoit bien se passer de l'éclat d'une naissance illustre, avoit été salué empereur par son armée. Il faisoit alors la guerre dans la Palestine, où il avoit déjà pris plusieurs places considérables. On le 69.

reçut en Italie et à Rome avec de grandes acclamations de joie, et l'on conçut de lui les plus flatteuses espérances qu'il ne manqua pas de réaliser. Il corrigea tous les vices des différentes parties de l'administration, et fit fleurir les sciences et les arts, par ses libéralités envers les savans et les artistes, mais après avoir banni de Rome divers philosophes enflés d'un insolent orgueil, et prédicateurs effrontés des maximes les plus dangereuses. Titus, son fils, à qui il avoit laissé le commandement de son armée dans la Palestine, s'empara de Jérusalem, dont la ruine totale fut consommée. Vespasien fit aussi la guerre en divers autres pays par ses généraux; et il conquit à l'empire les royaumes de Lycie et de Pamphilie, ainsi que les îles de Samos et de Rhodes. Il fit ensuite bâtir à Rome le temple de la paix, et commença l'amphithéâtre dont Auguste avoit formé le projet. Attaqué d'une violente douleur dans les intestins, ce prince, si digne de régner, ne cessa jusqu'au dernier jour de sa vie de travailler aux affaires du gouvernement, répondant à ceux qui l'exhortoient à prendre du repos, qu'*un empereur devoit mourir debout.*

An de J. C. 79. Son fils *Titus* lui succéda; Titus que l'assemblage de toutes les vertus et de tou-

tes les qualités aimables, fit bien justement surnommer *les délices du genre humain*. Il avoit coutume de dire que *personne ne devoit sortir mécontent d'auprès du prince*. Se souvenant un soir qu'il ne s'étoit présenté dans la journée aucune occasion d'obliger quelqu'un, il dit cette parole mémorable: *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu*. A la suite d'un terrible incendie qui consuma plusieurs quartiers de Rome, et durant une affreuse peste, qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour, Titus se conduisit comme le prince le plus généreux, et le père le plus tendre. Malheureusement il fut enlevé aux Romains à la fleur de son âge, et dans la troisième année de son empire. C'est sous ce règne qu'arriva la fameuse éruption du mont Vésuve, où furent ensevelies sous une prodigieuse quantité de cendres les villes d'Herculanum et de Pompëia, et où périt le célèbre *Pline*, qui s'en étoit approché de trop près, pour faire des observations sur cet effroyable phénomène de la nature.

Domitien, frère et successeur de Titus, fit d'abord espérer que son règne seroit heureux. Il se montra doux, libéral, et populaire; témoigna un zèle ardent pour la justice, publia plusieurs loix An de J. C. 81.

très-utiles ; rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et embellit Rome de divers édifices. Mais les débauches les plus infâmes, des cruautés inouies, et une hauteur aussi dure que ridicule suivirent ces beaux commencemens. Plongé dans des vices qui révoltent la nature, il alluma en même temps contre les chrétiens une persécution des plus sanglantes, et porta l'orgueil jusqu'à prendre les noms de *Dieu* et de *Seigneur*, voulant qu'on lui donnât ces titres dans toutes les requêtes qui lui seroient présentées. Il passoit des jours entiers dans son cabinet, s'amusant à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu.

Cet indigne empereur fit néanmoins la guerre avec succès contre les Cattes et les Daces, et acheva de soumettre toute la Grande Bretagne, par Agricola qui en étoit gouverneur. Il mourut assassiné, et privé par le sénat de tous les honneurs de la sépulture. C'est le dernier des empereurs qu'on appelle *Césars*.

An de J. C. 96. *Nerva*, originaire de l'île de Crète, fut élevé sur le trône impérial, à l'âge de plus de soixante ans. Il s'empressa de réparer les injustices de son prédécesseur, et rappella les chrétiens exilés. Ce prince vertueux, sentant que sa fin n'étoit pas éloignée, se choisit un digne successeur,

en adoptant Trajan, originaire d'Espagne, qui commandoit alors les armées de Germanie.

Aussitôt que *Trajan* eut été proclamé empereur, il écrivit au sénat que *jamais aucun homme de bien ne seroit mis à mort par ses ordres.* Cependant, comme je l'ai dit ailleurs, en défendant les assemblées, il fournit aux gouverneurs des provinces l'occasion de persécuter les chrétiens; et après avoir éteint, sur l'avis de Pline *le jeune*, le feu de cette persécution, il ne tarda pas lui-même à le rallumer. Cette cruauté envers les chrétiens, jointe à une excessive intempérance, ont terni la gloire de cet empereur, regardé d'ailleurs comme un des plus grands et des meilleurs princes qui aient existé dans le paganisme. Il mérita par ses vertus civiles le titre de *père de la patrie*, et ne s'illustra pas moins par ses vertus guerrières. An de J. C. 98.

Décébale, roi des Daces, qui s'étoit révolté, fut vaincu dans une sanglante bataille; et des dépouilles remportées sur les peuples, on éleva dans Rome cette superbe colonne, nommée *trajanne*, haute de quarante-quatre pieds, et l'une des merveilles de l'architecture. Trajan soumit ensuite l'Arménie, la Mésopotamie, et l'Assyrie, dont il fit trois provinces romaines; remporta de grandes

victoires sur les Ibériens, les Perses, les Arabes et les Parthes; étendit ses conquêtes jusqu'aux frontières de l'Inde; extermina les Juifs rebelles de la Cyrénaïque, qui avoient poussé la barbarie jusqu'à dévorer la chair et les entrailles des Grecs et des Romains; et, au retour de toutes ces expéditions, il mourut en Cilicie à Sélinunte, nommée depuis *Trajanopolis*. Ses cendres, portées à Rome, furent mises dans une urne d'or qu'on plaça au dessus de la colonne *trajanne*; et l'on enrichit cette colonne de bas-reliefs qui représentoient les guerres et les actions mémorables de cet empereur.

An de J. C. 117. *Adrien*, cousin et fils adoptif de Trajan, étoit général des armées en Orient, lorsqu'il fut élevé à l'empire. Son amour pour la paix lui fit abandonner les trois provinces que son prédécesseur avoit conquises au-delà du Tygre. Il marcha contre les Parthes, les Alains, les Sarmates, et les Daces, qui lui avoient déclaré la guerre, et qu'il défit. Les Juifs furent punis de leurs continuelles rebellions, par tous les maux de la guerre qu'il leur fit souffrir. Il voulut néanmoins qu'on rebâtit Jérusalem, qu'il nomma *Ælia* de son propre prénom. Mais les Juifs s'étant portés à une nouvelle révolte,

il

il leur défendit sous peine de la vie d'en approcher.

Peu de temps après son avénement au trône impérial, Adrien avoit remis ce qui étoit dû au fisc depuis seize ans, et en avoit fait brûler publiquement les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet; libéralité qui fit dire qu'*il avoit enrichi tout l'empire.* Le bonheur du peuple fut en effet le principal de ses soins. Mais il traita quelquefois les grands avec une cruauté peu conforme aux principes de la justice. Il employa une très-grande partie de son règne à voyager à pied, à la tête de ses troupes, dans toutes les saisons de l'année, exposé à la pluie, à la neige, au froid, à la chaleur, et partageant néanmoins la nourriture du soldat. Dans tous ses voyages, il réprimoit les abus, qu'il s'appliquoit à connoître; soulageoit les peuples par la diminution des impôts; faisoit réparer les édifices publics, ou en faisoit élever de nouveaux. Quelque temps avant sa mort, il adopta Antonin, qu'il engagea ensuite à adopter lui-même Marc-Aurèle et Lucius Verus.

Antonin, né en Italie, de parens originaires de la ville de Nîmes dans la Gaule, mérita le surnom de *pieux*, par le tendre et respectueux attachement qu'il montra envers son père adoptif, durant An de J. C. 138.

le cours de la dernière maladie de ce prince, et après sa mort. Il lui fit élever sur les bords du Tibre un superbe mausolée qu'on appella le *môle d'Adrien*, et qui est aujourd'hui le château Saint-Ange. Les grandes vertus d'Antonin, à qui l'histoire n'a absolument reproché aucun vice, ont fait dire à Pausanias que cet empereur pouvoit à juste titre être appellé *le père des hommes*. Jamais prince, en effet, n'a donné des preuves plus éclatantes de son amour sincère et inaltérable pour son peuple. Doux, sage, prudent, modéré; sévère aux méchans, mais sans cruauté; favorable aux gens de bien qu'il combla d'honneurs, il diminua les impôts; défendit qu'on opprimât qui que ce fût pour la levée des subsides; écouta avec affabilité les plaintes de ceux qui en étoient surchargés, et employa une grande partie de son patrimoine en aumônes. Bien plus, il le donna tout entier à l'état, s'en réservant seulement l'usufruit pour lui et pour sa fille Faustine, qu'il maria avec Marc-Aurèle.

Plus jaloux de faire fleurir la paix et l'abondance dans l'empire, que d'en reculer les frontières aux prix de l'or et du sang de ses sujets; *J'aime mieux*, disoit Antonin, *sauver un seul citoyen, que de tuer mille ennemis*. Aussi sut-il

éviter toutes les occasions de faire usage de ses armes; et les peuples les plus éloignés, pleins de respect pour ses vertus, lui envoyèrent des ambassadeurs. Les Bactriens, les Hircaniens, les Indiens, et d'autres nations barbares le choisirent même pour arbitre de leurs différends. Le philosophe *Justin* nouvellement converti au christianisme, lui ayant présenté, comme je l'ai dit ailleurs, une apologie des chrétiens que l'on persécutoit en Asie, l'empereur publia une lettre dans laquelle il ordonna, non-seulement de les absoudre, mais même de punir leurs accusateurs.

Marc-Aurèle, surnommé *le philosophe*, avoit été appellé seul à l'empire par Antonin, son père adoptif; et le sénat lui déféra unanimement tous les titres de la souveraine puissance. Mais par une générosité bien rare, il voulut la partager avec *Lucius Verus*, qu'Antonin avoit également adopté, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Rome vit donc alors pour la première fois deux empereurs régner ensemble, et qui, avec des mœurs bien différentes, n'avoient qu'un cœur et qu'un esprit. La deuxième année de leur empire, Lucius Verus marcha contre les Parthes, avec lesquels on étoit en guerre, et les défit. Au retour de cette expédition, An de J. C. 161.

il se plongea dans toutes sortes de déréglemens et de débauches, et mourut quelques années après.

Attaché, dès ses premières années, à la secte des stoïciens, Marc-Aurèle avoit mené la vie la plus sobre, la plus dure et la plus austère. Revêtu de la pourpre impériale, il fit constamment le bonheur des Romains, et mérita par ses vertus, qu'aucun vice ne souilla, d'être placé au rang des meilleurs princes qui aient régné. En même temps qu'il s'appliqua à régler l'intérieur de l'état par la sagesse de ses loix, il le fit respecter au dehors par l'éclat de ses victoires. Les Vandales, les Sarmates, les Suèves, les Marcomans, et d'autres peuples de la Germanie, qui désoloient l'empire, dont ils avoient franchi les barrières, furent repoussés, et contraints de poser les armes. Dans cette intervalle de paix, Marc-Aurèle se laissa malheureusement séduire par les instigations des philosophes, ennemis et calomniateurs des chrétiens. Une cruelle persécution fut allumée contr'eux. *Justin* publia sans succès une seconde apologie de ses frères; et le saint docteur augmenta le nombre des martyrs.

Cependant une nouvelle ligue de divers peuples germains obligea Marc-Aurèle de se mettre en campagne. Mais comme il

ne vouloit point surcharger ses sujets d'impôts, il fit vendre les meubles les plus riches de l'empire, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les habits même de l'impératrice et ses pierreries. C'est durant cette guerre, dont la Germanie fut le théâtre, que l'armée romaine éprouvant, comme je l'ai dit ailleurs, une extrême disette d'eau, la légion *foudroyante*, toute composée de chrétiens, obtint par ses prières une pluie des plus abondantes, accompagnée de coups de tonnerre et d'une horrible grêle, qui frappèrent d'épouvante les ennemis. Marc-Aurèle, touché de ce prodige, fit cesser aussitôt la persécution contre les chrétiens. Il termina bientôt cette guerre, autant par son caractère généreux, que par ses glorieux exploits, et retourna à Rome, où il combla le peuple de ses largesses.

Ce bon prince ne goûta pas longtemps les douceurs d'une vie honorable et tranquille. Les peuples du Nord le forcèrent encore, par leurs irruptions sur les terres de l'empire, à reprendre les armes. Il entra dans leur pays; et lorsqu'il étoit sur le point de les soumettre, il mourut à Vindobone, aujourd'hui Vienne en Autriche. Il avoit élevé à Rome une colonne à son père adoptif

Antonin, dont la statue fut placée au-dessus. Mais on enrichit cette colonne de bas-reliefs, qui représentoient les guerres de Marc-Aurèle lui-même.

An de J. C. 180. Le sort des Romains changea bien de face sous *Commode*, son fils et son successeur, qui, au lieu de continuer la guerre contre des peuples, qu'il pouvoit aisément subjuguer, conclut avec eux un traité sur les bords du Danube, et s'en retourna à Rome. Marc-Aurèle avoit toutes les vertus, sans avoir aucun vice ; et Commode, sans avoir aucune vertu, avoit tous les vices qu'il porta jusqu'aux derniers excès. C'est le peindre d'un seul trait, en disant qu'on a justement placé son nom à côté de ceux de Tibère, de Néron, et de Domitien. Il eut aussi l'orgueil insensé de Caligula, et le poussa même plus loin, en voulant se faire passer pour Hercule, fils de Jupiter, et en obligeant le sénat à lui dresser des autels, et à offrir des sacrifices en son honneur. Les chrétiens n'ayant point voulu reconnoître sa prétendue divinité, essuyèrent une cruelle persécution. Enfin Commode eut l'extravagante présomption de vouloir faire appeller le temps de son règne *le siècle d'or*, tandis qu'il étoit dans la réalité le siècle de fer. On avoit tramé contre sa vie plu-

sieurs conspirations qui avoient été découvertes. Marcia, sa principale maîtresse qu'il avoit dessein de faire mourir, lui donna, au moment où il sortoit du bain, un breuvage empoisonné. Mais comme il vomit beaucoup, et que l'on craignit qu'il ne rejettât le poison, un athlète, nommé Narcisse, saisit le prince, et l'étrangla.

Pertinax, né de parens obscurs, mais qui s'étoit élevé, par un mérite supérieur, aux plus grands emplois, soit civils, soit militaires, fut d'abord proclamé empereur par le peuple et les cohortes prétoriennes, et ensuite élu d'une voix unanime par le sénat. Appliqué avec ardeur à réformer l'état, par l'abolition d'une foule d'abus que l'iniquité des temps avoit introduits, il commençoit à faire oublier la tyrannie de Commode, et à faire revivre les vertus de Marc-Aurèle. Mais les soldats prétoriens, qui, sous le règne précédent, avoient vécu dans une entière licence, mécontens de ce que Pertinax venoit de les assujettir à la discipline militaire, l'assassinèrent avant la fin du troisième mois de son règne. Ans de J. C. 193.

Ces mêmes soldats proclamèrent l'empire à vendre au plus offrant. *Didier Julien*, né d'une famille illustre à Milan, l'obtint par une grosse enchère. Mais 193.

au moment où il se mettoit en possession de cet empire qu'il venoit d'acheter, le peuple, outré de colère, demanda à cris redoublés *Pescennius Niger*, né d'une famille de chevaliers romains, et qui étoit alors gouverneur de Syrie. Celui-ci, instruit de ce qui se passoit à Rome, et se prêtant à un vœu si flatteur du peuple, se fit déclarer empereur par ses troupes, et fut reconnu dans tout l'Orient. Mais au lieu de marcher vers la capitale de l'empire. Il s'endormit dans l'inaction, et s'amusa à donner des jeux et des fêtes aux habitans d'Antioche.

An de J. C. 193. Pendant ce temps-là, *Septime Sévère*, né à Leptis en Afrique d'une famille de chevaliers romains, et qui commandoit alors dans l'Illyrie, se fit aussi proclamer empereur par son armée, sous prétexte de venger la mort de Pertinax. Il se rendit aussitôt à Rome à la tête de ses légions; et, sans tirer l'épée, il obligea le sénat à déclarer déchu de l'empire Didier Julien, qui fut tué dans son palais, au commencement du troisième mois de son règne. Sévère passa quelque peu de temps à Rome, avant d'aller combattre Niger en Orient. Il soupçonnoit avec juste raison *Décimus Clodius Albinus*, commandant des légions dans la Grande Bretagne, d'avoir des vues sur l'empire.

Pour se délivrer de toute inquiétude envers ce nouveau compétiteur, il le décora du titre de César; titre qui donnoit l'assurance de succéder au trône. Il marcha ensuite contre Niger, qui, vaincu dans deux batailles; perdit la vie dans une troisième, livrée près d'Issus, environ deux ans après qu'il avoit été proclamé empereur.

Cependant Albinus, non content du titre de César, se fit couronner empereur dans la Gaule, où il avoit passé avec son armée, pour pénétrer de là en Italie. Sévère le déclara aussitôt ennemi de l'empire; partit de l'Orient avec toutes ses forces, pour aller à sa rencontre, et le joignit près de Lyon. Là, il se livra entre les deux rivaux une bataille sanglante, qui fut décisive. Albinus, vaincu, se tua de désespoir.

Sévère, de retour à Rome, eut la cruauté de faire mourir la femme, les enfans, et tous les partisans d'Albinus. Les Parthes avoient fait une irruption dans la Mésopotamie, et tenoient la ville de Nisibe assiégée. Sévère alla délivrer cette place; et l'année suivante, il prit Babylone, Séleucie, et Ctésiphon, capitale, qu'il livra au pillage. C'est là que, voulant établir solidement la puissance impériale dans sa maison, il s'associa ses

deux fils, quoique encore jeunes, *Caracalla* et *Géta*, en faisant proclamer Auguste le premier, et en donnant le titre de César au second, qui, bientôt après, fut également déclaré Auguste. Il s'en retourna par l'Arménie, dont le roi demanda et obtint la paix; entra dans l'Arabie et dans la Palestine, et visita l'Egypte.

L'empereur avoit alors publié un édit contre les chrétiens, qui éprouvèrent une bien cruelle persécution. Les peuples de la grande Bretagne s'étant révoltés, Sévère se hata d'aller les réduire; et, après les avoir domptés, il fit élever dans ce pays, entre l'Ecosse et l'Angleterre, un mur de cent mille pas, flanqué de bonnes tours, pour opposer un rempart aux incursions des Ecossais. Il y mourut à Yorck; suivant les uns, des fatigues qu'il avoit essuyées; suivant les autres, du chagrin que lui causa son fils aîné Caracalla, qui avoit tenté de l'assassiner.

An de J. C. 211. Le même jour de la mort de Sévère, ses deux fils *Caracalla* et *Géta*, furent proclamés empereurs. Celui-ci se fit aimer des Romains par sa douceur et ses brillantes qualités. Mais malheureusement il perdit bientôt l'empire avec la vie. Le barbare Caracalla le tua dans les bras de Julie même, leur mère commune. Géta,

poursuivi par son assassin, avoit couru se jetter dans le sein de sa mère, comme dans un asile inviolable; et Julie, voulant parer les coups, fut blessée au bras. Après ce premier crime, Caracalla gagna les soldats prétoriens par ses largesses, fit déclarer Géta ennemi du bien public, et livra à la mort tous ses amis, ceux mêmes qu'il soupçonnoit seulement avoir eu du penchant pour lui. Dans ce carnage horrible furent enveloppés les plus illustres personnages, du nombre desquels étoit le célèbre jurisconsulte Papinien.

Les autres cruautés de Caracalla, ses emportemens, ses caprices fougueux, ses rapines, sa folle prodigalité, sa dureté envers le peuple, sa haine pour le sénat, enfin le mépris de toutes les loix et de toutes les bienséances l'ont fait regarder avec juste raison comme un second Caligula. Il visita les Gaules, mais pour les ravager et y commettre toutes sortes de violences. Il y prit du goût pour une sorte d'habillement nommé *caracalle*; s'en revêtit lui-même, et changea son premier nom de *Bassien* en celui de *Caracalla*. De là, il passa le Rhin, pour déclarer la guerre aux Germains, dont il fut obligé d'acheter la paix à prix d'argent. Il prit aussi des perruques blondes, qui imitoient la couleur de ces peu-

ples, et la manière dont ils les arrangeoient.

Caracalla étant allé en Orient, y trompa d'une manière perfide les Parthes, les Arméniens, et d'autres peuples ses alliés. Instruit que les Alexandrins avoient fait sur lui quelques plaisanteries un peu malignes, il dirigea sa marche vers Alexandrie, et y entra sous prétexte d'aller rendre ses hommages au dieu Sérapis, mais dans le noir dessein d'en exterminer les habitans. Le massacre qu'il ordonna fut des plus affreux: il dura plusieurs jours et plusieurs nuits; et le monstre mit fin à cette sanglante exécution, en consacrant dans le temple du dieu Sérapis le poignard avec lequel il avoit tué son frère. Il fut lui-même assassiné, près de la ville d'Edesse, par Macrin, qui, né à Alger dans une condition obscure, étoit parvenu au grade de capitaine des gardes prétoriennes.

An de J. C. 217. Ce même *Macrin* fut salué empereur par l'armée, et reconnu par le sénat, qui déclara même son fils Diadumène, prince de la jeunesse, et le décora du titre de César. Il se fit d'abord aimer des divers ordres de l'état, et donna une idée favorable de son gouvernement. Mais vaincu deux fois par Artaban, roi des Parthes, il eut la foiblesse d'en acheter très-chèrement une paix ignomi-

nieuse. Il ne termina ensuite les troubles qui s'étoient élevés en Arménie, qu'en accordant tout ce qu'on lui demandoit, et se retira à Antioche, où il se livra au luxe et aux plaisirs. Son armée qu'il traitoit avec sévérité, se révolta dans son camp d'Emèse, ville de Syrie, et y proclama empereur *Héliogabale*, né à Rome de Varius-Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le temps de parvenir au consulat. Macrin fut vaincu dans une bataille, et bientôt après assassiné avec son fils.

Héliogabale, âgé seulement de quatorze ans, ne tarda pas à joindre aux caprices désordonnés d'un jeune étourdi, passionné pour toutes sortes de débauches, l'humeur despotique et sanguinaire d'un scélérat, vieilli dans l'habitude de tous les crimes. Des cochers, dont deux furent ses favoris, et des comédiens composèrent sa cour. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, et une académie, où l'on donnoit des décisions sur les raffinemens de tous les plaisirs. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, dont il nomma présidente sa mère Sœmias, monstre d'impudicité. Plusieurs sénateurs, qui n'avoient pas voulu approuver cet établissement, furent mis à mort,

An de J. C. 218.

ainsi que Gannys, son précepteur, et d'autres personnes illustres, qui eurent le courage de lui reprocher ou de censurer sa conduite. Un de ses plaisirs étoit d'inviter à souper des gens de la lie du peuple; et il les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui se vidant tout-à-coup, les renversoient par terre, pour qu'ils fussent la pâture des ours et des bêtes féroces.

Ce méprisable empereur s'étoit fait appeller *Héliogabale* du nom du dieu *Elagabal*, qu'il avoit apporté de Phénicie, et qu'il voulut qu'on adorât. Ce dieu n'étoit autre chose qu'une pierre noire, ronde par le bas, et pointue par le haut. Il bâtit un temple à cette ridicule divinité, fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la Lune, ainsi que la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu, qu'il maria avec elle. Il fit célébrer leurs noces à Rome et dans toute l'Italie, et sacrifia dans leur temple des enfans de la première distinction. Ces horribles cruautés, et les abominables infamies de ce prince, qu'on appelloit *le Sardanapale de Rome*, soulevèrent le peuple et les soldats. Il mourut assassiné avec sa mère, dans les latrines du camp où ils avoient été se cacher.

Alexandre Sévère, proclamé empereur par les soldats, reçut du sénat tous les titres de la souveraine puissance. Il étoit cousin d'Héliogabale, et n'avoit que seize ans. Mais ses vertus et ses brillantes qualités l'égalèrent aux plus grands et aux meilleurs princes. Le bonheur du peuple fut, dans tout le cours de son règne, son unique occupation. Il prit toujours conseil des personnes les plus sages et les plus éclairées; employa tour-à-tour la douceur et la sévérité pour contenir les gens de guerre dans les bornes de la discipline, et rendit la justice avec l'exactitude la plus religieuse. Rien n'étoit comparable à la haine qu'il portoit aux juges iniques, ou qui se laissoient corrompre par des présens. Instruit que *Tarinus*, à qui il avoit donné sa confiance, vendoit son crédit à prix d'argent, il le condamna à être jetté dans un feu de paille et de bois fort humide, pour qu'il y fût étouffé par la fumée; et pendant tout le temps que dura ce supplice, un héraut crioit : *Cet homme qui a vendu de la fumée aux autres, est puni par la fumée.* Ces belles paroles, *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît*, furent, par son ordre, gravées dans les

An de J. C. 222.

appartemens de son palais, et sur les frontispices des ouvrages publics.

Artaxercès, Persan, s'étant emparé du trône des Parthes, sur lequel il établit le second empire des Perses, déclara la guerre aux Romains. Alexandre employa vainement tous les moyens possibles pour entretenir la paix entre les deux nations. Forcé de marcher contre le nouveau monarque, il remporta sur lui une célèbre victoire, et reçut à Rome les honneurs du triomphe. Il tourna ensuite ses armes contre les Germains qui avoient passé le Rhin et le Danube, pour se jetter sur les terres de l'empire. Mais les légions de la Gaule, trop accoutumées à vivre dans la licence, pour vouloir se plier au joug de la discipline, se portèrent jusqu'à se soulever contre ce digne empereur; et Maximin, un de ses officiers, le fit secrètement assassiner avec sa mère, près de Mayence.

An de J. C. 235. L'auteur de ce meurtre s'étoit élevé de l'état de berger aux premiers grades militaires. Son crime étant demeuré d'abord caché, il n'eut pas beaucoup de peine à en recueillir le fruit. *Maximin*, proclamé empereur par l'armée, vit son élection confirmée par le sénat, et donna à son fils le titre de *César*. Général aussi

habile que brave, il fut sur le trône un prince méchant et cruel à l'excès. Plus de quatre mille personnes furent mises à mort sous le prétexte calomnieux qu'elles avoient conjuré contre sa vie. Plein de cette fausse idée que l'obscurité de sa naissance l'exposoit au mépris, il fit périr tous ceux qui la connoissoient, même ses amis les plus intimes. Dans son expédition contre les Germains, il remporta une victoire des plus signalées. Mais il fit dans ce pays une guerre de brigand, brûlant, ravageant et couvrant d'affreuses ruines tout ce qui se trouvoit sur son passage. La persécution qu'il alluma contre les chrétiens, fut des plus sanglantes. Les grands et le peuples, accablés par ses vexations odieuses, étoient fatigués de sa domination. Toutes les provinces, gémissant sous une si violente tyrannie, n'attendoient que l'occasion d'en briser le joug.

Quelques villes d'Afrique, indignées de la dureté d'un intendant que l'empereur y avoit envoyé, se révoltèrent, et lui arrachèrent la vie. Les chefs de cette entreprise revêtirent aussitôt de la pourpre impériale *Gordien*, proconsul de cette province; homme recommandable autant par ses talens et ses vertus que par sa naissance et ses dignités. Comme il

étoit dans un âge très-avancé, on lui avoit associé son fils *Gordien*, qu'il avoit fait son lieutenant-général, et qu'il nomma son collègue à l'empire.

An de J. C. 237. Le sénat instruit de l'élection du vieux *Gordien*, l'approuva unanimement, en lui donnant le titre d'*Auguste*, et déclara ennemis du bien public Maximin et son fils. A cette nouvelle, le tyran, qui étoit à Sirmium en Pannonie, entra dans des accès de fureur, proportionnés à la violence de son caractère. Il vouloit marcher vers Rome. Mais ses troupes, qui ne l'aimoient pas, paroissoient peu disposées à lui obéir. Sur ces entrefaites, Capélien, gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, alla les attaquer à Carthage, sous prétexte de demeurer fidèle à son prince. Gordien, le fils, fut à sa rencontre avec le peu de soldats qu'il avoit, et une multitude confuse d'habitans, ramassés à la hâte et mal armés. Il fut tué dans le combat; et son père, plutôt que de tomber au pouvoir de son ennemi, aima mieux se donner la mort, après un règne d'environ six semaines, laissant un petit-fils héritier de son nom, et de l'amour des Romains.

La défaite et la mort de ces deux princes ne procurèrent aucun avantage réel et durable à Maximin. Le sénat, loin de

le reconnoître, se hâta de créer deux empereurs; *Maxime Pupien*, d'une naissance obscure, mais très-habile dans l'art militaire, et *Cœlius Balbinus*, d'une naissance illustre, et très-expérimenté dans la conduite des affaires civiles. Le premier devoit aller faire la guerre à Maximin, et le second devoit rester à Rome pour y contenir les esprits, échauffés par tant de subites révolutions. Mais le peuple et les soldats ayant demandé un empereur de la famille des *Gordiens*, le sénat nomma *César*, le petit-fils *Gordien*, âgé de treize ou quatorze ans.

Cependant, Maximin étoit venu à bout de ranimer l'ardeur de ses troupes, et avoit quitté la Pannonie, pour marcher vers l'Italie. Il y pénétra en effet, et se présenta devant Aquilée, dont il espéroit qu'on lui ouvriroit les portes. Mais il se vit contraint de l'assiéger; et la vigoureuse défense des habitans le rendit furieux. Il déchargeoit sa colère sur ses soldats, en les accusant de lâcheté, et faisoit punir de mort leurs officiers. Les prétoriens, indignés d'un traitement si injuste et si rigoureux, le massacrèrent avec son fils, après un règne de trois ans et quelques jours.

Maxime apprit cette nouvelle à Ra-

venne, où il étoit à la tête d'une nombreuse armée, attendant, pour aller combattre, et vaincre plus sûrement Maximin, que celui-ci eût consumé ses principales forces devant Aquilée, qu'il savoit être en état de tenir long-temps contre le siége. Il se transporta aussitôt dans cette ville; y harangua l'armée ennemie, qu'il remplit de bons sentimens envers les empereurs légitimes, prit la sage précaution de disperser en divers lieux les différens corps qui la composoient; retourna à Rome, et y fut reçu avec une joie universelle. Occupé avec *Balbin*, son collègue, du soin de bien gouverner l'empire, il se préparoit à porter ses armes dans la Perse, lorsque les cohortes prétoriennes, toujours susceptibles de l'esprit de révolte, mécontentes de ce qu'on avoit nommé des empereurs sans leur participation, les massacrèrent tous les deux.

An de J. C. 238. *Gordien III*, dit *le jeune*, proclamé empereur à l'âge de seize ans, fut reconnu avec transport par tous les peuples de l'empire. A toutes les qualités aimables qui gagnent les cœurs, il joignoit toutes les vertus d'un prince né pour le bonheur de ses sujets, et une sagesse même qui n'est ordinairement l'appanage que de l'âge mûr. Devenu le gendre de

Mysithée, célèbre par son savoir et son éloquence, il le nomma préfet du prétoire, et lui donna toute sa confiance. Ce ministre, aussi vertueux que grand homme d'état, lui ayant fait dans une lettre la peinture de tous les vices du gouvernement, Gordien lui répondit ces paroles bien dignes de remarque dans la bouche d'un jeune empereur : *Le sort d'un prince est bien à plaindre. On lui cache la vérité; et comme il ne peut pas tout voir, il est obligé de s'en rapporter à des hommes qui sont d'intelligence pour le tromper.* Aidé des conseils de son beau-père, il changea, par la réforme des abus, la face de tout l'empire, et commença à faire construire un grand portique dans le Champ-de-Mars.

Il y avoit près de quatre ans que les Romains goûtoient les douceurs d'un règne heureux et paisible, lorsque d'un côté les Goths et d'autres peuples du Nord inondèrent la Thrace, et de l'autre, Sapor, roi de Perse, ravagea les terres de l'empire. Gordien marcha d'abord contre ces barbares et les défit. Il passa ensuite en Syrie, où, après avoir battu Sapor, il reprit sur lui Antioche, ainsi que Carres et Nisibe, deux autres places considérables, et reconquit toute la Mésopota-

mie. Le sénat, apprenant l'heureux succès de cette expédition, décerna le triomphe à Gordien, et conféra à son beau-père Mysithée le titre de *tuteur de la république.*

Malheureusement celui-ci mourut en Syrie même, d'une mort qu'on a prétendu n'avoir pas été naturelle. L'empereur lui donna pour successeur dans sa charge de préfet du prétoire, Philippe, né d'une famille obscure à Bostra en Arabie. Mais l'ingrat ambitieux ne considéra cette place que comme un degré pour monter sur le trône, aux dépens de la vie de son maître et de son bienfaiteur. Résolu d'abord de faire perdre à Gordien l'affection des soldats, en amenant la disette dans l'armée, il écarta, par des ordres secrets, les bateaux qui portoient les vivres. Les troupes en effet, excitées par les principaux officiers que Philippe avoit gagnés, se soulevèrent, et le firent associer à l'empire. Très-peu de temps après le jeune Gordien périt dans une embûche secrète.

An de J. C. 244. *Philippe*, soutenu de l'armée, n'eut pas de peine à obtenir le consentement du sénat sur son élévation à l'empire. Il s'associa, sous le titre de *César*, son fils, âgé seulement de sept ans, et que peu d'années après, il déclara *Auguste*, pour

perpétuer la puissance impériale dans sa famille. Impatient de retourner en Italie, il céda honteusement la Mésopotamie aux Perses, quoique bien affoiblis par les revers qu'ils avoient essuyés. A Rome, il s'appliqua à gagner le sénat par ses caresses; et l'an mille de la fondation de cette ville, il fit célébrer les jeux séculaires avec une magnificence qu'on n'avoit point vue sous aucun des princes ses prédécesseurs. C'est dans cette brillante fête que le feu prit au superbe théâtre de Pompée, dont la plus grande partie fut consumée.

Sur ces entrefaites, les troupes de Syrie choquées de l'arrogance de Priscus, leur commandant, revêtirent de la pourpre impériale *Jotapien*, qui prétendoit être de la famille d'Alexandre Sévère, mais qui ne jouit pas long-temps de sa fortune usurpée. Les troupes de Mœsie, révoltées pour la même cause, proclamèrent empereur *Marinus*, qui étoit un simple centurion, c'est-à-dire capitaine de cent hommes. Philippe envoya dans cette province Décie, né en Pannonie, et parvenu par son mérite au consulat. Celui-ci, loin de punir les légions rebelles, profita de leurs dispositions pour s'élever lui-même à l'empire, et marcha en Italie contre Philippe, qui périt dans une bataille près de Vérone.

Le fils de l'empereur vaincu fut tué à Rome par les soldats prétoriens, instruits du désastre de son père.

Ans de J. C. 249. *Décie* fut altéré du sang des chrétiens ; et dans l'espace d'un régne d'un peu plus de deux ans seulement, il en fit inonder toutes les provinces de l'empire. Il s'étoit associé ses deux fils Décie et Hostilien. Les Goths ayant fait une invasion sur les terres de la domination romaine, Décie marcha contre eux avec son fils aîné ; et tous les deux furent tués dans un combat, par la trahison de Gallus, un des officiers de l'armée, né d'une famille honorable de Rome.

251. *Gallus*, élevé à l'empire par les soldats, s'associa son fils Volusien, et fit une paix ignominieuse avec les Goths, s'obligeant à leur payer un tribut annuel. Mais malgré ce traité, les barbares ne tardèrent point à recommencer leurs ravages. Gallus étoit retourné à Rome, où il se plongea dans la mollesse et les plaisirs. Pour calmer le peuple irrité de son indolence, il adopta Hostilien, fils de Décie, et bientôt après le fit mourir secrètement. Emilien, Maure de nation, et d'une basse origine, qui commandoit les troupes dans la Mœsie, ayant repoussé les Barbares, dont il fit un grand carnage, fut proclamé empereur par les soldats, et se hâta de passer en Italie,

Italie, pour faire valoir ses prétentions. Gallus et Volusien, son fils, marchèrent contre lui, à la tête d'une armée, qui, après les avoir massacrés tous deux près de la ville d'Intéramna en Ombrie, se rangea du parti d'*Emilien*.

Le nouvel empereur, malgré sa conduite douce et modérée dans Rome, ne régna pas quatre mois entiers. Valérien, homme d'un rang illustre, que Gallus avoit envoyé sur le Rhin, pour qu'il lui amenât les légions de Gaule et de Germanie, fut, après la mort de celui-ci, nommé empereur par ses troupes. Emilien sortit de Rome, pour aller le combattre. Mais ses propres soldats lui ôtèrent la vie près de Spolette. An de J. C. 253.

Le sénat applaudit à l'élection de *Valérien*, et donna le nom de *César* à son fils Gallien, que son père associa aussitôt à l'empire, en le déclarant *Auguste*. Valérien avoit d'excellentes qualités, de grandes vertus, et des mœurs irréprochables, qui lui avoient mérité la charge de censeur, qu'aucun particulier n'avoit possédée depuis le règne de Claude. Mais sur le trône, il ne se montra pas fort habile dans l'art de gouverner; et son peu de capacité à juger du vrai mérite lui fit toujours choisir de mauvais ministres. C'est à l'instigation de Macrien, l'un d'en- 253.

tr'eux, qu'il alluma dans tout l'empire une persécution des plus violentes contre les chrétiens.

Sous le règne de cet empereur, les peuples du Nord renouvellèrent leurs incursions avec plus de fureur qu'auparavant. Gallien, envoyé contre eux par son père, signala son courage. Valérien marcha en même temps contre les Perses, qui s'étoient jettés sur plusieurs provinces romaines. Mais son excès de franchise et de bonne foi à s'engager dans une entrevue avec Sapor, lui fut bien funeste. Ce roi perfide le fit prisonnier, le mena en Perse, et l'accabla de cruels et d'indignes traitemens qui hâtèrent la mort de ce malheureux prince.

An de J. C. 260. *Gallien*, seul chef de l'empire, ne fit qu'une action louable durant tout son règne : ce fut de mettre fin à la persécution excitée contre les chrétiens. Il parut si peu touché du sort déplorable de son père captif, qu'il ne s'occupa nullement du soin de le délivrer, ou de le venger, quoique plusieurs alliés des Romains lui eussent offert leurs secours. *Je savois que mon père étoit sujet aux accidens de la fortune*, disoit-il froidement, voulant imiter ce philosophe, qui, à la nouvelle de son fils tué dans un combat, avoit seulement dit : *Je savois que*

mon fils étoit mortel. Gallien ajoutoit que le malheur de Valérien lui étoit glorieux, puisqu'il n'y étoit tombé que par un excès de vertu : paroles et conduite qui ne décèlent pas moins un esprit frivole qu'un cœur vicieux.

Ce prince entièrement livré à la mollesse, abîmé, pour ainsi dire, dans le luxe et dans les délices, insensible à tout ce qui n'avoit point de rapport à la volupté, vit avec la plus froide indifférence l'empire désolé, non seulement par la peste et par la famine, mais encore par les incursions des Barbares, et par l'ambition des généraux romains, qui, en résistant à ces peuples, se firent reconnoître empereurs dans leurs provinces : ce sont ceux-ci qu'on appelle les *trente tyrans.* Les Germains se jettèrent sur l'Espagne. Ceux de ces peuples qu'on nommoit depuis peu *Allemands*, ravagèrent la Gaule, et pénétrèrent jusques dans l'Italie. La Dace que Trajan avoit réunie à l'empire, fut perdue sans ressource et pour toujours. La Grèce, la Macédoine et l'Asie mineure furent saccagées par les Goths. Les Sarmates et les Quades répandirent l'épouvante dans la Pannonie; et les Perses, après avoir envahi la Mésopotamie, tentèrent la conquête de la Syrie.

Cependant Odenat, prince de la ville

de Palmyre, alliée de Rome, ou chef d'une tribu de Sarasins, sauva l'Orient, en défendant la Syrie, et en reprenant sur les Perses la Mésopotamie. Il envoya à Gallien plusieurs satrapes enchaînés, comme pour lui reprocher sa coupable indolence. Mais ce prince lâche n'eut pas honte de triompher de ces ennemis, à la défaite desquels il n'avait eu aucune part. Il voulut cependant récompenser les services d'Odenat, et le créa général des troupes romaines en Orient.

Sur ces entrefaites, *Posthume* avoit pris lui-même le sceptre impérial dans la Gaule; *Valens* et *Pison* dans la Grèce, et *Ingennus* dans l'Illyrie. Gallien avoit marché contre celui-ci, l'avoit battu, avoit fait périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ou de sexe, et s'étoit ensuite replongé dans la mollesse et dans les plaisirs. Bientôt *Régillien* prit la place d'Ingennus. *Æmilien* se revêtit de la pourpre en Egypte; *Trébellius* en Isaurie; *Saturnin* dans la Mœsie; *Macrien*, ancien ministre de Valérien, de concert avec Baliste, préfet du prétoire, se fit proclamer empereur, et marcha en Occident pour se faire reconnoître. Mais Auréole, Dace d'origine et berger d'extraction, général des troupes d'Illyrie, défit Macrien, qui périt avec son fils aîné. Enfin on vit,

comme je l'ai déjà dit, jusqu'à trente tyrans, qui dans les différentes parties de l'empire, se mirent ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. *Auréole* lui-même, fier d'avoir vaincu Macrien, prit le titre d'empereur dans Milan. Gallien, réveillé de sa profonde et voluptueuse léthargie, alla faire le siége de cette ville. Mais à peine l'eut-il commencé, qu'il fut assassiné avec son frère Valérien, qu'il avoit déclaré *Auguste*, et son fils Salonin, qu'il avoit nommé *César*.

Claude II, dit *le Gothique*, qui venoit de chasser de l'Illyrie les Barbares dont elle étoit inondée, fut proclamé empereur par l'armée, et reconnu avec acclamation par le sénat. Après avoir défait le tyran Auréole, il se rendit à Rome, où l'on ne tarda pas à bénir la sagesse, la modération, et l'équité de son gouvernement. Ce digne prince faisoit refleurir le règne heureux de Trajan, dont il avoit les talens et les vertus, lorsque les besoins de l'empire, attaqué de toutes parts, le rappellèrent dans les camps. An de J. C. 268.

On voyoit alors à Bordeaux *Tetricus*, d'une famille consulaire, revêtu de la pourpre impériale, et qui venoit d'engager dans son parti toute la Gaule,

l'Espagne et l'Angleterre. Odenat, prince de Palmyre, avoit été tué; et la célèbre *Zénobie*, sa veuve, avoit aussitôt pris le titre de reine de l'Orient, avoit fait proclamer empereurs ses trois fils, et s'étoit emparée de l'Egypte. Les Goths, au nombre de trois cent vingt mille combattans, qui avoient passé le Pont-Euxin sur deux mille vaisseaux, ravageoient la Thrace et la Grèce. Claude ayant marché d'abord contre ces brigands, remporta sur eux plusieurs victoires signalées, qui lui méritèrent le surnom de *Gothique*. Ils furent tous exterminés, leurs bâtimens coulés à fond; et la peste détruisit les débris de cette nombreuse armée. Malheureusement le fléau s'étendit jusques dans celle des Romains; et Claude en mourut à Sirmium.

An de J. C. 270. *Quintilinus*, son frère, qui étoit alors à Aquilée, se saisit des rênes de l'empire. Mais au bout de dix-sept jours, il fut abandonné de ses troupes, à la nouvelle de l'élection qu'on avoit faite d'*Aurélien*, homme dont le mérite éminent avoit fait oublier l'obscurité de sa naissance. Celui-ci partit de Sirmium, pour aller se faire reconnoître à Rome, et retourna en Pannonie, où il força les Goths, qui avoient repris les armes, à lui demander la paix. L'Italie étant menacée d'une

invasion par les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, Aurélien y accourut, et fut battu près de Plaisance. Mais il ne tarda pas à réparer ce désastre par trois grandes victoires consécutives, qui assurèrent à l'Italie la tranquillité dont elle jouit sous son règne. De retour à Rome, il en agrandit et fortifia l'enceinte.

Bientôt ce prince quitta sa capitale, pour aller faire la guerre à Zénobie; et, en traversant l'Illyrie, il défit plusieurs troupes de Barbares. Cette courageuse reine de l'Orient, après avoir perdu trois batailles, et avoir été assiégée dans Palmyre, fut arrêtée et chargée de chaînes, pendant qu'Aurélien lui enlevoit l'Egypte par Probus, un de ses généraux. De là, l'empereur se transporta dans la Gaule, où il battit, près de Châlons-sur-Marne, le tyran *Tetricus*, qu'il fit prisonnier. Enorgueilli de tous ces succès, ce prince, si modeste et si simple dans son extérieur, imita tout-à-coup le luxe et le faste des Orientaux, et prit le diadème inconnu jusqu'alors aux Romains. Ses deux captifs ornèrent son magnifique triomphe à son entrée dans Rome. Mais il les traita ensuite l'un et l'autre avec une grande distinction.

Après s'être occupé, pendant quelque temps des soins du gouvernement, Aurélien retourna dans la Gaule, pour éteindre dans leur naissance quelques étincelles de rebellion. De là, il passa dans la Vindélicie, d'où il chassa les Barbares qui l'infestoient; et s'étant avancé dans l'Illyrie, il prit le parti d'abandonner la Dace conquise par Trajan au-delà du Danube, (sans doute parce qu'il désespéroit de pouvoir la garder), et en fit transporter les habitans à la rive droite de ce fleuve. Il étoit en marche, pour aller faire la guerre aux Perses, lorsque Mnestée, l'un de ses secrétaires, craignant d'être puni du dernier supplice pour ses extorsions, trama une conspiration, dans laquelle périt ce grand prince, qui, en peu d'années, avoit eu la gloire de réunir sous un seul chef toutes les parties de l'empire.

Un événement bien surprenant, et unique dans l'histoire romaine, suivit la mort d'Aurélien. Ce fut un combat mutuel de déférence entre l'armée et le sénat, qui se renvoyèrent réciproquement le choix d'un empereur. Enfin, après un interrègne de plus de six mois, qui se passa sans aucun trouble, *Tacite*, parent du célèbre historien de ce nom, fut élu par le sénat. Il rendit à cette com-

An de J. C. 275.

pagnie son ancien éclat ; publia des loix très-sages, sacrifia une partie de son patrimoine au bien de l'état, et fit mettre dans toutes les bibliothèques les ouvrages de l'historien *Tacite*, de peur qu'ils ne se perdissent. Les Scythes et les Goths s'étant répandus dans l'Asie mineure, il marcha contre eux, et mourut à Tarse en Cilicie dans le sixième mois de son règne.

Florien, frère utérin de Tacite, s'empara de l'empire, comme par droit de succession. Mais dans la crainte de tomber entre les mains de ce même *Probus*, qui, sous Aurélien avoit reconquis l'Egypte, et que l'armée d'Orient venoit de forcer à accepter la couronne impériale, il se donna lui-même la mort, environ trois mois après avoir pris la pourpre. Ans de J. C. 275.

Probus, reconnu empereur par le sénat et par les provinces, marcha vers la Gaule, cruellement ravagée par les Francs, les Bourguignons, les Goths, et les Vandales. Après en avoir tué en différens combats plus de quatre cent mille, il les força à demander la paix et à payer un tribut. En Illyrie, il enleva aux Sarmates tout ce qu'ils avoient usurpé. Les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte, furent complétement battus ; et cette défaite épouvanta si fort 276.

Varanane II, roi de Perse, qu'il envoya d'abord à Probus des ambassadeurs, et alla ensuite lui-même le trouver, pour lui demander la paix. Trois tyrans s'élevèrent dans le sein de l'empire : *Saturnin* en Orient; *Proculus*, et après lui *Bonose* dans la Gaule. Mais leur puissance ne dura qu'un moment; et ils la perdirent avec la vie.

Vainqueur de tant de peuples, Probus fit son entrée triomphale dans Rome, où il jouit quelque temps du calme, qu'il avoit rétabli dans toute l'étendue de l'empire. Il fit réparer ou rebâtir soixante-dix villes, et permit de planter des vignes dans la Gaule, en Espagne, et dans la Pannonie. Obligé de faire la guerre aux Perses, qui avoient rompu le traité de paix, il prit sa route par l'Illyrie, où il fit quelque séjour. Pour ne pas laisser les troupes oisives, il les occupa au desséchement des marais près de Sirmium. Mais les soldats, fatigués de ces travaux, se mutinèrent, et se portèrent jusqu'à le massacrer. Le sénat et le peuple romain regrettèrent amèrement ce grand prince. L'armée même se reprochant sa mort, lui éleva un tombeau avec cette épitaphe: *Ici repose* Probus, *vraiment digne de ce nom par sa probité, vainqueur des Barbares et des tyrans.*

Carus, natif de Narbonne, une des plus anciennes colonies romaines dans la Gaule, proclamé et reconnu empereur, déclara *Césars* et ensuite *Augustes* ses deux fils Carin et Numérien. Il défit les Sarmates qui vouloient envahir l'Illyrie et la Thrace. Après cette victoire, il envoya son fils Carin dans la Gaule, et marcha avec son autre fils contre les Perses, auxquels il enleva la ville de Séleucie et toute la Mésopotamie. Campé au-delà du Tigre, près de la ville de Ctésiphon, il y fut frappé de la foudre dans un orage des plus violens, qui fit mourir plusieurs personnes de frayeur. An de J. C. 282.

Carin et *Numérien*, succédèrent de plein droit à leur père. Les circonstances n'étant point favorables pour continuer la guerre contre les Perses, Numérien quitta le pays ennemi, et rentra dans les terres de l'empire. Il s'avançoit vers l'Italie, lorsque Arius Aper, son beau-père, et préfet du prétoire, possédé de l'ambition de régner, le fit assassiner furtivement dans le huitième ou neuvième mois de son règne. Le jeune prince, du caractère le plus aimable et le plus sensible, avoit, disent tous les historiens, versé, après la mort de son père, une si grande abondance de larmes, qu'il en avoit presque perdu la vue. 284.

An de J. C. 285. L'armée d'Orient s'assembla, pour donner un successeur à Numérien, quoique, par sa mort, Carin, son frère, dût rester seul empereur. Les suffrages se réunirent en faveur de *Dioclétien*, qui, du rang de simple soldat, s'étoit élevé aux premiers grades militaires. Aussitôt qu'il eut été élu, il tua de sa propre main, en présence de toute l'armée, Aper, qu'on avoit arrêté d'après des indices certains de son crime, et qu'on gardoit à la tête des drapeaux. Carin étoit encore alors dans la Gaule, où il menoit la vie la plus débordée, se souillant de crimes, de meurtres, de débauches, et portant la corruption des mœurs à ses derniers excès. Il avoit néanmoins quelques talens pour la guerre, et il vainquit dans les plaines de Vérone *Sabin Julien*, gouverneur de Vénétie, qui avoit pris la pourpre. A la nouvelle de l'élection de Dioclétien, Carin alla à sa rencontre; lui livra dans la Mœsie plusieurs combats, dont les succès furent balancés, et périt dans une dernière bataille par la trahison de ses principaux officiers, dont il s'étoit fait détester, particulièrement à cause de sa brutale incontinence.

Dioclétien, devenu seul maître de l'empire, le voyoit attaqué à la fois aux deux extrémités de l'Orient et de l'Occi-

dent. C'est ce qui le détermina à se donner pour collègue *Maximien*, son ancien ami, qui avoit été avec lui simple soldat dans la même compagnie. Ils prirent l'un et l'autre des surnoms bien peu convenables à l'obscurité de leur origine. Le premier se fit appeller *Jovius*, comme descendant de Jupiter, et le second, *Hercule*, comme issu de ce dieu.

Maximien, chargé de faire la guerre en Occident, soumit dans la Gaule les *Bagaudes*, nom qu'on donnoit à des laboureurs et à des pâtres révoltés, dévastateurs des campagnes qu'ils auroient dû cultiver. Ils avoient à leur tête *Amandus* et *Ælien*, qui avoient pris le titre d'empereurs, et qui, forcés de se renfermer dans une forteresse près de Paris, y furent tués, après qu'elle eut été prise. Le vainqueur chassa ensuite de la Gaule les nations germaniques qui s'y étoient répandues, passa le Rhin, et porta le fer et le feu dans le pays qu'habitoient les Francs. Malgré ces désastres, ces peuples, joints aux Saxons, couroient toujours les mers, ravageant les côtes de l'empire. Maximien envoya contre eux un de ses généraux, nommé *Carausius*. Mais celui-ci, loin d'obéir fidélement à son maître, passa avec sa flotte dans la Grande Bretagne, et s'y fit reconnoître empereur.

Il eut l'adresse et la force de s'y maintenir contre Maximien même, qui fut obligé de faire la paix avec lui.

Sur ces entrefaites, Dioclétien avoit forcé, par la seule terreur de son nom, le roi de Perse à lui demander la paix, et avoit remporté plusieurs victoires sur différens peuples; en Rhétie, sur les Allemands; dans la Pannonie et dans les contrées voisines sur les Sarmates, les Gothis et autres nations barbares. Il eut à Milan une entrevue avec son collègue. Là, les deux empereurs donnèrent à l'univers le spectacle d'une parfaite union; et déterminés par les besoins actuels de l'empire, ils nommèrent deux *Césars*, *Constance Chlore*, (c'est-à-dire, *pâle*) petit-neveu, par sa mère, de l'empereur Claude II, et *Galère Maximien*, né dans la Dace d'une famille obscure.

Bientôt les quatre princes firent séparément la guerre dans quatre différentes provinces de l'empire, et se signalèrent par de grands exploits. Dioclétien défit, en Egypte, *Achillée*, qui avoit pris le titre d'empereur. Maximien remporta, en Afrique, le même avantage sur *Aurèle Julien*, qui s'étoit aussi revêtu de la pourpre. Constance combattit d'abord avec succès *Carausius*, usurpateur de la Grande Bretagne; chassa du pays des

Bataves les Francs qui l'avoient envahi, et défit ensuite *Allectus*, qui s'étoit mis à la place de Carausius qu'il avoit assassiné. Galère tailla en pièces l'armée de Narsès, roi de Perse, à qui il accorda la paix, moyennant la cession de cinq provinces en-deçà du Tygre.

Cette dernière guerre ayant été terminée, Dioclétien, qui, par l'entière déférence de ses collègues, régloit tout, ordonnoit tout, comme s'il eût possédé seul l'autorité souveraine, s'occupa du soin de faire fleurir l'empire au-dedans, et d'en défendre toutes les frontières par des châteaux bâtis sur le Rhin, le Danube et l'Euphrate. Son gouvernement réunissoit la gloire des armes, et les douceurs de la paix, lorsqu'il se laissa malheureusement persuader par Galère d'exciter contre les chrétiens une persécution, qui, comme je l'ai dit ailleurs, fut la dixième et l'une des plus sanglantes.

Peu d'années après, Dioclétien, à qui une longue maladie avoit affoibli l'esprit, forcé secrètement par Galère à quitter le sceptre impérial, engagea Maximien à suivre son exemple. Dans la cérémonie publique de son abdication, *Constance-Chlore*, et *Galère*, furent déclarés empereurs; et comme celui-ci vouloit avoir des esclaves sous la pourpre, propres à

An de J. C. 304.

le servir dans ses desseins, il fit nommer deux *Césars* à son choix, par Dioclétien. Ce furent *Sévère*, né en Illyrie, de parens obscurs, et *Maximin*, neveu de Galère même; quoique l'on dût naturellement s'attendre à voir revêtus de cet honneur, Constantin, fils de Constance *Chlore*, et Maxence, fils de Maximien.

Les deux nouveaux empereurs étoient d'un caractère trop différent, pour qu'ils vécussent long-temps en bonne intelligence. Ils jugèrent donc à propos de régner chacun dans son district; et ce fut alors que l'on vit pour la première fois l'empire réellement partagé, mais d'une manière bien inégale. Constance ne conserva que son ancien département, la Gaule, l'Espagne, et la Grande Bretagne. Galère eut tout le reste; et il gouverna l'Illyrie, la Thrace et l'Asie par lui-même; l'Italie et l'Afrique par Sévère; l'Orient et l'Egypte par Maximin.

Les provinces qui obéissoient à Constance *Chlore*, prince affable, populaire, sage, et bienfaisant, avoient été toujours heureuses, lorsqu'il n'étoit que César; et leur bonheur prit de nouveaux accroissemens, lorsqu'il fut investi de la souveraine puissance. Il fit cesser aussitôt la persécution contre les chrétiens, tandis

qu'en Orient Galère se déchaîna contre eux avec la dernière fureur. Il y régnoit dans le faste le plus révoltant, et avec un despotisme, dont la peinture tracée par les historiens est affreuse; égalant, surpassant même Néron par ses cruautés, et accablant ses peuples, qu'il regardoit comme de vils esclaves, de tout le poids de la tyrannie la plus dure.

Ce prince cruel et avide d'argent, étoit dévoré sur-tout de l'ambition de s'établir seul chef de l'empire entier. Pour y parvenir, il résolut d'abord de faire périr Constantin, fils de Constance *Chlore*, et qu'il avoit dans sa cour à Nicomédie. Mais le jeune prince, qui pénétra son dessein, s'échappa secrètement, et se rendit dans la Gaule auprès de son père, qui l'avoit déjà demandé. Ils s'embarquèrent tous les deux à Boulogne, pour aller combattre les Pictes, nation septentrionale de la Grande Bretagne. Constance, revenu vainqueur de cette guerre, mourut à Yorck entre les bras de Constantin, après l'avoir désigné son successeur, comme son fils aîné, le seul qu'il avoit eu d'Hélène, sa première femme.

Constantin fut aussitôt proclamé empereur par l'armée, et envoya demander à Galère la confirmation de ce titre. Mais

An de J. C. 306.

celui-ci lui ordonna de se contenter du nom et des honneurs de *César*, et fit empereur *Sévère II*, dont j'ai déjà parlé; ce qui n'empêcha cependant pas Constantin de régner dans la Gaule, l'Espagne et la Grande Bretagne. Rome étoit alors dans une vive fermentation au sujet d'un dénombrement des biens et des personnes, que Galère avoit ordonné. Maxence, piqué de ce qu'il n'avoit aucune part à l'empire, quoiqu'il fût fils de l'ancien empereur Maximien, et gendre de Galère, sut profiter de la situation des esprits, pour gagner ce qui restoit des cohortes prétoriennes à Rome, et s'y fit déclarer Auguste. Alors le vieux Maximien se transporta dans cette ville; et soutenu de son fils, il y reprit la pourpre impériale. On vit donc à la fois six empereurs, ou Césars; Galère, Sévère, Maximin, Constantin, Maximien, et Maxence.

Sévère, occupé loin de Rome, ne fut pas plutôt instruit de ce qui venoit de s'y passer, qu'il marcha contre Maxence. Mais abandonné de ses soldats, il se livra lui-même à son ennemi, sur ses propres invitations, et périt bientôt après, par la trahison de ce perfide rival. La mort de Sévère ne dissipa point les inquiétudes que causoit au vieux Maximien

la grande puissance de Galère. Pour se ménager un appui contre lui, il se lia avec Constantin, qui, par ses exploits, empêchoit alors les Francs de s'établir dans la Gaule, et lui donna en mariage sa fille Fausta. Galère en effet entra dans l'Italie pour détrôner Maxence. Mais à son approche de Rome, effrayé par la désertion de ses troupes, il se vit obligé de prendre la fuite, et se retira à Carnonte, ville de Pannonie, sur les bords du Danube, où il éleva au rang d'empereur son ancien ami *Licinius*, à la place de Sévère.

Maxence délivré de toute crainte, et ivre de sa prospérité, se livroit à tous les vices de la tyrannie, lorsqu'il vit s'élever contre lui un nouvel ennemi, qu'il étoit bien loin de connoître, et même de soupçonner. Ce fut son propre père, le vieux Maximien, qui vouloit lui enlever le sceptre impérial. Mais les soldats indignés chassèrent de Rome ce père dénaturé, qui se retira dans la Gaule, auprès de Constantin, son gendre. Quelque temps après, il y abdiqua de nouveau l'empire; et Constantin reçut le titre d'*Auguste*. Il le dut à l'ambition de *Maximin*, dont j'ai parlé un peu plus haut, et qui voyant avec dépit Licinius moins ancien que lui placé sur le trône

impérial, tandis qu'il n'étoit lui-même que *César*, força Galère à le reconnoître empereur. Alors celui-ci conféra la même dignité à Constantin, dont la cause étoit la même que celle de Maximin.

Cependant les Francs menaçoient la Gaule d'une nouvelle invasion. Constantin se signala contre eux par de nouvelles victoires, et les repoussa deux fois. Les peuples de la Germanie s'étant révoltés, il se mit en marche pour aller les réprimer, laissant, par le conseil de Maximien, son beau-père, une partie de ses troupes dans la Gaule. Pendant son absence, le perfide vint à bout de les gagner, et reprit pour la troisième fois le titre d'empereur. Constantin courut l'assiéger dans Marseille, où il s'étoit enfermé, et dont il s'empara. Il se contenta de dépouiller de la pourpre Maximien, et de le retenir auprès de sa personne. Mais bientôt le vieux scélérat, convaincu d'avoir tenté d'assassiner son gendre, n'eut que le choix du genre de sa mort, et il s'étrangla.

Galère continuoit toujours ses cruautés envers ses peuples, et persécutoit les chrétiens avec le même acharnement. Frappé d'une horrible maladie, il ne fit cesser cette persécution, qu'après une année des

plus douloureuses souffrances. Mais le mois suivant, il mourut rongé de vers; et ses états furent partagés entre Licinius et Maximin. En ce même temps, Maxence réduisit sous son obéissance l'Afrique, dont *Alexandre*, vicaire du préfet du prétoire, s'étoit établi souverain, après la mort de Sévère, qui avoit eu dans son domaine cette province de l'empire. Le féroce vainqueur abusa de sa victoire par des vexations inouies, et se fit détester en Afrique, autant qu'il étoit haï dans Rome et dans l'Italie, où il exerçoit toutes sortes de cruautés et de tyrannies.

L'ambition et le desir de s'enrichir de la dépouille de Constantin, animèrent Maxence à lui déclarer la guerre, sous le faux prétexte de venger la mort de son père. Constantin se mit aussitôt en campagne, entra dans l'Italie, y remporta plusieurs victoires sur les troupes de Maxence, et lui livra près de Rome, une bataille décisive où périt le tyran. J'ai dit ailleurs qu'avant le combat, Constantin et toute son armée avoient vu dans les airs une croix lumineuse qui lui annonçoit la victoire; qu'il orna de ce signe vénérable l'étendart romain qu'on appelloit *Labarum*; qu'après son entrée triomphante dans Rome, il embrassa le christianisme, dont il fut toujours le zélé protecteur, et

que dans la suite il fit abattre par-tout les temples des idoles, et bâtir un nombre infini d'églises qu'il dota richement.

Pour faire connoître l'heureux changement qui se fit dans Rome après la victoire de ce dernier empereur chrétien, je ne craindrai point d'emprunter ici les propres paroles d'un de ses panégyristes contemporains, parce qu'il n'a fait que prêter à la vérité historique les ornemens de l'éloquence. Aucun des triomphes, dit-il, que l'antiquité nous vante, ne peut être comparé à celui de Constantin. On n'a point vu marcher devant le char du vainqueur des généraux ennemis chargés de chaînes : mais on a vu toute la noblesse romaine délivrée de celles qu'elle avoit portées. Des barbares n'ont point été jettés dans les prisons : mais des personnages consulaires en ont été tirés. Des captifs étrangers n'ont point fait la décoration de cette fête : mais Rome a été remise en liberté. Elle n'a rien acquis sur l'ennemi : mais elle s'est recouvrée elle-même. Elle ne s'est point enrichie d'un butin nouveau : mais elle a cessé d'être la proie d'un tyran ; et pour comble de gloire, elle a repris les droits de l'empire en échange de la servitude qu'elle souffroit. Au lieu de prisonniers de guerre, chacun substituoit dans son esprit une autre espèce de captifs.

On croyoit voir enchaînés les monstres les plus terribles au genre humain; l'impiété domptée, la perfidie vaincue, l'audace réduite au désespoir, la tyrannie, la fureur, la cruauté, l'orgueil et l'arrogance, la licence et la débauche, ennemis furieux, dont nous n'avons que trop ressenti les excès, et qui frémissoient de rage de se voir dans l'impuissance de nous nuire.

Après la défaite et la mort de Maxence, l'empire romain se trouva partagé entre Constantin, déclaré par le sénat premier Auguste, et qui possédoit tout l'Occident, à la réserve de l'Illyrie; Licinius, qui régnoit dans l'Illyrie même, à laquelle étoient jointes la Thrace, la Macédoine et la Grèce; et Maximin qui tenoit sous sa puissance l'Asie mineure, la Syrie et l'Egypte. Constantin, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Licinius, voulut serrer encore plus étroitement le nœud de leur union, en lui donnant sa sœur Constancia en mariage. Les deux empereurs se virent à Milan, où se fit la célébration des noces, et y donnèrent un édit en faveur des chrétiens.

Les Francs ne cessoient de tenter une invasion dans la Gaule. Constantin se transporta sur le Rhin, et les battit. Licinius marcha contre Maximin, qui avoit porté la guerre dans ses états, soit parce

qu'il étoit toujours l'implacable ennemi des chrétiens que ses deux collègues favorisoient, soit parce qu'il étoit mécontent du partage fait entre Licinius et lui de la succession de Galère. Les deux armées se rencontrèrent entre Andrinople et Héraclée. Maximin vaincu ne sauva sa vie que par la fuite; et ses troupes ayant été une seconde fois défaites, il prit, à la fin d'un grand repas, du poison dont il mourut à Tarse en Cilicie.

Les états de Maximin devoient naturellement être partagés entre les deux empereurs qui restoient, afin qu'un juste équilibre fût établi dans l'empire. Constantin demanda ce nouveau partage, que refusa Licinius; et telle fut, dit-on, la vraie cause de la guerre qui s'alluma entre ces deux princes. Licinius, vaincu dans plusieurs combats, proposa de terminer ce différend par un accord. La paix fut conclue, et dura quelques années, pendant lesquelles Constantin combattit avec avantage les Francs, les Goths, les Sarmates, et d'autres peuples barbares.

Licinius connoissoit le zèle de Constantin pour la religion, et sa tendre affection pour tous ceux qui la professoient. Il persécuta néanmoins les chrétiens, d'abord artificieusement, puis à découvert; et c'est ce qui commença à altérer l'union

des

des deux empereurs, qui ne tardèrent pas à en venir aux mains. Licinius fut défait près d'Andrinople, et sa flotte détruite à l'entrée de l'Hellespont. Battu une seconde fois près de Chalcédoine, il obtint du vainqueur la vie sauve, et fut envoyé à Thessalonique. Mais peu de temps après, on le fit mourir, parce qu'il cherchoit à y exciter des mouvemens en sa faveur.

L'empire romain fut alors sous l'obéissance d'un seul chef, qui en fit le bonheur et la gloire, en établissant de bonnes loix dans toutes les parties du gouvernement. Constantin s'occupa sur-tout du soin de faire fleurir la religion chrétienne, et assista au concile général de Nicée, assemblé contre l'hérésie d'*Arius*. Il est fâcheux que l'histoire ait à lui reprocher la mort de son fils Crispus, né de Minervine, sa première femme. Cet empereur avoit contracté, comme je l'ai déjà dit, un second mariage avec Fausta, fille de Maximien. Celle-ci croyant voir dans Crispus un rival redoutable pour ses propres enfans, résolut de le perdre, et l'accusa auprès de son père d'avoir voulu la séduire. Constantin malheureusement trop crédule, et sans approfondir cette noire accusation, fit mourir le jeune prince. Bientôt après, les criminelles ma-

Au de J. C. 323.

nœuvres de Fausta, ainsi que sa conduite débordée avec les plus vils officiers du palais furent découvertes; et l'empereur emporté par le premier mouvemeut de son indignation, la fit jetter dans un bain chauffé outre mesure, dont la vapeur brûlante l'étouffa. On peut juger que la mort de Crispus fit alors verser bien des larmes à son père, qui avoua publiquequement son injustice, en érigeant au jeune prince une statue avec cette inscription: *C'est ici mon fils innocent et malheureux.*

Aucune guerre, du moins bien considérable, ne troubla la paix de l'empire sous le règne du seul Constantin. Mais le mépris qu'il témoignoit pour les superstitions du paganisme, indisposèrent les Romains contre lui; et c'est ce qui le dégoûta du séjour de Rome. Il transféra le siége de l'empire à Bysance qu'il agrandit, et à laquelle on donna le nom de *Constantinople.* Alors il fit marcher vers l'Orient les vieilles légions qui défendoient les frontières le long du Rhin et du Danube. Les provinces de l'Occident se trouvant ainsi dégarnies, furent malheureusement ouvertes aux peuples Germains. Après cette translation, il changea la constitution du gouvernement, en divisant tout l'empire

en quatre parties, dans chacune desquelles présidoit un gouverneur, nommé préfet du prétoire. Ces préfectures étoient la Gaule, l'Italie, l'Illyrie et l'Orient.

Peu de temps avant sa mort, Constantin ordonna par son testament que ses trois fils se partageroient l'empire, et appella même à sa succession ses deux neveux Delmace et Hannibalien. Malgré ces fautes que la postérité lui a reprochées, elle lui a confirmé le surnom de *Grand*, que lui méritèrent ses talens, et ses vertus jointes à ses exploits militaires.

L'armée, le peuple et le sénat de Rome, instruits du testament de Constantin, ne voulurent reconnoître pour maîtres que ses enfans, et les proclamèrent seuls *Augustes*. Ses neveux Delmace et Hannibalien furent massacrés par les soldats. Les trois frères firent donc entre eux un nouveau partage. L'aîné, *Constantin II*, dit *le jeune*, eut la Gaule, la Grande Bretagne, et l'Espagne, dont la Mauritanie Tingitane étoit alors considérée comme une dépendance. *Constance*, qui étoit le second, eut l'Asie entière, l'Egypte, la Thrace et la ville de Constantinople. Enfin *Constant* eut l'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce et l'Afrique. Cons- An de J. C. 337.

tantin montra beaucoup de zèle pour la foi catholique, et une grande douceur envers ses sujets. Constance alla combattre les Perses qui avoient envahi ses frontières, et força leur roi Sapor II à lever le siége de Nisibe, et à se renfermer dans ses états. Les prétentions de Constantin sur l'Italie et sur une partie de l'Afrique, le firent marcher contre son frère Constant. Mais il fut vaincu et tué dans une bataille près d'Aquilée. Sous son règne, les trois princes avoient, tantôt séparément, tantôt de concert, établi plusieurs loix utiles.

An de J. C. 340. Constant agrandit son domaine des états de Constantin. Durant les troubles que l'hérésie d'*Arius* excita dans l'empire, il défendit avec ardeur les catholiques, tandis que son frère Constance favorisoit ouvertement les Ariens. Les Francs s'étoient de nouveau jettés dans la Gaule. Constant leur livra plusieurs combats, dont les succès furent balancés. Mais il vint à bout de les dompter, et de les repousser au-delà du Rhin. Constance se préparoit alors à marcher vers la Perse, d'où il craignoit sans cesse une irruption dans ses états. Les environs de la ville de Singare, non loin des bords du Tygre, furent le théâtre d'une bataille des plus meurtrières, qui fut à l'avantage

des Romains, et où Narsès, fils du roi Sapor, fut tué.

Peu de temps après, Constant perdit dans la Gaule l'empire et la vie par l'ambition du plus ingrat et du plus perfide des hommes. C'étoit *Magnence*, chef de deux légions qui faisoient partie de la garde des empereurs. Son excessive sévérité ayant un jour soulevé contre lui ses propres soldats, il alloit être massacré, si l'empereur Constant, qui l'honoroit d'une amitié particulière, ne lui eût sauvé la vie, en le couvrant de sa robe impériale. Loin d'être reconnoissant d'un bienfait si signalé, le monstre osa se faire revêtir de la pourpre par un parti considérable qu'il s'étoit formé. Constant se voyant d'abord hors d'état de lui résister, prit la fuite vers l'Espagne. Magnence fit courir après lui un de ses scélérats affidés, qui l'atteignit à Elne, au pied des Pyrénées, où il le poignarda.

A la nouvelle de la mort de l'empereur Constant, *Vétranion*, vieux général de l'infanterie dans la Pannonie, et chéri des soldats, fut proclamé *Auguste*. D'un autre côté, *Népotien*, fils d'Eutropie, sœur du grand Constantin, se fit couronner à Rome. Aussitôt Magnence envoya contre celui-ci des troupes qui s'emparèrent de cette ville, et qui An de J. C. 350.

le massacrèrent vingt-huit jours après son couronnement. Le tyran se rendit bientôt lui-même à Rome, et y exerça toutes sortes de cruautés et de brigandages.

L'empereur Constance faisoit alors la guerre aux Perses, qui commençoient à prendre une certaine supériorité sur les Romains. Instruit de la mort de son frère et des désordres de l'Occident, il fit de grands préparatifs de guerre contre les deux usurpateurs, qui, après avoir rassemblé leurs forces, jugèrent à propos de réunir leurs intérêts par un traité de ligue. Il marcha d'abord contre Vétranion, avec lequel il eut une entrevue dans la Dacie, et qu'il détermina à quitter le trône, en lui donnant de grands biens proportionnés au titre qu'il avoit porté environ six mois. L'empereur joignit ensuite Magnence dans la Pannonie, et tailla son armée en pièces, près de Murse, après une vigoureuse résistance de la part du tyran. Celui-ci ayant perdu en moins de deux ans tous les pays où il s'étoit fait reconnoître, n'eut plus qu'une partie de la Gaule pour asile, et s'y réfugia. Poursuivi par Constance, et complétement battu entre Die et Gap, il se sauva à Lyon, y fit mourir tous ses parens, jusqu'à sa mère et son frère, et se donna lui-même la mort.

Durant cette guerre, Gallus, cousin germain de l'empereur, avoit été nommé *César*, et chargé du soin de défendre les provinces orientales. Il s'acquit contre les Perses la réputation d'un prince courageux. Mais dirigé par les conseils de sa mère Constantine, il fit mourir Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, Montius, ministre des finances, et forma même le projet de détrôner son maître. Constance le fit arrêter, ordonna qu'on lui fît son procès, comme à un simple particulier; et il eut la tête tranchée.

Après la mort de Magnence, Constance, seul possesseur de tout l'empire, publia des loix utiles concernant l'ordre civil et l'ordre militaire. Il fit bâtir aussi sur le lac que traverse le Rhin, non loin de sa source, la ville de *Constance*, dont il vouloit faire une des barrières de ses vastes états. Mais la guerre continuoit toujours en Perse au désavantage des Romains; et les peuples du Nord ne cessoient de menacer les provinces d'Occident. L'empereur, en déclarant *César* Julien, frère de Gallus, lui donna le commandement général des troupes dans la Gaule. Pour lui, poussé par la vanité de se montrer dans l'ancienne capitale de l'empire, il alla à Rome, où il entra en

An de J. C. 353.

triomphe pour la victoire qu'il avoit remportée sur Magnence. Le bruit des incursions des Perses l'obligea de se rapprocher des frontières d'Orient. Mais ses armées y essuyèrent toujours des échecs assez considérables.

Pendant ce temps-là, Julien se signaloit dans la Gaule par les plus brillans exploits. Vainqueur de sept rois germains près de Strasbourg, il défit plusieurs fois les Barbares, et les repoussa au-delà du Rhin. Constance, jaloux de ses succès, et suspectant ses vues, lui demanda, pour l'affoiblir, une partie de ses troupes, sous prétexte de la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Perses. Mais les soldats de *Julien* s'étant mutinés, le proclamèrent empereur à Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore quelques foibles restes. A cette nouvelle, Constance marcha contre Julien. Mais il mourut en route à Mopsueste, au pied du mont Taurus.

An de J. C. 361. *Julien*, envoyé, dans sa jeunesse, à Athènes, pour y faire ses études, s'y étoit appliqué à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. J'ai dit ailleurs que son abjuration de la religion chrétienne le fit surnommer l'*Apostat*. J'ai parlé aussi des moyens qu'il employa pour rétablir par-tout le

culte des idoles, de la politique rafinée qu'il mit en œuvre pour persécuter l'église et les fidèles, et de son entreprise infructueuse pour rebâtir le temple de Jérusalem. Aveuglé autant par l'orgueil que par la haine, le malheureux s'étoit persuadé qu'il convaincroit de faux la prédiction de Jésus-Christ, et qu'il étoit en son pouvoir de détruire le christianisme jusques dans ses plus profondes racines. Julien réprima cependant le luxe, la mollesse, et une foule d'autres vices qui désoloient l'empire. Résolu de venger la gloire des Romains, vaincus en différentes batailles par les Perses, il marcha contre ces peuples, après avoir juré d'exterminer l'église à son retour. Mais, frappé d'un dard dans une bataille, il mourut de cette blessure en blasphêmant contre Jésus-Christ.

Jovien, né dans la Pannonie, d'une famille distinguée, et capitaine de la garde prétorienne, fut proclamé empereur. Obligé de faire la paix avec les Perses, pour retirer son armée du mauvais pays ou Julien l'avoit engagée, il leur céda quelques places, entr'autres Nisibe, et prit la route de Constantinople. Mais il mourut en chemin à Dadastane, entre la Galatie et la Bithynie, étouffé par la vapeur du charbon, qu'on avoit allumé dans

An de J. C. 363.

sa chambre pour la sécher. Son règne n'avoit été que de sept mois et vingt jours.

An de J. C. 364. On éleva sur le trône impérial *Valentinien I*; né à Cibales en Pannonie des parens obscurs, mais parvenu par son mérite et sa valeur aux premiers grades de la milice. Il prit pour collègue son frère *Valens*, à qui il laissa les provinces qui avoient formé le domaine de l'empereur Constance, c'est-à-dire, l'Egypte, toute l'Asie et la Thrace; ce qui fut appellé l'empire d'Orient. Il se réserva tout l'Occident, qui comprenoit l'Illyrie dans toute son étendue, l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne, et la Grande Bretagne. C'est, suivant quelques auteurs, la première époque, où l'on a représenté à deux têtes l'aigle romaine.

Valentinien étoit dans la Gaule, occupé à faire fortifier les frontières de cette province, lorsque Valens, qui avoit fait un voyage dans la Syrie, se vit sur le point de se voir arracher le diadême, dont son frère l'avoit honoré. *Procope*, d'une famille illustre de Cilicie, et parent de l'empereur Julien, s'étant rendu à Constantinople, s'y revêtit de la pourpre. Il eut d'abord des succès rapides qui effrayèrent Valens. Mais un an après son usurpation, défait dans un combat, et

livré au vainqueur, il perdit la tête sur un échafaud.

Cependant Valentinien gouvernoit ses états avec sagesse, et se distinguoit surtout par sa rigoureuse exactitude à faire administrer la justice, et à la rendre lui-même. Le danger qu'il venoit de courir dans une maladie grave, l'engagea à déclarer *César* son fils *Gratien*, âgé seulement de huit ans. Les barbares septentrionaux de la Grande Bretagne portoient alors le fer et le feu dans le midi de cette province. Valentinien y envoya un officier déjà connu par ses services, Théodose, espagnol de naissance, et d'une famille illustre. Ce général, aussi habile qu'intrépide, vint à bout de dissiper et de détruire ces brigands indisciplinés, et battit ensuite les Francs et les Saxons, qui, dans leurs courses sur mer, ravageoient les côtes de la Grande Bretagne.

Les Allemands et les Goths ne cessoient pas non plus de faire des incursions sur les terres des deux empires romains. Valentinien, qui étoit à Trèves, marcha contre les premiers, menant avec lui son jeune fils Gratien, qu'il vouloit accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre, et les tailla en pièces. Valens attaqua les Goths, qu'il força à demander la paix. Au retour de ces expéditions,

Valentinien fit élever des forteresses sur le Rhin, et Valens imita son exemple sur les bords du Danube. Firme, général des Maures, levoit alors en Afrique l'étendard de la révolte. Théodose, envoyé contre lui par Valentinien, le soumit. Mais le rebelle prit une seconde fois les armes, et après avoir fait de grands ravages, il s'étrangla lui-même, pour prévenir sa défaite et son supplice.

En ce même temps, Valens faisoit la guerre aux Perses, qui s'étoient emparés de l'Arménie. Les succès balancés de part et d'autre, furent suivis d'une trève. Bientôt après, les Quades ayant passé le Danube, ravagèrent les terres de l'empire, massacrant jusqu'aux habitans de la campagne, occupés alors aux travaux de la moisson. Valentinien marcha contre eux, entra dans leur pays, et y porta le fer et la flamme. Au retour de cette expédition, il mourut en Pannonie, suivant les uns d'un flux de sang; suivant les autres d'un excès de colère, auquel il s'étoit livré, en parlant à des ambassadeurs que les Quades lui avoient envoyés, pour implorer sa clémence.

Ans de J. C. 375. Gratien n'avoit que seize ans, lorsqu'il succéda à son père. Mais l'empire qu'il avoit pris de bonne heure sur ses passions, les vertus et les talens dont

il avoit déjà donné des preuves sensibles, suppléèrent à l'expérience de l'âge mûr ; et l'on peut dire qu'il fut un des meilleurs princes qui aient régné. Cependant, l'armée comptant sur la bonté de son cœur, lui donna, sans le consulter, un collègue, en la personne de *Valentinien II*, son frère, âgé seulement de quatre ans. Gratien, qui l'aimoit tendrement, le reçut avec plaisir, et le fit élever comme s'il eût été son propre fils. Valens exerçoit alors sa tyrannie en Occident. Il joignoit à l'avarice et à la cruauté, ses vices dominans, une telle superstition, qu'il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par *Théod*, parce qu'un magicien lui avoit dit que son sceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainsi. Du nombre des victimes fut Théodose, père du général dont j'ai déjà parlé.

Cependant les Goths ayant été chassés de leurs terres par les Huns, peuples établis entre le fleuve Tanaïs et le Pont-Euxin, demandèrent à Valens un asile dans ses états, lui protestant qu'ils se consacreroient à son service. L'empereur n'écoutant que la vanité d'acquérir en un moment tant de nouveaux sujets, leur permit de s'établir dans la Thrace. Mais ces peuples indociles et turbulens, ne

tardèrent pas à se révolter; et après avoir ravagé les pays voisins, ils battirent Lupicin, général de l'armée de Valens. Ce prince reconnoissant alors son imprudence, termina par la paix la guerre qu'il faisoit en Perse, et leva à la hâte de nouvelles troupes, résolu de partir d'Antioche, pour aller lui-même combattre ces ennemis.

Gratien se disposoit aussi à marcher au secours de son oncle, lorsqu'une grande irruption des Allemands dans la Gaule, l'obligea de porter ses armes de ce côté-là. Il y défit complétement ces barbares, qui laissèrent trente mille morts sur le champ de bataille. Valens n'eut pas le même succès contre les Goths. L'armée qu'il commandoit en personne, fut taillée en pièces près d'Andrinople. Enlevé lui-même par les soldats qui s'étoient rangés au-tour de lui, il fut porté dans une maison champêtre, où les Goths allèrent mettre le feu, et où il fut brûlé vif. Ces barbares conduits par l'avidité du pillage, poussèrent leurs courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Le courage de Dominica, veuve de Valens, sauva cette capitale de l'empire d'Orient.

Ans de J. C. 378. La mort de ce prince rendit Gratien seul maître de tout l'empire, qu'on n'avoit jamais vu si près de sa ruine. Les

peuples septentrionaux, pour qui le Danube n'étoit plus une barrière, avoient inondé la Thrace, la Dace, l'Illyrie, encore couvertes de cendres et fumantes de sang. Les Francs, les Allemands, les Suèves, et les autres nations germaniques dévoroient la conquête de la Gaule, contre laquelle ils avoient tant de fois réuni leurs efforts. Les Ibériens, les Arméniens, les Perses, ne cessoient de menacer les bords du Tygre et de l'Euphrate. Résister à tous ces ennemis, c'étoit au-dessus des forces de Gratien, âgé de vingt ans, et n'ayant pour collègue qu'un enfant de huit ans, tel que Valentinien son frère. Aussi eut-il la sagesse de sentir le besoin qu'il avoit d'un bras puissant, pour soutenir le pesant fardeau sous lequel il alloit être accablé. Il déclara donc, cette même année, empereur d'Orient *Théodose*, qui eut en partage toutes les provinces qu'avoient possédées Valens.

Le nouvel empereur marcha vers la Thrace, et tomba sur le camp des Goths, qu'il tailla en pièces. Les Alains, et d'autres barbares, épouvantés par cette défaite, lui proposèrent la paix, et en acceptèrent toutes les conditions qu'il leur imposa. Après cette victoire, Gratien et Théodose s'unirent, comme je l'ai dit ail-

leurs, pour protéger efficacement la foi catholique contre l'hérésie d'*Arius*, et Théodose assembla pour cet objet un concile général à Constantinople. Ce prince établissoit les loix les plus sages dans son empire d'Orient, lorsque les peuples du Nord firent une nouvelle irruption dans la Thrace. Il alla les combattre, les défit, et les força à repasser le Danube, tandis que Gratien, de son côté remportoit plusieurs avantages sur différens partis de Barbares qui s'étoient avancés jusques dans la Pannonie.

Au retour de cette expédition, Gratien continuant, par des réglemens utiles à maintenir une bonne police dans ses états, poursuivit l'idolâtrie, et fit démolir à Rome l'autel de la Victoire que l'empereur Julien avoit rétabli. Alors *Maxime*, général des troupes romaines dans la Grande Bretagne, promit de relever les temples et les autels des dieux du paganisme, si on le revêtoit de la pourpre. Il fut en effet reconnu empereur dans le pays où il commandoit, ainsi que dans la Gaule, et fixa sa résidence à Trèves. Gratien marcha contre lui : mais il fut vaincu près de Paris, et périt ensuite dans un piége qu'on lui avoit tendu près de Lyon.

Dans le même temps que son frère

Valentinien II se vit seul possesseur du trône d'Occident, Théodose, adoré de ses peuples en Orient, déclara *Auguste* son fils *Arcadius*, âgé de six ans. La situation actuelle de Valentinien étoit si critique, que ce prince se crut obligé de faire un accommodement avec Maxime. Quelque temps après, l'usurpateur frustré des espérances qu'on lui avoit données qu'il seroit reconnu par Théodose, passa les Alpes, ravagea l'Italie, et s'empara de plusieurs villes, de Rome même, après avoir laissé par-tout des traces de ses horribles cruautés. A son approche, Valentinien étoit allé chercher un asile à Thessalonique auprès de Théodose. Celui-ci se hâta de marcher contre Maxime, le défit en deux grandes batailles, et le poursuivit jusqu'à Aquilée, où les propres soldats du tyran l'amenèrent au vainqueur. Théodose se bornant à lui reprocher vivement ses crimes, alloit lui accorder la vie, lorsque les soldats lui tranchèrent la tête. Peu de jours après, *Victor*, son fils, qu'il avoit déclaré *Auguste*, fut pris et décapité comme son père. An de J. C. 383.

Théodose et Valentinien entrèrent en triomphe dans Rome, où ils abattirent, de concert, les restes de l'idolâtrie. En retournant à Constantinople, Théodose

défit une troupe de Barbares, qui pilloient la Macédoine et la Thrace. Ce fut très-peu de temps après, qu'il s'éleva dans Thessalonique, capitale de la première de ces deux provinces, une violente sédition, où le peuple en armes, massacra plusieurs officiers de la garnison, et le gouverneur même de l'Illyrie. A cette nouvelle, Théodose, emporté par un excès de colère, fit passer au fil de l'épée sept mille habitans de cette ville. Mais revenu à lui-même, il eut la la vertu, comme je l'ai dit ailleurs, de se soumettre à la pénitence publique, pour recevoir l'absolution des mains de Saint-Ambroise, qui, en lui reprochant ce crime, lui avoit refusé l'entrée de l'église de Milan.

La paix, l'abondance, et la justice régnoient dans l'empire d'Occident sous le gouvernement doux et sage du vertueux Valentinien. Arbogaste, gaulois d'origine, qui s'étoit signalé dans la guerre contre Maxime, et que Théodose avoit laissé auprès de Valentinien, pour qu'il l'aidât de ses conseils et de sa valeur; Arbogaste, fier de ses services, et après avoir gagné l'amour des soldats, prit le titre de général des armées, sans l'avoir reçu de son maître. Un pareil outrage fait à l'autorité impériale, ne devoit

pas rester impuni. Le prince dépouilla de sa charge ce sujet hardi et infidèle, qui mit le comble à son crime, en le faisant étrangler à Vienne en Dauphiné. Mais comme il étoit né barbare, il n'osa pas encore monter sur le trône, et y plaça *Eugène*, son confident, qu'il avoit fait secrétaire de l'empereur, et au nom duquel il devoit régner.

La nouvelle de la mort de Valentinien, jetta dans la consternation la cour de Constantinople. Théodose, son ami et son beau-frère, fut sensiblement affligé de cette perte. Il fit de grands préparifs de guerre contre l'usurpateur, et fut puissamment aidé des secours que lui donna en personne Alaric I, roi des Goths. C'est dans ce même temps qu'il déclara *Auguste* son second fils *Honorius*. Eugène, dirigé par les conseils et l'habileté d'Arbogaste, se soutint dans son usurpation pendant plus d'un an. La valeur du général gaulois fit balancer le succès d'une première bataille, qui fut des plus sanglantes. Mais dans un second combat, qui se livra près d'Aquilée, Eugène vaincu fut tué; et Arbogaste se perça lui-même de son épée. An de J. C. 392.

Cette victoire rendit Théodose maître de l'empire romain en entier, qu'il ne posséda qu'un peu plus de quatre mois.

On se préparoit à Constantinople à le recevoir en triomphe, lorsqu'abattu par ses travaux continuels, usé par les fatigues de la guerre, et par son application constante aux affaires politiques, il tomba malade à Milan, où il mourut d'hidropisie. Le surnom de *Grand* que lui donnèrent ses contemporains, et que la postérité ne lui a jamais contesté, il le mérita par la sagesse et l'équité de son gouvernement; par son amour pour son peuple, moins chargé d'impôts sous son règne que sous les précédens; par ses violens efforts à réprimer ses passions, et son empressement à réparer ses fautes; par toutes les vertus royales qui honorent le trône et l'humanité; par ses victoires sur les peuples barbares et sur les tyrans de l'empire; enfin, par son zèle pour la religion, sa piété vraiment chrétienne, et la pureté de sa foi. Avant de mourir, il avoit déclaré empereur d'Orient, son fils *Arcadius*, et empereur d'Occident, son fils *Honorius*.

An de J. C. 395. Ce fut pour la dernière fois, et sans retour, que l'empire romain fut alors divisé en deux parties. Il faut remarquer en effet qu'avant cette époque les deux empires d'Orient et d'Occident, lors même qu'ils avoient chacun un maître parculier, ne faisoient réellement qu'un em-

pire, les deux empereurs agissant toujours de concert, comme collègues et associés. Mais après la mort de Théodose, ce furent deux véritables empires, totalement séparés d'intérêts. Ils avoient chacun à-peu-près la même étendue que sous les empereurs Valentinien I, et Valens, son frère. On en marqua les limites respectives par une ligne tirée du nord au midi, depuis la ville de *Taurunum*, dans la Pannonie, non loin du confluent de la Save et du Danube, où se trouve aujourd'hui Belgrade, jusqu'aux *autels des Philènes*, en Afrique, près de la Grande Syrte. Pour mettre plus d'ordre et plus de clarté dans le récit, je vais tracer séparément une esquisse de chacun de ces deux empires, en commençant par celui d'Orient.

EMPIRE D'ORIENT.

Quoique le grand Théodose eût gouverné par lui-même durant tout le cours de son règne, il avoit eu néanmoins auprès de lui deux hommes habiles, vigilans, et pleins de valeur; mais dont il n'avoit pu connoître l'ambition, parce qu'ils avoient toujours eu le plus grand soin de la cacher sous les apparences du zèle et du désintéressement. L'un de ces deux hom-

mes étoit Rufin, né dans la Gaule méridionale de parens obscurs, mais ayant reçu de la nature un génie élevé, souple, poli, et propre à se faire aimer des princes. L'autre étoit Stilicon, né dans la Germanie, parmi les Vandales; dont le père s'étoit signalé au service de l'empire, et qui avoit eu lui-même l'honneur d'épouser Serène, nièce de Théodose. Lorsque ce prince mourant partagea l'empire romain entre ses deux fils encore jeunes, il confia la conduite d'Arcadius à Rufin, et celle d'Honorius à Stilicon.

An de J. C. 395. *Arcadius*, d'un caractère mou, indolent et foible, fut à peine monté sur le trône d'Orient, qu'il se laissa gouverner par Rufin, cédant à toutes les impressions de ce ministre, qui, sans avoir le titre d'empereur, en eut bientôt toute l'autorité. Cruel, insolent, avare, concussionnaire, enrichi des dépouilles de ceux qu'il avoit opprimés par ses violences et ses calomnies, il étoit principalement possédé de l'ambition de se revêtir de la pourpre. Le moyen qui lui parut le plus prompt et le plus sûr pour y parvenir, fut le mariage de sa propre fille avec Arcadius. Il confia le projet de cette alliance à Eutrope, un des eunuques du palais, qui, jaloux du pouvoir de Rufin, eut l'adresse de faire épouser au jeune empe-

pereur Eudoxie, fille de Bauton, seigneur gaulois, célèbre par ses exploits militaires.

Ce coup imprévu étonna Rufin, sans le déconcerter. L'ambition même du scélérat n'en fut que plus irritée, et le porta à prendre les mesures les plus désastreuses. D'un côté, il invita les Huns à se jetter sur l'Asie, afin que, pendant la désolation qu'ils y répandroient, il pût se saisir du trône. D'un autre côté, il engagea ce même Alaric, qui avoit si utilement servi Théodose contre le tyran Eugène, à fondre sur la Grèce, dont il lui assura la possession. Cette province devoit servir de barrière entre Rufin, et Stilicon, son ennemi, tuteur d'Honorius, et qui prétendoit avoir reçu de Théodose une égale autorité sur les deux empires d'Orient et d'Occident. Stilicon, instruit de cette noire perfidie de Rufin, vint à bout de gagner un capitaine Goth, nommé Gaïnas, qui le fit massacrer par ses soldats, au moment même où le timide Arcadius alloit le déclarer son collègue à l'empire.

Eutrope devint alors ministre de l'empereur, qui lui donna toute sa confiance, et le combla des plus grands honneurs. Mais ses vices, et son ambition qu'il osa porter jusqu'à la dignité impériale, lui

attirèrent la haine publique. Gaïnas qui avoit été fait général des armées de l'empire, se déclara son ennemi ; et l'eunuque périt sur un échafaud. Quelque temps après, ce même Gaïnas forma le dessein de monter sur le trône, et ravagea toute la Thrace. Mais, vaincu sur la mer de l'Hellespont, il fut tué en fuyant avec les débris de sa flotte.

Arcadius confirma ensuite les loix de Théodose, son père, et en publia de nouvelles. Durant tout le reste de son règne, il se laissa gouverner par sa femme Eudoxie, qui, comme je l'ai dit ailleurs, l'engagea à exiler S. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople.

An de J. C. 408. *Théodose II* n'étoit âgé que de sept ans, lorsqu'il succéda à son père Arcadius, qui n'avoit fait aucune disposition pour le gouvernement de l'empire, pendant la minorité de son fils. Anthemius, préfet du prétoire, homme respecté des peuples par ses grandes vertus et la supériorité de son génie, se mit à la tête des affaires. Le jeune prince dut à la prudence de ce rare ministre les succès et la tranquillité de ses premières années. Les Huns ayant fait des incursions dans la Thrace, furent battus et repoussés. Les murailles des villes d'Illyrie, exposées aux attaques des Barbares, furent

rent entièrement réparées. La paix avec les Perses fut maintenue, et le bon ordre établi dans les principales parties de l'empire, par de sages réglemens, ainsi que par d'anciennes loix remises en vigueur. Anthémius termina son administration par l'agrandissement de la ville de Constantinople, dont l'enceinte trop resserrée ne pouvoit contenir le grand nombre des habitans, et des étrangers qui vouloient en faire leur patrie.

Dans le même temps que ce digne ministre ne suivant que son inclination pour la retraite, se dépouilla volontairement de son pouvoir, on vit paroître un phénomène qui étonna l'univers, et qui a fait l'admiration de toute la postérité. *Pulchérie*, sœur de Théodose, et à laquelle l'église éleva des autels après sa mort, reçut le titre d'*Auguste*, à l'âge de quinze ans, son frère n'en ayant alors que treize. Cette jeune princesse, chargée du fardeau d'un si vaste empire, prouva, dans toutes les circonstances où elle put le gouverner en liberté, qu'elle renfermoit en elle seule la sagesse d'un conseil de vieillards. Elle s'appliqua d'abord à former le cœur et l'esprit de son frère, et présida elle-même à son éducation. Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, elle lui fit épouser la belle et vertueuse

An de J. C. 414.

Athénaïs, fille du philosophe Léonce, jeune Athénienne, qui, après avoir été instruite dans la religion chrétienne, reçut au baptême le nom d'*Eudoxie*.

Cette même année, Varane V étant monté sur le trône de Perse, commença son règne par une persécution très-sanglante contre l'église. Les chrétiens qui purent échapper aux supplices, allèrent chercher leur sûreté dans les provinces de l'empire. Varane osa faire demander ses sujets fugitifs à Théodose, qui lui répondit courageusement; *que l'empire étoit un asile toujours ouvert aux innocens; que le christianisme faisoit tout le crime de ceux que le roi poursuivoit; que les empereurs n'avoient point de titre plus glorieux que celui de défenseurs de la religion chrétienne, et que pour traîner en Perse ceux dont Varane vouloit verser le sang, il faudroit qu'il vînt les arracher d'entre ses bras.* La guerre fut aussitôt déclarée; et les Perses battus dans plusieurs campagnes consécutives, furent obligés de faire la paix.

Théodose avoit répondu en partie aux soins que sa sœur Pulchérie s'étoit donnés pour son éducation. Mais en réglant ses mœurs, la jeune princesse n'avoit pu élever son courage. Maître de ses pas-

sions, il se rendit estimable par de grandes vertus, d'autant plus pures et plus sublimes, qu'elles prenoient leur source dans l'amour de la religion, et dans la pratique de ses devoirs. Mais il lui manqua les deux qualités nécessaires à un prince; assez de fermeté pour gouverner par lui-même, et assez de discernement pour bien choisir ceux qui devoient gouverner en son nom. Né avec un caractère doux, confiant et trop facile, il se laissa dominer par ses eunuques, qui, le maîtrisant au gré de leurs intérêts, parvinrent souvent à écarter la sage Pulchérie.

Peu de temps après la paix conclue avec les Perses, les Huns mécontens du peu de succès de leur expédition précédente, se jettèrent dans la Thrace, ravagèrent tout le pays, et marchèrent vers Constantinople. Mais un violent orage, où plusieurs de ces barbares furent tués de la foudre avec Rougas leur chef, et la peste qui désola le reste de leur armée, les contraignirent de regagner le Danube. L'Orient jouit alors d'une profonde paix pendant plusieurs années; et c'est dans cet intervalle, que Théodose fit réunir en un seul corps d'ouvrage les bonnes loix émanées des divers empereurs chrétiens, et fit publier ce recueil sous le titre de *code théodosien*.

Cependant Théodose, livré à la cabale des eunuques, se détacha de tous ses amis les plus fidèles, et cessa même de consulter sa sœur, le seul guide assuré qui lui restoit. Crysaphe, chef de ces vils flatteurs, s'empara de son esprit, et demeura seul maître absolu du gouvernement. Le nouveau ministre, pour se rendre plus nécessaire, engagea le prince dans une grande expédition contre Genseric, roi des Vandales en Afrique, et fit équiper une flotte, qui épuisa les forces et les trésors de l'empire. Mais bientôt obligé de rappeller ces troupes pour la défense des frontières que ravageoient les Huns, Théodose se vit forcé à conclure un traité, par lequel il reconnut Genseric souverain des pays qu'il possédoit.

C'est dans ce même temps que le royaume d'Arménie, déchiré par deux frères qui se faisoient la guerre, fut, comme je l'ai dit ailleurs, partagé entre l'empereur d'Orient, et le roi de Perse.

Quoi que l'armée navale destinée à combattre Genseric, fut revenue d'Afrique, Théodose se trouva trop foible, ou fut trop timide pour tenter d'arrêter par les armes les incursions des Huns. Il prit donc le parti de traiter avec eux, sous des conditions onéreuses et déshonorantes pour l'empire. Mais peu d'années

après, ces barbares, sous la conduite de ce fameux Attila, surnommé *le fléau de Dieu*, recommencèrent leurs horribles ravages dans la Thrace. Théodose envoya contre ce fier ennemi deux armées, qui furent taillées en pièces; et ce ne fut qu'à force d'argent, et moyennant un tribut annuel, qu'il put obtenir une paix ignominieuse. L'année suivante, il mourut après un règne de plus de quarante-deux ans.

L'empire d'Orient étoit perdu, si Pulchérie n'eût fait usage de l'autorité que lui donnoit le titre d'*Auguste*, qu'elle portoit depuis trente-six ans, et n'eût pris elle-même les rênes du gouvernement. Mais comme il étoit sans exemple qu'une femme fût seule revêtue de la puissance impériale, elle résolut de se choisir un mari, dont l'âge et la vertu pussent lui répondre qu'il se conformeroit sans regret au vœu de virginité qu'elle avoit fait. *Marcien*, âgé de cinquante-huit ans, né dans la Thrace, d'une famille obscure, attachée à la religion catholique, mérita, par l'assemblage de toutes les bonnes qualités, de recevoir la couronne avec la main de Pulchérie. Aussitôt l'empire changea de face; et l'espérance que conçurent les peuples d'une suite non

An de J. C. 450.

interrompue de jours tranquilles et heureux, ne tarda pas à se réaliser.

Attila ayant fait demander au nouvel empereur le tribut annuel qu'on s'étoit engagé à lui payer, ce prince répondit avec une fierté vraiment romaine. *Je n'ai de l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour mes ennemis* Le roi des Huns fut sans doute intimidé par cette réponse, puisqu'il porta ses armes du côté de l'Occident. Marcien, animé comme Pulchérie d'une piété sincère et d'un vrai zèle pour la paix de l'église, consacra l'usage de son autorité, en l'employant sans violence à faire triompher la doctrine orthodoxe, et assista au concile général de Chalcédoine, qu'il fit assembler contre l'hérésie d'*Eutichès.* La vertueuse impératrice, qui, pendant toute sa vie, avoit secouru libéralement les pauvres, les laissa en mourant héritiers de toutes les richesses qui lui restoient; et son époux, non moins charitable qu'elle, exécuta fidèlement ses pieuses dispositions. Le petit nombre des loix qu'il publia, respiroient une tendresse paternelle, et tendoient toutes au bien des peuples. Il rétablit, entre toutes les parties du gouvernement, cette heureuse harmonie, qui fait la prospérité des états,

et entretint la paix dans l'empire, étant néanmoins toujours en état de soutenir la guerre, ou de la déclarer, si elle devenoit nécessaire. Son règne fut appellé l'*âge d'or :* malheureusement il ne fut que de six ans et cinq mois.

Aspar, commandant des troupes, désespérant de monter sur le trône, parce qu'il étoit Alain de naissance, et Arien de religion, y plaça *Léon de Thrace*, ainsi nommé parce qu'il étoit né dans ce pays : on ne sait de quelle famille. Il signala la première année de son règne par la confirmation de l'ordonnance de Marcien en faveur du concile de Chalcédoine contre les Eutychéens, et par l'entière défaite d'une nation barbare, dont on ignore le nom, qui avoit pénétré dans la province de Pont avec une armée innombrable. L'empire d'Orient fut en pleine paix pendant plusieurs années. Mais les peuples du Nord, toujours acharnés contre celui d'Occident, dont ils avoient déjà envahi des provinces entières, ne cessoient d'y faire de nouvelles conquêtes ; et Léon voyoit avec une stupide indifférence la ruine prochaine de cet empire. La Sicile et l'Italie tant de fois ravagées par Genseric, ne fournissant plus au pillage, ce roi Vandale se jetta sur l'em- Ans de J. C. 457.

pire d'Orient, et en infesta les côtes maritimes.

Léon, quoi que naturellement avare, n'épargna aucune dépense pour armer contre ce conquérant une flotte des plus formidables, dont il donna le commandement général à Basilisque, frère de l'impératrice Verine. Marcellin, à la tête d'un corps de troupes, chassa les Vandales de la Sardaigne. Héraclius et Marse défirent les ennemis du côté de Tripoli, et réduisirent en peu de temps toutes les villes de cette province. Ces trois généraux allèrent ensuite joindre la grande armée de Basilisque. Mais Aspar, et son fils Ardabure, irrités contre l'empereur de ce qu'il les avoit frustrés de leur espérance de régner sous son nom, et connoissant l'ambition de Basilisque, avoient promis à celui-ci de l'aider à monter sur le trône, s'il faisoit échouer l'entreprise dont l'exécution lui fut confiée. Ce perfide leur avoit vendu à ce prix la fidélité qu'il devoit à son prince et à son beau-frère, et sacrifia en effet la flotte et l'armée, dont la plus grande partie fut détruite par les Vandales. Mais il ne recueillit pas le fruit de sa trahison. Verine, sa sœur, obtint néanmoins sa grace; et, pour le soustraire à la haine du peuple de

Constantinople, elle l'envoya en Thrace à Héraclée, d'où elle le rappella bientôt, pour lui faire rendre toute sa faveur.

Cependant Aspar, soutenu de ses trois fils, tous consulaires, étoit trop puissant, pour que l'empereur osât d'abord le punir, sans avoir des preuves bien certaines de son crime. Pour se ménager un appui contre des ennemis si redoutables, Léon fit épouser Ariadne, l'aînée de ses deux filles, à Zénon, un des hommes les plus considérables de la nation des Isaures, et qu'il nomma consul. La nouvelle fortune de l'Isaurien excita la jalousie d'Aspar, qui tenta, mais sans succès, de le faire assassiner.

Quelque temps après, ce fier Aspar, ne rabattant rien de son insolence, et poursuivant le cours de ses criminelles intrigues, fut massacré avec toute sa famille par ordre de l'empereur. Aussitôt les Goths qui formoient le plus grand nombre des troupes qu'avoit commandées Aspar, se soulevèrent, ayant à leur tête Ostrys, un de leurs capitaines, et voulurent forcer le palais impérial. Basilisque et Zénon y accoururent avec tous les soldats qu'ils purent rassembler; et après beaucoup de sang répandu de part et d'autre, les Goths furent contraints de se retirer. Mais Théodoric, frère ou

neveu de la veuve d'Aspar, s'étant joint à Ostrys, ces barbares ravagèrent la Thrace et les environs de Constantinople, jusqu'à l'accord que Léon fit avec eux au bout de deux ans. Peu de temps après, ce prince voulut désigner Zénon son gendre pour son successeur. Mais les Isaures étoient odieux au peuple, qui se révolta, et en massacra même plusieurs dans les jeux du cirque. L'empereur nomma donc *Auguste* son petit-fils, âgé de six ans, qui portoit le même nom que lui.

An de J. C. 474. Après la mort de Léon, Verine, sa veuve, et Ariadne, sa fille, travaillèrent de concert, à gagner les esprits en faveur de Zénon, qui gouvernoit déjà sous le nom de son fils *Léon II*, dit *le Jeune*. Elles réussirent auprès du sénat et de l'armée. Alors Ariadne, après avoir fait la leçon à son fils, le montra au peuple sur un trône élevé dans la place publique. Zénon s'approcha pour rendre hommage au jeune empereur, qui ayant mis le diadême sur la tête de son père, le déclara son collègue, en le nommant *Auguste*. Léon mourut environ dix mois après.

474. *Zénon*, dit l'*Isaurien*, ne tarda pas à faire voir, par toutes ses actions, qu'il avoit acquis la souveraine puissance, sans

là mériter. Esclave des passions les plus infâmes, uniquement occupé de ses plaisirs, il s'attira le mépris et la haine du peuple gémissant sous le poids des impôts. Il étoit dans la seconde année de son règne, lorsque Verine, sa belle-mère, irritée d'un refus qu'elle en avoit essuyé, conspira contre lui avec Basilisque, frère de cette princesse. Zénon, instruit du complot, s'enfuit en Isaurie avec tout l'argent qu'il put emporter. *Basilisque*, proclamé empereur, donna aussitôt le nom d'*Auguste*, à Zénonide, sa femme, et celui de *César*, à Marc, son fils.

Ce fut cette année (476) que l'empire d'Occident fut entièrement détruit sous Augustule, par Odoacre, roi des Hérules, qui fixa le siége de son royaume en Italie. Cependant les empereurs d'Orient et leurs sujets retinrent le nom de Romains, eu égard à l'origine de la puissance de ces princes. Je continuerai donc de les appeller ainsi, jusqu'à l'époque où ils prirent un autre nom, et que j'aurai soin de remarquer.

Basilisque, de mœurs dissolues et d'une insatiable cupidité, se fit trop d'ennemis, pour pouvoir se maintenir long-temps dans son usurpation. Zénon, à la tête d'une armée d'Isaures, et secouru de

Théodoric, roi des Ostrogoths, ou Goths Orientaux, marcha vers Constantinople, lui livra bataille, et le défit. L'usurpateur, sa femme et ses enfans furent enfermés dans la tour d'un château, en Cappadoce, et y périrent tous de faim et de froid. L'empereur, rétabli sur son trône, n'en fut pas plus tranquille possesseur. Sa mollesse, sa lâcheté, lui suscitèrent un nouveau rival dans la personne de *Marcien*, son beau-frère. Celui-ci, croyant avoir des droits à l'empire, parce que sa femme Léontie étoit née après le couronnement de Léon *le Vieux*, son père, se forma un parti, à la tête duquel il assiégea l'empereur dans son palais. Mais après un premier succès, son manque de prévoyance et d'activité, fut la cause de sa défaite. Il fut pris; et quelque temps après, il finit ses jours avec sa femme Léontie dans le château de Papyre en Isaurie.

Cependant Zénon, loin de penser à réformer ses mœurs et sa conduite, se livroit sans retenue aux plus sales debauches, en accablant le peuple par les impôts les plus onéreux, et en troublant de plus la paix de l'église par la publication de l'*hénoticon*, édit dont j'ai parlé ailleurs. D'un autre côté, Verine, sa belle-mère, toujours ambitieuse de gouverner,

ne cessoit de cabaler contre l'empereur qu'elle haïssoit, et qui, fatigué de ses intrigues, la relégua dans le château de Papyre. Peu de temps après, Illus, général des armées, mécontent de Zénon, résolut d'élever sur le trône Léonce, gouverneur de Syrie, dans l'intention de s'en emparer ensuite lui-même, quand la révolution seroit assez affermie. Pour donner à cette usurpation une forme apparente de légitimité, il eut recours à Verine, quoique son ennemie; la fit sortir de sa prison, et l'amena à Tarse, où cette princesse, en présence de l'armée, mit elle-même la couronne sur la tête de *Léonce*, et le proclama empereur. La plupart des villes de Syrie, l'ayant reconnu, Illus jugea qu'il n'avoit plus besoin de l'autorité de Verine, et la renferma de nouveau dans le château de Papyre, où elle mourut quelque temps après.

Léonce et Illus, à la tête d'une nombreuse armée, remportèrent d'abord près d'Antioche, une grande victoire sur Longin, qui commandoit les troupes de son frère Zénon. Mais, battus ensuite par d'autres généraux que l'empereur envoya contre eux, ils se réfugièrent dans le château de Papyre, dont on s'empara par surprise. Les deux rebelles furent décapités, et leurs têtes portées à Constan-

tinople. Tous les dangers qu'avoit courus Zénon de perdre sa couronne, ne le corrigèrent point de ses vices. Le reste de son règne ne fut qu'une suite de vexations et de tyrannies. Après avoir soutenu pendant plusieurs années une guerre sanglante contre Théodoric, roi des Ostrogoths, il céda l'Italie, ou en donna seulement l'investiture à ce prince, qui en fit la conquête sur Odoacre, roi des Hérules.

An de J. C. 491. Zénon n'ayant point laissé d'enfans, Ariadne, sa veuve, fit proclamer empereur *Anastase I*, né à Dyrrachium dans la Macédoine, d'une famille obscure, et qu'on nommoit *le Silentiaire*, parce qu'il étoit du nombre des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais. On le surnomma *Dicore*, à cause de la différence de la couleur de ses yeux, dont l'un étoit noir et l'autre bleu. Ariadne n'attendit que quarante jours après la mort de Zénon, pour épouser Anastase, qui n'avoit point eu de femme légitime. Longin, frère du précédent empereur, homme flétri des plus infâmes débauches, gagna les Isauriens, pour s'emparer d'une couronne qu'il croyoit lui appartenir. Anastase éloigna de la cour, Longin, qui, quelques années après, mourut dans son exil, et chassa de Cons-

tantinople les Isaures. Ceux-ci s'étant joints à un grand nombre d'autres de leur nation, prirent les armes, et attirèrent à eux une foule de barbares et de brigands. Ils furent battus, et entièrement soumis, après une guerre de sept ans. Les Arabes, ou Sarasins Scénites, ainsi nommés, parce qu'ils campoient sous des tentes des deux côtés de l'Euphrate, ayant fait des courses sur les frontières de Syrie, furent repoussés.

De si beaux commencemens ne se soutinrent pas. Anastase, jusqu'alors hypocrite, et ne sachant peut-être pas de quelle religion il étoit, se déclara protecteur zélé des Eutychéens, persécuta les catholiques, et mit, comme je l'ai dit ailleurs, toute l'église d'Orient en combustion. Les Bulgares, qui passèrent le Danube, pour ravager la Thrace, remportèrent de grands avantages sur les Romains, et ne se retirèrent qu'à force d'argent. Engagé dans une guerre contre les Perses, Anastase, après plusieurs défaites considérables de ses généraux, acheta aussi la paix à prix d'argent. Ses violences et son avarice firent naître dans Constantinople plusieurs séditions, qu'il appaisa par son adroite hypocrisie, plutôt que par la force de son courage. Dans la dernière, qui s'éleva sur la fin de son

règne, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de ses ornemens impériaux, protestant qu'il alloit sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public.

An de J. C. 518. Après la mort d'Anastase, *Justin I*, parvenu de la charrue au commandement de la garde impériale, jouissant d'une grande réputation parmi les armées, à la tête desquelles il s'étoit signalé dans la guerre contre les Isauriens, fut proclamé empereur, tant à la satisfaction du sénat dont il étoit membre, qu'à celle des soldats et du peuple. En confirmant les loix qui lui parurent justes, et en révoquant celles qui ne l'étoient point, il accorda plusieurs immunités au peuple, qu'il soulagea par la diminution des impôts. Plein de zèle pour la foi catholique, il vint à bout, de concert avec le saint pape Hormisdas, d'éteindre le schisme des Eutychéens. Ainsi ce digne empereur eut la double gloire de réparer les maux que son prédécesseur avoit causés à l'empire et à l'église.

Cabades, roi de Perse, s'étant emparé de l'Ibérie, où régnoit Gurgène, celui-ci se rendit à Constantinople, pour implorer le secours de Justin, qui envoya plusieurs corps de troupes dans ce pays. La guerre commençoit à s'allumer vivement entre la

Perse et l'empire romain, lorsque Justin, âgé de soixante-dix-sept ans, mourut après avoir nommé pour son successeur Justinien, fils de sa sœur.

L'empire n'étoit alors qu'un reste assez foiblé de la puissance romaine. Justinien, revêtu de la pourpre, lui rendit une grande partie de son éclat, non par ses propres exploits (car il ne fut nullement guerrier), mais, par la valeur et la conduite de son neveu Germain, de Bélisaire, de l'eunuque Narsès, et des autres capitaines qui se formèrent sous la discipline de ces trois généraux. Germain, chargé du commandement des troupes de la Thrace, repoussa les Antes, peuples du Nord, qui venoient de passer le Danube; et, par la victoire sanglante qu'il remporta sur eux, il rendit son nom redoutable aux Barbares. Bélisaire, envoyé contre Cabades, roi de Perse, le défit en plusieurs batailles rangées; et ses succès amenèrent des négociations, que termina une heureuse paix conclue entre les Perses et les Romains. An de J. C. 527.

Très-peu de temps après, il s'éleva dans Constantinople une sédition des plus violentes, et dont le pillage, l'incendie, le massacre, furent les horribles suites. Hippace, Pompée, et Probus, trois frères, neveux du feu empereur

Anastase, étoient aimés du peuple ; et l'aîné fut, au milieu de ce tumulte, proclamé empereur. Bélisaire, accompagné de Narsès et d'autres officiers fidèles, sauva la vie et le trône à Justinien, en se mettant à la tête des soldats, et en attaquant les séditieux rassemblés dans le cirque, où il en périt trente mille.

Justinien s'étoit déjà occupé du projet important de chasser les Vandales de l'Afrique, et de remettre l'empire en possession de cette vaste contrée. La guerre fut résolue dans son conseil, et le soin en fut confié à Bélisaire, à qui l'empereur remit tout son pouvoir pour ce qui la concernoit. L'habile général, descendu sur les côtes d'Afrique, à la tête d'une armée bien moins nombreuse que brave, emporta Carthage ; défit en plusieurs combats les Vandales ; s'empara de tout leur pays, et fit prisonnier dans une dernière bataille leur roi Gelimer, qu'il amena en triomphe à Constantinople. En la personne de ce roi vaincu finit la monarchie des Vandales Ariens.

Durant cette conquête de l'Afrique, Justinien, appliqué à établir une bonne législation dans ses états, avoit choisi dix habiles jurisconsultes, à la tête desquels étoit le célèbre *Tribonien*, pour qu'ils recueillissent en un corps les meilleures

loix romaines, qui se trouvoient confusément éparses dans plus de deux mille volumes. Ce recueil, publié sous le titre de *code Justinien*, offre tout le droit romain, réduit en trois grands livres, qui sont: 1.° Le *Digeste*, ou les *Pandectes*; recueil des principaux objets que renfermoient les loix des douze tables, les édits des préteurs, les plébiscites, les sénatus-consultes, les réponses et les livres des jurisconsultes; ainsi que de toutes les constitutions impériales depuis Adrien, avec cinquante décisions des controverses agitées dans le droit romain entre les anciens jurisconsultes. 2.° Les *institutes*, où sont exposés avec autant de clarté que de précision les élémens de la jurisprudence romaine. 3.° Les *novelles*; livre, qui, à proprement parler, est un supplément du code, et qui contient cent-soixante-huit constitutions données par Justinien dans la suite de son règne. On les appelle aussi *authentiques*, pour marquer l'exacte fidélité avec laquelle elles ont été traduites du grec en latin.

Cependant, l'Afrique étoit à peine rentrée sous la domination romaine, que Justinien conçut le dessein de recouvrer l'Italie. Théodat, roi des Ostrogoths, qui l'occupoit, lui en fournit l'occasion,

en faisant mourir la reine Amalasonte, sa propre cousine, que l'empereur estimoit et protégeoit. Bélisaire fut encore chargé principalement de cette expédition. Arrivé sur les côtes de la Sicile, il s'empara de Catane, de Syracuse, de Palerme, et de plusieurs autres villes par force ou par composition. Il courut ensuite à Naples, ville alors très-forte, défendue par une nombreuse garnison, et qui en peu de jours tomba sous son pouvoir. De là, il marcha vers Rome, dont les habitans ses oumirent, et en envoya les clés à l'empereur. Vitigès, qui venoit de succéder à Théodat, assassiné par ses propres sujets, se présenta devant cette ville pour l'assiéger. Il se livra dans les environs plusieurs sanglans combats, dont les succès furent balancés. Enfin, Vitigès, obligé d'en lever le siége, alla se renfermer dans Ravenne, où il fut pris par Bélisaire, qui l'amena à Constantinople, après avoir rejetté les propositions que lui firent les Goths de le nommer leur souverain.

Le conquérant de l'Italie fut à peine arrivé dans cette capitale, que Chosroës I, roi de Perse, infracteur du traité de paix conclu avec Cabades, son père, entra dans la Syrie, battit les armées romaines, et s'empara de plusieurs places. D'un autre côté,

les Goths, à qui il restoit encore en Italie, Vérone et Pavie, recommencèrent la guerre ; et Totila, leur roi, jeune prince plein de valeur et de prudence, reconquit bientôt une grande partie de son royaume. Justinien songea d'abord à se défendre de l'orage terrible qui venoit d'éclater du côté de la Perse. Bélisaire, envoyé contre Chosroës, répara les pertes qu'avoient essuyées les Romains, et hâta par de grandes victoires la conclusion d'une trève de plusieurs années.

De retour à Constantinople, ce général eut ordre de partir pour l'Italie; et l'on ne lui donna qu'un très-petit nombre de soldats. Il sembloit qu'on ne lui confioit cette seconde expédition, qu'à dessein de flétrir les lauriers qu'il avoit cueillis dans la première. Rome fut néanmoins tour-à-tour occupée par Bélisaire et par Totila. Mais le défaut de troupes, de munitions et d'argent, la lâcheté ou l'indocilité des lieutenans romains, que leur général n'avoit pas eu la liberté de choisir, le mettant hors d'état de hasarder une bataille, il obtint ce qu'il avoit juste raison de demander ; la permission de retourner à Constantinople.

Quelque temps après, Justinien envoya en Italie, l'eunuque Narsès, homme recommandable par toutes les vertus, et

par ses talens militaires qui n'attendoient qu'une occasion pour se développer. Il partit avec une nombreuse armée, et l'argent nécessaire pour terminer une guerre si importante. Totila, après plusieurs défaites, fut vaincu dans une grande bataille, à la suite de laquelle il perdit la vie. Téias, son successeur, non moins grand capitaine que lui, périt aussi dans un combat près du mont Vésuve, après avoir fait des prodiges de valeur. En moins de trois ans, la conquête de l'Italie entière fut achevée, et l'empire des Goths dans cette vaste contrée, détruit sans retour. Justinien, pour récompenser Narsès, lui en donna le gouvernement.

La guerre étoit alors rallumée entre les Perses et les Romains. Elle fut suivie d'une nouvelle trève. Peu de temps après, les Huns firent une irruption dans l'empire. Le vieux Bélisaire marcha contre eux par ordre de l'empereur, et les repoussa jusques dans leur pays. Ce fut le dernier exploit de ce héros. Les grands de la cour, jaloux de sa gloire, l'accusèrent d'avoir voulu s'emparer du trône. Justinien, devenu sur ses vieux jours, soupçonneux et crédule, ajouta foi à cette calomnie. Bélisaire, dépouillé de ses dignités, fut gardé dans sa maison avec défense d'en sortir. Il lui fallut sept mois pour se justifier;

et il rentra enfin dans les bonnes graces de l'empereur. Mais que Justinien lui ait fait crever les yeux, et que le grand Bélisaire ait été réduit à mendier dans les rues de Constantinople; c'est, suivant *le Beau*, un conte absurde démenti par le silence de tous les auteurs contemporains, et de ceux qui les ont suivis pendant six cents ans.

J'ai dit ailleurs que Justinien, sur la fin de son règne, ternit sa réputation de sagesse, en voulant se mêler des affaires de l'église, et en osant s'attribuer le droit de juger sur la doctrine de la foi. Il avoit commencé à faire rebâtir l'église de *Sainte-Sophie*, qui avoit été réduite en cendres dans la violente sédition dont j'ai parlé: elle passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Avant de mourir, il désigna pour son successseur Justin, l'aîné des trois fils de Vigilance, sa sœur.

Justin II, dit *Curopalate*, parce qu'il avoit été grand-maître du palais, déshonora le choix qu'avoit fait de lui Justinien. Esprit foible, caractère voluptueux, cruel, et lâche, quoique fier et arrogant, il se laissa gouverner par Sophie, son épouse, femme violente, et précipitée dans tous ses desseins. Un jeune prince, petit-neveu de Justinien, et nommé aussi Justin, leur faisoit ombrage par son mé- An de J. C. 565.

rite. Ils le firent assassiner, et poussèrent la rage jusqu'à se faire apporter sa tête qu'ils foulèrent aux pieds.

Le patrice Longin que l'empereur et l'impératrice favorisoient, fut nommé au gouvernement de l'Italie, à la place de l'eunuque Narsès. L'impératrice chercha même à humilier celui-ci, en lui envoyant une quenouille avec un fuseau, qu'accompagnoit un ordre conçu en ces termes : *Revenez incessamment à Constantinople : je vous donne la sur-intendance des ouvrages de mes femmes : c'est la place qui vous convient. Il faut être homme, pour avoir le droit de manier les armes et de gouverner les provinces.* Narsès, outré d'une raillerie si injuste et si piquante, répondit au courrier : *Vas dire à ta maîtresse que je lui file une fusée, qu'elle ne pourra jamais devider.* Il est fâcheux que ce grand homme ait réalisé ce propos. Il étoit alors au dernier terme de sa carrière ; et il flétrit sa gloire par une trahison qu'il ne fut pas long-temps à se reprocher, et qui, peu après, le fit mourir dans les regrets les plus amers. Ce libérateur de l'Italie y appella Alboin, roi des Lombards, qui en peu d'années en fit l'entière conquête.

Cependant, Longin arrivé avec quelques

ques troupes à Ravenne, y fixa sa résidence, et en fut le premier *exarque*, c'est-à-dire, comme le vicaire de l'empereur Il fit fortifier les places voisines, où il mit des gouverneurs; etce canton, resté sous la domination des empereurs d'Orient, forma l'exarcat de Ravenne, qui subsista pendant près de deux cents ans.

L'imprudente fierté de Justin envers les ambassadeurs du roi de Perse, ralluma en Orient une guerre sanglante, qui fut funeste aux Romains, par l'incapacité de leurs généraux. Des revers si multipliés firent une si vive impression sur l'empereur, qu'il devint sujet à des accès de démence. L'impératrice voyant son esprit s'affoiblir de jour en jour, l'engagea à nommer *César* Tibère, originaire de Thrace, parvenu par son mérite et ses vertus aux premières charges de l'empire. Justin, après lui avoir conféré ce titre, le déclara empereur peu de jours avant sa mort.

Tibère II, surnommé *Constantin*, marié secrètement avec Anastasie qui lui avoit donné deux princesses, couronna son épouse, en présence et aux acclamations du peuple. Alors Sophie, veuve de Justin, voyant qu'elle ne pouvoit accomplir son dessein de partager le lit et le trône du nouvel empereur, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut ins- An de J. C. 578.

truit; et pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce digne prince, dont le règne ne fut que trop court, manda aux gouverneurs des provinces qu'il ne vouloit pas qu'on vît désormais des pauvres dans son empire. Il remit une année entière du tribut, en le diminuant considérablement pour l'avenir, et dédommagea les villes frontières de l'Asie des ravages qu'elles avoient éprouvés de la part des ennemis. Ses généraux remportèrent sur les Perses plusieurs victoires signalées avec un butin immense. Mais les Abares, peuple venu de Tartarie, qui s'étoient établis entre le Volga et le Tanaïs, faisant des courses sur les terres de l'empire, s'emparèrent de Firmium, qu'on fut obligé de leur abandonner.

Sur ces entrefaites, Tibère dépérissoit de jour en jour; et sentant lui-même qu'il n'avoit que peu de momens à vivre, il assembla dans le vestibule du palais les seigneurs de sa cour, le sénat, les magistrats, le clergé, et les principaux habitans de Constantinople. Là, après avoir prononcé, par l'organe de son questeur, un discours qui fit couler les larmes de toute l'assemblée, il posa lui-même la couronne sur la tête du général Maurice, son gendre, et le revêtit de la

pourpre impériale. Il mourut le lendemain.

Maurice avoit battu deux fois les Perses, avant d'être élevé à l'empire. Mystacon, commandant des troupes en Arménie, marcha contre eux, par son ordre, et fut défait dans la Mésopotamie. En ce même temps, les Abares recommencèrent leurs incursions. L'empereur, craignant d'avoir deux grandes guerres à soutenir, les engagea à faire la paix, moyennant une pension annuelle qu'il devoit leur payer. Il rappella Mystacon de la Mésopotamie, et y envoya Philippique, son beau-frère, qui eut d'abord contre les Perses des succès brillans, mais qui furent suivis de plusieurs échecs assez considérables. Héraclius, le plus expérimenté de tous ses lieutenans, les répara, en portant le carnage et l'effroi dans les plus belles provinces de la Perse. Les Abares venoient alors de reprendre les armes. Mais, taillés en pièces, près d'Andrinople, ils furent forcés de se renfermer pour plusieurs années dans leur pays. An de J. C. 582.

Les Romains poursuivoient le cours de leurs exploits dans la Perse. Hormisdas, qui en étoit roi, furieux de se voir tant de fois vaincu, déchargeoit sa colère sur ses soldats et ses généraux. L'un d'entre eux, nommé Varame, se révolta, et le

renversa du trône, dont il voulut lui-même prendre possession. Mais Chosroës II, fils d'Hormisdas, lui succéda. Le rebelle, déclaré contre le nouveau roi, l'obligea de prendre la fuite. Chosroës ne craignit point de se retirer sur les terres de l'empire, et d'implorer même le secours de Maurice. Le généreux empereur lui donna des troupes, à la tête desquelles, il défit complétement Varame, et recouvra son royaume. Ce fut ainsi que Maurice, par une générosité plus glorieuse que toutes les victoires, eut l'honneur de terminer une guerre opiniâtre et funeste, et de rétablir la paix entre les Perses et les Romains.

Cependant les Abares, joints aux Esclavons leurs tributaires, ne cessoient, malgré le dernier traité de paix, de désoler par leurs courses et leurs rapines, les frontières de l'empire. Maurice fit marcher contre eux Prisque, qui, dans cinq combats différens où il fut toujours vainqueur, leur tua plus de cinquante mille hommes, et leur en prit près de dix-sept mille. On rendit la liberté à ces prisonniers, après avoir fait promettre au khan ou roi des Abares, qu'il renverroit lui-même les prisonniers romains. Mais ce prince, au lieu de tenir sa promesse, demanda une forte rançon. Maurice,

indigné de ce procédé, l'ayant refusée, le roi des Abares eut la cruauté de faire massacrer tous ses captifs.

La nouvelle de ce triste événement excita dans Constantinople une haine générale contre Maurice, qu'on accusoit d'y avoir donné lieu par sa sordide avarice. Bientôt Phocas, qui de simple centurion, étoit parvenu aux premiers grades militaires, profita de ce mécontentement pour se faire proclamer empereur. Maurice, arrêté avec sa famille, vit, par l'ordre du tyran, ses cinq fils égorgés sous ses propres yeux, et eut ensuite la tête tranchée. Durant cette barbare exécution, ce prince infortuné, s'humiliant sous la main de Dieu, n'avoit laissé échapper que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.*

L'usurpateur *Phocas* gouverna l'empire comme il l'avoit acquis, par la violence et les massacres. Les frères de Maurice, et les officiers les plus distingués qui lui étoient restés fidèles, furent d'abord les victimes de son ombrageuse cruauté. Chosroës, sous prétexte de venger la mort de son bienfaiteur, mais dans le fond de son cœur, desirant la guerre, envoya une nombreuse armée sur les terres de l'empire; et Phocas, lâche spec- An de J. C. 602.

tateur des ravages que les Perses exerçoient dans un grand nombre de provinces, ne songeoit qu'à se livrer au penchant de son ame féroce et sanguinaire, en se plongeant dans le sang de ses propres sujets. On en voyoit tous les jours arriver à Constantinople, chargés de chaînes, pour être ensuite immolés à sa barbarie. Ceux même à qui il enlevoit leurs femmes, n'étoient pas épargnés. Une pareille tyrannie, une conduite souillée de débauches, d'infamies et de tant d'horribles forfaits, dont rien ne sembloit pouvoir arrêter le cours, excita contre lui plusieurs conspirations, mais sans succès. Les grands de la cour engagèrent Héraclius, gouverneur d'Afrique, à prendre les armes. Le tyran, vaincu dans une bataille, et mis dans les fers, perdit enfin le trône et la vie.

An de J. C. 610. Le premier soin d'*Héraclius*, décoré de la pourpre, fut de faire la revue de ses troupes, de les discipliner, et de mettre un nouvel ordre dans l'état. Persuadé que la paix est la vraie source du bonheur des peuples, il la fit demander à Chosroës, et ne put l'obtenir. Le monarque persan s'empara de plusieurs provinces, et de Jérusalem, où les clercs furent massacrés, les chrétiens vendus aux Juifs, les églises brûlées, les vases sacrés et le

bois de la vraie croix enlevés. Il jura ensuite qu'il n'accorderoit la paix à l'empereur et à ses peuples, qu'à condition qu'ils renonceroient à Jésus-Christ, et qu'ils adoreroient le soleil, la divinité des Perses.

Héraclius, justement indigné de cette audace, se mit promptement en état de la réprimer. Il marcha lui-même à la tête de son armée (ce que n'avoit fait aucun empereur depuis Théodose) et dans six campagnes consécutives, il remporta sur les Perses les victoires les plus signalées. Un peu avant la dernière campagne, les Abares, joints à des troupes persannes, allèrent assiéger Constantinople. Mais, repoussés par mer et par terre, ils furent forcés de se retirer. Chosroës, poursuivi jusques dans ses états, y fut détrôné par Syroës, son fils aîné, qu'il avoit voulu déshériter. Héraclius fit la paix avec le nouveau roi qui lui rendit le bois de la vraie croix, que l'empereur reporta en triomphe à Jérusalem.

J'ai parlé ailleurs de l'hérésie des *Monothélites*, qui agita l'empire d'Orient sous le règne d'Héraclius, ainsi que de l'*ecthèse*, édit que publia ce prince à cette occasion, et qu'il rétracta ensuite, après la condamnation qui en fut prononcée à Rome dans un concile. Du-

rant ces disputes théologiques, Mahomet, comme je l'ai dit aussi, établit sa doctrine, et fonda l'empire des Califes, dont les sujets furent appellés *Sarasins*. Ils s'emparèrent de la Syrie, de la Mésopotamie, et de l'Egypte, sans qu'Héraclius pût les arrêter dans leurs rapides conquêtes. Mais il eut l'attention de reporter la sainte croix à Constantinople, pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des infidèles. Peu de temps après, il mourut d'hydropisie, laissant plusieurs princes, dont l'aîné, nommé Héraclius-Constantin, qu'il avoit eu d'Eudocie, sa première femme, portoit le titre d'empereur presque depuis sa naissance. Héracléonas, l'aîné des fils que lui avoit donnés Martine, sa seconde femme, avoit reçu le même titre deux ans avant la mort de son père.

An de J. C. 641. *Coustantin III*, âgé de vingt-huit ans, aimoit son peuple, et en étoit aimé. Mais il mourut au bout de trois mois et demi; et l'on soupçonna généralement Martine, sa belle-mère, de l'avoir empoisonné. *Héracléonas*, fils de cette princesse, devenu alors seul empereur, ne le fut qu'environ trois mois. Une cabale formée par Valentin, courtisan habile, le força d'associer à l'empire le jeune *Constant*, âgé de onze ans, fils de Constantin. Peu

de jours après, la haine du peuple contre Martine et son fils, fut portée jusqu'à un soulèvement général. On les arracha du palais; on coupa la langue à la princesse, et le nez à Héracléonas; et tous les deux furent relégués en Cappadoce par un arrêt du sénat.

Cette première année du règne de *Constant II*, Alexandrie, la seule ville d'Egypte, qui étoit restée aux Romains, fut prise par les Sarasins après un siége de quatorze mois. La fameuse bibliothèque, qui, comme je l'ai dit ailleurs, avoit été brûlée du temps de César, et rétablie ensuite par la reine Cléopâtre, fut livrée aux flammes. Presqu'en ce même temps, les Lombards d'Italie ne pouvant vivre en paix, pénétrèrent dans la Ligurie, où ils prirent toutes les villes maritimes, qui faisoient encore partie de l'empire romain, et taillèrent en pièces l'armée de l'exarque de Ravenne. Les Sarasins, après avoir conquis la Perse, se répandirent dans l'Afrique, dont ils enlevèrent une grande partie à l'empire. Ils s'emparèrent aussi de l'île de Chypre, qu'ils ne possédèrent pas long-temps, en ayant été chassés par les Romains. Mais quelques années après, ceux-ci, commandés par l'empereur Constant, perdirent une

An de J. C. 641.

grande bataille navale, près du mont Phénix, sur les côtes de Lycie.

J'ai parlé ailleurs de l'édit, nommé *type* ou formulaire, que publia ce prince en faveur des Monothélites qu'il favorisoit; de la cruelle persécution qu'il fit essuyer au pape S. Martin, et de ses déprédations dans Rome, lors du voyage qu'il fit en Italie, pour en chasser les Lombards. Il avoit eu auparavant la barbarie de faire assassiner son frère Théodose, diacre, qui ne s'accordoit pas avec lui sur l'article de monothélisme. Constant, après avoir été obligé de lever le siége de Bénévent, à l'approche des Lombards, se retira à Syracuse, où il se plongea dans la débauche, ne s'occupant de ses états, que pour les ruiner par de cruelles exactions. Ses principaux officiers conspirèrent contre lui; et il fut étouffé dans un bain chaud par celui qui le servoit. Il avoit associé son fils aîné Constantin à la puissance souveraine.

An de J. C. 668. *Constantin IV*, surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire, *Barbu*, ne fut pas long-temps à venger la mort de son père. Il se rendit à Syracuse, où il fit trancher la tête aux chefs de la conjuration, ainsi qu'à *Mizize*, jeune Arménien qu'ils avoient eux-mêmes revêtus de la pour-

pre, dans la vue de se mettre à couvert de la punition de leur crime. L'empereur avoit à peine quitté la Sicile, qu'une flotte de Sarasins y arriva d'Alexandrie, et entra sans résistance dans le port de Syracuse. Les habitans qui n'avoient pas eu le temps de se sauver sur les montagnes voisines, furent égorgés. La ville livrée au pillage, éprouva la brutale cruauté de ces barbares, et toutes les richesses dont l'empereur Constant avoit dépouillé Rome, furent emportées.

Peu d'années après, les Sarasins se présentèrent devant Constantinople avec une flotte des plus formidables, et l'assiégèrent pendant sept ans consécutifs, en été seulement, comme c'étoit leur coutume. C'est durant ce siége, qu'un Syrien, nommé *Callinique*, inventa un artifice qu'on a appellé *le feu grégeois*. Lorsque le combat étoit sur le point de commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des ennemis; et quelque moyen que l'on prît pour l'éteindre, on ne pouvoit y réussir. Enfin, rebutés par les fatigues d'un siége si long, et plus encore par la perte de la meilleure partie de leur armée, les Sarasins se retirèrent; et trente mille hommes de leurs troupes, faute de vaisseaux, prirent la route de

terre. Les Romains les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Alors ces ennemis si fiers, demandèrent la paix qui leur fut accordée, moyennant un tribut annuel qu'ils devoient payer à l'empereur.

En ce même temps, les Bulgares ayant passé le Danube, faisoient d'affreux ravages sur les terres de l'empire. Constantin rassembla une forte armée, et marcha contre eux. Mais les douleurs de la goutte dont il étoit tourmenté, le forcèrent de la quitter. Son départ jetta le découragement parmi les Romains, qui furent entièrement battus; et l'empereur n'eut d'autre ressource que de conclure la paix, en s'obligeant à payer aux Bulgares une pension annuelle.

L'empire étant pacifié, Constantin voulut faire cesser les troubles de l'église, et demanda, comme je l'ai dit ailleurs, la convocation d'un concile général, qui condamna les erreurs des Monothélites. Ses deux frères, Héraclius et Tibère, qu'il avoit associés à sa dignité, sans leur faire part de sa puissance, tramoient alors de criminelles intrigues contre lui. Leur complot fut découvert; et l'empereur leur ôtant le titre dont il les avoit honorés, les réduisit à la condition privée. Il n'est pas certain, ni même vraisemblable que ce prince, naturellement porté à la douceur,

les ait fait mettre à mort, comme l'ajoutent quelques auteurs. Constantin associa en même temps à l'empire, son fils Justinien, qui lui succéda peu de temps après.

Les premières années du règne de Justinien II, surnommé *Rhinotmète*, c'est-à-dire, *qui a le nez coupé*, furent marquées par de grands succès qu'il eut sur les Sarasins, et par une paix avantageuse conclue avec eux. Cependant, quelques années après, dans une nouvelle guerre de peu de durée, l'armée romaine essuya de la part de ces ennemis un échec assez considérable. Justinien commençoit alors à se mêler des affaires de l'église. Il convoqua à Constantiople le concile *in trullo*, dont j'ai parlé ailleurs, et tenta, mais inutilement, de faire enlever dans Rome même le pape Sergius I. Bientôt les exactions, les cruautés, les débauches de ce prince dur et présomptueux, qui ne prenoit conseil que de ses caprices, soulevèrent tous les esprits. Une révolte bien concertée alloit éclater. L'empereur en fut instruit, et donna des ordres secrets pour qu'on massacrât en une seule nuit tous les habitans de Constantinople. Cet horrible secret ayant transpiré, le peuple entier accourut en fureur au palais impérial. On coupa

An de J. C. 685.

le nez à Justinien, qui fut envoyé en exil dans la Chersonèse ; et le général *Léonce*, que ce prince tenoit en prison depuis trois ans, fut déclaré empereur.

Ans de J. C. 695. Celui-ci n'occupa le trône que très-peu d'années. Les Sarasins s'étant emparés de Carthage, les Romains reprirent cette ville, et en furent une seconde fois chassés par leurs ennemis. Au retour de cette expédition, les officiers de l'armée impériale, craignant la punition de leur lâcheté, excitèrent à la révolte les troupes naturellement séditieuses. Leur commandant Absimare, proclamé empereur sous le nom de *Tibère*, marcha vers Constantinople que lui livrèrent les soldats de la garnison, gagnés par l'argent ; et il confina dans un monastère Léonce, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles.

698. *Tibère III*, donna le commandement général de ses troupes à son frère Héraclius, qui fut envoyé en Cappadoce pour garder les défilés des montagnes, et pour observer les mouvemens des Sarasins. Ces barbares se déchiroient alors par des guerres civiles. Héraclius, profitant de leurs divisions, fit une irruption dans la Syrie, où deux cent mille périrent sous le fer des Romains. Mais peu de temps après, le calife ayant rétabli

la paix dans ses états, attaqua l'empire avec des forces redoutables. Cette guerre, rallumée d'un côté par le desir de la vengeance, et soutenue de l'autre, par une défense vigoureuse, fut des plus sanglantes. Les Sarasins avancèrent leurs conquêtes. Héraclius remporta sur eux de grandes victoires. Bientôt ce brave guerrier se vit arrêté dans le cours de ses succès, par une nouvelle révolution qui agita l'empire. Justinien, échappé secrètement de Chersone où il avoit été relégué, se réfugia chez les Bulgares; sut gagner l'amitié de leur roi, en lui promettant sa fille en mariage avec des trésors considérables, et en obtint une armée, à la tête de laquelle il se rendit maître de Constantinople. Tibère avoit pris la fuite : il fut poursuivi, et ramené à Justinien, qui le fit jetter dans un cachot avec Léonce.

Cet indigne empereur rétabli sur son trône, et à qui l'on donna pour lors le surnom de *Rhinotmète*, ne perdit rien de sa férocité naturelle. Il fit pendre ou massacrer Héraclius avec tous les officiers qui avoient commandé sous lui, ainsi que tous les serviteurs et amis de Tibère. Dans les jeux du cirque qu'il fit célébrer, on lui amena chargés de chaînes Tibère et Léonce, après qu'on

An de J. C. 705.

les eut conduits ignominieusement par toutes les rues de Constantinople. Le barbare Justinien, assis sur un trône brillant, tint ses deux pieds sur la gorge de ces deux malheureux princes, tant que dura la course des chars, et leur fit ensuite trancher la tête. Enfin, huit mois entiers s'écoulèrent en supplices presque continuels.

Justinien, cruel envers ses sujets, ne fut pas moins ingrat envers ses bienfaiteurs. Il rompit la paix avec les Bulgares, qu'il alla lui-même attaquer dans la Thrace. Mais il fut complétement battu, presqu'en même temps que les Sarasins, devenus maîtres de la florissante ville de Tyanes, faisoient d'horribles ravages dans la Cappadoce. Loin de songer à défendre l'empire, il ne rouloit dans son esprit que des projets de la vengeance la plus sanguinaire, lors même qu'il montroit quelques sentimens de piété auprès du pape Constantin, qui étoit arrivé à Constantinople.

Ce prince animé d'une haine implacable contre les habitans de Chersone, dont il prétendoit avoir reçu des injures dans son exil, équipa contre eux une grande flotte chargée d'une armée nombreuse, et donna ordre au commandant de les passer tous au fil de l'épée. Elie,

écuyer de Justinien, et Bardane, Arménien, qui avoit un grade distingué dans la milice, étoient de cette expédition. Cet ordre inhumain, n'ayant pas été entièrement exécuté, Justinien, furieux rappella le général à Constantinople. A peine celui-ci fut parti, que les Chersonites, soutenus par les Khazares, peuple voisin, offrirent la couronne à Elie, qui étoit resté pour commander dans Chersone. Sur son refus, ils proclamèrent empereur Bardane, à qui ils firent prendre le nom de *Philippique*, ou plutôt *Filépique.*

A cette nouvelle, Justinien transporté de rage, court à la maison d'Elie, poignarde ses deux fils encore enfans, dans le sein de leur mère, et la livre elle-même à la brutalité d'un Indien affreux, qu'il avait pour cuisinier. Il met en mer une nouvelle flotte; et bientôt il s'avance lui-même avec un détachement de cavalerie jusqu'à Ginglise près de Sinope sur le Pont-Euxin. Mais dans cet intervalle Filépique marcha vers Constantinople, dont il n'eut pas de peine à se rendre le maître, et fit massacrer Tibère, âgé de six ans, que son père Justinien avoit associé à l'empire. Sur ces entrefaites Elie courut attaquer l'empereur campé *à Damatrys* avec son armée; et après

avoir engagé les soldats à abandonner ce bourreau de ses propres sujets, il lui fit trancher la tête qu'il envoya à Filépique. En Justinien fut éteinte la famille d'Héraclius.

An de J. C. 711. *Filépique*, infecté dès l'enfance des erreurs des Monothélites, ne montra de l'activité, que pour persécuter les orthodoxes. Uniquement occupé de ses plaisirs et de ses infâmes débauches, il laissa les provinces de l'empire en proie aux incursions des Bulgares et des Sarasins. On conspira contre lui; et à la fin d'un repas, où, à son ordinaire, il avoit bu avec excès, on lui creva les yeux, tandis qu'il étoit enseveli dans le sommeil de l'ivresse. L'histoire ne dit point ce qu'il devint après sa disgrace.

Son premier secrétaire d'état *Anastase II*, généralement estimé pour son savoir et son expérience dans les affaires, fut proclamé empereur; et il donna aussitôt le commandement général des troupes à Léon, qui avoit fait une expédition glorieuse dans le pays des Alains. L'intelligence d'Anastase, son amour pour le travail, son détachement de tous les plaisirs commençoient à rétablir les affaires de l'empire, lorsqu'il apprit que les Sarasins se disposoient à l'attaquer. Il se hâta de rassembler une flotte dans le

port de l'île de Rhodes, pour détruire tous les préparatifs qu'ils faisoient. Mais au moment où l'ordre du départ fut donné, quelques mutins refusant d'obéir, excitèrent une sédition, et firent voile vers Constantinople. Arrivés au port d'Adramytte en Mysie, ils offrirent le sceptre impérial à Théodose, simple receveur des impôts, et d'ailleurs sans talens, sans expérience. Cet homme effrayé d'une proposition si bizarre, eut beau s'échapper de leurs mains, et se sauver dans les montagnes : il fut forcé de se laisser couronner.

Au premier bruit de cette révolte, Anastase laissa ses troupes à Constantinople, et se rendit à Nicée, pour y réunir les forces de l'Asie. Vaincu dans une grande bataille, il obtint la vie pour lui, ainsi que pour ses amis et le patriarche, qu'on promit de rétablir dans leurs biens et dans leurs dignités, et se retira à Thessalonique, où il prit l'habit religieux.

Théodose III n'avoit que les vertus d'un particulier. Il fit la paix avec les Bulgares, mais à des conditions fort désavantageuses. Léon, commandant des troupes de l'Orient, refusa de le reconnoître, et fut lui-même proclamé empereur dans la Galatie par les habitans d'A- An de J. C. 716.

morium, qu'il défendoit contre les Sarasins. Il marcha vers Constantinople, où Théodose se sentant peu capable de gouverner, céda sans peine aux prières du sénat, en se démettant de l'empire. Il alla s'enfermer dans un monastère à Ephèse, et y passa saintement le reste de ses jours.

An de J. C. 717. *Léon III*, né de parens obscurs en Isaurie, et de là surnommé l'*Isaurien*, eut à soutenir dans la première année de son règne, une attaque violente de la part des Sarasins. Après avoir ravagé la Thrace, ces barbares se présentèrent devant Constantinople avec une puissante flotte, qui fut bientôt suivie d'une autre plus formidable encore, et poussèrent, tant sur mer que sur terre, le siége de cette ville avec la plus grande vigueur. Léon se signala par une défense mémorable, à laquelle, suivant les historiens Arabes, les Français, qui s'étoient rendus à Constantinople, eurent beaucoup de part. Les deux flottes ennemies furent brûlées par le moyen du feu grégeois; et les Sarasins battus et repoussés hors des terres de l'empire, allèrent décharger leur colère sur les chrétiens établis dans leurs états.

Durant ce siège, Sergius, gouverneur de Sicile, avoit osé donner la cou-

ronne à *Basile*, un de ses lieutenans. Léon envoya dans cette île son premier écuyer, qui après y avoir assemblé toutes les troupes, attaqua ce prétendu empereur, dont il se saisit, et auquel il fit trancher la tête.

Peu de temps après, Anastase, qui avoit montré tant de sagesse dans le gouvernement de l'empire, et qui n'en eut pas assez pour oublier qu'il avoit été empereur, entreprit, aidé d'un secours de troupes bulgares, de remonter sur le trône. Mais les chefs de cette armée tout-à-la-fois effrayés par les menaces et gagnés par l'argent de Léon, lui livrèrent Anastase, qui perdit la tête sur un échafaud.

Les autres événemens les plus mémorables du règne de ce prince ont tous rapport aux erreurs des Iconoclastes, dont j'ai parlé ailleurs, et qui lui firent verser à grands flots le sang des catholiques. Il mourut avec la réputation d'un prince guerrier; mais aussi avec celle d'un des plus cruels persécuteurs de la foi.

Son fils, *Constantin V*, surnommé *Copronyme*, parce qu'il salit les fonts baptismaux, lorsqu'on le baptisoit, montra, dans tout le cours de son règne, comme je l'ai dit ailleurs, encore plus An de J. C. 741.

d'acharnement que son père à persécuter les partisans du culte des images. A peine fut-il assis sur le trône, que faisant un monstrueux mélange de toutes les religions, sans en avoir aucune, il souleva tous les esprits par ce caractère odieux et méprisable. Dans le temps qu'il étoit campé près de Crase en Phrygie, pour arrêter les incursions des Sarasins dans l'Asie Mineure, *Artabaze*, son beau-frère, qui étoit alors avec quelques troupes dans la même province, et à qui Constantin avoit fait demander ses deux fils, marcha contre lui pour le combattre, et défit en chemin une grande partie de l'armée impériale qu'il rencontra. De là il se rendit à Constantinople, où il avoit été proclamé empereur, par les intrigues de Théophane, gouverneur de cette ville en l'absence de Constantin.

Alors une guerre civile s'alluma dans le sein de l'empire. Artabaze, qui s'étoit fait beaucoup de partisans, en rétablissant le culte des images, donna le titre d'empereur à *Nicéphore*, son fils aîné, et confia à l'autre, nommé *Nicétas*, le commandement des troupes d'Arménie. Mais Constantin ayant pour généraux Longin et Sisinnius, deux capitaines expérimentés et pleins de bravoure, rem-

porta plusieurs grandes victoires sur son rival; s'avança jusqu'à Constantinople, dont il s'empara après un siége de deux mois, et fit crever les yeux à Artabaze, ainsi qu'à ses deux fils. Il étoit principalement redevable de son rétablissement à Sisinnius, son cousin et son ami; et quarante jours après, ce méchant prince, sur un léger soupçon, eut la noire ingratitude de lui faire subir le même supplice.

La division commençoit à se mettre parmi les Sarasins, qui bientôt se déchirèrent par des guerres sanglantes. Constantin en profita, pour s'emparer de quelques villes dans la Comagène, petite province de Syrie. Mais, quelques années après, les Lombards étendant leurs conquêtes dans l'Italie, enlevèrent à l'empire l'exarcat de Ravenne, qui fut détruit sans retour. L'empereur n'étoit alors occupé que de la guerre qu'il faisoit au culte des images, dans toutes les villes de l'empire, teintes du sang des martyrs.

Une nouvelle guerre contre les Sarasins et les Bulgares, suspendit pour un temps la persécution. Constantin fut d'abord vainqueur. Mais une seconde expédition contre les Bulgares fut malheureuse; et ce mauvais succès amena un renouvellement de persécution, Constan-

tin étant dans l'habitude de se venger des ennemis étrangers sur les catholiques de ses états. Cependant les Sarasins et les Bulgares étoient déjà maîtres des deux extrémités de l'empire, tandis que d'un autre côté, les Esclavons s'étoient emparés de la Grèce entière, depuis les frontières de la Macédoine jusqu'au fond du Péloponèse. Les Sarasins défirent les Romains en Asie. Les Bulgares, quoique battus, se faisoient extrêmement redouter. Constantin marcha contre ceux-ci, lorsque des charbons qui parurent sur ses jambes, lui causèrent une fièvre ardente, dont il mourut, laissant après lui la mémoire d'un prince cruellement impie, et livré aux plus sales voluptés.

An de J. C. 775. *Léon IV*, surnommé *Chazare*, à cause de sa mère, fille du khan, ou prince des Khazars, avoit été déclaré *Auguste* un an après sa naissance. Son père Constantin lui avoit fait épouser une Athénienne, nommée *Irène*, et avoit en même temps donné le titre de *César* à deux autres fils qu'il avoit eus d'Eudocie, sa seconde femme. Léon s'appliqua d'abord à resserrer les nœuds de la discipline militaire, bien relâchés sous le règne précédent; et il y réussit. A la demande des seigneurs de sa cour, il couronna *Auguste*,

Auguste, son fils Constantin, âgé de cinq ans.

Les deux Césars, ses frères, Cristophe et Nicéphore, se voyant par là écartés du trône, où la foible santé de Léon leur avoit laissé l'espérance de parvenir, conspirèrent contre lui. L'empereur, instruit de leur dessein, eut la générosité de leur pardonner, et ne voulut pas même verser le sang de leurs complices, qu'il condamna à une prison perpétuelle. Ce prince venoit de vaincre et de repousser par ses généraux, les Sarasins qui ravageoient les terres de l'empire, lorsqu'il mourut.

Constantin IV, dit *Porphirogenète*, parce qu'il étoit né dans un appartement du palais, qu'on appelloit l'appartement de la pourpre, n'étoit âgé que de dix ans. Il eut pour régente Irène, sa mère, princesse exempte des foiblesses de son sexe, mais qui eut tous les vices que l'ambition peut enfanter. Quatre grands seigneurs de la cour formèrent le complot de donner le sceptre au César Nicéphore, oncle de l'empereur. Irène le découvrit, et en fit punir les auteurs. Pour se ménager une nouvelle alliance avec Charlemagne, roi de France, qui venoit de conquérir l'Italie, elle lui fit demander Rotrude, l'aînée de ses filles, An de J. C. 780.

pour le jeune empereur, à qui la princesse âgée de huit ans fut fiancée. Tranquille du côté de l'Occident, Irène fit attaquer les Sarasins, qui menaçoient d'envahir l'Asie entière, et qui, battus par les Romains dans l'Arménie, furent obligés de regagner la Syrie.

En ce même temps, Elpide, gouverneur de Sicile, leva l'étendart de la révolte en faveur des Césars, qu'on avoit déjà voulu placer sur le trône. Irène envoya contre lui le général Théodore, qui le défit dans plusieurs combats, et le força de se sauver en Afrique. Les Sarasins avoient alors profité de l'éloignement des meilleures troupes de l'empire, pour en attaquer les provinces. Ils furent vainqueurs ; et Irène se vit contrainte d'en acheter la paix moyennant un tribut annuel. Mais, d'un autre côté, elle reconquit la Grèce sur les Esclavons, et rétablit plusieurs villes dans la Thrace, où elle fit un voyage. Attachée à la saine doctrine de l'église sur le culte des images, elle demanda, comme je l'ai dit ailleurs, la convocation du second concile général de Nicée, qui condamna les Iconoclastes.

Sur ces entrefaites, Charlemagne passa pour la troisième fois en Italie, et y força le duc de Bénevent à le reconnoître pour

son souverain. Celui-ci, après sa soumission, implora secrètement le secours d'Irène, qui étoit intéressée à le lui accorder. Alors le mariage projetté du jeune empereur avec la fille du monarque français fut rompu, et la guerre déclarée. Les troupes de l'empire envoyées dans la Calabre, y perdirent une sanglante bataille, qui fit évanouir toutes les espérances de rétablir les affaires en Italie. Les armes de l'empereur ne furent pas heureuses ni contre les Sarasins, qui, ennuyés de vivre en paix, pénétrèrent dans la Syrie, ni contre les Bulgares, qui, ayant recommencé la guerre, battirent les Romains dans la Thrace.

Le jeune Constantin étoit encore sous la tutelle de sa mère, qui le tenoit enfermé dans le palais, comme dans une prison. Piqué de ne porter que le nom d'empereur, il la dépouilla de son autorité à la faveur d'un soulèvement excité contre elle, et la relégua dans le palais d'Eleuthère, sur le bord de la Propontide. Mais, bientôt après, les principaux de la cour ménagèrent une réconciliation entre la mère et le fils, qui rendit le titre d'impératrice à Irène.

L'empereur ayant été battu dans une expédition contre les Bulgares, les troupes résolurent de lui ôter la couronne,

pour la donner à ce même Nicéphore, son oncle, qui avoit fait deux fois de vains efforts pour monter sur le trône. Cette conjuration fut découverte par la vigilance d'Irène. Constantin fit crever les yeux à Nicéphore, et couper la langue à ses quatre frères, ses complices. Les troupes de l'Arménie romaine, dont le général Alexis eut aussi les yeux crevés, se révoltèrent. Mais elles furent vaincues dans un grand combat, et réduites à mettre bas les armes. Leurs deux principaux capitaines eurent la tête tranchée. Mille soldats des plus mutins, chargés de chaînes, furent envoyés à Constantinople, et de là dispersés en Sicile et en d'autres îles pour y passer en exil le reste de leur vie.

Constantin fut pendant quelque temps tranquille possesseur de son trône. Mais ses vices, ses débauches, qui le rendirent hautain et insolent, lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Irène, toujours ambitieuse de régner seule, profitant de la mauvaise conduite de son fils, eut la barbarie de conspirer contre lui; et cette mère dénaturée, trop heureuse dans l'exécution de son projet, fit crever les yeux à son fils.

Ans de J. C. 797. *Irène* seule maîtresse de l'empire, ne songea plus qu'à effacer l'horreur de

ses forfaits. Mais la douceur de son nouveau gouvernement ne put calmer dans tous les cœurs le ressentiment de ses cruautés. Le César Nicéphore étoit renfermé dans un palais à Constantinople. Un parti de mécontens voulut encore le placer sur le trône, quoique privé de l'usage de la vue. L'impératrice, instruite de cette conspiration, fit mourir les cinq princes, pour se délivrer de toute inquiétude de leur part. Une autre révolte fut sur le point d'éclater, par la jalousie de deux eunuques, qui partageoient la confiance d'Irène. Le rebelle mourut de rage de voir ses coupables intrigues découvertes ; et ses complices furent punis de mort ou d'exil. Les Sarasins avoient fait alors dans l'Asie mineure trois expéditions, d'où ils avoient remporté une quantité prodigieuse de butin.

Presqu'en ce même temps, Charlemagne, couronné empereur à Rome, rétablit l'empire d'Occident, qui prit le nom de *Romain*. On commença pour lors à désigner sous le nom d'*empire grec*, les états des empereurs d'Orient, et l'on donna le même nom à leurs sujets. C'est ce que je ferai aussi dans la suite.

Irène, sentant le besoin qu'elle avoit de l'appui d'un si grand monarque, fit un traité de paix et d'alliance avec lui.

Cette princesse avoit obtenu tout ce qu'elle desiroit, hors la tranquillité de l'ame, et l'amour de ses sujets. Cependant elle regagna le cœur du peuple, en répandant à pleines mains ses trésors dans le sein des malheureux; en fondant des hôpitaux pour les pauvres et pour les vieillards, et en supprimant la plus grande partie des impôts. Mais elle ne put éteindre dans le cœur des grands, l'ardeur de l'ambition que son exemple y avoit allumée. Nicéphore, né à Séleucie en Pisidie, grand trésorier de l'empire, forma contre elle une cabale secrète avec tant d'adresse, qu'il vint à bout de se faire proclamer empereur, et relégua Irène à Mytilène dans l'île de Lesbos, où, réduite à filer pour gagner sa vie, elle mourut peu de temps après.

An de J. C. 802. *Nicéphore I*, surnommé *Logothète*, de sa charge de grand trésorier de l'empire, fut à peine sur le trône, qu'il se rendit odieux par sa mauvaise foi, ses mœurs déréglées, et son insatiable avarice. *Bardane*, surnommé le *Turc*, gouverneur de cinq provinces de l'Orient, fut, presque malgré lui, couronné empereur par ses troupes, et se mit en marche vers Constantinople. Mais désespérant d'engager les habitans de cette ville dans son parti, il écrivit à Nicé-

phore que, s'il vouloit lui accorder, ainsi qu'à ses soldats, une pleine et entière amnistie, il mettroit bas les armes, et rentreroit dans son devoir. L'empereur lui en envoya par écrit une promesse authentique signée de sa main. Alors Bardane sortit secrètement de son camp, et se retira dans un monastère. Mais le perfide Nicéphore eut la cruauté de lui faire crever les yeux dans sa solitude, et de poursuivre tous ses partisans qui possédoient de grands biens. Léon, dit l'*Arménien*, un des écuyers de Bardane, fut battu des verges, et exilé.

Cette révolte avoit suspendu la négociation entamée pour le partage des deux empires d'Orient et d'Occident. Le traité fut enfin conclu et signé entre Nicéphore et Charlemagne. L'Istrie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Esclavonie (ancienne Pannonie entre la Drave et la Save), la Croatie, qui contenoit alors ce qu'on nomma ensuite la Bosnie, demeurèrent à Charlemagne, qui s'en étoit rendu maître. Mais il laissoit à l'empire d'Orient les îles qui bordoient la Dalmatie, ainsi que les villes maritimes de cette province; ce qui conservoit aux Grecs le domaine de la mer Adriatique, que les Vénitiens n'étoient pas encore en état de leur disputer. Cette république croissant alors à

l'abri de l'empire grec, dont elle reconnoissoit la souveraineté, se bornoit à ce qu'on appelle le *Dogado*, qui comprenoit Venise, Chiozza, Malamoco, Héraclée, et Equilie. Les Grecs possédoient encore le reste de la Vénétie, comme aussi dans l'Istrie, Justinopolis, qu'on nomme aujourd'hui *capo d'Istria.*

L'impératrice Irène avoit, comme je l'ai déjà dit, payé aux Sarasins une somme d'argent pour en obtenir la paix. Nicéphore eut la fierté ridicule et la présomption grossière de leur demander, sur le ton de la menace, la restitution de cette somme. Les Sarasins ne répondirent qu'en entrant dans l'Asie, et en pénétrant dans la Bithynie, où ils mirent tout à feu et à sang; et Nicéphore, après toutes ses bravades, n'eut pas honte de leur demander humblement la paix, qui lui fut accordée, moyennant un tribut annuel.

L'avarice et la mauvaise foi formoient le fond du caractère de ce prince. Au terme convenu, il refusa de payer ce tribut. Les Sarasins reprirent aussitôt les armes. Nicéphore réunit toutes les forces de l'empire, qu'il voulut commander en personne, et passa en Asie. Il se livra près de Crase en Syrie une bataille des plus sanglantes, où, suivant les auteurs

arabes, les Grecs perdirent quarante mille hommes. L'empereur y reçut trois blessures, et seroit resté prisonnier, sans les efforts de ses plus braves officiers, qui l'arrachèrent des mains des ennemis. Après plusieurs autres défaites, Nicéphore fut obligé de faire la paix, en s'engageant à payer tous les ans trente mille pièces d'or, et, ce qu'il y eut de plus humiliant, par-dessus cette somme, trois pièces d'or pour lui-même, et trois pour son fils Staurace qu'il avoit nommé *Auguste*.

La paix n'adoucit point les malheurs des Grecs. L'avare et dissolu Nicéphore les accabla sous le poids des impôts les plus ruineux. Ceux qui étoient chargés de les percevoir infestoient les provinces, désoloient les familles, et partageoient avec l'empereur la dépouille de la veuve et de l'orphelin. Tant de vexations et de rapines firent naître plusieurs conspirations, qui furent toutes découvertes. Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. Nicéphore marcha contre eux, et fut vaincu. Une seconde bataille lui fut encore plus funeste. Il y fut tué; et avec lui périrent tous les seigneurs de la cour de Constantinople, la fleur de la jeunesse, et les principales forces de l'empire. Son fils Staurace y fut blessé mortellement,

Ans de J. C. 811. *Staurace* avoit tous les vices de son père. On le reconnut cependant empereur. Mais, après un règne d'un peu plus de deux mois, il fut obligé de quitter le sceptre; et il alla mourir dans un monastère.

811. *Michel I*, dit *Rangabé*, du surnom de son aïeul, et appellé ensuite *Curopalate*, parce qu'il avoit été grand maître du palais, fut élu empereur à la place de Staurace, dont il avoit épousé la sœur Procopia. Son premier soin fut de rétablir dans leurs biens ceux qui en avoient été dépouillés; de renvoyer aux sénateurs les sommes qu'on leur avoit enlevées; de diminuer les impôts, et de pourvoir aux besoins des enfans et des veuves de ceux que Nicéphore avoit immolés à sa cruauté. Il rappella de son exil Léon l'*Arménien*, et lui donna le commandement général des troupes d'Orient.

Mais ce prince si recommandable dans la paix ne fut pas heureux dans la guerre. Il perdit, près d'Andrinople, une grande bataille contre les Bulgares, par la trahison perfide de ce même Léon, comblé de ses bienfaits, et qui poussa l'ingratitude jusqu'à se faire proclamer empereur. Michel aima mieux renoncer au diadême, que de le conserver au prix du sang de ses sujets, et prit l'habit de

moine avec ses deux enfans, tandis que sa femme fut enfermée dans un monastère.

Léon V sur le trône, continua d'être appellé l'*Arménien*, parce qu'il étoit originaire d'Arménie. Les Bulgares, vainqueurs, poursuivirent leur marche jusqu'à Constantinople, et firent d'effroyables ravages dans ses environs. Léon, après avoir rassemblé une nombreuse armée, les battit dans deux campagnes consécutives, et conclut avec eux une trève de trente ans. Ce prince avoit des vertus. Mais son acharnement à persécuter, comme je l'ai dit ailleurs, les défenseurs du culte des images, joint à son caractère dur et cruel, qui perçoit même au travers de ses actions de justice, le firent détester. Ingrat envers son bienfaiteur, il l'avoit précipité du trône : il en fut lui-même à son tour précipité par un ingrat. An de J. C. 813.

Un homme de guerre, nommé *Michel*, qu'il avoit avancé dans les grades, conspira contre lui. Léon, instruit de la conspiration, le fit arrêter la veille de Noël, et le condamna à être brûlé vif sur-le-champ. Mais l'impératrice Théodosie obtint que le supplice fût différé jusqu'après la fête. Alors l'empereur fit charger le rebelle de chaînes cadenassées, dont il

se fit donner les clés. Sur ces entrefaites, un des amis de Michel courut avertir ses complices, qui ayant caché des poignards sous leurs habits, se glissèrent dans l'église, la nuit même de Noël, et assassinèrent Léon sur les dix heures du soir.

An de J. C. 820. *Michel II*, dit *le Bègue*, fut proclamé empereur, et parut sur le trône, encore chargé de ses chaînes, parce qu'on ne pouvoit trouver le cadenas qui les tenoit attachées. Né de parens obscurs, il ne s'étoit occupé dans ses premières années qu'à connoître les chevaux; et c'étoit l'unique science dont il se piquoit. Sa grossièreté, son ignorance le firent mépriser, en même temps que son irréligion, ses cruautés et ses mœurs corrompues le rendirent odieux. Thomas, commandant des troupes en Orient, leva l'étendart de la révolte, se ligua avec les Sarasins, et, après divers succès, alla mettre le siége devant Constantinople. Obligé de se retirer, aux approches d'un hiver rigoureux, il y retourna le printemps suivant. Mais, battu par les Bulgares, qui avoient marché au secours de Michel, il se sauva dans Andrinople. L'empereur l'y poursuivit, et l'ayant fait prisonnier après cinq mois de siége, il le fit mourir de la manière la plus infamante et la plus douloureuse.

Cependant, les Sarasins ne cessoient d'infester les îles situées entre l'Asie et l'Europe. Ils s'emparèrent de celle de Crète, où ils défirent l'armée impériale, et y bâtirent la ville de Candie, qui donna son nom à cette île. Tous les efforts que fit l'empereur pour la reprendre furent sans succès. Les Sarasins, devenus de jour en jour plus redoutables, faisoient même des courses continuelles dans les autres îles de l'Archipel, et y établirent des colonies. A la conquête de Crète, ils joignirent bientôt celle de la Sicile entière, de la Pouille et de la Calabre. Pendant ce temps-là, Michel, tranquille dans son palais de Constantinople, se livroit aux plaisirs des femmes et de la table. Ses excès lui causèrent une colique néphrétique dont il mourut.

Son fils *Théophile*, qui, un an après l'élévation de son père à l'empire, avoit reçu le titre d'*Auguste*, parut animé d'un grand zèle pour la justice. Mais sa justice alla jusqu'à la cruauté. Ennemi déclaré du culte des images, il le proscrivit avec fureur; fit couler le sang des fidèles qui y étoient attachés, et porta même sa haine contre ce culte, jusqu'à chasser les peintres de ses états. Ce prince étoit d'une valeur intrépide, mais qui ne fut jamais dirigée par la prudence. An de J. C. 829.

Durant presque tout le cours de son règne, il fut en guerre avec les Sarasins, et fut presque toujours battu. Il mourut, en leur laissant en proie les frontières de l'empire, dont l'étendue étoit déjà bien diminuée.

An de J. C. 842. Son fils unique, *Michel III*, âgé de trois ans, lui succéda sous la régence de l'impératrice, sa mère Théodora, qui eut pour conseil son propre frère Bardas, son oncle Manuel, et le patrice Théoctiste. Cette vertueuse princesse contribua, comme je l'ai dit ailleurs, à l'extinction de l'hérésie des Iconoclastes, et au rétablissement du culte des images.

Théoctiste, le plus puissant des tuteurs du jeune empereur, tenant le premier rang après l'impératrice, avoit tous les talens, excepté celui de la guerre. Il eut néanmoins la présomption de croire qu'il pourroit ajouter à sa gloire celle que donnent les armes. Aussitôt que la paix de l'église fut solidement établie, il voulut commander lui-même trois expéditions consécutives, dans l'Abasgie, province de la Colchide; dans l'île de Crête, et en Asie; et il fut toujours battu par les Sarasins.

L'expédition que l'impératrice Théodora confia à un autre général contre les

Esclavons qui étoient rentrés dans la Grèce, eut un succès bien différent. Ces barbares, défaits autant de fois qu'ils en vinrent aux mains, furent chassés de cette belle contrée, et repoussés jusqu'au fond du Péloponèse. Quelques années après, les Grecs allèrent faire une descente en Egypte, y pillèrent plusieurs villes, et en emmenèrent un grand nombre de prisonniers. En ce même temps Bogoris, roi des Bulgares, envoya déclarer la guerre à Théodora. Mais, étonné de la réponse fière et courageuse que lui fit l'impératrice, il conçut une grande estime pour elle, et renouvella le traité de paix.

Cette princesse continuoit à gouverner l'empire avec une sagesse rare, lorsque Michel, parvenu à l'âge de quinze ans, ne se montra que trop prématuré pour le vice et la débauche. Emporté par un tempérament fougueux, il n'étoit retenu ni par la religion, ni par l'autorité de sa mère et de ses tuteurs, ni par la crainte même de la honte publique. Son libertinage, ses désordres de toutes les espèces troublèrent la tranquillité de la cour, où Bardas, dont l'ambition se portoit jusques au trône, forma les trames les plus odieuses. Après être venu à bout de rendre suspect Manuel,

qui prit sagement le parti de la retraite, il anima tellement l'empereur contre Théoctiste, que ce prince ordonna qu'on l'assassinât, et donna lui-même le signal de sa mort, en criant : *Tuez, tuez.* Sa mère Théodora lui fit les plus vifs reproches de cette horrible barbarie, assembla les sénateurs, et se déchargea en leur présence du soin des affaires, après les avoir instruits de l'état où elles se trouvoient.

Alors Michel, devenu son maître dans un âge où ses passions se déchaînoient avec violence, s'abandonna sans réserve aux excès de la dissolution la plus outrée. Ses crapuleuses débauches le firent surnommer l'*Ivrogne*. Tous les jours, plein de vin, et furieux dans son ivresse, il ordonnoit, sans aucune raison, de trancher la tête, de crever les yeux, de couper les pieds et les mains, de brûler vif, etc. Il versoit à pleines mains l'argent du trésor sur des femmes perdues, sur des hommes encore plus infâmes, ministres ou compagnons de ses désordres. Bardas, élevé au rang de *César*, eut l'inhumanité de faire enfermer l'impératrice Théodora, sa propre sœur, avec les filles de cette princesse. Charmé de voir le jeune empereur s'abrutir de plus en plus dans la débauche, il travailla cependant à l'honneur de l'empire, en ranimant le germe des scien-

ces et des lettres. Mais ce n'étoit que dans le dessein de s'emparer bientôt du sceptre; et tandis qu'il corrigeoit les abus de l'état, il entretenoit publiquement un commerce criminel avec la femme de son fils. Ignace, patriarche de Constantinople, lui en fit des remontrances réitérées. Bardas, choqué de cette liberté, le fit chasser de son siége, et favorisa l'usurpateur Photius, premier auteur du fameux schisme des Grecs, dont j'ai parlé ailleurs.

La guerre continuoit toujours contre les Sarasins. Il se livra plusieurs combats, dont les succès furent différens. Michel marcha contre eux en Syrie, et fut battu. Bientôt il assembla les meilleures troupes de l'empire pour une autre expédition dans la Cappadoce, et se fit accompagner de Manuel déjà fort âgé, qu'il rappella de sa retraite. Mais le jeune empereur, qui vouloit commander sans aucune connoissance de la guerre, fut encore défait, et Manuel, par une savante retraite, et au péril même de ses jours, lui sauva la vie. Bientôt Pétronas, frère du César Bardas, arrêta les ravages des Sarasins dans le Pont, par la destruction totale de leur armée, dont le commandant fut tué.

Très-peu de temps après, on vit sur

les terres de l'empire un peuple féroce inconnu jusqu'alors. C'étoient les Russes, sortis des glaces de la Scythie, qui ayant traversé le Pont-Euxin sur deux cents barques, entrèrent dans le Bosphore, et parurent à la vue de Constantinople. Ils firent plusieurs descentes sur les côtes et dans les îles voisines, portant en tous lieux le massacre et la désolation. Heureusement une violente tempête qui s'éleva tout-à-coup, fracassa les barques de ces barbares, dont le plus grand nombre périt.

Cependant, le César Bardas projettoit depuis long-temps d'abréger les jours de Michel, pour prendre sa place. Il n'aimoit pas Basile, qui, né dans la poussière en Macédoine, et parvenu à la dignité de premier chambellan, avoit toute la confiance de l'empereur. Basile, de son côté, étoit jaloux de la puissance de Bardas; et l'un et l'autre ne s'occupoient plus que des moyens de se supplanter. Le Macédonien étant venu à bout par ses intrigues, de faire persuader et de persuader lui-même à Michel que Bardas attentoit à sa vie, pour monter plus promptement sur le trône, celui-ci fut assassiné par ordre et en présence de l'empereur même.

Tout le poids des affaires retomba pour

lors sur ce prince incapable de le soutenir, et qui, pour s'en décharger, associa *Basile* à l'empire. Mais bientôt, ne voyant dans son nouveau collègue qu'un censeur incommode de sa conduite, parce qu'il l'exhortoit sans cesse à la réformer, il résolut de s'en défaire par un assassinat. Basile, instruit du dessein de Michel, crut devoir le prévenir, en le faisant assassiner lui-même à l'issue d'un festin.

A peine *Basile*, surnommé *le Macédonien*, occupa seul le trône impérial, qu'il donna tous ses soins au rétablissement des finances, épuisées par son prédécesseur. Les compagnons de débauches de Michel en avoient reçu des sommes immenses. Basile les obligea à en restituer la moitié. Les charges de judicature achetées à prix d'argent, étoient possédées par des hommes sans probité, sans science, sans mœurs. Basile eut l'attention de ne choisir que des juges éclairés et vertueux, supérieurs à toute espèce d'intérêt, uniquement favorables au bon droit et à l'innocence. Enfin, le nouvel empereur réussit bientôt, par sa vigilance sur toutes les parties du gouvernement, à faire régner dans tout l'empire, la justice, la paix et l'abondance. J'ai parlé ailleurs de la conduite qu'il

An de J. C. 867.

tint à l'égard de Photius dans les affaires de l'église.

Sous le règne précédent, les Croates, les Serves, et toutes ces nations esclavonnes qui occupoient la côte de la Dalmatie, avoient secoué le joug de l'empire, et ne reconnoissoient pour maîtres que leurs propres seigneurs. Les Sarasins d'Afrique ayant aussi débarqué sur cette côte, s'étoient emparés de plusieurs villes, et faisoient le siége de Raguse. Basile équipa une flotte considérable, à l'approche de laquelle les Sarasins se retirèrent pour gagner les côtes de l'Italie. Les autres Barbares rentrèrent aussitôt dans l'obéissance. Quelque temps après, Basile marcha en personne contre les Sarasins d'Orient qui ravageoient la Syrie. Les commencemens de cette campagne ne furent pas tout-à-fait heureux. Mais bientôt l'empereur prit plusieurs villes aux ennemis, passa l'Euphrate, se rendit maître de Samosate, ainsi que de plusieurs autres places de la Mésopotamie, et eut ensuite les mêmes succès en Cilicie, où il enleva aux Sarasins une partie de leurs conquêtes.

La passion dominante de Basile étoit son amour pour ses sujets. Dans une grande cherté de vivres, il fit ouvrir les greniers publics, et soulagea les né-

cessités du peuple, aux dépens du trésor impérial, qui en fut considérablement diminué. Il n'en trouva pas moins, par ses économies, les moyens de faire réparer ou bâtir un grand nombre d'églises et d'hôpitaux. Les Sarasins le voyant occupé d'affaires, soit civiles, soit ecclésiastiques, songèrent à se venger de leurs défaites passées dans l'Asie mineure, et ravagèrent la Cilicie et la Cappadoce. Mais ils y furent battus par les généraux de Basile, et essuyèrent ensuite des échecs considérables, sur terre, au siége de Chalcis dont ils vouloient s'emparer; sur mer, près de la côte de Propontide, vis-à-vis la ville de Candie. Quelque temps après, Basile fut tué à la chasse par un cerf, qui lui enfonça son bois dans le ventre. Ses deux fils, Léon et Alexandre, en avoient reçu le titre d'empereur.

Léon VI, surnommé *le philosophe*, parce qu'il protégea et cultiva les lettres, exerça seul la puissance souveraine, *Alexandre*, son frère, lui ayant abandonné tout le soin du gouvernement, et n'ayant conservé que le nom d'empereur, pour avoir la liberté de se livrer à tous les plaisirs. Les Sarasins d'Orient firent de nouvelles incursions dans l'Asie mineure, et désolèrent la Cappadoce. L'armée que Léon envoya contre eux,

se trouvant trop foible pour les combattre, ne fit que ravager les pays qu'ils possédoient dans la Cilicie. L'empereur épuipa contre les Sarasins d'Italie une flotte qui alloit tenter une entreprise sur la Sicile. Mais elle fut entièrement détruite, entre Rhége et Messine, par la flotte ennemie.

Il y avoit soixante-quatorze ans que les Bulgares vivoient en paix avec l'empire. Des contestations élevées entre des marchands des deux nations, rallumèrent la guerre. Léon engagea par des présens les Hongrois nouvellement établis au-delà du Danube, à attaquer les Bulgares, tandis qu'il préparoit lui-même un grand armement de terre et de mer. Les Hongrois battirent d'abord les Bulgares, et leur firent beaucoup de prisonniers, qu'ils obligèrent Léon d'acheter à prix d'argent. Mais Syméon, roi des Bulgares, s'étant presque aussitôt vengé de sa défaite, en entrant dans le pays des Hongrois, où il mit tout à feu et à sang, ne voulut faire la paix avec l'empereur, qu'à condition qu'il lui rendroit tous ses prisonniers sans rançon.

Cette paix fut à peine conclue, que le roi bulgare la rompit. Il se livra sur la frontière de l'empire un combat opiniâtre, où le carnage fut horrible, et

où la plus grande partie de l'armée grecque périt avec son général. En ce même temps, les Sarasins, ravageant la Cappadoce, s'emparoient de plusieurs places importantes ; et Léon n'en obtint une suspension d'armes qu'à force d'argent. Ce prince, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire, ne se plaisoit qu'à composer des ouvrages sur la religion, la morale, la législation, la tactique. Il avoit d'ailleurs des mœurs très-corrompues, et se laissoit gouverner par d'indignes favoris, entr'autres par Samonas, Sarasin réfugié à sa cour, qui, de simple valet-de-chambre, étoit devenu patrice et grand chambellan, après avoir amassé d'immenses richesses.

La conduite déréglée de Léon donna lieu à de criminelles intrigues et à des conjurations, qui furent toutes découvertes. Mais les peuples voisins ne manquèrent pas de profiter de son inaction, pour porter la guerre dans ses états. Les Bulgares recommencèrent leurs courses. Les Sarasins attaquèrent toutes les places, où les attiroit l'espoir du pillage. Ceux-ci se rendirent maîtres de Thessalonique, la seconde ville de l'empire, après un siége des plus opiniâtres et des plus meurtriers, , et en emmenèrent vingt-deux mille habitans en esclavage. Enfin,

lorsque Léon mourut, les frontières dépeuplées étoient de toutes parts ouvertes aux Barbares.

Ans de J. C. 911. *Alexandre*, son frère, qui, comme je l'ai dit, s'étoit borné au titre d'empereur, en eut seul tout le pouvoir, *Constantin*, fils et successeur de Léon, n'étant âgé que de six ans. Ce prince méprisable n'avoit jusqu'alors vécu que dans la debauche; et il ne réforma point sa conduite, lorsqu'il se vit chargé du soin de l'empire. Ses excès terminèrent sa vie, un an et quelques jours après la mort de Léon.

912. *Constantin VII*, dit *Porphyrogenéte*, second de ce surnom, avoit sept tuteurs, que lui avoit donnés l'empereur Alexandre, son oncle, après avoir chassé du palais Zoë, mère du jeune prince. Mais le mauvais choix qu'il avoit fait de ces ministres, produisit un mécontentement qui ne tarda pas à se manifester par des effets bien funestes. La nouvelle des préparatifs extraordinaires de guerre de la part des Bulgares, jetta l'allarme dans Constantinople. Constantin Ducas, fils d'Andronic, habile capitaine sous le règne précédent, étoit alors employé en Asie contre les Sarasins. Le peuple demanda à grands cris qu'il fût associé à la souveraineté, pour s'opposer aux Bulgares. Les tuteurs voulant prévenir l'orage,

rage, convinrent de lui offrir eux-mêmes les rênes du gouvernement. Ducas arriva pendant la nuit à Constantinople. Une foule de peuple et un grand nombre de sénateurs et de seigneurs accoururent à la maison de son beau-père, où il étoit descendu, et le saluèrent empereur. Mais les perfides tuteurs, renfermés dans le palais avec leurs partisans, refusèrent de lui en ouvrir les portes. Il s'y livra un combat sanglant, où périrent plus de trois mille hommes, du nombre desquels fut Constantin Ducas. Les supplices de ses amis suivirent ce carnage.

Le sang couloit encore dans Constantinople, lorsque Syméon, roi des Bulgares, parut aux portes de cette ville, à la tête d'une grande armée. Mais l'état de defense dans lequel il ne s'étoit pas attendu à la trouver, et les présens considérables qu'il reçut, l'engagèrent à reprendre le chemin de ses états.

Cependant le jeune empereur ne pouvoit se consoler de l'éloignement de sa mère Zoë. On la fit revenir: mais, à son retour, elle écarta tous les tuteurs, et se rendit maîtresse des affaires. Les Bulgares firent de nouvelles entreprises, sous le gouvernement de cette princesse. Après avoir ravagé une partie de la Thrace, ils s'emparèrent d'Andrinople,

en gagnant par argent le commandant de la garnison. Zoë recouvra cette ville par le même expédient, et, de plus, fit contre les Bulgares mêmes une alliance avec les Patzinaces, peuple établi sur les bords du Tanaïs. Les Sarasins de Syrie attaquoient alors le cœur de l'empire. Zoë fit la paix avec eux, et envoya toutes les forces d'Asie contre les Bulgares.

Léon-Phocas, fils du vaillant Nicéphore qui s'étoit signalé sous les deux règnes précédens, commandoit les troupes de terre. Romain, surnommé *Lécapène*, fils d'un simple soldat arménien, qui dans une bataille avoit sauvé la vie à l'empereur Basile, eut le commandement de la flotte qu'on envoya dans le Danube. Il se livra en Bulgarie, près d'un château, nommé Achéloïs, un combat très-vif, où les Grecs d'abord vainqueurs, et croyant ensuite leur général tué, furent battus et mis dans une déroute complète. Le roi Syméon, fier de cette victoire, marcha droit à Constantinople. Mais Léon-Phocas, qui s'y étoit rendu avec les débris de son armée, le repoussa, et le força de s'en éloigner.

Ces revers firent chanceler la couronne sur la tête d'un jeune prince, gou-

verné par une mère, occupée autant de ses plaisirs secrets, que des affaires publiques. Deux rivaux puissans se la disputèrent; Léon-Phocas, déjà connu par ses exploits, et Romain *Lécapène*, habile dans l'art de dissimuler, et honoré des faveurs de l'impératrice. Cette intrigue occasionna bientôt de grands mouvemens dans le palais. Romain eut l'adresse de faire épouser au jeune Constantin sa fille Hélène, et reçut lui-même le titre de *père de l'empereur;* éminente dignité jusqu'alors inconnue. Léon, jaloux de tant d'honneurs, se portant à une révolte ouverte, réunit sous ses enseignes toutes les troupes d'Asie. Romain vint à bout, soit par les promesses, soit par les menaces, de dissiper cette nombreuse armée. Léon abandonné fut fait prisonnier, et eut les yeux crevés. D'autres conjurations formées aussitôt contre Romain, furent découvertes et assoupies. Depuis son élévation, il ne marquoit à l'impératrice Zoë que de la froideur, et une indifférence qui tenoit même de la hauteur. Cette princesse, piquée de se voir négligée, et presque dédaignée par un homme qui lui devoit sa fortune, résolut de le faire empoisonner. Mais trahie par ses complices, elle fut rasée et renfermée dans un cloître.

C'est ainsi que Romain aplanit devant lui le chemin du trône. Il n'avoit besoin, pour y monter, que du secours de son gendre Constantin; et ce prince, âgé seulement de quinze ans, ne balança point à l'y placer lui-même. *Romain*, dit *Lécapène*, fut d'abord nommé *César*, et environ trois mois après, couronné solemnellement empereur. Pour assurer sa puissance, il se hâta d'en répandre l'éclat sur sa famille. Il donna, l'année suivante, le titre d'*Auguste* à sa femme Théodora, et fit couronner son fils aîné *Cristophe*, dans une cérémonie publique où présida Constantin.

An de J. C. 919.

Romain, devenu empereur, prit sur lui tous les soins et toute l'autorité du gouvernement. Les anciens serviteurs de la famille impériale furent révoltés de voir le jeune prince réduit à une sorte d'esclavage. Ce mécontentement fit éclore un grand nombre de conjurations contre Romain, qui les étouffa dès leur naissance, en faisant punir les auteurs. Sur ces entrefaites, les Bulgares, dont le roi Syméon ne respiroit que la guerre, prirent le chemin de Constantinople, taillèrent en pièces l'armée grecque qui fut à leur rencontre, pillèrent, brûlèrent, détruisirent tout jusqu'aux portes de la ville, et s'en retournèrent chargés de butin.

Après une seconde expédition, où ils firent les mêmes ravages, Syméon conclut un traité de ligue avec le calife d'Afrique, pour se rendre maître de l'empire, en assiégeant Constantinople par mer et par terre. Mais Romain eut l'adresse de détacher le calife de cette alliance des Bulgares. Ceux-ci ne continuèrent pas moins la guerre, et s'emparèrent d'Andrinople, que les Grecs reprirent presque aussitôt. Syméon s'étant remis en campagne, marcha vers Constantinople, dévastant la Macédoine et la Thrace, sans laisser même sur pied aucun arbre. Il eut une entrevue avec Romain, qui, par sa sagesse et sa modération, le fit consentir à la paix. Peu de temps après, Syméon étant mort, Pierre, son fils, et son successeur, épousa Marie, fille de Cristophe, et petite fille de Romain; et, par ce mariage, la paix fut cimentée avec les Bulgares.

Les Esclavons cantonnés dans le Péloponèse, avoient tenté de secouer le joug de l'empire. Après avoir été poursuivis pendant huit mois, ils venoient d'être réduits à demander grace, lorsque les Sarasins de Syrie recommencèrent leurs ravages. Curcuas, qui commandoit en Orient, les battit dans toutes les rencontres, porta le fer et le feu jusqu'aux

bords de l'Euphrate, et s'empara par capitulation de Malatia, capitale de ce pays, et la plus forte place des Sarasins. Ceux-ci s'obligèrent par le traité de paix à servir l'empereur même contre leur calife. Mais quelques années après Malatia se rendit à ses anciens maîtres. Curcuas assiégea de nouveau cette ville, la prit de force, et la rasa. Alors toute la nouvelle Arménie fut réduite en province; et l'Euphrate, qui, depuis long-temps, ne voyoit que des Musulmans sur ses bords, recommença de couler sous les loix de l'empire, dans une partie considérable de son cours.

Cependant l'empereur Constantin *Porphyrogénète*, ami des sciences et des arts, passoit obscurément ses jours à composer des ouvrages, qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû laisser à un autre le soin des affaires de l'empire. Il voyoit déjà au-dessus de lui Romain, ainsi que son fils aîné Cristophe; et son caractère doux et paisible souffroit avec patience cet indigne abaissement. L'ambition de Romain lui donna deux autres collègues, en déclarant *Augustes* ses deux autres fils, *Etienne* et *Constantin VIII*; de sorte qu'il y eut alors cinq empereurs à Constanti-

An de J. C. 928.

nople. Mais environ trois années après, Cristophe mourut.

Romain, quoique usurpateur et dévoré d'ambition, avoit un cœur sensible et plein d'humanité. Pendant tout le cours d'un hiver des plus rigoureux, au milieu des ravages que firent la peste et la famine, il répandit l'argent à grands flots, pour donner tous les secours possibles aux misérables qui languissoient dans les hôpitaux ou dans leurs maisons; et, le reste de sa vie, il ne cessa d'employer une partie de ses trésors au soulagement des pauvres, à la décoration des églises, et à l'entretien des monastères.

Bientôt les Hongrois entrèrent pour la première fois dans la Thrace; et saccageant tout sur leur passage, ils s'avancèrent jusqu'aux environs de Constantinople. Romain ne crut pas devoir employer la force des armes contre ces nouveaux ennemis, et les engagea par argent à se retirer. Il ne se conduisit pas de même avec les Russes, qui couvrant le Pont-Euxin de six mille canots, se jettèrent sur les côtes avec toute la férocité d'une nation altérée de sang et avide de pillage. De nombreuses troupes de terre et de mer, envoyées contre ces barbares, détruisirent leur flotte, et les ex-

terminèrent presque jusqu'au dernier.

Romain étoit déjà dans un âge avancé. Etienne s'ennuyant de n'avoir que le titre d'empereur, sans en exercer la moindre autorité, conspira contre son père, alors malade, et incapable d'aucune résistance. Suivi de ses conjurés, il entra dans l'appartement de Romain, le saisit dans son lit, et le fit transporter sans bruit hors du palais, et de là dans l'île de Proté, à l'entrée de la Propontide, où on lui fit prendre l'habit de moine. Mais Etienne ni son frère Constantin ne jouirent pas long-temps du fruit de cet attentat. Trente-neuf jours après la chûte de leur père, ils furent arrêtés et exilés par ordre de Constantin *Porphyrogénète*, suspectant avec raison la foi de deux perfides, pour qui les droits de la nature n'avoient rien de sacré.

An de J. C. 945. Ce prince, seul possesseur du trône, fit de grands changemens à la cour, et donna le commandement général des troupes de terre à Bardas Phocas, frère de ce même Léon Phocas, qui avoit été rival de Romain Lécapène, dans le dessein d'usurper l'empire. Un des premiers soins de Constantin fut de relever les sciences et les arts, en choisissant pour les différentes écoles les plus habiles maîtres, et en

employant les moyens les plus efficaces pour inspirer l'émulation aux élèves. Il descendit ensuite dans les plus petits détails sur ce qui concerne la justice ; racheta tous les captifs que les Sarasins de Tarse tenoient dans les fers ; visita plusieurs fois en personne les prisons de Constantinople, d'où il fit sortir ceux qui y étoient injustement détenus, et soulagea le peuple par d'abondantes aumônes dans une calamité publique. La générosité de ce prince s'étendit sur tous les sujets de son empire.

Mais malheureusement, plus occupé de ses études que de ses affaires, plus versé dans la connoissance des livres que dans celle des hommes, Constantin laissa prendre trop d'ascendant à sa femme, qui fit charger le peuple d'impôts, et qui vendit toutes les places, toujours achetées par des gens incapables de les bien remplir. Après avoir donné la couronne impériale à son fils *Romain*, il eut la foiblesse de permettre qu'il épousât la fille d'un cabaretier, dont le jeune prince, âgé de onze ans, étoit éperduement amoureux, et qu'on nomma Théophanie.

Pendant que la cour de Constantinople ne s'occupoit que de divertissemens à l'occasion de ce mariage, la guerre étoit

allumée du côté de la Syrie, et les Sarasins ravageoient les provinces voisines. Il se livra deux grandes batailles en Cappadoce. Dans la première, les Musulmans eurent tout l'avantage. Dans la seconde, ils furent taillés en pièces. Bardas Phocas, déjà vieux, envoyé contre eux par l'empereur, fut vaincu, après avoir reçu au front une profonde et large blessure. Ses deux fils Nicéphore et Léon, lui succédèrent dans le commandement. Léon battit les Sarasins, et fit conduire prisonnier à Constantinople leur général. Le début de Nicéphore ne fut pas heureux. Mais quelque temps après, il les défit en plusieurs rencontres, et leur prit quelques places. Ils avoient été alors complétement battus sur mer, près des côtes de la Cilicie. Léon, pénétrant jusqu'à l'Euphrate, s'empara aussi de la forte ville de Samosate; expédition, où Jean Zimiscès, de la même famille que ce brave Curcuas dont j'ai parlé, donna les premières preuves de son courage et de ses talens militaires.

Tous ces revers engagèrent les Sarasins à faire des propositions de paix, qui furent acceptées. L'empire étoit tranquille, lorsque Romain, sollicité par sa femme Théophanie impatiente de monter sur le trône, forma le noir dessein d'ôter

la vie à son père. Ce fils dénaturé fit mêler du poison dans une médecine destinée à l'empereur, qui, n'en ayant avalé qu'une partie, vécut encore un an dans la langueur.

Romain II, dit *le Jeune*, devenu souverain par un parricide, voulut encore, à l'instigation de Théophanie, chasser de la cour sa mère Hélène. Mais, intimidé par les reproches et les menaces de cette princesse fière et impérieuse, il se contenta de reléguer ses sœurs dans un monastère. Hélène, inconsolable de la retraite de ses filles, ne survécut pas long-temps à cette séparation. Le jeune empereur se déchargea du poids de toutes les affaires sur le ministre Bringas, pour se livrer tout entier à ses plaisirs. An de J. C. 959.

Tandis que ce prince passoit sa vie avec des femmes perdues, et avec des hommes encore plus méprisables, Nicéphore Phocas fit une expédition glorieuse dans l'île de Candie, dont il s'empara, après en avoir assiégé la capitale pendant plus de dix mois. Les Sarasins qui la possédoient depuis environ cent quarante ans, en furent chassés pour toujours. Léon, frère de Nicéphore, faisoit alors la guerre avec succès en Asie contre ces mêmes ennemis. Nicéphore lui-même ne tarda pas à marcher vers la Syrie; et

dans une seule campagne, il prit ou ruina aux Sarasins plus de soixante places, du nombre desquelles étoit Alep. Il étoit en chemin pour retourner à Constantinople, lorsque Romain mourut, à l'âge de vingt-quatre ans, épuisé de débauches, laissant deux fils déjà revêtus du titre d'empereur, l'un âgé de cinq ans, et l'autre de deux.

An de J. C. 963. Ces deux princes *Basile II* et *Constantin VIII*, furent reconnus ses successeurs sous la tutelle de leur mère Théophanie, femme voluptueuse, qui étoit pour l'empire un appui bien fragile. Elle fit venir à Constantinople Nicéphore Phocas qu'elle aimoit, et qui triompha dans le cirque, faisant porter devant son char les dépouilles d'Alep et de la Syrie. Déclaré d'abord par le sénat général des armées, il fut ensuite proclamé empereur par les troupes mêmes; et, après avoir été couronné à Constantinople, il épousa l'impératrice.

Nicéphore II, occupé des premiers soins du gouvernement dans la capitale de l'empire, envoya en Sicile contre les Sarasins Manuel, fils naturel de Léon Phocas, son oncle. Mais ce jeune homme, plus soldat que capitaine, y perdit la vie dans une bataille, où toute l'armée grecque fut taillée en pièces. Jean Zimiscès, dont j'ai

déjà parlé, fut bien plus heureux en Cilicie. Il y remporta sur les Sarasins une victoire des plus signalées, qui l'éleva au-dessus de tous les généraux de l'empire. La gloire dont il venoit de se couvrir, réveilla l'humeur guerrière de Nicéphore. Il marcha lui-même en Cilicie, et fit la conquête de toute cette province. De là, il entra dans la Syrie, où il s'empara, soit en personne, soit par ses généraux, d'une grande étendue de pays, et de l'importante ville d'Antioche.

Mais, malgré ces brillans exploits, Nicéphore s'étoit déjà rendu et se rendoit de jour en jour plus odieux à ses sujets. Devenu avare depuis qu'il étoit empereur, il augmenta tous les impôts, fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état; et pratiquant les plus honteux monopoles, avec son frère Léon, aussi avide que lui, il se rendoit maître de tout le blé de l'empire, que ses agens vendoient à un prix excessif, même dans des temps de la plus grande disette. Allié des Bulgares, Nicéphore se disposoit à marcher à leur secours contre les Russes, qui avoient envahi une partie considérable de leur pays, lorsque sa femme Théophanie, qu'il négligeoit depuis quelque temps, soit par dégoût, soit par indifférence, le fit assassiner par une troupe

de conjurés, à la tête desquels étoit le général Jean Zimiscès, son amant.

An de J. C. 969. Ces conjurés s'emparèrent aussitôt de la personne des deux jeunes princes, Basile et Constantin, et coururent avec eux par toutes les rues de la ville, proclamant empereur *Jean I*, surnommé *Zimiscès*, d'un mot de la langue arménienne, à cause de sa petite taille. On l'obligea néanmoins, avant son couronnement, de jurer qu'il n'avoit point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore; de bannir les meurtriers de ce prince, et de chasser du palais l'impératrice Théophanie. Jean *Zimiscès* auroit mérité d'occuper le trône, s'il n'y étoit pas monté par un crime. Il avoit toutes les qualités qui gagnent l'affection des peuples, l'affabilité, une générosité vraiment royale, qui lui fit distribuer son riche patrimoine en deux parts; l'une pour les habitans des campagnes voisines de Constantinople; l'autre pour les hôpitaux. Plus gai quand il donnoit, que lorsqu'il recevoit, il répandit les plus abondantes largesses sur les malheureux, et ne sut jamais refuser aucune grace, à moins qu'elle ne fût au détriment de ses sujets.

Cependant l'empire étoit toujours menacé par les peuples voisins. D'un côté,

les Sarasins, voulant se venger de la perte d'Antioche, et d'une grande partie de la Syrie, avoient formé une armée de cent mille combattans, Perses, Arabes, Egyptiens, et Africains. D'un autre côté, les Russes avoient rassemblé sur les frontières de la Thrace une puissante armée, renforcée par des Bulgares, des Hongrois et d'autres peuples barbares. Le patrice Nicolas, envoyé contre les Sarasins, les défit entièrement avec autant de bonheur que de courage, et, par cette victoire, dissipa la ligue musulmane. Bardas Sclérus, dont Zimiscès avoit épousé la sœur, morte avant qu'il fût élevé à l'empire, battit les Russes près d'Andrinople. En ce même temps, Bardas Phocas, fils de Léon, frère du feu empereur Nicéphore, se révolta, et prit le diadème dans Césarée en Cappadoce, dont il s'étoit rendu le maître. Mais il fut soumis, et relégué dans l'île de Chio.

La défaite des Russes n'avoit point terminé la guerre. Ils étoient restés en possession de la Bulgarie; et Zimiscès vouloit les en chasser. Il fit en personne, contre les Barbares, une campagne digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne république romaine, et qui donna une grande idée de la science militaire et de la bravoure de cet empereur. Les Russes,

vaincus dans plusieurs batailles, se virent obligés de demander la paix, qui leur fut accordée, et sortirent de la Bulgarie.

Très-peu de temps après, Zimiscès marcha lui-même contre les Sarasins, auxquels il enleva toutes les conquêtes qu'ils avoient faites dans la Syrie et dans la Mésopotamie. Mais, à son retour à Constantinople, apprenant que toutes les places prises dans la campagne précédente, étoient retombées sous le pouvoir des Musulmans, il ne balança point à entreprendre une seconde expédition. En traversant la Cilicie, frappé d'étonnement, à la vue de quantité de maisons magnifiques, qu'on lui dit être les domaines de Basilique, son grand chambellan, et qui avoient été conquises sur les Sarasins sous le règne précédent : *C'est donc*, s'écria-t-il, *pour enrichir un eunuque, que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues, que tant de braves gens périssent ou reviennent couverts de blessures, et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire ?* Ces paroles firent craindre au ministre sa propre disgrace. Il voulut la prévenir, et se hâta de gagner un eunuque, qui versa dans la coupe de l'empereur un poison lent, dont ce

prince mourut quelques mois après.

Le trône impérial fut alors occupé par les seuls *Basile II* et *Constantin VIII*; le premier, âgé de dix-huit ans, et le second, de quinze. Bardas Sclérus, voulant le partager avec eux, se fit proclamer empereur par son armée dans la Mésopotamie, et battit consécutivement deux généraux qu'envoya contre lui le ministre Basilique. On rappella de son exil Bardas Phocas, pour l'opposer à Bardas Sclérus, qui, après avoir été défait, se sauva au-delà de l'Euphrate, et, par sa fuite, mit fin à sa rebellion. An de J. C. 976.

Pendant cette guerre civile, Samuel, roi des Bulgares, voulut secouer le joug que Zimiscés avoit imposé à sa nation, et fit des courses en Thrace, en Macédoine et en Thessalie. Basile, né pour la guerre, (car son frère Constantin, homme sans talens et sans vertus, ne s'occupoit que de débauches) Basile marcha contre eux. Mais sur le faux avis donné par un traître qu'une conspiration étoit sur le point d'éclater à Constantinople, il quitta subitement l'armée, qui fut taillée en pièces par les Bulgares. Ses armes furent plus heureuses en Italie. Les Grecs y défirent Othon II, empereur d'Allemagne, et reprirent presque tout ce qu'ils avoient perdu dans la Pouille

et dans la Calabre depuis plus de cent ans.

Basile vouloit régner par lui-même ; et son ministre Basilique vouloit tenir perpétuellement son maître en tutelle. L'empereur s'en délivra, en le reléguant au-delà du Bosphore. Bardas Phocas, le même qui avoit vaincu le rebelle Bardas Sclérus, ne se croyant pas assez récompensé de ses services, leva lui-même l'étendart de la révolte. Mais sa défaite et sa mort, près d'Abyde, ville située sur le détroit de l'Hellespont, rétablirent la tranquillité. Alors Basile ne songea qu'à se livrer entièrement à son humeur guerrière ; et l'on peut dire, suivant un historien moderne, que s'il eût trouvé dans ses sujets cette héroïque valeur qui animoit les soldats de Trajan, nul empereur n'auroit illustré son règne par de plus brillantes conquêtes.

Ce prince eut de grands succès dans toutes ses expéditions contre les Sarasins, les Arabes, les Bulgares, et plusieurs autres peuples voisins. La guerre de Bulgarie l'occupa pendant presque tout le cours de son règne. Dans une de ces campagnes, il fit une action barbare qui porte le caractère d'une cruauté froide et réfléchie. Il traînoit après lui quinze mille prisonniers, qui l'embarrassoient

dans sa marche. Pour s'en défaire, il partagea ces malheureux en compagnies de cent hommes, leur fit crever à tous les deux yeux, à l'exception d'un seul par chaque centaine, auquel il ne fit arracher qu'un œil, afin qu'il servît de guide à ses camarades. Il les renvoya en cet état à leur roi Samuel, qui, frappé d'horreur à ce spectacle déplorable, tomba évanoui, et ne reprit ses sens qu'avec un battement de cœur si violent, qu'il en mourut au bout de deux jours.

Après avoir achevé la conquête de la Bulgarie, qu'il réduisit en province de l'empire, Basile s'empara aussi de la Chazarie et de la Médie, et acquit par donation une grande partie de l'Ibérie. Mais au milieu de tous ces brillans exploits, il se rendit odieux à ses sujets, qu'il chargea des plus énormes impositions. Il aimoit autant l'argent que la gloire des armes. Ce prince, en qui la vieillesse n'avoit nullement éteint l'ardeur martiale, se disposoit à porter la guerre en Sicile, où il avoit déjà envoyé des troupes, lorsqu'il mourut âgé de soixante-huit ans. Il en avoit régné soixante-trois depuis la mort de son père Romain II.

Son frère *Constantin VIII*, resté seul maître du trône, continua de vivre comme il avoit vécu, laissant le soin du

An de J. C. 1025.

gouvernement à ses ministres, qu'il choisit parmi les compagnons de ses débauches. Ces hommes, sans honneur et sans foi, pensèrent causer la chûte de l'empire, par le désordre et la confusion qu'ils portèrent dans les affaires. Les dépenses qu'ils firent pour acheter la paix avec les Barbares, pour fournir aux plaisirs du prince, et à leur propre rapacité, épuisèrent en moins de trois ans les immenses trésors que Basile avoit accumulés. Le vieux et débauché Constantin étant tombé malade, nomma *César* le patrice romain Argyre, après l'avoir obligé, quoiqu'il fût marié, d'épouser une de ses filles. Théodora, la plus jeune, qui lui étoit destinée, refusa de donner sa main à un homme dont la femme vivoit encore. Sa sœur Zoë, âgée de quarante-huit ans, ne fut pas si délicate, et accepta volontiers le parti.

An de J. C. 1028. *Romain III*, surnommé *Argyre*, ayant succédé à son beau-père, signala la première année de son règne par le soulagement de ses sujets, que les deux derniers empereurs avoient réduits à la misère. Il abolit dans tout l'empire un tribut appellé *du remplacement*, qui faisoit maudire la mémoire de Basile. Malgré ces actions de bonté, il se forma deux conspirations contre le nouvel em-

pereur. Mais elles furent découvertes, et les auteurs punis. La vertueuse Théodora, que sa sœur Zoë n'aimoit point, fut calomnieusement impliquée dans ces conjurations, et reléguée dans un monastère à l'extrémité de Constantinople.

Le règne de Romain ne fut pas heureux par les exploits militaires. Les troupes que l'empereur Basile avoit envoyées en Sicile furent battues. Les Sarasins, profitant de la foiblesse du règne précédent, s'étoient remis en possession des villes de Syrie qu'on leur avoit enlevées, et avoient déjà défait le général Spondyle. Romain lui-même, ayant marché contre eux, essuya le même affront; et, par cette défaite, il perdit la Syrie, dont Maniacès, un de ses capitaines, lui conserva néanmoins une partie.

Ce prince avoit eu jusqu'alors la présomption de se croire un grand guerrier. De retour à Constantinople, il tomba dans une profonde mélancolie, qui changea entièrement son caractère. De compatissant et généreux qu'il s'étoit montré au commencement de son règne, il devint un dur exacteur, qui aliéna le cœur de ses sujets par de nouvelles impositions, et par les corvées dont il ne cessoit de les fatiguer. Quelques succès qu'eurent ses généraux contre les Sarasins,

soit sur mer, soit sur terre; quelques bienfaits passagers qu'il répandit lui-même sur le peuple, n'adoucirent point le mécontentement général. D'un autre côté, l'impératrice Zoë, qui, à l'âge de cinquante-quatre ans, brûloit de tous les feux de la volupté, entretenoit un commerce criminel avec le jeune et beau Michel, trésorier de l'empire. Résolue de mettre la couronne impériale sur la tête de son amant, elle fit donner à son mari un poison lent; et comme ce poison ne produisoit pas un effet assez prompt au gré de ses desirs, elle fit étouffer l'empereur dans un bain.

An de J. C. 1034. La même nuit que Romain expira, Zoë fit saluer et couronner empereur *Michel IV*, surnommé *le Paphlagonien*, parce qu'il étoit né en Paphlagonie, de parens obscurs. Elle s'étoit flattée de régner au nom de son mari, qu'elle ne regardoit que comme un esclave couronné, qui devoit être l'instrument de ses volontés : elle se trompa. Michel, sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie, dépourvu d'ailleurs de ce génie propre au gouvernement d'un état, abandonna le soin des affaires à l'eunuque Jean, son frère, que Romain III avoit fait son grand chambellan; et l'impératrice fut reléguée dans son palais.

Bientôt Michel, tourmenté des remords de ses crimes, par lesquels il s'étoit frayé un chemin à la souveraine puissance, tomba dans des convulsions, qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire, mais qui lui laissoient néanmoins quelques bons intervalles.

La Servie s'étoit révoltée à la mort de Romain Argyre. Elle fut soumise; et cette victoire consola un peu des grands ravages que firent les Patzinaces dans la Mœsie et dans la Thrace. Les deux frères de l'empereur combattirent avec succès les Sarasins et les Bulgares. Michel lui-même marcha contre ces derniers, qui avoient voulu secouer le joug, et les réduisit. Se sentant près de sa fin, il donna, par le conseil de l'eunuque Jean, son frère, le titre de *César* à son neveu Michel, que l'impératrice Zoë adopta pour son fils. Il se fit ensuite transporter dans un monastère, qu'il avoit fait bâtir aux portes de Constantinople, et y mourut, très-peu de temps après, sous l'habit religieux.

Michel V, surnommé *Calaphate*, du métier de son père, calfateur de vaisseaux, fut proclamé empereur avec le consentement de Zoë, à qui le trône appartenoit par le droit de sa naissance. Le nouveau maître ne tarda pas à don- An de J. C. 1041.

ner l'essor à son mauvais naturel, et se montra plus indigne de régner par la bassesse de son cœur, que par celle de son origine. Fourbe, injuste, ingrat, cruel à l'excès, il fit le premier essai de sa méchanceté sur ce même Jean, son oncle, qui l'avoit fait nommer *César*, et qu'il exila au-dela du Bosphore; ensuite sur tous ses parens, qui éprouvèrent, par son ordre, un traitement ignominieux, celui d'être faits eunuques; enfin sur Zoë elle-même, qui fut reléguée dans une île voisine de Constantinople.

Le peuple méprisoit cette princesse à cause de ses vices. Mais il ne la haïssoit pas, parce qu'il ne hait que la tyrannie; et Zoë n'avoit eu aucune part aux vexations des règnes précédens. Indigné de cette noire ingratitude de Michel, il se souleva. On fit sortir d'abord Théodora du monastère où elle avoit été reléguée; on la proclama impératrice avec sa sœur Zoë, et l'on courut ensuite aux portes du palais. La garde impériale opposa de la résistance : le combat s'engagea; trois mille habitans furent tués. Mais cette masse énorme du peuple, poussée par la rage, força l'entrée du palais, qui donnoit sur le port. Michel s'en étoit évadé, en se jettant dans une barque légère, qui le conduisit à un monastère voisin. Le peuple

ple irrité du massacre de tant de citoyens, s'y transporta, et creva les yeux à l'empereur.

Zoë et *Théodora*, quoiqu'entièrement opposées de caractère, et jusqu'alors ennemies, gouvernèrent l'empire dans la plus parfaite union, et avec la plus grande sagesse. Jamais les peuples n'avoient été ni plus heureux ni plus tranquilles. Mais au bout de trois mois, Zoë s'appercevant de la préférence que sa sœur avoit sur elle dans le cœur de ses sujets, épousa, quoique âgée de soixante-deux ans, et après en avoir fait la proposition aux principaux seigneurs, *Constantin Monomaque*, un de ses anciens amans, homme aussi distingué par sa bonne mine, que par son illustre naissance. Il fut couronné empereur; et Théodora, dépouillée de toute autorité, par le mariage de sa sœur, conserva le titre d'*Auguste*. An de J. C. 1042.

Constantin IX, dit *Monomaque*, c'est-à-dire, *gladiateur*, ou *duelliste*, étoit aussi dissolu que l'impératrice Zoë; et l'un et l'autre se pardonnoient réciproquement tous les excès du libertinage. Le règne de ce prince débauché fut agité par des guerres continuelles, par des séditions, par des révoltes. Théophile Erotique, gouverneur de l'île de Chypre, 1042

souleva les habitans, dans le dessein de se faire proclamer roi de ce pays. Mais ils furent bientôt ramenés à l'obéissance; et le rebelle pris, fut conduit à l'empereur, qui se contenta de confisquer ses biens, et de lui faire subir une légère peine publique. Les Serviens infestoient alors par des courses continuelles l'Illyrie entière, et sur-tout le pays des Triballiens, qui faisoit partie de la Bulgarie. Constantin y envoya une armée de soixante mille hommes, qui fut défaite dans des gorges étroites où elle s'étoit engagée : quarante mille y périrent, avec sept officiers généraux.

En ce même temps, *Maniacès*, dont j'ai parlé un peu plus haut, étoit en Italie, pour y défendre ce que l'empire y possédoit encore. Dépouillé du commandement, à la sollicitation de Romain Sclérus, son ennemi, frère de la maîtresse de l'empereur, il leva l'étendart de la révolte, en ceignant le diadême; remporta plusieurs grandes victoires en Italie; s'embarqua, dans le dessein de détrôner Constantin; passa à Dyrrachium, et prit le chemin de la Bulgarie. L'empereur y avoit assemblé des troupes, sous la conduite d'Etienne, un des commandans des différens quartiers de Constantinople. Les deux armées en vinrent aux mains. Celle d'Etienne fut

mise en déroute, lorsque Maniacès, combattant à la tête de la sienne, reçut dans la poitrine un coup de flèche, dont il mourut sur la place. Sa mort changea la fortune du combat, et engagea les vainqueurs à mettre bas les armes.

Les Russes, auxquels l'empire payoit tribut, irrités de l'assassinat commis à Constantinople sur la personne d'un seigneur de leur nation, couvroient déjà de leurs canots le Pont-Euxin, pour entrer dans le Bosphore. Ils furent défaits, et reprirent la route de leur pays, mais après s'être vengés de leur défaite par des ravages.

Une guerre de courte durée en Arménie fut suivie d'une autre contre les Sarasins de la Persarménie, qui furent battus. Constantin *Monomaque* termina celle-ci, pour réunir toutes ses forces contre *Léon Tornice*, son parent, qui s'étoit fait proclamer empereur en Macédoine et en Thrace. Il s'avança même jusqu'aux portes de Constantinople, dont il auroit pu s'emparer sans coup férir. Mais il manqua le moment favorable. L'empereur ayant mis la ville en état de défense, le rebelle se vit obligé de s'en éloigner. Il fut poursuivi, fait prisonnier, et conduit à Constantinople, où il eut les yeux crevés.

Les Turcs, ou Turcomans, peuple

féroce et belliqueux, venu de la Scythie, avoient déjà démembré le vaste empire des califes, fondé par Mahomet, et formoient différentes branches, dont chacune portoit le nom de son auteur. Les Seljoncides, ainsi nommés de Seldgiouc, leur premier chef, après avoir répandu l'alarme jusques sur les bords de l'Euphrate, firent d'horribles ravages dans les terres de l'empire, du côté de l'orient, tandis que les Patzinaces, non moins redoutables, l'infestant du côté du nord, y remportèrent de grands avantages. Constantin *Monomaque* avait eu la mauvaise politique d'assujettir aux impositions les provinces frontières, qui, avant lui, en étoient exemptes, et qui, pour toute redevance, étoient obligées de défendre les passages contre les Barbares. C'est par l'abolition de cet ordre sagement établi, que les portes de l'empire furent ouvertes de toutes parts. Sa libéralité, qui, ne connoissant ni raison ni mesure, n'étoit qu'une profusion aveugle, le mit dans la nécessité, non seulement de vexer ses sujets, mais même de licencier l'armée d'Ibérie, composée de cinquante mille hommes; et dès-lors cette frontière demeura exposée aux incursions des Turcs. Sur la fin de son règne, fut consommé, comme je l'ai dit ailleurs, le malheureux schisme

des Grecs, qui n'est pas encore éteint. Constantin mourut deux ans après avoir perdu sa femme Zoë.

Peu de jours avant sa mort, *Théodora* avoit été de nouveau proclamée impératrice. Elle choisit des ministres habiles et vertueux, diminua les impôts, se fit respecter des peuples voisins, et entretint la paix dans l'empire. On ne vit jamais de princes remplir avec une exactitude plus scrupuleuse toutes les fonctions de la souveraineté. Cette princesse mourut à l'âge de soixante-seize ans. En elle finit la famille de Basile *le Macédonien*. Ans de J. C. 1054.

Les ministres de Théodora l'avoient engagée dans sa dernière maladie à désigner pour son successeur *Michel VI*, surnommé *Stratiotique*, c'est-à-dire, *guerrier*, âgé aussi de soixante-seize ans. Il étoit connu par son ancienne valeur, et par une grande réputation de probité. Mais le talent de gouverner lui manquoit. Théodora avoit eu dans sa vieillesse toute la fermeté d'un caractère viril. Le nouvel empereur, dans la sienne, montroit le caractère d'une femme foible et capricieuse. Il ne pensoit que d'après ses ministres, qui, devenus les maîtres, se livrèrent sans mesure à leur esprit tyrannique. Les principaux officiers, choqués de leur insolence, firent prendre le 1056.

diadème au général *Isaac Comnène*, qui joignoit à son mérite personnel celui de ses illustres aïeux. L'armée impériale qu'on lui opposa, fut battue; et Michel quittant la pourpre, se retira dans sa maison, où il vécut encore deux ans.

An de J. C. 1057. *Isaac I Comnène*, naturellement fier, se fit représenter sur ses monnoies un glaive à la main, comme s'il eût prétendu ne devoir la couronne qu'à son épée. Cependant il récompensa tous ceux qui l'avoient servi dans son élévation à l'empire. Pour réparer le désordre des finances épuisées, il fit revenir au domaine les terres aliénées par des libéralités, et n'épargna ni le peuple, ni le sénat, ni même les gens de guerre. Comme il prenoit sur lui-même, en réduisant les dépenses de sa maison, on souffrit ces changemens avec assez de patience.

Les ravages que faisoient les Hongrois et les Patzinaces sur la frontière de l'empire, l'obligèrent à marcher contre eux. Les Hongrois demandèrent la paix, qui leur fut accordée. Les Patzinaces en firent autant, à l'exception d'un de leurs capitaines, qu'un détachement de l'armée impériale n'eut pas de peine de forcer à la retraite.

Au retour de cette expédition, Isaac Comnène étant tombé malade, dégoûté

d'ailleurs des grandeurs humaines, voulut remettre le sceptre impérial entre les mains de son frère Jean, que ses vertus et ses talens rares faisoient admirer et chérir dans tout l'empire. Sur le refus généreux de ce prince, aussi modeste que grand, l'empereur se démit de la couronne en faveur du guerrier Constantin Ducas, né d'une illustre famille; et il se retira dans un monastère, où il vécut encore un an.

Constantin X Ducas, avoit des mœurs douces, un grand amour pour la justice, mais des talens médiocres. En descendant dans les plus petits détails, il perdit de vue les grandes parties du gouvernement. Il laissa dépérir les armées, qui manquoient des choses nécessaires, et dont il supprima, par une économie bien déplacée, les meilleurs officiers. Aussi les Turcs désolèrent-ils pendant trois ans l'Ibérie, l'Arménie, la Mésopotamie, et tous les bords de l'Euphrate. Les Hongrois, après avoir battu les Bulgares et les Grecs, s'emparèrent de la ville de Belgrade. Les Uzes, peuple tartare, de même origine que les Turcs, firent des incursions sur les terres de l'empire, où ils mirent tout à feu et à sang. Ce prince avoit trois fils, *Michel*, *Andronic*, et *Constantin*, qu'il s'étoit asso- An de J. C. 1059.

ciés à l'empire, en même temps qu'il avoit nommé *César* son frère Jean. Attaqué de la maladie dont il mourut, il laissa la tutelle de ses trois fils à leur mère Eudoxie, avec le titre d'impératrice.

An de J. C. 1067. Le ravage des provinces, et le désordre où se trouvoient toutes les affaires, faisoient assez connoître l'incapacité d'*Eudoxie* pour le gouvernement. Elle résolut d'en partager les soins avec un second mari, quoiqu'elle eût promis par écrit à Constantin Ducas de garder le veuvage. Cette promesse, signée de l'impératrice et du sénat, avoit été déposée entre les mains du patriarche Xiphilin. Eudoxie eut l'adresse de la retirer, et donna sa main à *Romain IV*, surnommé *Diogène*, un des plus braves officiers, et l'homme le mieux fait de l'empire.

Le nouveau souverain, vif, actif, passionné pour la gloire, commença par réformer l'intérieur, autant qu'il lui étoit possible dans un état de choses où il lui auroit fallu, pour cet objet, une longue paix, et où cependant les Turcs faisoient tous les jours de nouvelles conquêtes. Romain, bouillant de courage, se mit en marche contre ces barbares, et se signala par deux expéditions très-glorieuses, l'une dans le Pont, l'autre en Syrie. L'année

suivante, il eut aussi divers succès en Arménie, en-deçà et au-delà de l'Euphrate. Mais une troisième campagne lui fut fatale. Une bataille se livra dans la grande Arménie, près de Mauzicierts, sur l'Araxe. Romain, après y avoir combattu en héros, y fut fait prisonnier, couvert de blessures, et harassé de fatigues. Peu de jours après néanmoins, le sultan des Turcs, Alp-Arslan, lui rendit généreusement la liberté.

La nouvelle de cette défaite ne tarda pas à se répandre dans Constantinople. Mais le récit de ceux qui l'y apportèrent, ne s'accordoit pas, quant aux circonstances. Suivant les uns, Romain avoit été tué; suivant les autres, il étoit au pouvoir de l'ennemi; suivant quelques-uns, il n'avoit été que blessé. Les principaux de l'état assemblés jugèrent que, quel qu'eût été le sort de ce prince dans le combat, il falloit nommer un nouvel empereur. Le César Jean approuva cet avis. *Michel*, fils aîné de Constantin Ducas, fut proclamé dans tout l'empire; et sa mère Eudoxie, se vit obligée de s'enfermer dans un couvent, où elle se voua à la vie monastique

Cependant Romain, qui s'étoit mis en route pour se rendre à Constantinople, ayant appris ce soulèvement, résolut de

défendre sa couronne, et rassembla toutes les troupes qu'il put dans les provinces d'alentour. Une première défaite n'abattit point son courage. Mais après une seconde, ne voyant autour de lui que quelques soldats qui avoient perdu toute espérance, il se rendit, sous la promesse néanmoins qu'on ne lui feroit aucun mauvais traitement. Il venoit de prendre l'habit de moine, lorsqu'on lui signifia, de la part de l'empereur Michel, l'ordre de partir pour Constantinople. Ce malheureux prince, à qui l'on creva les yeux, mourut en chemin, non sans soupçon de poison, dans des sentimens dignes d'un héros chrétien.

An de J. C. 1071.

Michel VII, dit *Parapinace*, trouva l'empire qui penchoit de plus en plus vers sa ruine; et il s'en falloit bien qu'il eût assez de force dans l'esprit pour le relever. Prince foible et lâche, nullement né pour gouverner, il se tint toujours éloigné des affaires, pour s'occuper uniquement de l'étude des belles-lettres, dont il n'eut jamais qu'une connoissance médiocre, malgré sa présomption ridicule, et l'estime pédantesque qu'il faisoit de ses propres ouvrages.

Les Turcs continuoient toujours leurs ravages dans les provinces de l'empire. Mais ils n'y faisoient plus, comme aupa-

ravant, des courses passagères. Ils s'y établissoient à mesure qu'ils s'avançoient dans le pays. Isaac et Alexis Comnène, fils de ce même Jean Comnène, qui avoit refusé la couronne que l'empereur Isaac, son frère, lui avoit offerte, le César Jean, frère du feu empereur Constantin Ducas, ainsi que ses deux fils, Andronic et Constantin, combattirent vaillamment dans cette guerre. Mais leur courage et leur bravoure ne purent empêcher les Turcs de s'emparer d'un grand nombre de provinces.

Les Bulgares s'étant révoltés, furent battus, et leur roi fait prisonnier. Mais les Serves et les Esclavons, qui étoient dans ce pays, y entretenoient toujours la rebellion. Nicéphore Bryenne, d'une des familles les plus considérables de Constantinople, envoyé contre ces peuples, les força de se retirer, et fit rentrer la Bulgarie dans l'obéissance. De là, il passa dans l'Illyrie, où il réprima les brigandages des Croates, qui y faisoient des incursions, et donna ensuite la chasse aux Normands d'Italie, qui infestoient la mer Adriatique. Bien loin de le récompenser de ses services, l'empereur en prit de l'ombrage, et envoya même en Illyrie un de ses confidens, qu'il chargea d'observer les démarches du général.

Nicéphore Bryenne, instruit du secret de cette commission, et vivement piqué d'une défiance si injurieuse de la part de Michel; excité d'ailleurs par son propre frère, à qui le ministre venoit de refuser une grace, se mit en marche avec ses troupes, dont il reçut le titre d'empereur; battit, près de Thessalonique, l'armée que lui opposa Michel; s'empara de plusieurs villes, et se présenta devant Constantinople. Mais la voyant trop bien défendue, pour qu'il pût espérer de s'en rendre maître, il décampa.

Dans le même temps que les provinces occidentales de l'empire reconnurent un nouvel empereur, celles d'Orient se détachèrent aussi de Michel. Dès qu'on y eût appris le soulèvement de Nicéphore Bryenne, les principaux officiers de la l'armée, mécontens du gouvernement, donnèrent la pourpre à *Nicéphore Botaniate*, commandant général des milices asiatiques. Il sortoit d'une illustre origine qu'il faisoit remonter jusqu'aux Fabius de l'ancienne Rome, et s'étoit signalé dans plusieurs batailles. Aidé du secours des Turcs, il marcha vers Constantinople, après s'être emparé de Nicée. Le lâche Michel, intimidé à la vue du danger, se démit de la souveraineté, pour

se retirer dans un monastère. Son frère, Constantin Ducas, à qui il venoit d'offrir la couronne, l'avoit refusée comme un présent funeste.

Lorsque *Nicéphore III*, dit *Botaniate*, prit le diadême à Constantinople, Nicéphore Bryenne régnoit en Illyrie et en Macédoine. Alexis Comnène, dont j'ai déjà parlé, envoyé par Nicéphore Botaniate contre ce rival, le joignit dans la Thrace, et lui livra une sanglante bataille, où il le fit prisonnier. Conduit à Constantinople, Bryenne eut les yeux crevés par ordre du ministre Borile, qui gouvernoit l'empire sous le nom de son maître. Durant cette guerre, Basilace, autre capitaine estimé, avoit pris aussi le titre d'empereur, à Thessalonique. Il fut également battu par Alexis Comnène, et subit le même traitement qu'on avoit fait à Bryenne. Les Patzinaces ravageoient alors les frontières de la Bulgarie. Alexis marcha contre eux, et les força de rentrer dans leur pays, en abandonnant leur butin. An de J. C. 1078.

Cependant Nicéphore Botaniate avoit déjà perdu sur le trône son ancienne réputation, et ne s'y montroit que comme un vieillard foible, voluptueux, livré sans pudeur à la débauche. Le mépris où il étoit tombé réveilla l'ambition de tous

ceux qui se croyoient plus dignes de l'empire; et les révoltes se succédèrent sans interruption, malgré les mauvais succès des premières. *Nicéphore Mélissène*, beau-frère d'Alexis Comnène, vivoit dans l'île de Cos, où il possédoit de grands héritages. Lié avec les chefs de différentes bandes de Turcs, il se fit proclamer empereur; s'établit à Nicée; battit l'armée de Botaniate, malgré la valeur de Georges Paléologue, un des officiers de l'empire les plus distingués, et partagea tranquillement, pendant deux ans, avec les Turcs, la souveraineté d'une grande partie de l'Asie mineure.

Pendant ce temps-là, le ministre Borile, bassement jaloux de la gloire et des services d'Alexis Comnène, résolut sa perte, ainsi que celle de son frère aîné Isaac. Ceux-ci, instruits de son dessein, sortirent de Constantinople. Toute la noblesse, indignée de la tyrannie du ministre, se rendit auprès d'eux. Le César Jean Ducas ne balança point à entrer dans leur parti; et l'on proclama empereur Alexis. On marcha aussitôt vers la capitale qui fut bientôt emportée. Nicéphore Botaniate, dépossédée de l'empire, fut relégué dans un monastère, où il mourut peu de temps après.

Alexis I, Comnène, commença

une génération suivie, qui régna pendant plus d'un siècle sur les restes du vaste empire d'Orient. Robert Guiscard, un des seigneurs normands, qui avoient conquis la partie méridionale de l'Italie et la Sicile, étoit alors duc de Pouille et de Calabre, et portoit son ambition jusqu'à vouloir détrôner Alexis. Résolu de lui faire la guerre, il en trouva un motif dans la rupture du mariage projetté de sa fille Hélène avec Constantin Ducas, fils de Michel *Parapinace*. Il y ajouta le prétexte de rétablir sur le trône ce même Michel, dont il avoit fait prendre le nom à un moine qui lui ressembloit, et qui perdit bientôt la vie dans une bataille. A la première nouvelle des préparatifs de Robert, Alexis songea à se débarrasser des Turcs qui ravageoient l'Asie mineure, dont ils occupoient une grande partie, et fit la paix avec leur sultan Soliman, qui régnoit à Nicée. An de J. C. 1081.

Cependant Robert, suivi de son fils Boëmond, jeune prince plein de valeur, et la vraie image de son père, se rendit maître de l'île de Corfou, et de la côte du continent. Il battit ensuite Alexis près de Dyrrachium, et s'empara de cette ville. Obligé de repasser en Italie, où Henri III, empereur d'Allemagne, avoit pénétré, il laissa le commandement de l'armée à son

fils, qui défit les Grecs dans deux grandes batailles, mais qui fut vaincu à son tour par Nicéphore Mélissène, rentré dans les bonnes graces d'Alexis. Robert délivré de son ennemi qu'il avoit forcé de se retirer, s'embarqua de nouveau, et remporta une victoire signalée sur les flottes combinées d'Alexis et des Vénitiens, ses alliés. Mais peu de temps après, il mourut d'une fièvre violente dans l'île de Céphalonie; et sa mort entraîna la perte de toutes ses conquêtes. Pour subvenir aux frais de cette guerre, Alexis avoit enlevé l'argenterie, et jusqu'aux vases sacrés des églises. Les murmures du peuple furent portés à un tel point, qu'il ne put les appaiser, qu'en s'obligeant d'en restituer la valeur de son propre trésor.

Les Turcs ne cessoient, malgré le dernier traité de paix, de ravager l'Asie mineure. Ils possédoient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, au midi de Nicée, une partie de l'Ionie, la Phrygie, la Cappadoce, la Lycaonie, l'Isaurie, une partie de la Cilicie, et les côtes de Pamphilie, jusqu'à la ville de Satalie. (Depuis ce temps-là, toute cette étendue de pays porte leur nom.) Ils s'emparèrent par surprise, d'Antioche, la plus puissante ville d'Orient, et de Sinope, qui étoit le dépôt de toutes les recettes des provinces

voisines. La guerre qu'Alexis eut à soutenir contre eux, lui auroit été bien plus funeste, si ces peuples eussent réuni leurs forces, plutôt que de se déchirer par des dissentions civiles, qui leur mettoient sans cesse les armes à la main. Elle fut terminée par la défaite d'Helcan, un des lieutenans du sultan de Nicée, et qui, ayant été conduit prisonnier à Constantinople, y embrassa le christianisme.

Cette guerre fut suivie d'une autre plus sanglante, qui donna les plus justes sujets de craindre la destruction totale de l'empire. Les Patzinaces, établis sur les deux rives du Danube, vers son embouchure vivoient en paix avec Alexis depuis deux ans. Excités par une multitude de Sarmates qui, ayant abandonné leurs demeures natales, s'étoient confondus avec eux, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la Thrace, qu'ils désolèrent par d'affreux ravages. Durant cinq ou six années consécutives, ce ne furent que des combats continuels et des plus meurtriers. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais toujours redoutables; ayant d'ailleurs pour auxiliaires les Comans qui habitoient les pays voisins de la Crimée, ces barbares sembloient se multiplier en proportion de leurs pertes et de leurs défaites mêmes:

tant leur nombre étoit prodigieux ! Mais plusieurs grandes victoires que remporta en personne Alexis, les forcèrent de sortir des terres de l'empire.

Le trésor impérial avoit été épuisé par tant d'efforts ruineux ; et pour le remplir, le prince avoit accablé ses sujets de vexations énormes, sans épargner les biens d'aucun riche particulier. A cette guerre désastreuse en succédèrent deux autres, mais de courte durée ; l'une contre le turc Zachas, qui avoit pris le titre de roi dans Smyrne ; l'autre en Dalmatie, contre Bodin, roi de ce pays et de Servie. Les révoltes qui s'élevèrent dans les îles de Candie et de Chypre, furent aussitôt réprimées. Nicéphore Diogène, fils du feu empereur romain Diogène, brûlant d'ambition d'occuper le trône sur lequel il avoit vu son père assis, conspira contre Alexis. Ses desseins, ses attentats réitérés furent découverts ; et le prince signala, dans une assemblée publique, sa généreuse clémence par une amnistie générale. Bientôt, un imposteur se disant Constantin, fils de ce même Romain Diogène, et soutenu par des factieux, trouva les moyens d'aller dans le pays des Comans se faire reconnoître empereur de Constantinople, et les engagea à marcher avec lui vers les frontières de l'em-

pire. Ils y entrèrent en effet ; mais ils furent battus; et l'imposteur, fait prisonnier dans un piége qu'on lui avoit tendu, eut les yeux crevés.

Très-peu de temps après, les princes d'Europe formèrent cette confédération, qu'on appella *croisade*, pour aller délivrer les chrétiens de l'oppression des Sarasins et des Turcs dans la Terre-Sainte. Ils passèrent par les états de l'empereur. Alexis, qui, quoique affable, clément, modeste, et de facile accès, étoit méfiant, rusé, plein de dissimulation, et artificieux jusqu'à la perfidie. Des troupes si nombreuses traversant l'empire, excitèrent ses soupçons; et pour écarter le danger dont il se croyoit menacé, il employa la fourberie, et même la trahison. Sa politique astucieuse à l'égard des princes chrétiens, ses traités, qu'il n'eut jamais dessein d'accomplir, ont extrêmement noirci sa conduite.

Les princes croisés s'emparèrent sur les Turcs de Nicée et d'Antioche. Alexis, après s'être présenté pour les secourir au siége de cette dernière place, se retira, lorsqu'il vit que ses troupes risquoient d'être battues. Cette retraite indigna les princes confédérés, qu'il appaisa néanmoins, en rachetant leurs prisonniers, et en leur faisant une réception magnifique,

lorsqu'en retournant dans leurs états, ils repassèrent par Constantinople. Des conquêtes qu'ils avoient faites dans le pays des infidèles, ils avoient formé le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, le comté d'Edesse, et celui de Tripoli. Le seul Boëmond, dont j'ai déjà parlé, prince d'Antioche, resta en guerre avec l'empereur. Mais quelques années après, il fut obligé de se reconnoître son vassal.

Le reste du règne d'Alexis se passa en divers combats, livrés, soit aux Comans, soit aux Turcs, qui ne cessoient de désoler les provinces frontières, et qui furent toujours repoussés. Ce prince arrêta par ses exploits l'empire dans sa chûte.

An de J. C. 1118. Son fils *Jean II*, *Comnène*, qu'il avoit créé Auguste de son vivant, lui succéda. Anne, sa sœur, forma une conspiration contre lui, pour faire donner la couronne à son mari. Le nouvel empereur en ayant été instruit, pardonna à tous les conjurés, et rendit son amitié à sa sœur. Les Turcs faisoient tous les jours des progrès dans l'Asie mineure. Jean se hâta de marcher contre eux, et leur prit Laodicée en Phrygie, et Sozopolis en Pamphilie. Les Patzinaces, brûlant de venger la mort de leurs pères tués par Alexis, inondèrent la Macédoine, et furent taillés en pièces. Les Serviens

inquiétèrent aussi la frontière par leurs incursions : ils furent vaincus en bataille rangée, et réduits à demander la paix. La défaite de ces deux peuples n'ôta pas aux Hongrois l'espérance d'entamer quelque province de l'empire. Ils passèrent le Danube, et s'avancèrent jusques dans la Thrace. Jean les repoussa, les poursuivit même au-delà de ce fleuve, et s'empara de tout le pays renfermé entre ses bords et la Save. Une nouvelle guerre contre les Turcs l'appella en Paphlagonie; et il s'y rendit maître de Gangres, ville bien fortifiée sur la frontière de la Galatie. Mais elle retomba bientôt sous le pouvoir des Turcs.

Ces guerres furent suivies de plusieurs années de paix, pendant lesquelles Jean régla l'intérieur de ses états, qu'il gouverna toujours par lui-même, laissant à ses ministres les soins subalternes de l'exécution. Il conservoit les mêmes prétentions que son père sur la ville d'Antioche, prise par les croisés, qui avoient attaché la Cilicie à cette principauté. L'empereur marcha vers cette province, qu'il conquit tout entière, et alla mettre le siége devant Antioche, où il trouva une si forte résistance, qu'il se contenta de faire un accommodement avec le seigneur français qui en étoit souverain. Mais il

s'empara de plusieurs villes de Syrie sur les Turcs.

De retour à Constantinople, l'empereur se vit bientôt obligé d'aller faire la guerre à ces mêmes peuples dans la Bithynie, et ensuite dans le Pont. De là il repassa dans la Cilicie, pour entrer dans la Syrie, dont il vouloit achever la conquête, lorsqu'il y mourut d'une blessure qu'il s'étoit faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Ce grand et vertueux prince eut peut-être trop de passion pour la gloire des armes. Mais on doit remarquer qu'il n'entreprit des guerres que pour se défendre, ou pour reconquérir les provinces qui avoient appartenu à l'empire. Il laissa deux fils, Isaac et Manuel, et nomma celui-ci pour son successeur, au préjudice de l'aîné.

An de J. C. 1143. *Manuel I, Comnène* fut couronné, sans que son frère fît paroître aucun sentiment de jalousie. Aussi intrépide que son père, il se hâta d'aller attaquer les Turcs qui ravageoient l'Isaurie, les tailla en pièces, et défit ensuite dans plusieurs batailles le sultan d'Icone, qu'il força à demander la paix. La ville d'Edesse, une des quatre principautés qu'avoient fondées les princes croisés, venoit d'être prise et saccagée par les Turcs. Le royaume de Jérusalem, le duché d'An-

tioche, et le comté de Tripoli étoient menacés de leur ruine. Les princes chrétiens d'Occident formèrent, pour les secourir, une seconde croisade, à la tête de laquelle étoient Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VII, dit *le Jeune*, roi de France.

Le perfide Manuel usa de fourberies atroces, pour faire échouer cette entreprise. Aussitôt qu'il fut instruit de la marche des princes confédérés, il en donna avis au sultan d'Icone, et conclut avec les autres Turcs voisins de l'empire, une trève de douze ans. Il envoya secrètement une armée de Comans et de Patzinaces, qui alloient chercher les troupes françaises jusques dans les déserts de la Bulgarie, par où elles passèrent; leur dressoient des embûches, et tuoient tous ceux qu'ils pouvoient surprendre. Après avoir reçu à Constantinople le roi de France, en lui faisant l'accueil le plus gracieux, et en apparence le plus amical, il suscita mille traverses à l'armée de ce prince, ainsi qu'à celle de Conrad. Suivant tous les historiens, des soldats grecs, postés en embuscade le long des chemins que suivoient les troupes croisées, massacroient tous ceux qui s'écartoient du gros de l'armée. On leur fermoit les portes des villes; et pour leur vendre des

vivres, on les obligeoit de mettre d'abord leur argent dans des paniers qu'on leur descendoit du haut des murs; et après l'avoir reçu, on ne leur renvoyoit souvent que des railleries. Forcés de vendre quelque pièce de leur armure, pour avoir de quoi subsister, ils ne recevoient bien des fois que de la fausse monnoie, qu'on refusoit, lorsqu'ils vouloient acheter le nécessaire.

Il y a d'autres historiens qui ajoutent qu'on empoisonnoit, avec du plâtre et de la chaux mêlée dans la farine, le pain qu'on vendoit aux croisés. Enfin, les guides qu'on avoit donnés principalement à l'armée de Conrad, après l'avoir engagée dans les défilés du mont Taurus, disparurent et l'abandonnèrent à la merci des Turcs, qui, voltigeant autour des Allemands avec leur cavalerie légère, les accablant de traits, et échappant à leur poursuite, réduisirent cette grande armée dans un tel état, qu'ils n'en restoit pas la dixième partie.

Tandis que Manuel, craignant un péril imaginaire de la part des princes croisés, mettoit en usage les moyens les plus condamnables, pour traverser leur entreprise, qui n'eut en effet aucun succès, Roger, roi de Sicile, irrité contre lui de ce qu'il avoit violé le droit des gens, en la personne

somme de ses ambassadeurs, qu'il lui avoit envoyés, pour le mariage projetté de son fils avec une princesse de la maison impériale; Roger, dis-je, arma une puissante flotte, s'empara de l'île de Corfou, ainsi que de plusieurs autres, et fit la conquête d'une grande partie de la Grèce. L'empereur marchoit contre lui, lors qu'il se vit obligé d'aller repousser les Patzinaces, qui avoient passé le Danube. Il reprit ensuite Corfou; châtia les Dalmates et les Serviens, qui, pendant le siége de cette île, avoient ravagé les terres de l'empire; attaqua et battit par-tout les Hongrois, qui avoient joint leurs armes à celles des Serviens, et après une sanglante guerre de sept ans, conclut enfin une paix avantageuse avec Guillaume I, successeur de Roger au royaume de Sicile. Celui-ci retira cependant un grand profit de ce traité. Il lui fut permis de garder les ouvriers en soie, qu'il avoit pris dans ses incursions en Grèce; et la Sicile s'enrichit, en se peuplant de manufactures, qui fournirent des étoffes de soie à toute l'Europe.

Les succès de Manuel dans d'autres différentes guerres qu'il fit en Cilicie, en Syrie, contre les Hongrois, contre le sultan d'Alep, et celui d'Icone, ne furent pas moins brillans. Mais il échoua

dans l'entreprise qu'il tenta sur l'Egypte, avec Amauri I, roi de Jérusalem, son nouvel allié. Une autre guerre s'alluma entre l'empire et les Vénitiens. Manuel ne tarda pas à écouter leurs propositions pacifiques, pour se défendre contre les hostilités récentes du sultan d'Icone. Les revers qu'essuya d'abord l'empereur, furent enfin suivis de glorieux exploits qui amenèrent une paix définitive.

Dans toutes ses expéditions militaires, Manuel se montra comme un vrai héros. Mais, tandis qu'il faisoit trembler les Turcs, les Hongrois et les Serviens, il tiroit des larmes à ses propres sujets, par les impôts dont il les accabloit, et par les abus de la perception. En enrichissant ses eunuques, qui étoient ses ministres et ses confidens les plus intimes, il ne diminuoit rien des dépenses que l'esprit de magnificence lui faisoit faire en bâtimens. Il décoroit les églises, et favorisoit les monastères, lors même qu'il scandalisoit l'empire par son libertinage, et qu'il se livroit aux visions de l'astrologie judiciaire. Dans sa dernière maladie, il demanda pardon à Dieu, entre les mains du patriarche de Constantinople, d'avoir cru à cet art imposteur, et se fit revêtir de l'habit de moine avant de mourir.

Alexis II Comnène, son fils, né d'un second mariage, et âgé seulement de onze ans, lui succéda. Il fut mis sous la tutelle de Marie d'Antioche, sa mère, qui laissa gouverner Alexis Comnène, cousin-germain du jeune empereur, et avec lequel on la soupçonnoit, non sans fondement, d'avoir une liaison criminelle. Le prince ministre, injuste, impérieux, avide d'argent, irrita les grands par sa hauteur, et les peuples par ses exactions. D'un autre côté, le vieux *Andronic Comnène*, autre proche parent de l'empereur, portant ses vues ambitieuses sur le trône, quoiqu'il vécût loin de la cour, pratiquoit des manœuvres secrètes pour y parvenir. Bientôt il rassembla dans la Paphlagonie une armée, à la tête de laquelle il marcha vers Constantinople, dans le même temps qu'une révolte générale faisoit de cette ville le théâtre d'une guerre ouverte, où il y eut beaucoup de sang répandu. Le prince ministre fut pris, et conduit à Andronic, qui lui fit crever les yeux, tandisque le peuple continuant ses massacres, égorgeoit tous les catholiques d'Italie établis à Constantinople, et que le ministre avoit protégés, comme l'avoit fait l'empereur Manuel. An de J. C. 1180.

Au milieu de tous ces sanglans dé-

sordres, Andronic entra dans cette capitale, et y donna un libre cours à sa barbarie. La plupart de ceux qui lui portoient quelque ombrage, eurent les yeux arrachés, ou périrent dans les fers. Les autres furent, par grace, chassés de leurs maisons, et bannis de leur patrie. L'impératrice Marie, condamnée à mort par ses ordres, fut étranglée et jettée dans la mer. Andronic ne tarda pas à se faire revêtir des habits impériaux; et peu de jours après son couronnement, il fit périr le jeune Alexis, du même supplice que sa mère. On porta son corps devant le nouvel empereur, qui le poussa du pied, en disant: *Ton père fut un perfide; ta mère une prostituée, et toi un imbécille.*

An de J. C. 1183. *Andronic I Comnène*, seul possesseur de la souveraine puissance, avoit un cœur trop pervers et trop profondément corrompu, pour songer à obscurcir la mémoire de ses forfaits par un sage gouvernement. Trois villes considérables de la Bithynie, Lopade, Nicée, et Pruse refusèrent de le reconnoître. Andronic, après les avoir emportées d'assaut, exerça contre les habitans des cruautés inouies. Isaac Comnène, petit-fils, par sa mère, d'Isaac, frère de Manuel, s'étant révolté, envahit l'île de Chypre, dont il se déclara

souverain. L'empereur, désespérant de le soumettre, à cause du mauvais état de sa marine, déchargea sa fureur sur tous les amis d'Isaac Comnène, et en fit faire une horrible exécution sous ses yeux.

En ce même temps Guillaume II, roi de Sicile, ayant équipé une flotte, enleva aux Grecs les villes de Durazzo, et de Thessalonique. Le peuple de Constantinople étoit indigné de la férocité d'Andronic. Il murmura encore plus hautement de ce qu'au milieu du danger, le tyran s'endormoit dans le sein de la débauche et de ses infâmes plaisirs. On conspira contre lui, et l'on proclama empereur *Isaac l'Ange*, qu'il avoit eu dessein de faire mourir. Les âmes les moins sensibles ne peuvent s'empêcher de frémir, à la lecture des outrages et des tourmens que le peuple furieux fit souffrir, pendant plusieurs jours, au malheureux Audronic, qui enfin lié par les pieds sur un poteau, y expira, percé de coups. Ce fut le dernier prince de la ligne masculine des Comnènes, qui occupa le trône de Constantinople.

Isaac II l'Ange n'étoit de cette maison impériale, que par les femmes, son grand'père Constantin l'Ange, né à Philadelphie dans la Mysie, ayant épousé une des filles d'Alexis I Comnène. Le An de J. C. 1185.

nouvel empereur rappella les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Il mit Alexis Branas à la tête de l'armée envoyée contre les Siciliens, qui furent battus, et perdirent toutes leurs conquêtes. Ce général repoussa aussi les Bulgares et les Valaques, qui formoient une seule nation gouvernée par des ducs, et qui s'étoient jettés sur les terres de l'empire. Mais il devint lui-même rebelle, et prit le titre d'empereur. Enhardi par quelques succès, il marcha vers Constantinople. Avant d'être arrivé sous les murs de cette ville, il fut vaincu et tué dans un combat, par un prince attaché depuis long-temps à l'empire : c'étoit Conrad, proche parent de Reinier de Montferat, qui avoit épousé Marie, fille du feu empereur Manuel. Les Bulgares et les Valaques continuoient toujours leurs ravages dans la Thrace. Isaac alla les combattre; et après une campagne infructueuse de trois mois seulement, il conclut une trève avec eux, moyennant un tribut qu'il leur paya.

La Terre-Sainte étoit alors dans un état déplorable, par la prise de Jérusalem qui venoit de tomber au pouvoir des infidèles. Fréderic I, dit *Barberousse*, empereur d'Allemagne; Philippe *Auguste*, roi de France, et Richard I,

roi d'Angleterre, entreprirent la troisième croisade, pour aller reconquérir ce pays. Si dans les précédentes on avoit soupçonné de trahison, les empereurs grecs, Alexis I et Manuel, on eut encore de bien plus justes sujets d'en accuser Isaac. L'armée allemande fut surtout très-inquiétée dans sa marche, soit en Europe, soit en Asie. Elle rencontra sur toute sa route des partis embusqués qui attaquoient les fourrageurs, insultoient le camp pendant la nuit, enlevoient les convois, et tuoient les soldats qu'ils trouvoient écartés. Des archers, cachés dans des halliers le long du chemin, ne cessoient de tirer des flèches empoisonnées. On arrêta un grand nombre de ces brigands, que Fréderic fit pendre, et l'on découvrit par leurs aveux la trahison de l'empereur grec.

Tandis que les princes croisés et les Turcs ensanglantoient l'Asie par des combats presque journaliers, Constantinople voyoit dans Isaac un empereur indolent, voluptueux et lâche, portant le luxe aux derniers excès; ne rougissant point d'enlever des églises les vases sacrés, pour les faires servir à la magnificence de son palais et de sa table. Plusieurs ambitieux tramèrent divers complots, pour lui ravir un trône qu'il étoit si peu digne d'occu-

per. Mais leurs manœuvres découvertes ne leur réussirent point.

La trève conclue avec les Bulgares et les Valaques, étant expirée, ces deux peuples réunis aux Comans, recommencèrent à ravager les provinces voisines du Danube. Isaac marcha contre eux; et quoiqu'il eût été battu, il eut la ridicule vanité de s'attribuer la victoire. Constantin l'Ange, son cousin germain, à qui il laissa une grande partie de son armée, osa prendre la chaussure et le nom d'empereur. Mais trahi par ses propres complices, il fut amené, chargé de chaînes, à Isaac, qui lui fit crever les yeux.

L'empereur ne fut pas moins la victime d'une autre conspiration. Alexis l'Ange, son propre frère, qui l'accompagna dans une nouvelle expédition contre les Bulgares, formoit depuis longtemps le noir projet de lui arracher la couronne. Le perfide sut engager dans son parti les principaux seigneurs de la cour, qui le proclamèrent empereur, dans le temps qu'Isaac étoit à la chasse. Le prince détrôné eut les yeux crevés, par l'ordre barbare de son frère, et fut enfermé dans une prison de Constantinople.

Alexis III l'Ange prit le nom de

Comnène, dédaignant celui d'*Ange*, soit qu'il ne le crût pas assez noble, soit qu'il voulût faire oublier son frère. Ce fut un prince débauché, avare, lâchement despote, et qui partagea l'autorité souveraine avec sa femme Euphrosine, princesse d'un caractère ferme et courageux, mais hautaine, impérieuse, et dont les mœurs n'étoient pas sans reproches. Alexis fut d'abord occupé à se délivrer d'un imposteur, qui se disant fils du feu empereur Manuel, vouloit s'emparer du trône, et qui mourut assassiné. Une armée allemande traversoit alors, sans aucune opposition, les terres de l'empire, pour aller secourir les chrétiens de Palestine; expédition que l'on compte pour la quatrième croisade. An de J. C. 1195.

Les différentes guerres qu'eut à soutenir Alexis, se terminèrent à la honte de cet empereur. Les Bulgares et les Valaques s'étant répandus dans la Macédoine, furent vainqueurs, et en emportèrent un butin considérable. Les Turcs firent des ravages dans la Paphlagonie, et s'y rendirent maîtres d'une forte place. Henri VI, empereur d'Allemagne, qui, après avoir envahi la Sicile, se préparoit à passer en Orient, n'accorda la paix à Alexis, que moyennant une grosse somme d'argent. Un

Pirate génois, nommé Caphyre, battit une flotte grecque, envoyée contre lui, pour arrêter ses incursions. Le sultan d'Icone enleva à l'empire plusieurs villes de Phrygie. Chryse, valaque de naissance, attaché au service de l'empereur, qui lui avoit confié la garde d'une place importante, devint rebelle, et se fit céder, par les armes, plusieurs forteresses de cette province.

Durant tout ce temps-là, divers troubles avoient agité la cour de Constantinople. L'impératrice Euphrosine avoit même perdu son crédit. Mais elle l'avoit recouvré; et non moins vigilante que ferme, elle avoit étouffé plusieurs séditions dès leur naissance. Le peuple s'étant révolté contre un mauvais magistrat, un certain Comnène, surnommé *Le Gros*, profita de ce tumulte, pour se faire proclamer empereur; titre qu'il ne porta que quelques heures. Alexis étoit alors à Chrysopolis. Les troupes qu'il envoya la nuit suivante à Constantinople, assommèrent l'usurpateur, et lui coupèrent la tête. D'autres prirent les armes contre l'empereur, et furent battus.

La croisade entreprise par l'empereur Fréderic, et les rois de France et d'Angleterre, n'avoit point été heureuse. Les

chrétiens de Palestine, toujours opprimés par les Turcs, redevenus maîtres de la plus grande partie de ce pays, appelloient à leur secours les princes d'Occident, qui formèrent une cinquième croisade, à la tête de laquelle fut Baudouin, comte de Flandre, et où l'intérêt fit entrer les Vénitiens. Isaac l'Ange détrôné, et privé de la vue, vivoit encore dans une prison de Constantinople. Il avoit une fille, nommée Irène, mariée à Philippe, empereur d'Allemagne, et un fils, nommé *Alexis*, qui le servoit utilement auprès de sa sœur et de son beau-frère.

Ce jeune prince, âgé seulement de douze ans, appuyé des sollicitations de Philippe lui-même, engagea les princes croisés, qui s'étoient assemblés à Venise, à rétablir son père sur le trône de Constantinople. Il s'obligea de remettre l'empire d'Orient sous l'obéissance du saint-siége de Rome, auquel il étoit autrefois soumis; de payer aux croisés la somme de deux cent mille marcs d'argent; de fournir leur armée de vivres pendant un an; d'envoyer avec eux sur ses vaisseaux dix mille hommes de guerre; de les défrayer, l'espace d'un an, et d'entretenir, tant qu'il vivroit, cinq cents chevaliers dans la Terre Sainte. Les princes croisés en effet firent voile vers Constanti-

nople, s'en emparèrent après un siége de quelques mois, et replacèrent sur son trône *Isaac*, qui confirma le traité de son fils. L'usurpateur Alexis avoit pris la fuite avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de trésors.

An de J. C. 1203. *Alexis IV*, couronné du consentement de son père, partagea avec lui le titre d'empereur, et la puisance souveraine. Sur les représentations que firent ces deux princes, qu'il pouvoit survenir quelque querelle entre les deux nations, réciproquement animées d'une antipathie naturelle, les croisés transportèrent leur camp de l'autre côté du golfe de Constantinople, et y séjournèrent au milieu de l'abondance. Alexis acquitta une partie des sommes qui leur étoient dues, promettant de payer au plutôt le reste.

Mais peu de temps après que les princes croisés furent hors de la ville, le peuple fit éclater sa haine contre Alexis, qui les avoit amenés; et dans un soulèvement, on élut empereur un jeune homme de famille noble, nommé *Nicolas Canabe*. Bientôt Alexis Ducas *Murtzulphe*, de l'illustre famille des Ducas, et revêtu d'une des premières dignités de l'empire, excita une seconde révolte, en faisant répandre le bruit que les croisés devoient s'introduire la nuit suivante

suivante dans Constantinople. Il se rendit lui-même à l'appartement du jeune empereur Alexis, dont la porte lui étoit toujours ouverte; le conduisit dans un cabinet écarté, où il étoit attendu par ses satellites, et le fit jetter dans un horrible cachot. A cette nouvelle, le vieux Isaac, alors malade, fut saisi d'un tremblement soudain qui se termina par l'agonie. Alexis *Murtzulphe*, proclamé empereur, fit emprisonner Canabe; et comme le poison qu'on avoit donné par ses ordres au jeune Alexis, ne produisoit pas un effet aussi prompt qu'il le desiroit, il descendit lui-même dans son cachot, et l'étrangla. Canabe, dont l'histoire ne parle plus, n'eut pas sans doute un meilleur sort.

Alexis V Ducas, surnommé *Murtzulphe* à cause de l'épaisseur et de la longueur de ses sourcils, craignant que les croisés n'entreprissent de venger la mort d'Alexis IV, eut soin de la tenir cachée, jusqu'à ce qu'il eût exécuté le dessein qu'il avoit formé. C'étoit d'attirer les principaux d'entre eux à Constantinople, pour les faire périr. Il leur envoya donc un officier, qui les pria de la part d'Alexis même, comme s'il vivoit encore, de venir souper avec lui, et An de J. C. 1204.

recevoir en même temps les sommes dont il leur étoit redevable. Mais les princes croisés ne donnèrent pas dans ce piége; et d'ailleurs ils furent bientôt informés de tous les crimes de Murtzulphe. Ils marchèrent aussitôt vers Constantinople, qu'ils emportèrent d'assaut, après un siége de deux mois. La nuit approchoit, lorsque toute l'armée y entra. La fatigue, et la crainte de s'engager dans les nombreux détours de cette ville immense, déterminèrent les vainqueurs à sonner la retraite, et à loger près des murailles et des tours dont ils s'étoient rendus les maîtres.

Durant cette même nuit, Murtzulphe prit la fuite, chargé de tous les trésors qu'il avoit pu ramasser. Dès qu'on sut qu'il avoit abandonné Constantinople, deux seigneurs d'une naissance illustre, Théodore Ducas, et Théodore Lascaris, gendre de l'empereur détrôné Alexis III, ne craignirent point d'ambitionner et de demander la couronne. Tant est violente et aveugle la fureur de régner! On s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie; et le peuple s'étant décidé en faveur de *Lascaris,* le proclama empereur. A la pointe du jour, l'unique son des trompettes qu'on entendit de divers endroits où cam-

poient les ennemis, glaça de crainte les Grecs, et les dispersa. Les soldats croisés se répandirent, sans aucune résistance, dans les différens quartiers de la ville, qui fut saccagée et pillée.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE DES PEUPLES ANCIENS. II.e GRAND EMPIRE. MÈDES ET PERSES. Origine des Mèdes et des Perses. Les Mèdes secouent le joug de l'Assyrie, et se donnent un roi. *Déjocès*, leur premier souverain, bâtit la superbe ville d'Ecbatane. *Phraorte*, son fils, fait de grandes conquêtes. Il est ensuite battu et tué par le roi d'Assyrie, qui pille sa capitale. Ciaxare I se rétablit dans son royaume. Moyen qu'il prend pour se délivrer d'une armée formidable de Scythes. *Astiagès. Ciaxare II.* Il demande des secours à son beau-frère Cambyse, roi de Perse, qui lui envoie une armée commandée par son fils Cyrus. Grandes conquêtes de ce jeune prince qui détruit l'empire des Assyriens. . . . . Page 1

Cyrus. Il réunit à son propre royaume ceux des Mèdes et d'Assyrie, et en forme le vaste empire des Perses. Il permet aux Juifs captifs à Babylone de retourner à Jérusalem, et d'y re-

bâtir leur temple. Usage des postes établi dans la Perse. 6
Cambyse II. Il réduit l'Egypte qui s'étoit révoltée, et règne en tyran. *Smerdis*, dit *le Mage*, usurpe le trône, et en est chassé. . . . . *Ibid.*
Darius-Hystaspe. Son expédition infructueuse dans le pays des Scythes. Découverte des Indes par un très-habile marin de Grèce. Darius fait la guerre aux Grecs. Une armée formidable, envoyée contre eux, est battue à Marathon. 7
Xercès I. Il continue la guerre, et il perd les batailles de Salamine, de Platée et de Mycale. 6
Artaxercès I, surnommé *Longuemain.* Il combat et défait deux partis puissans pour se maintenir sur le trône. Les Egyptiens révoltés, sont forcés de rentrer dans le devoir. Xercès II, son successeur, est assassiné par *Sogdien*, qui monte sur le trône, et qui en est aussitôt renversé. 10
Darius I, surnommé *Nothus.* Révoltes et supplices. Les Perses chassés de l'Egypte. *Artaxercès II*, surnommé *Mnémon.* Révolte de son frère Cyrus, qui est tué dans un combat. Guerre contre les Grecs. Paix d'*Antalcide.* Meurtres commis par un de ses fils. . 11
Artaxercès III. Horribles massacres. Vexations des généraux et des gouverneurs persans. Guerre contre les Phéniciens. l'Egypte réunie pour toujours à l'empire des Perses. *Arsès.* Il est as-

sassiné. *Darius II*, dit *Codoman*. Il fait périr l'eunuque Bagoas, qui, après avoir assassiné son prédécesseur, vouloit attenter à sa vie. Darius marche contre Alexandre, qui venoit de soumettre l'Asie mineure. Il perd trois grandes batailles, et meurt assassiné. . 13

PEUPLES CONTEMPORAINS DU II.e GRAND EMPIRE. ASIE MINEURE. Tyrans de Samos. *Polycrate*. Rois de Carie. *Mausole*. Tombeau que lui élève après sa mort, sa femme Artémise. 16

PEUPLES DE PONT. Premier fondateur du royaume de Pont. Ses successeurs, inconnus, ou peu fameux pendant plusieurs siècles. Pharnace I. Guerre soutenue glorieusement contre les rois de Pergame. *Mithridate V. Mitridate VI*, dit *le Grand*. Ses différentes guerres contre les Romains. Elles durent pendant quarante ans. Pharnace II. Le Pont est réduit en province romaine. 18

Héracléns. République. Guerre contre les Athéniens. Autorité souveraine usurpée. Rois dans Héraclée. L'ancien gouvernement y est rétabli. les Romains s'en emparent. 22

BITHYNIENS. Leurs premiers rois. Villes de Nicomédie et de Pruse bâties. Asile donné à Annibal par *Prusias II*. Guerre contre les rois de Pergame. *Nicomède II. Nicomède III*. Le peuple romain hérite de son royaume. 24

CAPPADOCIENS. Premiers rois de Cappadoce. *Ariarathe V.* Il est en guerre contre les Romains, et contre le roi de Pont. *Ariarathe VI*, dit *Philopator.* Détrôné par son frère, il recouvre ensuite tous ses états. Horribles cruautés de *Laodice*, sa veuve, envers ses propres enfans. *Ariarathe VII. Ariarathe VIII. Ariarathe IX.* Mort tragique de ces deux derniers. *Ariobarzane I.* Chassé et rétabli. *Ariobarzane II. Ariobarzane III.* Soutenu sur son trône par Cicéron. *Ariarathe X.* Dépossédé par *Archélaus.* Celui-ci maintenu par Auguste, et dépouillé par Tibère, qui fait de la Cappadoce une province romaine. 27

AFRIQUE. Habitans naturels de ce pays. 33

CYRÉNÉENS. Cyrénaïque, appelée *Pentapole.* 34

CARTHAGINOIS. Fondation de Carthage. Contestation sur les limites. *Autels des Philènes.* Conquêtes des Carthaginois. Leurs différentes guerres avec les Syracusains. 35

Première guerre punique. Guerre entre les Carthaginois et les soldats mercenaires. Seconde guerre punique. Annibal en est le héros. Elle est terminée par la bataille de Zama. Troisième guerre punique. Carthage détruite. . 42

GARAMANTES, GÉTULES, MAURES, ET NUMIDES. Rois particu-

liers de la Mauritanie et de la Numidie. *Massinissa. Micipsa. Jugurtha. Juba I. Juba II.* 42

EUROPE. Peuples de l'Ibérie d'Europe, de la Gaule, des îles britanniques, de la Germanie, et de la Sarmatie. . . 56

SICILIENS. Leur origine. Villes de Sicile. Tyrans de Syracuse. *Gélon.* Il défait les Carthaginois. *Hiéron I.* Il protége les sciences et les arts. *Thrasybule.* Il est chassé du trône par les Syracusains qui établissent le gouvernement populaire. Siége de Syracuse. *Denys*, surnommé *l'Ancien*, s'empare de l'autorité. Troubles dans Syracuse. Guerre contre les Carthaginois. Prise de la ville de Rhége, *Denys*, dit *le Jeune.* Sa tyrannie le fait chasser du trône. Il y remonte. Il en est de nouveau chassé par Timoléon, Corinthien, qui force les Carthaginois à faire la paix. *Agathocle.* Guerre contre les Carthaginois. *Hiéron II.* Il s'allie avec ces peuples, et ensuite avec les Romains. *Hiéronyme.* Siége de Syracuse. La Sicile entière tombe sous le pouvoir des Romains, qui en font une province de leur république.. 60

III.e GRAND EMPIRE. GRECS ET MACÉDONIENS. Fondation des divers royaumes de la Grèce. Déluge *d'Ogygès.* Déluge *de Deucalion.* Expédition des Argonautes, ou *la conquête de la Toison d'Or.* Prétendus *travaux* d'Hercule. Enlèvement d'Hé-

lène, cause de la guerre de Troye. Invasion du Péloponèse par les *Héraclides*. 72

Thèbes et Athènes s'érigent en républiques. *Lycurgue* législateur de Lacédémone, ou Sparte. Jeux *Olympiques*. Fondation du royaume de Macédoine, le gouvernement presque entièrement républicain établi dans Lacédémone. Corinthe érigée en république. Guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens. *Dracon*, et après lui, *Solon*, législateurs d'Athènes. Les sept *Sages de la Grèce*. . . . 81

Caractère des Athéniens et des Spartiates. Guerres contre les Perses. Bataille de Marathon. Passage des Thermopyles. Batailles de Salamine, de Platée et de Mycale. Autre bataille près de l'île de Chypre. Etat florissant d'Athènes. Guerre du Péloponèse. Les trente tyrans d'Athènes. Expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxercès. Retraite mémorable de dix mille Grecs. Paix d'*Antalcide*. Guerre entre les Spartiates et les Thébains. Bataille de Leuctres. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas. *Philippe*, roi de Macédoine. Ses victoires sur les Grecs. *Alexandre*, son fils et son successeur. Il soumet toute la Grèce, et marche contre les Perses. Ses grandes conquêtes. Destruction de l'empire des Perses. Fondation de la ville d'Alexandrie sur la côte d'Egypte, et

de plusieurs autres dans les Indes. Mort de ce conquéaant. 87

ROYAUMES FONDÉS DES DÉBRIS DU III.e GRAND EMPIRE. Divisions entre les généraux successeurs d'Alexandre. Bataille d'Ipsus. Partage de l'empire des Grecs. 106

ROYAUME DE THRACE. Il n'eut qu'un seul roi, qui fut *Lysimaque*, après la mort duquel il fut démembré. 109

ROYAUME DE PERGAME. Son commencement. *Eumène I. Attale I.* Il agrandit par des conquêtes sa petite souveraineté, et prend le titre de roi. *Eumène II.* Fameuse bibliothèque fondée à Pergame. *Attale II Attale III.* Il laisse les Romains héritiers de ses richesses et de son royaume. 111

ROYAUME DE MACÉDOINE. *Cassandre.* Ville de Cassandrie. *Philippe I.* Action dénaturée de ce prince. Il est chassé du trône. *Démétrius I*, dit *Poliorcète.* Ses guerres contre les peuples de la Grèce, et en Syrie. *Lysimaque. Ptolomée-Ceraunus.* Ses perfidies et ses atrocités. *Méléagre. Antipater. Sosthène.* Origine du mot *terreur panique. Antigone I*, surnommé *Gonatas.* Ses victoires; sa douceur dans le gouvernement. *Démétrius II. Antigone II*, surnommé *Doson.* Ses exploits militaires. *Philippe II.* Commencemens heureux. Son injustice; ses cruautés;

ses guerres contre les Romains. *Persée.* Il est battu par les Romains, et mené en triomphe à Rome, où il meurt. La Macédoine devient une province de la république. 113

ROYAUME DE SYRIE. *Séleucus*, dit *Nicanor. Ere des Séleucides.* Ses victoires. Villes qu'il fit bâtir. *Antiochus I*, surnommé *Soter.* Il défait les Gaulois d'Asie. *Antiochus II*, surnommé *Théos.* Guerre en Egypte. *Séleucus II*, dit *Callinicus.* Il est battu par le roi d'Egypte. Son frère se révolte contre lui. Guerre contre les Parthes. *Séleucus III*, surnommé *Céraunus. Antiochus III*, dit *le Grand.* Actions éclatantes de son règne. Guerre contre les Romains. *Séleucus IV*, surnommé *Philipator.* Il tente d'enlever les trésors de Jérusalem. *Antiochus IV*, surnommé *Epiphanès.* Ses guerres en Egypte. Cruautés inouies qu'il exerce dans Jérusalem. *Antiochus V*, dit *Eupator.* Il est chassé du trône par *Démétrius*, dit *Soter*, qui, à son tour, en est dépossédé par *Alexandre Balès.* Il règne en tyran. *Démétrius II*, dit *Nicanor.* Il s'abandonne aux plaisirs. Les troupes proclament roi *Antiochus VI*, âgé de quatre ans. Démétrius va faire la guerre aux Parthes. Il est fait prisonnier; et le roi lui donne en mariage sa fille Rodogune. Cléopâtre, femme de Démétrius, lève des troupes, et donne sa main à *Antiochus VII*, surnommé

Sidètes, qui est déclaré roi de Syrie. Guerre contre les Parthes. Guerre en Egypte. Troubles, usurpations en Syrie. Crimes atroces de l'ambitieuse Cléopâtre. Après avoir poignardé son fils *Séleucus V*, elle veut empoisonner son autre fils *Antiochus VIII*, surnommé *Grypus*. Mais elle est forcée elle-même d'avaler le poison. *Antiochus IX*, surnommé *Cyzicenus*, fait la guerre à son frère *Grypus*. Plusieurs villes se rendent indépendantes. Les troubles continuent sous *Séleucus VI*; *Antiochus X*, surnommé *Eusèbe*; *Anthiochus*; *Philippe*, *Démétrius III*, surnommé *Euchère*, et *Antiochus XII*, surnommé *Dionysius*. Les Syriens fatigués de ces guerres meurtrières nomment pour leur roi, *Tigrane*, roi d'Arménie. Guerre contre les Romains. *Antiochus*, dit *l'Asiatique* s'empare d'une partie de la Syrie. Mais les Romains font la conquête de toute l'Asie, qui devient une de leurs provinces. 123

ROYAUME DES PARTHES. Son origine. *Arsace I*, son fondateur. Ses sujets lui élèvent des autels après sa mort, prétendant que les dieux l'avoient mis au rang des astres. *Arsace II*, son frère et son successeur. *Artaban I.* Guerre avec *Antiochus le Grand*, roi de Syrie. *Priapatius*. *Phraate I.* Il ajoute quelque petit pays à ses états. *Mithridate I.* Ses étonnantes conquêtes. *Phraate II.* Syriens égorgés en un même jour dans le pays des Parthes. Guerre

contre les Scythes. *Artaban II* la continue. *Mithridate II*, dit *le Grand*. Ses victoires. Traits de générosité. Autre trait qui fait connoître son caractère. Espèce d'anarchie. *Mnaskirès. Sinatrockès. Phraate III.* Il s'allie avec les Romains contre Mithridate, roi de Pont. Expédition infructueuse qu'il fait ensuite contre Tigrane, roi d'Arménie. *Mithridate III.* Il est détrôné par son frère. *Orodès I.* Victoire mémorable sur les Romains, qui perdent leurs enseignes. Crassus leur général assassiné. *Phraate IV.* Monstre de cruauté. Guerre et succès contre les Romains. Révolte et guerre civile. Phraate relâche les prisonniers Romains avec leurs enseignes. *Phraatace*, son fils, l'assassine, et monte sur le trône. *Orodes II. Vonones I. Artaban III.* On met à sa place *Tiridate*, et on le rétablit ensuite. Mêmes troubles sous *Vardanes*, *Gotharze*, et *Meherdate*. A *Vonones II* succède *Vologèse I.* Trois différentes guerres contre les Romains. *Artaban IV. Pacore. Osroës.* Il se maintient contre un rival que lui avoit donné l'empereur Trajan. *Vologèse II.* Paix faite avec les Romains. Sous *Vologèse III* elle est rompue. *Artaban V.* Grandes victoires remportées sur les Romains. Révolte d'Artaxercès qui fait trancher la tête à Artaban, et fonde le nouveau royaume de Perse. . . 145

ROYAUME D'ARMÉNIE. Son origine. *Artaxias.* Il bâtit la ville d'Artaxate,

et périt dans un combat, contre Antiochus, roi de Syrie. Ses premiers successeurs inconnus. *Tigrane I.* La ville de *Tigranocerte* bâtie. Les Syriens lui donnent leur couronne. Conquête de la Cappadoce. Guerre contre les Romains. Révolte de son fils, et et ses suites. *Artabase I.* Piége dans lequel il fait tomber l'armée des Romains. Il est lui-même arrêté, et chargé de fers. *Artaxias II.* Uni avec les Parthes. Factions. Il meurt assassiné. *Tigrane II. Artabase II. Tigrane III. Ariobarzane,* Mède d'origine: troubles sous ces quatre derniers rois, ainsi que sous la reine *Erato,* qui leur succède. *Artaxias III.* Son règne est tranquille. Les troubles recommencent après sa mort. *Arsace* et *Mithridate* se disputent le trône. Celui-ci en est dépouillé par Rhadamiste, son neveu et son gendre. Crimes de cet ambitieux. Sa fuite avec sa femme Zénobie. Aventures de cette infortunée princesse. Guerre sanglante entre Rhadamiste, et *Tiridate,* qui soutenu de Vologèse, son frère, roi des Parthes, s'étoit établi roi d'Arménie. L'empereur Néron s'empare de ce royaume, et le donne à *Tigrane IV.* Guerre entre ce prince et Vologèse. L'Arménie reste à Tiridate. Fin de ce royaume. 159

ROYAUME D'EGYPTE. *Ptolomée-Lagus.* Ce qui se passa avant la bataille d'Ipsus. Le surnom de *Soter* est donné à ce prince reconnu roi d'Egypte. Tour

du fanal de l'île de Pharos, bâtie. *Muséon* d'Alexandrie établi. Bibliothèque fondée. *Ptolomée II*, surnommé *Philadelphe*. Révolte de Magas, son frère utérin. Autre révolte de quatre mille Gaulois. Canal construit. Ville bâtie. *Version des Septante*. *Ptolomée III*, surnommé *Evergète*. Guerre en Syrie, d'où il emporte des richesses immenses, et un très-grand nombre de statues, qui avoient été enlevées par les Perses des temples d'Egypte. *Ptolomée IV*, surnommé *Philopator*. Ses horribles cruautés. Guerre et succès contre le roi de Syrie. *Ptolomée V*, dit *Epiphanès*. Nouvelle guerre contre le roi de Syrie. Révoltes. Conspiration. *Ptolomée VI*, surnommé *Philométor*. Il est fait prisonnier dans une bataille contre le roi de Syrie. On nomme alors pour roi d'Egypte, son frère *Ptolomée VII*, dit *Physcon*. Le roi prisonnier est mis en liberté, et l'Egypte est partagée entre les deux frères. Après la mort du premier, *Ptolomée-Physcon* fait régner avec lui tous les vices, et se porte aux excès de cruauté les plus horribles. *Ptolomée VIII*, surnommé *Lathur*. Le trône lui est enlevé par les intrigues de Cléopâtre sa mère; et l'on y place *Ptolomée IX*, dit *Alexandre I*. Le royaume de Chypre est donné à *Lathur*. Celui-ci fait la guerre aux Juifs. Alexandre fait mourir sa mère. Il est chassé du trône, et *Ptolomée Lathur* est rappellé. Sa

fille Bérénice lui succède sous le nom de *Cléopâtre*. *Ptolomée X*, dit *Alexandre II*, l'épouse pour régner avec elle, et la fait périr. *Ptolomée XI*, surnommé *Aulete*. Les Romains s'emparent de l'île de Chypre. Les Egyptiens se révoltent contre Aulète, qui est détrôné, et ensuite rétabli par les Romains. *Ptolomée XII*, son fils, surnommé *Dionysius*, lui succède conjointement avec la fameuse Cléopâtre, sa sœur. Elle est exilée, et va implorer la justice de César, vainqueur de Pompée, que Ptolomée avoit eu la perfidie de faire mourir. Le roi égyptien rassemble son armée. Il se livre plusieurs combats. La fameuse bibliothèque est consumée; et César vainqueur assure la couronne d'Egypte à Cléopâtre. Cette reine se lie ensuite avec Marc-Antoine, qui est vaincu par Auguste dans la bataille navale d'Actium. Elle se donne la mort, et l'Egypte est réduite en province romaine. 169

IV.e GRAND EMPIRE. ROMAINS. Anciens peuples d'Italie. Premiers rois de ce pays. Enée, prince troyen, y aborde et s'y établit; sa postérité y règne après lui. Naissance et vie de Rémus et de Romulus. 191

Fondation de la ville de Rome. Forme de son gouvernement. Ses premiers rois. Exil des Tarquins. Rome s'érige en république. 195

Troubles élevés dans Rome. On crée

un *dictateur*. Retraite du peuple sur le *Mont-Sacré*. *Tribuns* établis. *Ediles plébéiens*. *Ediles praticiens*. Exil de Coriolan. Il vient faire le siége de Rome. *Décemvirs*. Leur tyrannie. *Tribuns militaires* créés. *Censeurs questeurs*. 200

Rome prise et brûlée par les Gaulois. Siége du capitole. Camille en est le libérateur. Rome rebâtie. Peuples voisins des Romains, battus. Etablissement d'un préteur. Guerre contre les Samnites. Guerre contre Pyrrhus, roi d'Epire. Conquête entière de l'Italie par les Romains. Beaux jours de la république. 205

Première guerre punique. Guerre d'Illyrie. Autre contre les Gaulois Cisalpins. Seconde guerre punique. Guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Autre contre Persée, roi de Macédoine, qui perd son royaume. Troisième guerre punique. Carthage détruite. Conjuration des Gracques. Conquête de la Gaule narbonnoise. Conquête de la Numidie. Défaite des Cimbres et des Teutons. Guerre contre Mithridate, roi de Pont. 211

Querelles entre Marius et Sylla. Guerre civile. Proscriptions. Guerre contre Mithridate, terminée. Horrible complot de Catilina. *Triumvirat* formé par Jules-César, Pompée et Crassus. Conquête de la Gaule entière. César et Pompée se brouillent. Bataille de

Pharsale. César meurt assassiné. Second *triumvirat* formé par Marc-Antoine, Octave et Lépide. Proscriptions dans Rome. Bataille de Philippes. La bonne intelligence est rompue entre les triumvirs. Bataille d'Actium. Octave reçoit le titre d'*empereur*, avec le surnom d'*Auguste*. Rome maîtresse du monde. Paix universelle. 216

PEUPLES MODERNES. EUROPE. EMPIRE ROMAIN. *Auguste*. Etat florissant des sciences et des arts. Bonheur des Romains. *Tibère*. Soulèvemens en Germanie. Vie infâme et cruautés de ce prince, dirigé par les conseils de son ministre Séjan. La Cappadoce réunie à l'empire. *Caligula*. Ses débauches, son humeur sanguinaire, et ses extravagances. *Claude*. Conspiration de Cœcina-Pœtus. Arrie, sa femme, se donne la mort. Cruautés de l'impératrice Messaline. *Néron*. Ses beaux commencemens. Il devient ensuite l'horreur de la nature, le fléau de l'humanité. Guerre contre les Parthes. Conspirations. Le sénat condamne Néron à être précipité de la roche Tarpéienne. Il se poignarde lui-même. 223

Galba. *Othon*. *Vitellius*. *Vespasien*. Jérusalem prise et ruinée. Autres conquêtes. *Titus*, surnommé les délices du genre humain. Incendie dans Rome. Fameuse éruption du mont Vésuve. *Domitien*. Ses cruautés, et son fol orgueil. Conquête de toute la Grande-

Bretagne. *Nerva. Trajan*, surnommé *le Père de la patrie.* Ses grandes conquêtes. Colonne *Trajanne. Adrien.* Ses guerres. Ses voyages. *Antonin*, dit *le Pieux.* Il entretient la paix dans l'empire, et en fait le bonheur. *Marc-Aurèle*, surnommé le *Philosophe.* Ses diverses guerres contre les peuples germains. Légion *foudroyante.* Colonne élevée dans Rome. 234

Commode. Son nom placé à côté de ceux de Tibère et de Néron. *Pertinax.* Ses vertus. *Didier-Julien*, remplacé par *Pescennius Niger.* Tué dans une bataille que lui livra *Septime Sévère*, qui s'étoit fait proclamer empereur. Guerre contre les Parthes. Autre dans la Grande-Bretagne. Mur élevé entre l'Ecosse et l'Angleterre. *Caracalla.* Sa barbarie envers son frère *Géta.* Ses ravages dans la Gaule. Sa perfidie chez les Parthes. Ses cruautés dans Alexandrie. *Macrin.* Assassiné. *Héliogabale.* Monstre de débauche et de scélératesse. Divinité ridicule qu'il vouloit qu'on adorât. *Alexandre Sévère.* Il ne s'occupe que du bonheur du peuple. Sa haine pour les juges iniques. . . 246

Maximin. Prince méchant et cruel à l'excès. *Gordien I. Gordien II.* On leur donne pour successeur *Maxime* et *Balbin*, qui sont remplacés par *Gordien III.* Ses qualités. Ses vertus. Ses expéditions militaires. *Philippe.* Jeux séculaires célébrés à Rome. *Décie.*

Altéré du sang des chrétiens. Guerre contre les Goths. *Gallus*. Paix ignominieuse avec ces peuples. *Valérien*. Nouvelles incursions des barbares du Nord. *Gallien*. Sa mollesse. Plusieurs généraux se font reconnoître empereurs dans leurs provinces. On les appelle les *trente tyrans*. Les peuples germains se jettent sur les différentes parties de l'empire. *Claude II*, dit *le Gothique*. Sa sagesse dans le gouvernement. Ses grands exploits contre les Goths. *Quintilinus*, son frère, n'occupe le trône que dix-sept jours. *Aurélien*. Les Goths forcés à demander la paix. Guerre contre Zénobie, reine de Palmyre. Toutes les parties de l'empire réunies sous un seul chef. . . . 256

Tacite. *Florien*. *Probus*. Ses grandes victoires. Trois tyrans détruits. *Carus*. Ses expéditions militaires. *Carin* et *Numérien*. A ce dernier succède *Dioclétien*, qui défait Carin, tué dans le combat. Il se donne pour collègue *Maximien*. Guerres contre les peuples du Nord. Un tyran s'établit dans la Grande-Bretagne. *Constance-Chlore*, et *Galère* sont nommés césars par les deux empereurs. Ces quatre princes font la guerre séparément, et battent plusieurs tyrans, qui s'étoient revêtus de la pourpre. Dioclétien, presque seul maître, par la déférence de ses collègues, excite une des plus sanglantes persécutions contre les chrétiens. Il abdique l'empire, avec Maxi-

mien. Deux autres césars sont nommés. A Constance Chlore, succède son fils *Constantin*, proclamé empereur par l'armée. On voit à-la-fois six empereurs ou césars. Deux d'entre eux périssent d'une mort funeste. Constantin se signale contre les Francs dans la Gaule, et Maxence réduit sous son obéissance l'Afrique. Guerre entre ces deux empereurs. Constantin vainqueur entre dans Rome, embrasse le christianisme, défait ses deux autres rivaux, et devient seul maître de l'empire, dont il transporte le siége à Constantinople. 272

Constantin II, *Constance* et *Constant* se partagent l'empire de leur père, comme il l'avoit ordonné par son testament. Constantin perd la vie dans un combat. Constant est assassiné par l'ordre d'un usurpateur. Guerres de Constance. Il chasse le tyran. Ville qu'il fait bâtir. *Julien*. Guerre contre les Perses. *Jovien*. *Valentinien I*. Il prend pour collègue *Valens* son frère. L'empire divisé pour la première fois en empire d'Orient et en empire d'Occident. Usurpateur défait par Valens. Sagesse du gouvernement de Valentinien. Nouvelles incursions des peuples germains. *Gratien* et *Valentinien II* en Orient. Tyrannie de Valens en Occident. Progrès considérables des Goths, et des autres peuples du Nord. *Théodose* déclaré empereur d'Orient. Ses grandes victoires. Usurpateur puni. Restes de

l'idolâtrie détruits. Théodose seul maître de l'empire, qu'il partage avant sa mort entre ses deux fils 291

EMPIRE D'ORIENT. *Arcadius.* Son indolence et sa foiblesse. Il se laisse gouverner par son ministre Rufin. *Théodose II.* Gouvernement de sa sœur Pulchérie. *Code théodosien. Pulchérie* possède seule le trône. Elle épouse *Marcien.* Leur règne appellé l'*âge d'or. Léon de Thrace.* Expéditions contre Genseric, roi des Vandales. *Zénon*, dit l'*Isaurien.* Troubles à la cour de Constantinople. Guerres étrangères. Fin de l'empire d'Occident détruit par les Hérules. *Anastase I.* Ses victoires. Ses violences et son avarice. Séditions. *Justin I.* Impôts diminués. La guerre commence à s'allumer entre l'empire et la Perse 309

Justinien. Ses différentes guerres en Perse, sur le Danube et en Afrique. Violente sédition à Constantinople. Recueil de loix publié sous le titre de *Code Justinien.* Conquête de l'Afrique et de l'Italie. *Justin II*, dit *Curopalate.* Son caractère, et celui de Sophie, son épouse. Perte de l'Italie. Guerre malheureuse en Perse. *Tibère II.* Conjuration. Victoires remportées sur les Perses. *Maurice.* Paix avec les Perses. Guerre contre les *Abares.* Horribles cruautés de *Phocas* qui usurpe le trône. Il continue ses tyrannies, en se livrant à son humeur sanguinaire. Les Perses

recommencent la guerre. *Héraclius.* Victoires sur les Perses. Bois de la vraie croix reporté à Jérusalem. Conquêtes des Sarasins. *Constantin III. Héracléonas. Constant II.* Autres conquêtes des Sarasins. expédition de Constant en Italie 329

Constantin IV, surnommé *Pogonat.* Son voyage en Sicile. Constantinople assiégé par les Sarasins. Invention du *feu grégeois.* Guerre contre les Bulgares. *Justinien II*, surnommé *Rhinotmète.* Ses exactions et ses cruautés le font détrôner. *Tibère III* proclamé empereur. Guerre contre les Sarasins. Justinien remonte sur le trône, et se livre aux excès de la vengeance la plus sanguinaire. *Filépique. Anastase II. Théodose III. Léon III*, surnommé l'*Isaurien.* Constantinople assiégé de nouveau par les Sarasins. *Constantin V*, dit *Copronyme.* Guerre civile. Autre contre les Sarasins et les Bulgares. *Léon IV*, surnommé *Chazare. Constantin VI*, dit *Porphyrogenète,* sous la régence d'Irène, sa mère. Guerre contre les Sarasins. Autre en Italie. Conspiration. Irène règne seule, et fait un traité d'alliance avec Charlemagne. 346

Nicéphore I, surnommé *Logothète.* Partage des deux empires d'Orient et d'Occident avec Charlemagne. Guerre contre les Sarasins. *Staurace. Michel I*, dit *Rangabé.* Guerre contre les Bulgares. Léon V, a appellé l'*Arménien.*

Trève

Trève avec les Bulgares. *Michel III*, dit *Le Bègue*. Révoltes. Ravages des Sarasins. *Théophile*. *Michel III*, sous la régence de sa vertueuse mère Théodora, et sous plusieurs tuteurs. Troubles et massacres à la cour. Guerres étrangères. Les Russes paroissent pour la première fois sur les terres de l'empire. *Basile*, dit *le Macédonien*. Il fait régner la justice et la paix dans ses états. *Léon VI*, surnommé *le Philosophe*, et *Alexandre*, son frère. Conduite déréglée des deux empereurs. Nouvelles guerres. Frontières de l'empire ouvertes aux Barbares. 366

Constantin VII, dit *Porphyrogenète*, sous sept tuteurs. Guerre civile et sanglante dans Constantinople. Guerre contre les Bulgares. *Romain*, dit *Lécapène* associé à l'empire. Conjurations. Diverses guerres. Cinq empereurs de Constantinople. Premiere incursion des Hongrois. Constantin seul possesseur du trône. Son fils, *Romain II*, lui succède. Sa conduite honteuse. *Basile II*, et *Constantin VIII*, sous la tutelle de Théophanie leur mère. *Nicéphore II* est aussi proclamé empereur. Il se rend odieux par ses vices. *Jean I*, surnommé *Zimiscès*, est mis à sa place. Ligue musulmane avec tous les peuples voisins, contre l'empire. Succès de Zimiscès. Il meurt assassiné. Guerre civile. Expéditions glorieuses de Basile contre divers peuples barbares. Après sa mort Constantin règne seul, et laisse

gouverner ses ministres. *Romain III*, surnommé *Argyre*. Son règne n'est point heureux par les exploits militaires. Il meurt d'une mort violente 384
Michel IV, surnommé *le Paphlagonien*. ravages des Patzinaces. Succès contre les Sarasins et les Bulgares. *Michel V*, surnommé *Calaphate*. Son mauvais naturel. Il est détrôné. *Zoë* et *Théodora*. Celle-ci épouse *Constantin IX*, dit *Monomaque*, prince débauché. Guerres continuelles. Les Turcs paroissent pour la première fois dans l'empire. Séditions, révoltes. *Zoë* et *Théodora*. *Michel VI*, surnommé *Stratiotique*. Sa foiblesse. On l'oblige à quitter la pourpre. *Isaac II. Comnène*. Il commence à régner avec gloire. Mais il se démet de la couronne. *Constantin X Ducas*. Il laisse ravager les provinces de l'empire par les Barbares. Après sa mort, *Eudoxie*, sa femme, impératrice. Elle épouse *Romain IV*, surnommé *Diogène*. Guerre contre les Turcs. *Michel VII*, dit *Parapinace*. Les Turcs continuent leurs ravages, et s'emparent de plusieurs provinces. Soulèvemens en divers lieux. Michel se démet de la souveraineté. *Nicéphore III*, dit *Botaniate*. Il tombe dans le mépris. La tyrannie de son ministre soulève la noblesse, qui le relègue dans un monastère. . 406
Alexis I Comnène. Guerre contre Robert Guiscard, un des seigneurs nor-

mands qui avoient conquis la partie méridionale de l'Italie et la Sicile. Nouveaux ravages des Turcs. Guerre contre les Patzinaces. Conduite d'Alexis envers les princes croisés. *Jean II Comnène.* Guerres contre divers peuples, faites avec succès. *Manuel I Comnène.* Ses fourberies atroces envers les princes croisés. Ses diverses expéditions militaires. *Alexis II, Comnène.* Révolte et massacre dans Constantinople. *Adronic I* Comnène. Parvenu à la souveraineté par des forfaits, il en est dépouillé. *Isaac III l'Ange.* Ses trahisons envers les princes de la troisième croisade. Conspirations. Il est détrôné. *Alexis III l'Ange.* Guerres malheureuses. Troubles à la cour de Constantinople. Les princes de la quatrième croisade rétablissent sur le trône Isaac l'Ange. *Alexis IV,* son fils, partage avec lui la puissance souveraine. Soulèvemens. *Nicolas Canabe* proclamé empereur. Nouvelle révolte. *Alexis V Ducas,* surnommé *Murtzuiphe,* usurpe la couronne. Siége de Constantinople par les princes croisés. Deux seigneurs demandent la couronne. On la donne à Théodore *Lascaris.* Prise de cette ville. . . . 423

FIN DE LA TABLE.